This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

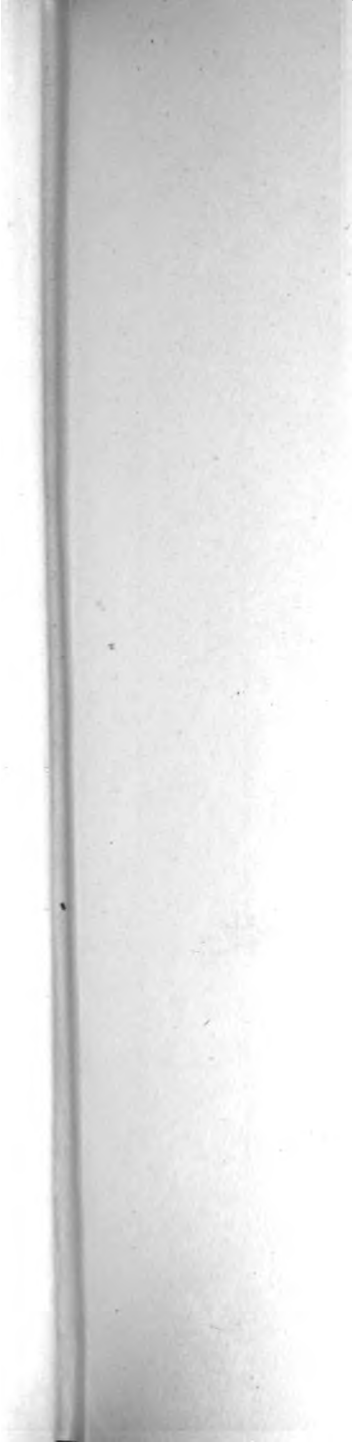
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAIN

LE COMMERCE.

Digitized by Google

Extrait du Catalogue de la Librairie
LE NORMANT.

Histoire de la Session de 1816, par J. Fiévée. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Correspondance Politique et Administrative, en sept parties ; par le même. Prix : 15 fr.

Des Intérêts et des Opinions pendant la révolution ; par le même. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr.

Histoire de la Campagne de 1815, ou Histoire politique et militaire de l'invasion de la France, de l'entreprise de Buonaparte au mois de mars, de la chute totale de sa puissance, et de la double restauration du trône, jusqu'à la seconde paix de Paris, inclusivement ; rédigée sur des matériaux authentiques ou inédits ; par M. A. de Beauchamp. Deux forts volumes in-8°. Prix : 13 fr. 50 c.

La première partie de cet ouvrage, comprenant l'Histoire de la Campagne de 1814, dont la seconde édition a été publiée il y a environ un an, forme aussi deux forts vol. in-8°. Prix : 13 fr. 50 c. — Les deux ouvrages se vendent ensemble ou séparément.

Mélanges de politique, par F. A. de Chateaubriand. Deux vol. in-8°. Prix : 10 fr.

L'Angleterre et les Anglais, ou Portrait d'une grande famille ; copié et retouché par deux témoins oculaires. Trois vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Itinéraire de Buonaparte, de l'Ile d'Elbe à l'Ile Sainte-Hélène ; ou Mémoires pour servir à l'Histoire de la seconde usurpation, avec le Recueil des principales pièces officielles de cette époque. Seconde édition, considérablement augmentée. On y a joint la *Lettre de Buonaparte au Gouverneur de Sainte-Hélène*, la Réfutation de cette pièce par le ministre anglais, et l'Examen d'un ouvrage intitulé : *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*. Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr.

N. B. *Cet ouvrage n'a pu être annoncé dans les Journaux.*

Le Génie de la Révolution, considéré dans l'éducation, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de l'instruction publique, depuis 1789 jusqu'à nos jours, contenant l'exposé des efforts de la philosophie du dix-huitième siècle, pour anéantir le Christianisme. Deux volumes in-8°, dont un volume de Pièces justificatives. Prix : 12 fr. (*Le troisième et dernier volume paroîtra dans la seconde quinzaine du présent mois de decembre.*)

Leçons françaises de Littérature et de Morale, ou Recueil, en prose et en vers, des plus beaux morceaux de notre langue. Par MM. Noël et Delaplace. Deux vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Leçons latines de Littérature et de Morale, ou Recueil, en vers et en prose, des plus beaux morceaux des auteurs latins anciens. Par les mêmes. Nouv. édit. Deux vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Leçons Anglaises de Littérature et de Morale ; par M. Noël, membre de la Légion-d'Honneur, inspecteur-général des études, et M. Chapsal, professeur de belles-lettres. Un volume in-8°. Prix : 6 fr.

Digitized by Google

NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAIN

LE COMMERCE,

PERDU

Sur la côte occidentale d'Afrique, au mois d'août 1815 ;

ACCOMPAGNÉ

De la Description de Tombuctoo et de la grande ville Wassanah, inconnue jusqu'à ce jour :

PUBLIÉ

PAR M. JAMES RILEY,

Ancien Capitaine et Subrécargue dudit Brigantin.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. PELTIER,

Auteur des Actes des Apôtres et de l'Ambigu.

TOME DEUXIÈME.

HISTOR LIB
NEW-Y

PARIS.

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1818.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAI

LE COMMERCE.

CHAPITRE XXV.

Motifs de l'Auteur pour demander à son ancien ma
la relation de ses Voyages dans le grand Désert
pour les écrire pendant qu'il étoit à Mogadore
Relation d'un Voyage de Sidi Hamet à Tombuc
au travers du grand Désert, et retour à Widi
avec une Caravane.

De l'instant où je conçus l'espérance de p
voir être racheté, je formai le projet d'éc
la relation de nos souffrances, parce que je
regardois comme affreuses, et qu'il me par
soit impossible qu'homme au monde en

Digitized by Google

jamais enduré de semblables. Doué d'une mémoire assez heureuse, je ne devois pas avoir grand'peine à jeter sur le papier le récit de nos différentes catastrophes : elles m'avoient trop vivement affecté pour que je pusse les oublier facilement. J'ai cru devoir au public, à ma famille et à celle de mes compagnons d'infortunes les détails circonstanciés de toutes nos misères; j'y ai joint les observations que j'avois faites dans ma captivité, en traversant le grand Désert : peut-être me serai-je seulement un peu trop étendu sur tout ce qui m'est personnel.

Sidi Hamet étoit encore alors à Mogadore; car il resta dans la maison de mon bienfaiteur environ quinze jours après que nous fûmes arrivés; et ce fut là qu'il m'apprit que lui et son frère avoient été trois fois à Tombuctoo, avec des caravanes (ainsi qu'il l'avoit dit auparavant à M. Willshire), et qu'ils avoient traversé le Désert presque dans tous les sens. Je me sentis intéressé à faire, sur la surface et l'étendue du Désert et du pays qui en est au sud, toutes les questions qui pouvoient se présenter à mon esprit; et encore que je me fusse bien convaincu, en étudiant leur marche, que lui et son frère, ainsi que les Arabes du Désert, connoissoient l'art de se diriger, quoiqu'ils

Digitized by Google

n'eussent ni boussole, ni aucun autre ins
ment pour les guider dans leurs voyag
cependant, comme je désirois me satisf
complétement sur ce point, je les menai un
sur le toit de notre maison qui étoit plat,
dont la terrasse, faite de pierres liées avec
la chaux, étoit aussi unie qu'un plancher.
leur témoignai le désir de savoir par qu
moyens ils pouvoient connoître aussi bien l
route au travers d'un désert sans traces. S
Hamet me montra aussitôt l'étoile polaire ou
Nord, et la Grande-Ourse; il me nomma
arabe les principales étoiles fixes ainsi que
planètes qui étoient visibles dans le mome
et me fit connoître sa manière de se dirige
de calculer le temps d'après les astres. L'ex
titude de ses observations me frappa d'éton
ment : il me parut connoître les mouvem
des corps célestes beaucoup mieux que m
qui en avois fait mon étude pendant un gr
nombre d'années, et qui avois navigué à l
aide dans plusieurs parties du globe. Voul
me faire voir qu'il connoissoit aussi les po
cardinaux, il mit par terre deux baguette
angles droits, dont une étoit pointée sur
toile du nord; il en plaça ensuite deux au
en travers des deux premières, divisant a

Digitized by Google

le cercle en huit parties égales; puis avec d'autres baguettes il le subdivisa en seizièmes. Je m'assurai de cette manière qu'il étoit parfaitement au fait des divisions et subdivisions de la boussole. Je le priai le lendemain de vouloir bien me faire la relation de ses voyages dans le Désert; il y consentit très-volontiers, et me fit le narré qu'on va lire, pendant que j'étois assis dans ma chambre avec encre, plume et papier, et que je prenois des notes tandis qu'il parloit. J'avois auprès de moi le maure bel Mooden, qui me rendoit en espagnol les parties de la narration que je ne comprenois pas en arabe. Je la présente aujourd'hui au lecteur aussi rapprochée que possible des propres termes du narrateur, sans vouloir me rendre responsable ni de l'exactitude, ni de la véracité de Sidi Hamet, quoique, pour ma part, je ne fasse aucun doute qu'il ne m'ait dit la vérité autant que ses souvenirs le lui ont permis; et comme je lui connoissois une mémoire prodigieuse, et que les incidens qu'il me rapportoit étoient bien de nature à avoir laissé une impression profonde et durable dans l'esprit d'un homme aussi intelligent que lui, je reste convaincu que toute sa relation est matériellement vraie.

Digitized by Google

SECTION Ire.

Relation d'un Voyage de Sidi Hamet, depuis Widnoon, par le grand Désert, jusqu'à Tombuctoo, et retour de Tombuctoo à Widnoon.

« Il y a environ neuf ou dix ans que je partis pour la première fois avec l'intention de traverser le grand Désert. Je me trouvois alors dans les environs de Widnoon, où, l'année d'auparavant, je m'étois marié avec la fille de Sheick Ali, très-belle personne, qui est encore ma femme, et dont j'ai deux beaux garçons et une fille. Je joignis, avec mon frère, la caravane à Widnoon, de l'avis de Sheick Ali. Nous avions quatre chameaux chargés de *haicks* et de différens objets de trafic. Toute la caravane étoit composée d'environ huit cents hommes, et trois mille chameaux chargés de plusieurs sortes de marchandises que nous allions vendre à Maroc. Nous étions tous armés de bons fusils et de coutelas, et nous avions à notre tête Sheick ben Soleyman de Waldelem (*Woud Delheim* sur la carte), avec quatre bons guides. Nous partîmes, vers la fin de l'automne, de Widnoon, grande ville de commerce dans la

province de Suse. Nous marchâmes à l'ouest pendant six jours, avant d'arriver à la dernière montagne. Nous nous arrêtâmes dix jours, et nous laissâmes nos chameaux brouter les végétaux épineux et les buissons, tandis que la moitié de notre monde étoit employée à couper du bois sur la montagne et à le réduire en charbon, que nous mîmes dans des sacs, par-dessus les marchandises qui faisoient la charge des chameaux. Nous partîmes alors pour le grand Désert; nous gagnâmes le plateau en montant, car ce plateau est beaucoup plus élevé que le pays qui l'avoisine au nord. Nous marchâmes pendant quatre jours sur la terre ferme; nous traversâmes alors ces hautes collines de sable que vous vîtes lorsque nous étions en route pour Swearah, et nous suivîmes cette direction afin de nous tenir le long de la grande mer, et d'être sûrs ainsi de trouver de l'eau. Nous voyageâmes pendant six jours au milieu de ces horribles montagnes de sable qu'il étoit très-dangereux de traverser alors, parce que le vent souffloit avec tant de violence, qu'il nous ensevelissoit presque dans ces nuages de poussière fine, et que nous avions beaucoup de peine à nous tenir de compagnie. Lorsque enfin nous en fûmes sortis, le terrain fut uni

Digitized by Google

et aussi dur que le plancher d'une maison. Au bout de dix jours de marche, nous arrivâmes à des puits nommés *Biblah*. Nous y donnâmes l'eau à nos chameaux, qui en avoient grand besoin. Il en étoit mort huit, que nous avions mangés. Nous nous arrêtâmes à ces puits pendant sept jours; de là nous continuâmes notre voyage au sud-ouest pendant vingt jours : au bout de ce temps nous arrivâmes à un autre puits, appelé *Kibir Jibl;* mais il ne s'y trouvoit point d'eau, ce qui nous obligea de voyager pendant six jours pour gagner la côte. Il y avoit tout près de la mer un puits dont l'eau étoit noire et salée; nous fûmes contraints d'y décharger les chameaux et de leur faire descendre la falaise pour arriver à l'eau. Après qu'ils eurent bu, ils nous donnèrent un peu de lait; ils n'en fournissoient presque plus depuis quelque temps. Comme nous ne trouvâmes rien pour les faire brouter, nous fûmes forcés de leur donner, pendant plusieurs jours, du charbon de bois à manger une fois dans la journée. Cela les empêcha de mourir de faim; mais leur lait en devint aussi noir que le charbon même : il n'en étoit pas moins bon, et nous fûmes très-contens d'en avoir. Nous passâmes six jours à leur donner l'eau; après quoi nous repar-

Digitized by Google

tîmes, et nous marchâmes le long de la mer, où nous trouvions tous les dix jours des puits semblables au dernier que nous venions de visiter; mais nous ne vîmes que très-peu de feuilles vertes sur les buissons dans le petit nombre de vallées où nous passâmes, car il n'avoit pas tombé depuis long-temps une goutte de pluie dans cette partie du Désert.

» Après un voyage de quatre lunes, nous arrivâmes au sud du Désert, et nous descendîmes dans le pays du soudan, où nous trouvâmes un petit ruisseau de bonne èau courante, quelques buissons, un peu d'herbe et une tribu considérable d'Arabes *Bessebes* (Libdessebos sur la carte), qui avoit en abondance de l'orge et du maïs, ou blé de Turquie. Nous en achetâmes, nous en fîmes du pain, et nous nous arrêtâmes dans cet endroit pendant tout une lune. Nous perdîmes dans le Désert plus de trois cents chameaux, qui moururent de fatigue et de manque d'eau et de nourriture, mais pas un seul homme. Toutes les tribus d'Arabes, dans le voisinage desquelles nous passions, s'empressoient de charger tous leurs effets et bagages sur les chameaux et s'enfuyoient aussi vite que possible, afin de n'être pas volées. Nous ne rencontrâmes aucun parti assez fort

Digitized by Google

pour nous attaquer, quoique nous eussions un grand nombre de tribus; mais elles étoie très-pauvres sur le *Z*aharah ou grand Désert

J'interrompis dans ce moment Sidi Ham pour lui demander comment la surface Désert lui avoit paru en général tandis qu'il traversoit, et s'il s'y trouvoit des différen essentielles dans ses diverses régions, près bord de la mer. Voici ce qu'il me répondi ce sujet :

« Toute la partie du Désert qui avoisine côte est semblable à celle que nous avons t versée pour vous amener ici, excepté dans seul endroit où nous voyageâmes presque p dant toute une lune sans trouver une seule v lée avec des buissons ou des broussailles p faire brouter les chameaux. C'est une solitu dans laquelle on ne trouve la trace d'auc route. Le long de la côte nous fûmes obligés passer des collines de sable qui venoient bord de la mer, et qui étoient portées à te par le vent. Nous avions des guides qui n choient toujours devant nous pour indique la caravane le chemin qu'elle devoit suivre afin de nous trouver un endroit favorable p passer la nuit. Nos chameaux avoient ach de manger, avant que nous fussions sortis

Digitized by Google

Désert, tous les charbons de bois dont nous avions fait provision pour eux. Deux des nôtres étoient morts; ainsi, il ne nous en restoit plus que deux à mon frère et à moi; mais nous conservions toutes nos marchandises. Lorsque nous nous fûmes reposés un mois, et que nos chameaux se furent un peu remis de leurs fatigues, nous fîmes route à l'est, tout le long de la frontière du Désert, à peu de distance du pays cultivé, ayant, pendant la plus grande partie du chemin, de hautes montagnes en vue dans le sud. Dans deux lunes de plus nous arrivâmes près de Tombuctoo, où nous nous arrêtâmes avec toute la caravane dans une vallée profonde. Nous allions tous les jours auprès des fortes murailles de cette ville avec nos marchandises (mais sans nos fusils), pour les échanger avec les nègres, qui avoient à nous donner en retour de la gomme, des anneaux d'or, de la poudre d'or et de grandes dents, comme celles qu'on vend à Swearah (des dents d'éléphant), des esclaves et de beaux turbans. Ils avoient des vaches et des ânes en abondance, quelques moutons, de l'orge, du blé et du riz; mais la petite rivière qui coule au pied du mur de l'ouest se trouvoit être à sec, et tous les habitans de la ville étoient obligés

Digitized by Google

d'aller chercher leur eau avec des ânes
grand fleuve qui est au sud de la ville, à
heure de distance. Nous fûmes obligés
aller nous-mêmes pour chercher notre eau
faire boire nos chameaux.

Après être demeurés une lune et demie p
de Tombuctoo, la saison étant déjà fort av
cée, nous repartîmes pour Widnoon. Je n'a
jamais dans la ville pendant tout le temps
nous restâmes devant, parce qu'on m'av
nommé capitaine de deux cents hommes,
furent pendant tout le temps chargés de
garde de la caravane, afin de la garantir
Arabes voleurs et des bandes de nègres
rôdoient sans cesse autour de nous pour enle
nos chameaux lorsqu'il s'en écartoit. Nous n
perdîmes pourtant que vingt pendant t
notre séjour à Tombuctoo, et le Sheick
donna pour ma peine une jolie petite escla
négresse que j'emmenai avec moi, et qui
meure maintenant avec ma femme. Nous p
tîmes de Tombuctoo, pour revenir chez no
dans le mois du *Rhamadan*, après la fête,
nous retournâmes par le même chemin
nous étions venus, c'est-à-dire que, pend
une lune, nous tînmes l'ouest, tout le long
bord du Désert. Nous n'osions rien prendre s

Digitized by Google

le payer, parce que nous avions peur des habitans, qui sont un mélange d'Arabes et de Nègres, et tous mahométans, mais en général une mauvaise race d'hommes; ils avoient aussi beaucoup d'esclaves blancs parmi eux. J'en vis moi-même de seize à dix-huit et un grand nombre de noirs. Ces vrais croyans ont de très-beaux chevaux, avec lesquels ils vont au sud des rivières, où ils attaquent et prennent des villes, dont ils emmènent les habitans en esclavage s'ils ne veulent pas croire au prophète de Dieu : ils enlèvent également tout leur bétail, leur riz, leur blé, et brûlent leurs maisons. Mais s'ils veulent adopter leur croyance, qu'ils appellent la vraie foi, alors ils sont exempts d'esclavage, et leurs maisons sont épargnées, en livrant néanmoins la moitié de leurs bestiaux et la moitié de leur riz et de leur blé; parce que, disent-ils, Dieu a remis leurs ennemis dans leurs mains. Les Nègres habitent de petites villes entourées de roseaux ou de buissons, et quelquefois de murs faits en pierres; mais les Arabes n'habitent que sous des tentes, et ils peuvent se déplacer et s'éloigner avec leurs chevaux dans une minute, tandis que leurs femmes et leurs enfans montent sur des chameaux et des ânes.

Digitized by Google

» Avant de nous porter au nord-ouest da le Désert, pour gagner le bord de la mer, nc nous arrêtâmes dans le pays des Collines, nous fîmes paître et engraisser nos chameau et où nous fîmes une provision de charbon bois pour la route. Nous étions campés sur bord d'une petite rivière, à une journée distance d'une grande ville de Nègres, appe *Jathrou*. Je n'y allai pas, mais le sheick y a et y acheta du blé et de l'orge, et quarar bœufs pour notre provision.

» Quand nous eûmes préparé nos charbc et achevé de faire nos provisions, nous e trâmes sur le plateau du Désert et fîmes rot au nord-ouest, et dans trois lunes et demie plus nous regagnâmes Widnoon, après u absence d'environ un an et demi. Nous p dîmes pendant ce temps environ cinq ce chameaux, qui moururent ou furent tués pc nous nourrir. Pendant que nous restâme: Tombuctoo, et que nous fûmes en route pc revenir, il nous mourut trente-quatre de : gens et quatre-vingts esclaves. »

Je lui demandai quelles étoient les march dises qu'ils avoient prises avec eux pour Tc buctoo. Il me répondit :

« Nous avions environ cent chameau

avions peur de
ge d'Arabes et de
, mais en général
; ils avoient aussi
armi eux. J'en vis
nuit et un grand
croyans ont de
squels ils vont au
uent et prennent
t les habitans en
s croire au pro-
également tout
, et brûlent leurs
er leur croyance,
s ils sont exempts
sont épargnées,
de leurs bestiaux
leur blé; parce
s leurs ennemis
bitent de petites
de buissons, et
ierres; mais les
es tentes, et ils
ner avec leurs
ndis que leurs
it sur des cha-

Digitized by Google

chargés de fer et de coutellerie, et deux cents chargés de sel; tous les autres portoient des haics, des toiles bleues et blanches, de l'ambre, du tabac, des mouchoirs de soie, des semences froides, des épices, et beaucoup d'autres articles.

» Seid et moi nous perdîmes deux de nos chameaux; mais nous nous procurâmes deux esclaves noirs et de la poudre d'or, de la valeur de six chameaux, et des bijoux pour nos femmes; mais Sheick Ali ne fut pas content, parce que je ne lui fis pas présent des deux esclaves. Ce fut pour cela qu'il me déclara la guerre, qu'il détruisit la petite ville que j'avois bâtie, et qu'il me prit tout ce que j'avois, même ma femme, parce que, disoit-il, j'étois un méchant homme, et qu'il étoit plus fort que moi : cependant j'échappai. Au bout d'un an je lui redemandai ma femme; il me la rendit avec tout ce qu'il m'avoit pris, car il aimoit sa fille. Mais comme je n'avois point de maison, je me retirai dans les Etats du sultan, près de la ville de Maroc, au pied des monts Atlas, et j'y vécus pendant deux ans avec mon père et mon frère, sans faire aucun commerce. »

Digitized by Google

SECTION II.

Sidi Hamet part pour un second Voyage à Tombucto — La Caravane est détruite presqu'en entier p défaut d'eau, par mutinerie, ou par les sables. — I peu qui en échappe gagne le sud du Désert.

« VERS ce temps-là un de ceux avec qu j'avois fait le premier voyage à Tombuctoo nommée *Bel Moese*, vint me trouver. Il alloi joindre une autre fois la caravane à Widnoon il nous engagea, Seid et moi, d'aller avec lui En conséquence, nous achetâmes entre nou huit chameaux; nous vendîmes notre bétail e nos moutons, que nous remplaçâmes par de marchandises et de la poudre, et nous allâme avec lui joindre la caravane à Widnoon Sheick Ali vint me trouver comme un ami; i me donna deux chameaux chargés d'orge, e me souhaita un heureux voyage. Le sheick qu fut choisi pour commander la caravane, s nommoit Sidi Ishrel; il étoit l'ami de Sid Ishem, à qui appartenoit près de la moitié d toute la caravane, et nous partîmes de Widnoo avec environ quatre mille chameaux, et a

Digitized by Google

nombre de plus de mille hommes, tous bien armés. Nous fîmes une provision d'orge considérable; nous prîmes avec nous un grand nombre de jumens, de chameaux pour nous fournir du lait, et il fut déterminé que nous irions au sud en traversant le Désert, marchant en ligne droite sur Tombuctoo, par la route que prennent ordinairement les grandes caravanes, quoiqu'il y en eût eu plusieurs d'entièrement détruites en suivant cette route, c'est-à-dire une tous les dix ou douze ans. Nous marchâmes pendant six jours au sud, en tournant la base des monts Atlas : alors nous nous arrêtâmes au pied de ces montagnes, pour couper du bois et faire du charbon pour la provision de nos chameaux; car aucune caravane ne se hasarde à passer le Désert sans avoir pris cette précaution. Quatre cents de nos chameaux étoient chargés uniquement d'eau et de provisions pour le voyage. Après être restés dix jours à faire nos derniers préparatifs, et avoir donné abondamment à boire aux chameaux, nous entrâmes dans le Désert, et nous fîmes route au sud-est. Nous voyageâmes heureusement, et sans trouver de sables pendant quinze jours. C'étoit un plateau uni comme une glace, et dont la terre étoit tellement durcie

Digitized by Google

le hommes, tous bie
provision d'orge co
avec nous un grai
chameaux pour nos
t déterminé que nou
nt le Désert, marchan
ıbuctoo, par la rout
ıent les grandes cara
t eu plusieurs d'entr
ınt cette route, c'est
ou douze ans. Nous
ɔurs au sud, en tour
tlas : alors nous nou
es montagnes, pou
du charbon pour la
ıx ; car aucune cara
r le Désert sans avoir
ıtre cents de nos cha
quement d'eau et de
e. Après être restés
ıiers préparatifs, et
t à boire aux cha
s le Désert, et nous
ıs voyageâmes heu
de sables pendant
ılateau uni comme
oit tellement durci

par la chaleur, que la marche de toute
caravane n'y laissoit pas la moindre trace q
pût apercevoir. Nous ne vîmes donc au
route précédemment frayée pour nous gu
et nous fûmes réduits à nous diriger pa
étoiles, le soleil et la lune. Nous ne trouvâ
dans tout ce temps, qu'un seul endroit o
chameaux purent satisfaire leur appétit
broutant des végétaux épineux dans une v
peu profonde ; mais le grand puits qu
trouve étoit comblé par des pierres et du s
de sorte que nous ne pûmes pas nous y
curer de l'eau. Cependant, au bout de qu
jours, nous arrivâmes à une vallée très-
fonde, dans laquelle il y avoit vingt p
mais il n'y en eut que six où nous trouv
de l'eau, parce que le Désert étoit très
Nous y fîmes boire tous nos chameau
remplîmes nos outres et nos bouteilles,
dant sept jours que nous nous y arrêtâ
puis nous partîmes pour le sud-est, nos
meaux étant bien nourris de feuilles vert
de buissons épineux.

» Nous voyageâmes pendant trois jour
du sable dur, et nous arrivâmes ensuite p
des tourbillons innombrables de sable mou
très-fin, non pas tel que ce gros sable que

Digitized by Google

avez vu sur le bord de la mer, mais du sable semblable à cette poussière qu'on voit dans un chemin ou dans une chambre. A chaque pas les chameaux y enfonçoient jusqu'aux genoux. Après avoir voyagé pendant six jours parmi ce sable (qui, dans le jour, étoit presque aussi brûlant que des charbons ardens), il commença à souffler du sud-est un de ces vents terribles qui portent la mort et la destruction avec eux, et qu'on appelle le vent du Désert. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer; en conséquence nous fûmes obligés de décharger nos chameaux, de mettre en tas nos marchandises et nos provisions, en les empilant les unes sur les autres, et de faire coucher nos chameaux ventre à terre. La poussière sablonneuse que le vent faisoit voler de toutes parts étoit si épaisse, que nous pouvions à peine nous voir, nous et nos chameaux, et que nous éprouvions la plus grande difficulté à tirer notre respiration. Ainsi, nous nous prosternâmes la face dans la poussière, et nous nous écriâmes tous d'une voix : « Dieu puissant et miséricordieux, prends pitié de nous, et sauve-nous la vie ! » Mais le vent continua de souffler d'une manière effroyable pendant deux jours, et nous fûmes obligés de nous lever et de changer de place, lorsque le

Digitized by Google

sable se fût tellement accumulé sur nous, qu'il nous avoit totalement intercepté l'air, et qu'il nous empêchoit absolument de respirer. Enfin, il plut au Très-Haut d'exaucer nos prières : le vent cessa de souffler ; tout redevint calme, et nous nous traînâmes hors du sable sous lequel nous avions été si long-temps ensevelis. Mais nous n'en sortîmes pas tous, car lorsque nous comptâmes notre troupe, il en manqua trois cents. Tous ceux qui survécurent se joignirent pour rendre des actions de grâces à Dieu d'avoir daigné, dans sa miséricorde, leur conserver la vie. Nous nous mîmes ensuite à tirer nos chameaux du sable sous lequel leurs corps étoient enterrés, et à les recharger ; ce qui nous prit deux jours. Il en étoit mort environ deux cents. On n'apercevoit pas la plus légère verdure. Nous fûmes obligés de leur donner du charbon à manger, et un peu d'eau de nos outres pour rafraîchir leurs gosiers brûlés. Nous marchâmes ensuite aussi vite que nous pûmes, pendant vingt-quatre jours, au travers de ce sable sec, brûlant et profond, sans trouver le moindre buisson pour faire brouter nos chameaux : enfin, nous arrivâmes à la fameuse vallée et aux puits renommés, appelés *Haherah*.

« Tous nos chameaux étoient presque expirans, et ne portoient que difficilement leur charge; en conséquence, nous jetâmes une grande partie de notre sel avant d'arriver à Haberah, où nous projetions de rester vingt jours pour faire reposer nos bêtes. Mais qui peut concevoir notre désappointement et notre détresse, quand nous découvrîmes qu'il n'y avoit pas une seule goutte d'eau dans aucun des puits de cette grande vallée ! Il n'y étoit pas tombé d'eau depuis un an. La caravane qui, lors de notre départ, étoit de mille hommes et de quatre mille chameaux, étoit déjà réduite à environ six cents hommes et à trois mille cinq cents chameaux. L'autorité de Sheick Ishrel pouvoit à peine contenir ces hommes désespérés; chacun ne songeoit qu'aux moyens de sauver sa vie et sa propriété. On les voyoit tous errans séparément dans cette grande vallée, et courant çà et là pour chercher de l'eau. Ce désordre dura deux jours, au bout desquels ils parurent sentir qu'on ne pouvoit rien faire sans union. Ils redevinrent obéissans, et se réunirent en grand nombre pour creuser encore les différens puits : mais après avoir creusé pendant cinq jours sans apercevoir le moindre signe d'eau, toute subordination cessa entièrement.

Digitized by Google

Le sheick, qui étoit un homme sage et pruden
conseilla de tuer tous les chameaux, à l'exce
tion de trois cents, de manière que l'eau qu'
leur trouveroit dans le corps, et leur sang
pussent servir à conserver le reste en vie ; ain
que les hommes, jusqu'à ce que, par la grâ
de la Providence, nous pussions arriver à
endroit où nous trouverions de l'eau. La car
vane ne voulut pas accéder à cet avis, quoiq
ce fût le meilleur qu'on pût donner et suiv
dans la circonstance; personne ne vouloit fai
le sacrifice de sa propriété. Sheick Ishrel c
donna néanmoins à trente des hommes les pl
âgés et les plus judicieux, de faire le cho
des trois cents chameaux qui devoient êt
conservés. Ils choisirent et mirent à part
conséquence les trois cents plus vigoureu
mais lorsqu'ils alloient pour tuer les autres,
s'éleva une querelle furieuse qui ne tarda p
à dégénérer en une horrible boucherie. L
sheick, encore qu'il fût un homme de Dieu
fut massacré. Deux ou trois cents homm
furent mis en pièces dans cette affreuse journé
et le sang des tués fut bu avec avidité par ce
même qui venoient de le répandre. Seid f
blessé grièvement d'un coup de poignard da
le bras. Il fut tué ce jour-là environ cinq cen

Digitized by Google

chameaux; les autres burent leur sang et l'eau qu'ils avoient dans le corps.

» Craignant que ce sanglant conflit n'eût de fin que lorsque tous auroient péri, comme j'avois été capitaine dans l'autre caravane, que je savois diriger une marche dans le désert, et que Seid et moi étions tous deux fort robustes, nous tuâmes, au commencement de la nuit, quatre des six chameaux qui nous restoient, et nous donnâmes leur sang et leur eau à boire aux deux autres : nous sauvâmes un petit paquet de marchandises, de l'orge et un peu de viande ; nous engageâmes trente de nos amis à faire comme nous sans rien dire, et à se joindre à nous pour partir dans la nuit même. Cela fut convenu sur-le-champ, car ils comprirent facilement que rester où nous étions, c'étoit s'exposer à une mort certaine, et que retourner sur nos pas, étoit non moins dangereux. Nous fûmes tous prêts sur le minuit, et nous nous mîmes en route sans faire de bruit, trente hommes et trente deux chameaux. La nuit fut très-obscure et chargée de nuages; il tonnoit dans l'éloignement, comme si le Tout-Puissant eût voulu nous témoigner sa colère de nous avoir vus ainsi nous déchirer et nous tuer les uns les autres, mais il ne tomba point de pluie. Nous

Digitized by Google

fîmes route au sud-ouest, dans l'espoir gagner *Jishlah*; autre puits, avant que chameaux ne mourussent. Le désert étoit et dur, et nous ne trouvâmes dans notre ro que quelques petits enfoncemens par-ci par avec quelques végétaux épineux, que chameaux avoient bientôt dévorés en pass Il en périt plusieurs, au point que le douzi jour il ne nous en restoit plus que dix-h lorsque le Tout-Puissant nous sauva la vie nous envoyant un orage de pluie : mais éclats du tonnerre étoient si violens, sans do à cause de nos péchés, que toute la terre en tr bloit; nous nous prosternâmes tous la face co terre, en demandant pardon à Dieu. La p qui tomba par torrens donna de l'eau en ab dance à nos chameaux, et nous en rempli trente de nos outres. Nous marchâmes ens vers le sud pour gagner la frontière méridio du désert. Il nous étoit mort neuf homme plusieurs de nos chameaux dans cette seco traversée, avant d'arriver aux terres cultiv Nous nous acheminâmes vers une petite riv d'eau douce, sur laquelle nous fûmes dirigés quelques Arabes que nous rencontrâmes qui nous donnèrent du riz et du lait, car to nos jumens étoient mortes dans le Désert. »

Digitized by Google

SECTION III.

Continuation des Voyages de Sidi Hamet. — Son arrivée sur les bords d'une rivière appelée, par les naturels, Gozen Zair, et à Tombuctoo. — Description de cette ville; son commerce, ses richesses, ses habitans.

« Ceux de nous qui avoient échappé la vie sauve aux horreurs du Désert, au nombre seulement de vingt et un hommes avec douze chameaux, tristes débris d'une caravane de quatre mille chameaux et de mille hommes, s'arrêtèrent près d'une petite ville nommée *Wabil*, sur le bord d'une rivière, moitié aussi large environ que l'espace entre la ville et l'île de Mogadore, c'est-à-dire de cinquante verges. Nous n'avions point de provisions, mais les Nègres, nous voyant dans la détresse, vinrent à notre secours, et nous donnèrent de la viande et du pain fait avec de l'orge. Nous y restâmes dix jours pour nous refaire, nous et nos chameaux, qui ne conservoient plus qu'un souffle de vie. La rivière sur le bord de laquelle nous nous étions arrêtés, étoit appelée par ceux qui parloient arabe, *El wod Tenij*,

Digitized by Google

et par les Nègres, *Gozen Zair*. On voit au sud-ouest, dans un grand éloignement, une crête de hautes montagnes, aussi hautes que l'Atlas paroît dans la province de Suse, mais sans neiges à leur sommet. Après nous être reposés pendant dix jours, nous et nos chameaux, nous partîmes pour Tombuctoo. Nous traversâmes le Soudan pendant quatre jours, nous dirigeant à l'est, dans un pays montueux, mais dont le sol est très-riche et dont une grande partie est cultivée à la houe. (Je demandai alors à Sidi Hamet ce qu'il vouloit dire par le Soudan. Il me répondit : Tout le pays qui est au sud du grand Désert, depuis le grand Océan jusque bien loin dans l'est, y compris le district de Tombuctoo, est appelé Soudan par les Arabes et par les Maures ; Tombuctoo en est la capitale.) Ayant de nouveau fait boire nos chameaux, et trouvant qu'il étoit ennuyeux et fatigant de voyager dans le pays montueux, à cause des arbres, nous achetâmes de l'orge, nous tuâmes deux vaches, et nous rapiquâmes au nord pour gagner le bord du Désert, où nous fîmes route pendant huit jours, nous dirigeant à l'est. Au bout de ce temps, nous trouvâmes la grande route fréquentée par les caravanes, et au bout de deux jours, nous arri-

Digitized by Google

vâmes sous les murs de Tombuctoo. Nous avions vu un grand nombre de Nègres sur les bords de la rivière ; ils habitent dans de petites villes, défendues par un entourage de gros roseaux, afin de les garantir pendant la nuit des ennemis et des bêtes féroces. Ils demeurent dans de petites cabanes rondes, faites de roseaux plantés debout, couvertes en joncs, et mastiquées avec de la terre pour remplir les interstices entre les roseaux. Les Nègres eurent peur de nous quand ils nous virent approcher de leurs villages, et ceux qui étoient dehors s'empressèrent d'y rentrer, et bloquèrent le passage en une minute ; mais voyant que nous ne venions pas pour les voler, ainsi que le font souvent des bandes d'Arabes qui habitent la frontière du Désert, mais que nous étions pauvres et que nous avions faim, ils consentirent à échanger leur orge et de la viande contre quelques-unes de nos marchandises. Presque tout ce que nous avions pu sauver, et qui se réduisoit à peu de chose, fut dépensé pour nous procurer des vivres jusqu'à notre arrivée à Tombuctoo. Il y avoit déjà deux lunes que le roi et les habitans de cette ville attendoient la caravane de Widnoon ; mais il n'en étoit pas arrivé une seule âme avant nous, et il nous

Digitized by Google

fut permis d'entrer dans la ville, après avoi remis nos fusils, notre poudre et notre plom aux officiers du roi, en dépôt jusqu'à notr départ.

» Tombuctoo est une très-grande ville, cin fois aussi grande que Swearah. Elle est situé dans une plaine, entourée de collines d tous côtés, excepté au sud, où la plaine con tinue et s'étend jusqu'au bord de la mêm rivière où nous étions allés précédemment qui est large et profonde, et coule à l'est. Nou fûmes obligés d'y aller pour donner à boire nos chameaux, et nous y vîmes plusieurs ba teaux faits de grands arbres creusés en dedans où des Nègres pagayoient pour traverser l rivière. La ville est entourée de murailles très fortes, bâties en pierres cimentées en terr grasse, comme les maisons et les villes dans l province de Suse, seulement beaucoup plu épaisses. La maison du roi est très-grande e fort élevée, comme les plus grandes maisons d Mogadore, et bâtie des mêmes matériaux qu les murs de la ville. Il y a dans cette ville u grand nombre de maisons bâties en pierres avec des boutiques d'un côté, où l'on vend du sel et des couteaux, des toiles bleues, de haicks, beaucoup d'autres marchandises encore,

Digitized by Google

et des ornemens en or. Les habitans sont noirs; le chef est un vieillard noir, d'une forte corpulence, qu'on appelle *shegar*, ce qui veut dire sultan ou roi. La plupart des maisons sont faites de roseaux de la grosseur du bras d'un homme, et qui sont placés debout. On les recouvre de petits roseaux, sur lesquels on pose ensuite des feuilles de dattier. Elles sont rondes, et le haut se termine en pointe. Ni le shegar ni son peuple ne sont moslemins; mais il y a une ville qui est séparée de la ville principale par un mur très-fort, ayant une porte par laquelle on y va de la grande ville, telle que le quartier des Juifs, ou millah, à Mogadore. Tous les Maures ou Arabes qui ont la liberté de venir à Tombuctoo sont obligés de coucher dans ce quartier toutes les nuits, ou de quitter entièrement la ville. L'on ne permet à aucun étranger d'entrer dans ce quartier sans laisser son couteau chez le gardien de la porte; mais il lui est rendu le lendemain matin quand il sort. Les habitans qui résident dans ce quartier sont tous moslemins. Les Nègres arabes et les Maures sont tous mêlés ensemble, et se marient entr'eux, comme s'ils étoient tous de la même couleur. Ils n'ont aucune propriété d'importance, à l'exception d'un petit nombre d'ânes:

Digitized by Google

leur porte est fermée et barricadée tous l soirs à la brune, fortement veillée, tant de jou que de nuit. Le shegar ou roi est toujours garc par cent hommes montés sur des mulets, armés de bons fusils, ainsi que par cen hommes de pied, armés de fusils et de grand couteaux. Il ne voulut jamais venir dans millah, et nous ne le vîmes que quatre ou cin fois pendant les deux lunes que nous restâm à Tombuctoo à attendre la caravane; mais el avoit péri dans le désert. La caravane de Tun et de Tripoli manqua également, car elle avo été aussi entièrement détruite. La ville d Tombuctoo est très-riche et très-considérabl Elle a quatre portes; toutes sont ouvertes per dant le jour, mais la nuit elles sont fermées et so gneusement gardées. Les Négresses sont extr mement grasses et belles, et portent de grand anneaux d'or à leur nez, des boucles plates leurs oreilles, et des chaînes d'or ainsi que d colliers d'ambre autour de leur cou, avec d images et des arêtes de poisson blanche arrondies, et les bouts attachés ensemble, q leur pendent sur la poitrine. Elles ont des br celets à leurs poignets, des anneaux à cheville du pied, et marchent pieds nu J'avois acheté à Maroc une petite tabatièr

Digitized by Google

remplie de tabac, et je la fis voir aux femmes dans la principale rue de Tombuctoo, qui est très-large. En peu de minutes il y en eut un grand nombre autour de moi; c'étoit à qui achèteroit ma boîte et mon tabac. L'une me faisoit une offre, l'autre une autre; jusqu'à ce qu'une d'elles, qui portoit des ornemens plus riches que les autres, me dit en mauvais arabe, qu'elle me donneroit tous les bijoux qu'elle portoit sur elle, pour la boîte et son contenu. Je consentis au marché proposé, et elle se mit sur-le-champ à ôter ses boucles d'oreille et de nez, les chaînes qu'elle avoit au cou, les ornemens qui y étoient appendus, ainsi que ceux qu'elle avoit aux bras et aux pieds, et me les donna en échange. Ces ornemens pesoient plus d'une livre, et avoient été fabriqués d'or massif à Tombuctoo. Je les conservai ensuite pendant tout mon voyage, et les apportai à ma femme, qui maintenant en porte une partie. Tombuctoo fait un très-grand commerce avec toutes les caravanes qui viennent de Maroc et des bords de la Méditerranée, d'Alger, de Tunis, de Tripoli, etc. On y porte toutes sortes de draps et de cotonnades, du fer, du sel, des fusils, de la poudre, du plomb, des cimeterres ou coutelas, du tabac, de l'opium, des épices, des par-

Digitized by Google

fums, des colliers d'ambre, des bijoux et quelques autres articles. On en remporte en retour des dents d'éléphant, de la poudre d'or, de l'or travaillé, de la gomme de Sénégal, des plumes d'autruche, des turbans très-curieusement travaillés, des esclaves et plusieurs autres articles de moindre importance. Les esclaves, qui y sont en grand nombre, y viennent du sud-ouest, tous fortement enchaînés, et on ne les vend pas cher; on peut acheter un homme robuste pour un haick, qui coûte environ deux piastres dans l'empire de Maroc. Les caravanes s'arrêtent et campent à environ deux milles de la ville, dans une profonde vallée, et les Nègres ne les molestent pas. Elles apportent leurs marchandises près des murs de la ville, où les habitans les achètent et donnent en échange les articles dont il vient d'être fait mention. Il n'est pas permis à plus de cinquante hommes d'aucune caravane d'entrer à la fois dans la ville, et il faut qu'ils en soient tous sortis avant que les autres puissent y entrer. La ville fait encore un commerce considérable avec Wassanah, ville bien loin de Tombuctoo dans le sud-est. Elle y envoie tous les articles que les caravanes apportent, et reçoit en retour des dents d'éléphants, de

Digitized by Google

l'or, etc. etc. Les principaux habitâns mâles portent des chemises de cotonnade bleue, qui leur vont de l'épaule aux genoux, et sont très-amples. Ils se les ceignent autour des reins avec une ceinture ou écharpe rouge et brune. Ils se suspendent aussi autour du corps de petites pièces d'etoffes de diverses couleurs, ainsi que des mouchoirs de soie. Le roi est vêtu d'une robe blanche, faite de la même façon; mais elle est couverte d'ornemens d'or et d'argent qui jettent un grand éclat au soleil; il porte aussi un grand nombre d'ornemens en pierres polies et en coquilles suspendus autour de lui; il se sert de culottes pareilles à celles des Maures ou des Juifs de la Barbarie; il a sur la tête une espèce de turban qui s'élève en pointe et qui est entouré d'ornemens de différentes espèces. Ses pieds sont chaussés de pantouffles de maroquin rouge. Il n'a pour toute arme sur lui qu'un grand bâton de commandement, ou sceptre de bois blanc, avec un lion en or au haut; il tient toujours ce sceptre à la main. Sa physionomie est extrêmement douce, et il semble gouverner ses sujets plutôt comme un père que comme un roi. Tous ses officiers et tous ses gardes ont des grandes culottes qui sont ordinairement teintes en rouge, mais

Digitized by Google

qui sont cependant quelquefois blanches o bleues. Tout le monde va tête nue, à l'excep tion du roi. Les pauvres n'ont qu'une pagn bleue autour du corps, et les esclaves un pièce d'étoffe pour se couvrir leur nudité. L habitans de Tombuctoo sont très-nombreux je crois qu'il y en a six fois autant qu'à Swea rah, outre les Arabes et les autres moslemi ou mahométans, dans le quartier séparé, autr ment millah, qui doit contenir à lui seu presqu'autant de monde qu'il y en a à Swearah tout compris (1).

» Les femmes portent une chemise légère o habillement de dessous, et par-dessus un vête ment vert, rouge ou bleu qui va de leur po trine jusqu'au-dessous des genoux, le tout atta

(1) Swearah ou Mogadore contient environ trente-six mil âmes, c'est-à-dire trente mille Maures et six mille Juif alors cela feroit, pour Tombuctoo, une évaluation un peu fort puisque, dans cette supposition, sa population seroit de de cent seize mille habitans. Cependant, si l'on considère l'impo tance commerciale de cette place, et la fertilité de la campag et du pays qui l'entoure, on ne peut pas douter qu'elle doive contenir un nombre considérable d'habitans; et je do encore faire observer que si c'étoit une petite ville, et qu'el contînt toutes les richesses qu'on lui attribue, elle auroit beso d'une force considérable pour empêcher les Arabes du Déser réunis en caravanes, de la prendre de vive force, ou mêm d'un coup de main. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

ché autour de leur taille avec une ceinture rouge. Elles se peignent en certaines occasions les joues et le front en rouge ou en jaune. Les femmes mariées mettent sur la tête une espèce de coiffe ou capote de cotonnade ou de soie bleue, et des mouchoirs de coton de diverses couleurs et de différentes espèces, et vont pieds nus. Le roi et le peuple de la ville de Tombuctoo ne prient pas Dieu comme les moslemins, mais comme les habitans du Soudan. Ils ne prient qu'une seule fois dans vingt-quatre heures, lorsqu'ils voient la lune. Quand elle est cachée, ils ne prient pas du tout. Ils ne savent ni lire ni écrire, mais ils n'en sont pas moins honnêtes ; ils font circoncire leurs enfans, à l'instar des Arabes ; ils n'ont pas de mosquées, mais ils dansent toutes les nuits, quand les Maures et les Arabes font leurs prières. Le Shegar ou Roi avoit rassemblé environ un millier d'esclaves, des gommes, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, etc., tout prêt pour expédier les caravanes annuelles : mais comme il s'étoit écoulé trois lunes depuis le temps qu'elles auroient dû arriver, il les regarda comme perdues, et il se détermina à faire partir une caravane avec une partie des marchandises qui lui étoient venues précédemment,

Digitized by Google

telles que du sel, du fer, des toileries, etc. de l'envoyer à une grande ville fort éloig de Tombuctoo. Ayant en conséquence fo un corps de trois mille hommes, bien armé fusils, de lances et de grands couteaux, trois mille ânes et environ deux cents chame qui furent tous chargés de marchandise poids, telles que le fer, le sel et le tabac, i loua, moi, mon frère Seid, et dix de mes pagnons de plus, à l'effet de porter des chandises à Wassanah sur nos deux chame pour payement de quoi il s'engageoit à donner à notre retour deux haicks à chac un peu d'or. Comme nous étions complète en son pouvoir, nous n'osâmes pas refuse aller, et il nous mit sous la protection de père dont le nom étoit *Shebba*, lequel av commandement de toute notre caravane fut au mois de shwal, que nous partîm Tombuctoo pour une ville dont nous n'a jamais entendu parler auparavant. Nous a avec nous environ deux cents moslemins ; le chef de la caravane ne voulut pas nous mettre à nous moslemins, de garder nos f de crainte que nous ne les tournassions c lui, s'il étoit obligé de combattre. »

Digitized by Google

SECTION IV.

Sidi Hamet part pour Wassanah. — Son arrivée dans cette ville. — Description du pays, des habitans et de la ville. — Grande rivière qui coule auprès de Wassanah. — Retour de Sidi Hamet à Tombuctoo. — Opinions géographiques de l'Auteur, d'après cette relation, sur les sources du Niger, sa longueur, son cours et son embouchure dans l'Océan atlantique.

« TOUT étant préparé, nous partîmes de Tombuctoo, nous dirigeant au sud vers le bord de la rivière, qu'on appelle dans cet endroit le *Zolibib*, et qui est plus large que de Mogadore à l'île (c'est-à-dire, environ cinq cents verges). Nous y vîmes un misérable village bâti en roseaux recouverts de terre. Il étoit composé d'environ deux cents huttes, mais il n'étoit pas entouré de murs. Nous commençâmes notre marche en suivant presque le cours de la rivière, sur un pays plat et uni, pendant six jours, ayant chaque jour la vue de la rivière qui étoit à notre main droite, et qui couloit dans la même direction que celle où nous faisions route, c'est-à-dire, un peu au sud-est.

Digitized by Google

Nous arrivâmes au bout de ce temps près d village nommé *Bimbinah*, qui avoit une ceinte en roseaux et en buissons épineux. N nous y arrêtâmes deux jours, pour y faire provisions et y faire reposer nos bêtes : la riv faisoit dans cet endroit un détour encore au sud-est, parce qu'il y avoit une très-ha montagne en vue à l'est. Nous quittâmes a le bord de la rivière, et nous continuâmes n route plus au sud, à travers d'un pays mo gneux et boisé, pendant quinze jours, au b desquels nous nous retrouvâmes sur les b de la même rivière. Nous étions obligés d'a mer toutes les nuits de grands feux autou la caravane, afin d'écarter les bêtes féro telles que des lions, tigres et autres qu approchoient en poussant des rugissem effroyables. Nous y vîmes une petite ville plée de Noirs, dont la nation étoit ennemie roi de Tombuctoo, mais étoit amie du ro Wassanah. Comme nous n'étions pas en fo ils ne nous molestèrent pas; ils nous fourni au contraire le grain dont nous avions bes et vingt bœufs. Nous vîmes de l'autre côt la rivière un grand nombre de Noirs arr presque nus; ils nous sembloient très-hosti mais ils ne pouvoient pas traverser la riv

Digitized by Google

pour nous attaquer. Nous vîmes aussi deux villes très-considérables, avec une enceinte semblable à celles des autres villes que nous avions passées. Nous nous arrêtames dans cet endroit, et y fîmes reposer pendant cinq jours nos chameaux et nos ânes. Nous continuâmes ensuite notre route au sud-est pendant trois jours, en suivant les détours de la rivière. Après cela, nous eûmes à franchir une crête de montagnes fort élevées, ce qui nous prit six jours, et quand nous fûmes au haut, nous aperçûmes à l'ouest une chaîne très-considérable d'autres montagnes. Celles que nous eûmes à passer étoient couvertes de très-gros arbres; il étoit fort difficile de les monter et de les descendre; nous ne pouvions pas prendre un autre chemin, car la rivière couloit au pied de cette même montagne, dont le flanc, le long de l'eau, étoit absolument à pic. Lorsque nous eûmes franchi cette crête de montagnes, nous nous trouvâmes de nouveau au bord de la rivière, qui dans cet endroit étoit extrêmement étroite et remplie de rochers qui brisoient et faisoient écumer l'eau avec un bruit effrayant. Trouvant alors un bon sentier, nous continuâmes de cheminer au sud-est, faisant journellement de petits détours, quelque fois plus à l'est, et puis un peu plus

Digitized by Google

au sud. Nous fîmes route de cette manière pendant douze jours après avoir quitté les montagnes, et durant tout ce temps-là nous ne passâmes presque pas un seul jour sans voir la rivière sur notre main droite, et nous traversâmes un grand nombre de ruisseaux qui s'y déchargent. Elle étoit alors très-large et sembloit très-profonde. Nous y vîmes plusieurs arbres creusés de la même manière que les bateaux (pirogues) de Tombuctoo. On s'en servoit pour passer les Négres d'un bord de la rivière à l'autre, et on les faisoit avancer avec des pièces de bois plates. Nous vîmes encore très-distinctement de hautes montagnes dans l'ouest de la grande rivière. Après nous être reposés pendant sept jours dans l'endroit où on traverse la rivière, nous fîmes route pendant quinze autres jours, la plus grande partie du temps en vue de la rivière. Lorsque nous arrivâmes tout près des murs de la ville de Wassanah, le roi sortit avec une grande armée composée de tous ses soldats, pour venir à notre rencontre; mais lorsqu'il apprit que nous n'étions venus que pour faire le commerce par les ordres et avec les marchandises de son ami *Shégar* de Tombuctoo, il invita le chef et tous ceux qui composoient la caravane, de prendre leur résí-

dence dans un enclos carré, près des murs de la ville. Nous y restâmes pendant deux lunes, échangeant nos marchandises pour des esclaves, de l'or, des dents d'éléphans, etc.

» La ville de Wassanah est bâtie près du bord de la rivière, qui coule au sud, entre de hautes montagnes des deux côtés. Cette rivière est si large devant Wassanah, que l'on peut à peine distinguer un homme d'un bord à l'autre. Les habitans de Tombuctoo appellent cette rivière *Zolibid*, et ceux de Wassanah l'appellent *Zadi*. Les murs de la ville sont très-grands, et faits avec de grosses pierres disposées de la même manière que les enceintes de pierre qu'on voit dans la province de Hah-Hah, dans le royaume de Maroc, mais elles ne sont liées ni avec de la terre grasse ni avec de la boue. Ils sont très-épais et très-forts, et beaucoup plus élevés que les murs de Tombuctoo. J'eus la permission d'en faire le tour, accompagné de six Nègres; cette promenade me prit un jour entier. Les murs forment un carré, et ont une grande porte à chacun des quatre côtés. La campagne autour de la ville est labourée, et semée d'orge, de blé et de légumes. Tout le long de la rivière la terre est couverte de riz. La ville possède un grand nombre de bœufs,

Digitized by Google

de vaches et d'ânes, mais elle n'a ni chamea
ni chevaux, ni mulets, ni moutons, ni c
vres. Tout autour de la ville les poules et
œufs sont en abondance. Les gens qui app
tenoient à la caravane eurent la permiss
d'entrer dans la ville, mais pas plus de vin
la fois, encore falloit-il qu'ils fussent tous sc
avant la nuit.

» Il y avoit déjà une lune que nous éti
devant la ville quand ce fut mon tour d'y al
J'en trouvai presque tout l'intérieur rempli
huttes faites de pierres entassées les unes sur
autres, sans être cimentées avec de la te
grasse. Quelques roseaux mis en travers au h
des murs étoient couverts de larges feuilles
dattier ou de palmier, ou bien de feuilles d
autre arbre qui ressemble beaucoup au datti
et qui porte un fruit aussi gros que ma tê
renfermant un jus blanc plus doux que du l
Le dedans de ce fruit est dur et bon à mang
Les arbres qui produisent ce gros fruit croiss
en abondance dans ce pays-là, et leur frui
est en grande quantité. Leurs huttes commu
quent entr'elles par des passages très-étroits.
roi ou chef s'appelle *Oleeboo* (Olibou), ce
dans le jargon du pays signifie, bon sultan. C
un homme d'une très-grande taille, quoique t

Digitized by Google

jeune. Sa maison est spacieuse, tres-élevée, carrée et bâtie en pierres. Les interstices des pierres sont remplis d'une substance blanche comme la chaux, mais pas si dure. On ne voulut jamais me permettre de voir l'habitation du roi; on me dit qu'il avoit cent cinquante femmes ou plus, et dix mille esclaves; son habillement consiste en une chemise blanche, qui ressemble assez à celle que porte M. Willshire, et en longs pantalons faits comme ceux que vous portez, et de couleur orange. (Ces pantalons ou grandes culottes que je portois alors étoient des grandes culottes ordinaires de matelots.) Il met par dessus sa chemise un caftan ou robe avec des manches, d'étoffe rouge, attachée autour du corps par une ceinture qui lui va de la poitrine aux hanches, et qui est faite de mouchoirs de soie de toutes les couleurs. Il porte aussi des bandes de soie d'une belle couleur attachées autour des bras et des jambes. Ses cheveux sont relevés par petites houppes, et il se couvre la tête d'un chapeau très-haut, fait de jonc, coloré d'une manière très-jolie, et orné de fort belles plumes. Ses pieds sont chaussés de sandales attachées avec des chaînes d'or, et sur ses épaules pend une chaîne du même métal, à laquelle est attaché un pa-

Digitized by Google

quet d'ornemens faits de pierres brillantes et d
coquilles, qui éblouissent les yeux, et qui lu
tombe sur la poitrine. Il porte à son côté u
grand poignard dans un fourreau ou gaîn
d'or. Il monte un animal enorme, appelé dan
le pays *Ilfement*, trois fois aussi gros que mo
grand chameau, et beaucoup plus haut, qui
un nez très long, et de grandes dents, et es
presque aussi noir que les Nègres. Cet anima
est si fort que quand il est en fureur, il peu
tuer cent hommes dans une minute. C'est là
l'animal chez qui poussent ces grosses dents que
nous portons de Tombuctoo à Widnoon, que
vous appelez dents d'eléphans. C'est le seul des
animaux de cette espèce que j'aie jamais vu ;
mais ils me dirent qu'ils étoient en abondance
le long de la rivière au dessous de Wassanah.
(Ceci répond trop exactement à la description
de l'éléphant pour douter que ce ne soit pas
de ces animaux dont le narrateur me parloit.)

» Le roi de Wassanah a une garde de deux
cents Nègres à pied, dont cent sont armés de
fusils, cinquante de longues lances, et cin-
quante d'arcs et de flèches, avec des coutelas
à leur côté. Ils l'accompagnent toujours lorsqu'il
sort, monté sur son gros animal. Il a aussi une
armée très-nombreuse, qui combat avec des

Digitized by Google

grand nombre, et l'on est obligé d'en tenir plusieurs enchaînés. On les fait travailler à la terre tout autour de la ville. Les habitans prennent beaucoup de poisson : ils ont des bateaux faits de grands arbres, creusés en dedans, qui peuvent tenir dix, quinze et jusqu'à vingt Nègres. Le frère du roi dit à un Mahométan de mes compagnons, qui pouvoit le comprendre (car pour moi je ne le pouvois pas), qu'il alloit partir dans quelques jours avec soixante pirogues, et porter dans le sud, en descendant la rivière, cinq cents esclaves ; qu'ensuite il se porteroit à l'ouest, où il arriveroit aux grandes eaux, et qu'il les vendroit à des hommes pâles qui venoient de bien loin dans de grands bateaux, et qui apportoient des fusils, de la poudre, du tabac, des étoffes bleues et des couteaux. Il disoit qu'il y avoit bien loin, et que le voyage pour aller lui prendroit trois lunes ; et qu'il se passeroit vingt lunes avant qu'il pût revenir par terre, mais qu'il seroit bien riche à son retour. Je lui demandai alors combien il croyoit qu'il y avoit de bateaux dans la rivière à Wassanah. Il dit : un grand nombre, trois à quatre cents, je suppose ; mais il y en a de bien petits. Nous vîmes plusieurs de ces marchands qui avoient descendu la rivière pour voir la grande eau,

Digitized by Google

st obligé d'en tenir pl
fait travailler à la ter
Les habitans prenn
ls ont des bateaux fa
és en dedans, qui pe
t jusqu'à vingt Nègre
un Mahométan de m
oit le comprendre (ce
vois pas), qu'il alla
urs avec soixante p
le sud, en descend
laves; qu'ensuite il
arriveroit aux grand
oit à des hommes pâ
in dans de grands b
des fusils, de la pouc
ues et des couteaux
loin, et que le voya
trois lunes; et qu'il
t qu'il pût revenir p
en riche à son retou
nbien il croyoit qu'i
rivière à Wassana
trois à quatre cents,
de bien petits. Nos
archands qui avoient
voir la grande eau.

avec des esclaves et des dents d'éléphant, et q
étoient revenus. Ils disoient que les homm
pâles vivoient dans de grands bateaux,
avoient des fusils aussi gros que leurs corps
qui faisoient autant de bruit que le tonnerre,
qui pouroient tuer tout le monde dans cer
bateaux nègres, si on approchoit trop prè
d'eux. Nous vîmes dans la rivière et sur se
bords un grand nombre de poissons avec de
pates et de grandes bouches, qui peuvent cou-
rir à l'eau dans une minute, si quelqu'un en
approche; mais ils nous dirent qu'ils attrapent
souvent des enfans et même quelquefois des
hommes dans des bateaux: (ce sont sans doute
des hippopotames ou des crocodiles dont ils vou-
loient parler). Les Nègres étoient de très-bonnes
gens, et toujours prêts à nous donner de l'orge,
du blé, du riz, du lait, ou de la viande, si nous
avions faim, quoique nous ne pussions pas leur
parler dans leur langage. Pendant notre séjour
à Wassanah, il plut presque tous les jours.
Ayant vendu ou échangé tous les objets de
commerce que nous y avions apportés, Shelbaa
prit trois cents esclaves, et une grande quan-
tité de dents d'éléphant, des pierres brillantes,
des coquilles et de l'or. Nous repartîmes avec,
et nous retournâmes par la même route à Tom-

Digitized by Google

buctoo, ce qui nous prit trois lunes. Ainsi tout le temps de notre absence fut de huit lunes. A mon retour à Tombuctoo, le chef de la caravane nous paya fidèlement ce qu'il nous avoit promis. Quelques jours après il y arriva une caravane de Tunis, à laquelle nous nous joignîmes, pour retourner par cette voie dans notre pays. »

Je dois réclamer ici pour un moment l'indulgence du lecteur, afin de faire quelques remarques et quelques observations géographiques que cette partie de la relation m'a suggérées. Je regarde, pour ma part, cette relation comme strictement vraie et exacte, pour tout ce qui concerne la mémoire et le jugement de *Sidi Hamet*, dont j'avois déjà mis la véracité et l'intelligence à l'épreuve. Le seul plaisir de satisfaire la curiosité de M. Willshire et la mienne l'engagea à nous la faire. D'ailleurs la description qu'il fait de Tombuctoo s'accorde en substance avec celle que nous firent divers Maures, négocians de Fez, qui vinrent chez M. Willshire acheter des marchandises pendant que Sidi Hamet y étoit, et qui dirent l'avoir connu à Tombuctoo plusieurs années auparavant. D'après toutes ces considérations, et après avoir bien examiné les meilleures cartes géographiques existantes, je me crois fondé à émettre les opinions géographiques qui suivent :

Digitized by Google

Premièrement. Que le grand Désert est beaucoup plus élevé du côté du sud (ainsi que j'ai prouvé par mes propres observations qu'il l'étoit du côté du nord), que le pays adjacent; et conséquemment que sa surface est beaucoup plus haute que la terre susceptible de culture qui l'avoisine au nord et au sud.

Secondement. Que la rivière que Sidi Hamet et ses compagnons rencontrèrent, après quatorze jours de marche, à l'ouest de Tombuctoo, appelée par les Arabes *el wod Tenij*, et par les Nègres *Zozen-Gair*, prend sa source dans les montagnes qui sont au sud du grand Désert sur sa frontière, et qui sont probablement la branche nord de cette longue chaîne, dans laquelle le fleuve du Sénégal, la rivière de Sambie et le Niger prennent leurs sources, et que cette rivière est une branche du Niger, qui court à l'est plusieurs centaines de milles vers Tombuctoo; que plusieurs branches se réunissant dans un seul et même grand courant d'eau, forment près de cette ville une rivière considérable qui alors y prend le nom de *Zolibib*, et continue de courir à l'est de Tombuctoo l'espace de deux cent cinquante milles; que trouvant alors des terres élevées, cette rivière tourne au sud-est et que coulant dans cette direction près de cin

cent milles, en faisant des sinuosités, elle rencontre des obstacles qu'elle est obligée de franchir, et qui forment une chute ou cataracte considérable, puisque Sidi Hamet ayant été six jours à passer les montagnes, vint encore au bord de la rivière, qui étoit alors remplie de rochers brisés et aigus, entre lesquels l'eau passoit en écumant et en faisant, suivant ses expressions, un bruit affreux. Il doit conséquemment y avoir en cet endroit une cataracte ou une chute.

Troisièmement. Qu'à partir de cette chute, elle coule d'abord au sud-est, et puis plus au sud, jusqu'à ce qu'elle arrive à Wassanah, à six cent milles environ, et que là elle est appelée par quelques-uns *Zolibib*, et par d'autres *Zadi*.

Quatrièmement. Que comme les habitans de Wassanah disent qu'ils vont d'abord au sud, et puis à l'ouest, dans des bateaux, jusqu'à la mer, qu'ils appelent la grande eau, je dois croire que cette grande eau n'est pas autre chose que l'Océan Atlantique, où ils ont vu des hommes pâles et de grands bateaux, et que ces hommes pâles et leurs bateaux sont les Européens et leurs vaisseaux. Que comme il faut trois lunes pour y arriver, ce qui fait environ

quatre-vingt-cinq jours, en calculant la rou
de chaque jour à trente milles, ce qui est
moins qu'on puisse supposer avec un coura
aussi fort, cela fait de Wassanah à la mer, u
distance d'environ deux mille cinq cent mille
mais qu'en faisant le calcul de cette distanc
il faut allouer un tiers ou plus pour ses sinu
sités, de sorte que toute la longueur de ce
rivière est de plus de quatre mille milles,
que c'est probablement la plus longue et
plus considérable du continent d'Afrique.

Cinquièmement. Que les eaux de cette
vière dans leur cours vers l'est, sont arrêtées p
de hautes montagnes dans les régions centra
de ce continent inconnu, et qu'elles sont ob
gées de tourner au sud ; qu'elles coulent da
cette direction entre les chaînes de montagn
qui s'étendent, comme on sait, tout le long
la côte de l'ouest depuis le Sénégal jusqu'
golfe de Guinée, et qui tourne avec ce go
au sud de la ligne ; que les eaux de cette rivi
sont continuellement resserrées et retrécies p
cette immense chaîne, dans laquelle on sait q
le grand fleuve du Nil prend sa source ; que
montagnes sont situées sous l'équateur ; q
cette rivière centrale reçoit dans son imme
cours, tous les courans d'eau qui arrosent

Digitized by Google

fertilisent et tout le pays entre les deux chaînes de montagnes ci-dessus mentionnées ; que les eaux ainsi accumulées et encaissées franchirent enfin leur foible barrière à l'ouest ; et qu'elles s'ouvrirent de force un passage vers l'Océan Atlantique, formant la rivière que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de la rivière du Congo. Ce qui me fortifie dans cette opinion, est le rapport de quelques navigateurs de ma connoissance qui ont visité le Congo, et qui ayant fait le commerce d'Afrique tout le long de la côte entre le Sénégal et le Congo, assurent que ce dernier fleuve décharge plus d'eau dans l'Atlantique, pendant le cours d'une année, que tous les autres fleuves qui sont au nord depuis son embouchure jusqu'au cap Vert.

Digitized by Google

re les deux chaî
ntionnées; que l
caissées franchi
l'ouest; et qu'a
sage vers l'Oue
re que l'on conn
rivière du Cong
pinion, est le ra
s de ma conna
, et qui ayant fa
le long de la cô
, assurent que
; d'eau dans l'i
l'une année, q
nt au nord depu
p Vert.

SECTION V.

Voyage de Sidi Hamet de Tombuctoo à Maroc, par route de l'est. — Description qu'il fait du Désert et du pays des deux côtés. — Bataille terrible avec les Arabes errans. — Sidi Hamet prend congé de l'Auteur, et part pour aller rejoindre sa famille.

« La caravane à laquelle nous nous réunîmes à Tombuctoo, étoit une caravane très-considérable, qui consistoit dans les quatre d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Fez jointes ensemble. Elles étoient restées près de cette ville pendant deux lunes, et elles y avoient acheté deux mille esclaves, outre une grande quantité de poudre d'or, de dents d'éléphant, d'anneaux, de bracelets et de chaînes d'or, de gomme; mais Seid et moi, nous n'avions que nos deux chameaux, qui étoient en partie chargés de gomme pour compte de *Ben Nassir*, sheick de la partie de la caravane qui appartenoit à Tunis, car il y avoit trois sheicks de cette caravane. Lorsque tout fut prêt, nous partîmes de Tombuctoo, et nous fîmes route au nord-est pendant vingt jours, au travers des pays montueux, traversant un grand nom-

Digitized by Google

de ruisseaux et de torrens, qui couloient au sud et à l'ouest pour se jeter dans la grande rivière, ayant plu très-fort presque toutes les nuits pendant que nous étions à Tombuctoo.

» Tandis que nous voyagions au travers des collines et des arbres, nous vîmes un grand nombre de petites villes, la plupart entourées de bonnes murailles de pierre, mais quelques-unes n'ayant qu'une enceinte de roseaux et de haies vives. La terre est fort bonne dans tout ce pays, et le grain y croît en abondance; il produit aussi du riz et des dattes. Nous y vîmes des bœufs, des moutons, des ânes et quelques chevaux. Les habitans sont des Maures et des Arabes mêlés avec les Nègres, et presque aussi noirs que les derniers; ils sont tous de notre religion. Ce sont des hommes très-robustes et très-farouches. Cependant ils ne cherchèrent point à nous molester, et ils nous vendirent, à assez bon marché, tout ce dont nous avions besoin. Ils ne portent pour tout habillement qu'une bande de toile, dont ils s'entourent le milieu du corps, et un grand anneau en os ou en ivoire, que les femmes se mettent aux poignets et au coude-pied; elles se mettent aussi quelques verroteries dans la chevelure. C'est un peuple fort paisible, et il n'attaque jamais les cara-

Digitized by Google

vanes, à moins que celles-ci ne cherchent à voler. Ils sont armés de fusils, de grands couteaux, d'arcs et de flèches. Lorsqu'ils sont forcés de combattre, ils le font avec la dernière fureur, et comme ce n'est jamais que pour défendre leurs droits, ils ne font point de prisonniers, et ne veulent pas recevoir de quartier. Des gens de notre caravane nous dirent que quelques années auparavant, une caravane qui alloit de Tombuctoo à Tunis, Alger, etc., en traversant ce pays, surprit et enleva comme esclaves environ quatre cents habitans, beaucoup de bétail et du blé, puis marcha vers le Désert. Ces peuples rassemblèrent sur-le-champ une troupe considérable; ils la joignirent et l'attaquèrent pendant la nuit près de la frontière du Désert, et la taillèrent en pièces en totalité, quoiqu'elle consistât en deux mille hommes bien armés. Il ne s'échappa de toute cette caravane que cinquante hommes, qui portèrent cette triste nouvelle à Tunis, et cela encore parce qu'ils se sauvèrent sur les plus vites de leurs chameaux qui n'étoient pas chargés. Après que nous eûmes fait rafraîchir nos chameaux pendant dix jours, dans une vallée superbe, où il y avoit un ruisseau d'excellente eau, et après avoir rempli les sacs de

Digitized by Google

charbon de bois, nous montâmes au Désert; et fîmes route sur cet affreux plateau, droit au nord. Nous trouvâmes sur notre chemin plusieurs petites vallées, où les Arabes font brouter leurs chameaux et vivent de leur lait, et se croient le peuple le plus savant, le plus vertueux, le plus religieux du monde, et le plus heureux aussi, quoiqu'ils n'aient ni pain, ni viande, ni miel, ni d'autre habillement qu'une guenille liée autour de leur ceinture, et qu'ils vivent sous des tentes, errans çà et là. Nous nous dirigeâmes au nord pendant dix-huit jours, au bout desquels nous arrivâmes aux puits ordinaires, dans un endroit appelé *Weydlah*. Nous y trouvâmes une grande marre bien remplie d'eau, mais cette eau étoit noire et salée, comme celle des puits qu'on trouve le long de la grande mer. Elle étoit totalement stagnante, et avoit un goût et une odeur de soufre. Cette marre est dans un enfoncement très-profond, et dont l'accès est difficile. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où nous pussions faire descendre les chameaux un à un pour leur donner l'eau. Cette marre est très-profonde au milieu, et l'on prétend que personne ne l'a jamais vue à sec. Elle étoit alors presque couverte en entier d'une écume ou croûte verte,

Digitized by Google

très-épaisse. Nous pouvions voir auprès de l'eau les traces des pieds des bêtes féroces, telles que des lions et des tigres. Nous avions vu un grand nombre de ces animaux pendant notre voyage à Wassanah, et lorsque nous fîmes route de Tombuctoo à l'est. Notre caravane consistoit en quinze cents hommes environ, la plupart bien armés de bons fusils à deux coups et de coutelas. Nous avions avec nous environ quatre mille chameaux. Il y avoit bien loin de ce puits au puits le plus prochain; aussi nous y arrêtâmes-nous pendant six jours, tranquillement campés dans une petite vallée un peu à l'ouest de cette marre ou étang. Nous avions toujours fait coucher les chameaux en cercle, mettant les marchandises au centre; les hommes couchoient entre les chameaux et les marchandises. Nous avions toujours deux cents hommes de garde, prêts à toute occasion. Dans la nuit du sixième jour, à deux heures après minuit, nous fûmes attaqués par une troupe considérable d'Arabes errans. Ils étoient arrivés jusqu'à quelques verges de nous, avant d'être découverts; ils nous envoyèrent un feu de mousqueterie très-meurtrier, puis ils s'élancèrent sur nous comme des tigres affamés, les lances et les cimeterres à la main, et en poussant des cris

Digitized by Google

affreux. Ils jetèrent pendant un moment toute la caravane en confusion ; mais nous étions dans un cercle fort serré, formé par les chameaux, ce qui, joint aux efforts de notre garde, les empêcha de pénétrer pendant quelque temps, jusqu'à ce que la totalité de nos gens se fût ralliée et eût pris les armes. La bataille commença alors avec une rage extraordinaire. Il faisoit très-obscur. La foible lumière que donnoit la poudre, le bruit de la fusillade, le cliquetis des sabres, les cris des combattans, les beuglemens des chameaux blessés ou effrayés, ainsi que les cris des blessés et des mourans, concouroient à former un des spectacles les plus affreux, et le vacarme le plus horrible qu'on puisse concevoir. Le combat continua pendant deux heures corps à corps, lorsqu'enfin les assaillans renoncèrent à la partie et s'enfuirent, laissant leurs morts et leurs blessés sur le champ de bataille. Nous restâmes toute la nuit sous les armes. Je fus blessé d'une balle à la cuisse, et Seid reçut un coup de poignard dans la poitrine. (Ils me firent voir alors tous les deux leurs cicatrices.) Le matin, nous comptâmes notre monde, et nous vîmes que nous avions eu deux cent trente hommes tués et environ cent blessés. Nous eûmes trois cents chameaux

Digitized by Google

de tués ou blessés si grièvement qu'ils ne pouvoient plus marcher, ainsi nous les tuâmes. Nous trouvâmes sept cents de nos ennemis couchés par terre, morts ou blessés. Ceux qui étoient grièvement blessés, nous les tuâmes pour les empêcher de souffrir; et ceux qui pouvoient marcher, nous les emmenâmes avec nous comme esclaves; il y en avoit à peu près cent. L'ennemi en se retirant, avoit pris avec lui tous ses bons chameaux, qu'il avoit laissés un peu en arrière, de manière que nous n'en trouvâmes pas plus d'une cinquantaine de mauvais, que nous tuâmes; mais nous ramassâmes à terre deux cents bons fusils à deux coups. Celui dont Seid se sert maintenant en est un. Nous leur prîmes, outre cela, quatre cents cimeterres ou coutelas. Les prisonniers nous dirent que la troupe qui nous avoit attaqués étoit forte de plus de quatre mille hommes, et qu'ils avoient été occupés pendant trois lunes à faire leurs préparatifs. Comme nous craignions une seconde attaque, nous partîmes le même jour, et nous fîmes route toute la nuit, nous dirigeant au nord-est, hors de la route que les caravanes suivent ordinairement. Nous marchâmes ainsi pendant vingt-trois jours avant d'arriver à un endroit appelé les Huit-Puits, où

Digitized by Google

nous trouvâmes d'excellente eau en abondance. Il nous étoit mort cinquante de nos gens et vingt-un esclaves. Nous restâmes onze jours près de ces bons puits, nos chameaux broutant les végétaux épineux qui étoient dans les vallées d'alentour. Nous marchâmes ensuite pendant dix jours au nord-ouest avant d'arriver à *Twati*, bon puits. Pendant les trois derniers jours, il nous fallut passer au travers de sables profonds, semblables à ceux que nous avions traversés en venant de Widnoon. Nous nous reposâmes deux jours à ces puits, et nous repartîmes en suivant le nord. Nous ne tardâmes pas à descendre dans le pays des dattes, et nous arrivâmes à *Gujelah*, petite place forte dépendante de Tunis. Nous y trouvâmes de bonne eau, du fruit, de la viande et du lait en abondance. Nous nous y arrêtâmes dix jours, et alors la partie de notre caravane qui alloit à Tripoli nous quitta et s'en alla vers l'est par les montagnes. Le reste marcha pendant douze jours au nord-est, avant d'arriver à *Tuggurtha*, située au pied d'une montagne auprès de la rivière de Tegsah, qu'on dit se jeter dans la mer près de Tunis. Nous nous y arrêtâmes vingt-cinq jours, et la caravane pour Tunis s'y sépara de nous. *Tuggurtha* est une très-

Digitized by Google

grande ville, entourée de hautes et d'épaisses murailles, très-solidement bâties : elle a un grand nombre d'habitans, tous de la véritable religion, un grand nombre d'esclaves noirs et quelques-uns de blancs. Après que nous nous fûmes reposés pendant vingt-cinq jours, nous partîmes en nous dirigeant au nord-ouest, et nous traversâmes un très-beau pays, couvert de dattiers et de figuiers, de gros bétail, de chèvres, de chameaux, de moutons et d'ânes. Nous fûmes encore dix jours avant d'arriver aux hautes montagnes, où la caravane destinée pour Alger se sépara de nous, et nous ne restâmes plus qu'environ deux cents chameaux et quatre-vingts hommes allant à *Fez*. Nous passâmes alors la grande montagne, qu'on nous dit appartenir à la même chaîne que nous voyons tout auprès de Maroc, et dans la province de *Suse* (l'Atlas) ; et dans deux lunes de plus nous traversâmes *Fez*, où s'arrêtèrent ceux qui restoient de la caravane. Pour nous, nous revînmes à la maison de notre père et dans le sein de nos familles, du côté des monts Atlas qui sont auprès de la ville de Maroc, après une absence de plus de deux ans. Nous ne ramenâmes qu'un seul chameau et une petite charge de marchandises, reste de huit chameaux richement char-

Digitized by Google

gés que nous avions avec nous quand nous partîmes : cependant nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvé la vie, car toute la caravane avec laquelle nous étions partis avoit péri dans le Désert, et des vingt-huit hommes qui la quittèrent avec nous, il n'y en eut que quatre qui regagnèrent leur domicile à pied, et ayant perdu toutes leurs propriétés. Je trouvai ma femme, tous mes enfans et la famille de mon père en bonne santé. Sheick Ali vint me voir aussitôt qu'il eut nouvelle de mon arrivée, et après être resté une lune avec nous, il m'invita à aller avec lui dans sa ville. Nous acceptâmes son invitation ; il nous fournit un chameau, quelques haicks et de la toile bleue, et il nous conseilla de rentrer dans le Désert, et de les y échanger contre des plumes d'autruche que nous reviendrions vendre à Maroc ou à Swearah. Pauvres comme nous étions, nous acceptâmes son offre ; nous achetâmes ses marchandises et son chameau ; c'est pour cette acquisition qu'il devoit être payé à notre retour. Nous partîmes pour le Désert, et nous avions déjà rencontré et passé grand nombre de tribus d'Arabes, sans avoir trouvé des plumes qui en valussent la peine, lorsque le grand Dieu dirigea nos pas vers la tente de votre maître, et que

Digitized by Google

avec nous quand nous
nous remerciâmes Dieu
a vie, car toute la care-
us étions partis avoit péri
s vingt-huit hommes qui
, il n'y en eut que quatre
lomicile à pied, et ayant
opriétés. Je trouvai mes
ns et la famille de mon
Sbeick Ali vint me voir
elle de mon arrivée, et
e avec nous, il m'invita
a ville. Nous acceptâmes
us fournit un chameau,
la toile bleue, et il nous
ns le Désert, et de les y
plumes d'autruche que
dre à Maroc ou à Swee-
ous étions, nous accep-
netâmesses marchandises
pour cette acquisition
à notre retour. Nous
rt, et nous avions déjà
and nombre de tribus
ouvé des plumes qui en
que le grand Dieu dis-
de votre maître, et que

je vous vis. J'avois été autrefois un mauvais homme, comme Seid; mais j'avois été en proie au malheur, j'en avois senti les coups dans une terre étrangère, et j'avois trouvé des amis pour prendre soin de moi, me nourrir et me rendre à ma famille, et lorsque je vous vis nu et esclave, la peau et la chair brûlées sur vos os par le soleil, et que je vous entendis dire que vous aviez une femme et des enfans, je me souvins de mes anciens malheurs, Dieu m'adoucit le cœur, et je devins votre ami. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour alléger le poids de vos afflictions. J'ai supporté la faim, la soif et les fatigues. J'ai combattu pour vous, et je jouis maintenant de la haute satisfaction de savoir que j'ai fait quelque bien dans le monde. Puisse maintenant le Père suprême et universel continuer de vous protéger! Vous avez été vrai et gracieux envers moi, et votre ami m'a nourri de lait et de miel; je ferai à l'avenir tout ce qui sera en mon pouvoir pour racheter des chrétiens d'esclavage. »

Ici Sidi Hamet termina sa relation. Il me dit alors qu'il désiroit aller voir sa femme et ses enfans; et que dès qu'il se seroit reposé quelques jours, il repartiroit avec une grande compagnie pour chercher le reste de mes gens. Le lende-

Digitized by Google

main matin je lui fis un petit présent. M. Willshire lui donna aussi de la poudre fine et plusieurs autres petits articles. Lorsqu'il fut prêt à partir, il jura par sa main droite qu'il ramèneroit le reste de mon équipage, si on pouvoit trouver ces malheureux encore vivans, et si Dieu lui conservoit la vie. Il prit alors congé de moi et de tous mes compagnons, en nous secouant la main, et en nous souhaitant le plaisir de revoir bientôt nos amis, et partit aussitôt pour retourner chez lui. Je ne m'en séparai point sans éprouver de vifs regrets et sans répandre des larmes, car il avoit été un bon maître pour moi, et je lui devois, après Dieu, et la vie et ma délivrance d'esclavage. Je ne pouvois m'empêcher de réfléchir en même temps aux moyens miraculeux dont la Providence s'étoit servie pour opérer ma rédemption et celle d'une partie de mon malheureux équipage.

Nous avons cru faire plaisir au public en plaçant immédiatement après le récit de Sidi Hamet, deux morceaux qui n'appartiennent point au corps de l'ouvrage, mais qui peuvent servir d'appendice à cette narration ce sont deux extraits de la description de Tombuctoo et de l'empire de Maroc.

Digitized by Google

EXTRAIT

De la Description de l'empire de Maroc, James Grey Jackson, écuyer, publié Londres en 1814.

Relations commerciales de l'empire de Maroc Timbuctoo (1), et autres pays du Soudan. — R d'aller et de retour des caravanes du Soudan. - ville de Timbuctoo. — Riches mines d'or dans environs. — Commerce par la navigation e Jinnie et Timbuctoo, et entre Timbuctoo et le C en Egypte. Le tout recueilli sur les témoignage plus authentiques et les mieux confirmés des gu des caravanes, des marchands-voyageurs du Sou et d'autres personnes dignes de foi.

TIMBUCTOO, le grand entrepôt de l'Afri centrale, a fait de temps immémorial un c merce très-étendu et très-lucratif avec les di Etats maritimes de l'Afrique septentrion savoir : Maroc, Tunis, Alger, Tripol l'Egypte, au moyen d'akkabaahs, c'est-à-

(1) Nous avons suivi l'orthographe de M. Jackson. Les l çais disent Tombuctou.

Digitized by Google

des caravanes accumulées qui traversent le grand désert de Saharah, généralement entre les mois de septembre et d'avril inclusivement. Ces akkabaahs consistent enplusieurs centaines de chameaux chargés, accompagnés par les Arabes qui les louent à très-bas prix aux marchands pour le transport de leurs marchandises à Fez, Maroc, etc. Pendant leur route, elles sont souvent exposées aux attaques des Arabes errans du Saharah, qui exercent communément leurs déprédations lorsqu'elles approchent de la lisière du Désert.

Dans ce fatigant voyage, les akkabaahs ne marchent pas en droite ligne au travers de ce désert uni, aride et sans chemins frayés, vers le lieu de leur destination ; mais elles se détournent à l'occasion et louvoient, pour ainsi dire, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, suivant la situation de certains territoires fertiles, habités et cultivés, qui sont répandus çà et là en diverses parties du Saharah, comme des îles dans l'Océan, et qu'on appelle *Oas* ou *Oasis*. C'est là qu'on trouve de l'eau pour les personnes qui composent les caravanes ; c'est aussi là qu'on peut faire reposer, nourrir, abreuver et remplir le patient chameau. Les akkabaahs s'arrêtent communément sept jours à chacune de ces

Digitized by Google

oasis, et elles continuent leur voyage jusqu'à ce qu'elles arrivent à un autre endroit du même genre. Dans les voyages intermédiaires, les vents chauds et impétueux qu'on appelle shume (1), changent le Désert en une mer

(1) Asshume ou Shume. Tant que ce vent dure il est impossible de demeurer dans les chambres hautes des maisons. En conséquence, les habitans se retirent dans des appartemens souterrains, des caves ou des magasins au rez-de-chaussée, ne mangeant que des fruits, tels que le melon d'eau, ou la figue de Barbarie, car la viande est dégoûtante quand elle est chaude, et souvent elle est gâtée avant d'être refroidie. Comme les murs des chambres à coucher sont en pierre, on les arrose de seaux d'eau aux approches de la nuit, afin de rendre les chambres habitables : la chaleur de ces murs est si forte, qu'en jetant de l'eau contre, cette eau fait le même effet et le même bruit que celle qu'on jette sur du fer rouge. J'ai senti le shume à vingt lieues à la mer. Je causai beaucoup d'étonnement au capitaine, en lui faisant remarquer des particules de sable qui tomboient sur le pont; et quoique les matelots eussent ramassé, en le balayant, un plein verre de ce sable, cependant il ne crut à mes observations sur la cause à laquelle je l'attribuois, que quand nous fûmes arrivés à Santa-Cruz (Agadeer), où il eut de fréquentes preuves des effets extraordinaires de ce terrible vent. Je n'ai jamais ressenti aucun inconvénient remarquable du shume, au nord de la province de Suse, quoiqu'il se fasse sentir quelquefois à Mogadore; mais il y dure rarement plus de trois jours.

Les akkabaahs sont quelquefois obligées de plier subitement leurs tentes, et de continuer leur route, quand le shume se lève et chasse devant lui, tout le long du plateau, le sable qui s'attache à tous les objets fixes qu'il rencontre dans sa course. Savary, qui sacrifie souvent la vérité à la pompe du langage,

mouvante, à laquelle les Arabes donnent avec raison la dénomination d'une mer sans eau (el bahar billa maa), bien plus dangereuse encore que les vagues perfides de l'Océan. Au milieu des dernières, le pilote n'est jamais sans espérance; mais dans ces déserts brûlans, le voyageur ne peut attendre de sûreté qu'autant que le vent cesse. S'il continue, les caravanes les plus nombreuses sont souvent enterrées sous des montagnes de sable, qui, semblables aux vagues agitées dans une tempête, s'avancent par ondulation, s'arrêtent et s'accumulent partout où elles trouvent la plus petite substance qui leur oppose résistance et mette obstacle à leur marche, au point que, dans peu d'heures, il se trouve une montagne de sable formée là où l'on n'apercevoit auparavant qu'une plaine

commis une grande erreur lorsque, dans la description qu'il a faite du Désert, il a dit : « Malheur à celui qu'un tourbillon du » sud surprend au milieu de la solitude, s'il n'a pas une tente » pour se mettre à couvert. Il est assailli par des nuages de sable » brûlans, qui lui remplissent les yeux, les oreilles et la bouche, » et qui le privent de la faculté de voir et de respirer. (Voyez » *Lettres sur l'Egypte.*) » Hé bien, il s'en faut tellement que les tentes soient une protection sûre pendant ces vents, qu'elles sont bien plutôt funestes au voyageur, car il est impossible de les tenir debout, et si on ne les ploie pas sur-le-champ, elles sont bientôt, elles et tous ceux qu'elles contiennent, enterrées sous ces torrens de sable qui engloutissent tout.

Digitized by Google

non interrompue ; lorsqu'ensuite le vent chang il éparpille au milieu des airs ces montagne nouvellement élevées, et forme, au milieu d ce chaos, des abîmes entr'ouverts et des gouffre affreux. Le voyageur, continuellement tromp par l'aspect du lieu, ne peut découvrir s situation que par la position des étoiles. C n'est pas tout encore, la nature desséchante d ces vents est telle qu'elle fait évaporer l'ea que les chameaux portent dans des outres pou l'usage des voyageurs et des chameliers. Le Arabes et les peuples du soudan assurent que dans ces occasions, on a donné quelquefoi jusqu'à cinq cents piastres pour un verre d'eau et qu'on en donne communément de dix à vingt lorsqu'il n'y a eu qu'une évaporatio partielle.

En 1805, une caravane, qui retournoit d Timbuctoo à Tafilet, ne trouva malheureu sement pas d'eau à un des puits accoutu més; et, chose horrible à dire, la totalité de personnes qui la composoient, au nombre d 2000, outre 1800 chameaux, périrent de soif Des accidens de cette espèce donnent l'ex plication de ces immenses quantités d'ossemen humains et autres qu'on rencontre souvent mê lés ensemble en diverses parties du Désert.

Digitized by Google

Lorsqu'à son retour du Soudan, l'akkabaah arrive à Akka, la première station sur la lisière nord du Désert, située dans la province de Suse, on congédie les chameaux et les guides, et on en loue d'autres pour retourner à Fez, Maroc, Térodant, Tafilet, et autres endroits.

Les akkabaahs sont environ 130 jours à traverser le Désert, y compris les séjours qu'elles font dans les oasis. Partant de la ville de Fez, elles marchent sur le pied de trois milles et demi par heure. Elles arrivent en dix-huit jours à Wednoon, Tatta ou Akka, où elles restent un mois, la grande akkabaah réunie partant de cette dernière station pour se mettre en route.

D'Akka à Tagassa elles mettent seize jours; elles s'y arrêtent une quinzaine, afin de remplir de nouveau les chameaux. Elles se rendent de là à l'oasis et au puits de Taudeny, où elles arrivent après une semaine de marche. Elles y restent encore une quinzaine, après quoi elles se mettent en route pour Timbuctoo, où elles arrivent le sixième jour; ce qui fait un voyage de cinquante-quatre jours de route et de soixante-quinze jours de repos; c'est à dire de Fez à Timbuctoo, cent vingt-neuf jours,

Digitized by Google

ou quatre mois lunaires et neuf jours. Cep
dant quelques caravanes font le voyage
moins de temps, ayant reçu moi-même, lo
que j'avois un établissement de commerc
Agadeer, une caravane de gomme de Soud
venant de Timbuctoo, en quatre-vingt-d
jours.

Il y a une autre akkabaah qui part de W
noon et de Sok Assa, et qui, après avoir trave
le Désert entre les montagnes noires du
Bojador et Gualata, touche à Tagassa
l'ouest, et après y avoir pris du sel, se ren
Timbuctoo. Le temps que prend cette ak
baah est de cinq à six mois, étant obli
d'aller jusqu'aux montagnes blanches près
cap Blanco en traversant le désert de Mogra
et de Woled Abbusebah, pour arrive
Arguin, dont le nom arabe est Agadeen,
elles séjournent vingt jours.

On peut comparer les akkabaahs qui tra
sent le Désert à nos flottes de bâtimens r
chands navigant sous convoi. Le convoi
Désert, que l'on nomme Stata, consiste
deux Arabes, ou plus, qui appartiennent
tribu par le territoire de laquelle la carav
passe; ainsi, en passant le territoire de W
Abbusebah, elles sont accompagnées par d

Digitized by Google

Sebayhées, ou gens du pays, qui, en arrivant sur les confins du territoire de Woled Delim, reçoivent une gratification, et s'en retournent ensuite, après les avoir remises et confiées à la protection de deux chefs de Woled Delim. Ceux-ci les accompagnent jusqu'aux confins du territoire des Arabes Mograffra, aux soins de qui ils les remettent, et ainsi jusqu'à ce qu'elles arrivent à Timbuctoo. Toute attaque qui seroit faite contre l'akkabaah pendant le voyage, seroit regardée comme une insulte à tout le clan auquel le convoi est confié, et il ne manque jamais de chercher à en tirer une ample vengeance.

Indépendamment de ces grandes caravanes accumulées, il y en a d'autres qui traversent le Désert en tout temps sans convoi ni soldats: mais ce sont des expéditions périlleuses, et elles ne sont que trop souvent pillées près de la lisière nord du Désert par deux tribus de brigands connues sous les noms de Dickna et Emjot. Ces hordes féroces sont extrêmement cruelles, sanguinaires, pauvres, misérables, ignorantes, mais libres, et n'ayant jamais été soumises; elles réussissent presque toujours quand elles attaquent les akkabaahs; quelquefois elles en tuent tous les individus, excepté

Digitized by Google

ceux qu'elles ne peuvent pas poursuivre. Dans l'année 1798, une akkabaah consistant en deux mille chameaux chargés de denrées du Soudan, et conduisant de plus sept cents esclaves, fut pillée et dispersée, et eut beaucoup de monde de tué. Ces attaques désespérées se font de la manière suivante: tout un clan met ses chevaux au piquet à l'entrée de ses tentes, et envoie des vedettes à la découverte, afin de donner connoissance si une akkabaah se dispose à partir, et du moment où il est à présumer qu'elle passera. Ces espions étant montés sur le fameux dromadaire appelé Heirie, communiquent promptement la nouvelle, et tout le clan monte alors à cheval, emmenant avec lui un nombre suffisant de femelles de chameaux (niag), pour leur fournir de la nourriture, ces hordes ne vivant absolument que de lait de chameau. Ces attaquans se mettent en embuscade près d'un oasis ou puits, d'où ils s'élancent sur l'akkabaah dès qu'elle arrive; ils la pillent complétement, et laissent ceux dont ils épargnent la vie manquant de tout.

Ceux qui ont assez de philosophie pour borner leurs desirs aux besoins de la nature, ne peuvent contempler qu'avec admiration et envie le bonheur individuel des gens qui

composent ces caravanes. Leur nourriture, leur habillement, tous les objets à leur usage, sont simples et naturels. Leur religion leur défendant l'usage du vin et des liqueurs enivrantes, et ses principes leur recommandant la tempérance, ils se contentent ordinairement de quelques dattes nourrissantes et d'un verre d'eau; ils peuvent voyager plusieurs semaines de suite sans autre nourriture. Dans d'autres temps un peu de farine d'orge et d'eau froide est toute leur provision lorsqu'ils entreprennent un voyage de quelques semaines dans le Désert. Vivant avec cette sobriété, ils ne se plaignent jamais; mais ils se consolent, ils s'amusent en parlant de leur pays natal, du plaisir qu'ils auront à le revoir. Ils chantent de temps en temps pendant le voyage, toutes les fois qu'ils approchent d'un endroit habité, ou que les chameaux paroissent fatigués. Ces chansons se chantent ordinairement en trio, et tous les chameliers qui ont de la voix se joignent en chœur au refrain. C'est une chose digne de remarque de voir combien ces chansons font d'effet sur les chameaux, et leur donnent une nouvelle vigueur. Ceux qui ne les ont jamais entendues ne peuvent s'imaginer à quel point on y conserve la mesure et l'har-

Digitized by Google

anes. Leur nourritur
les objets à leur usa
ls. Leur religion le
in et des liqueurs e
leur recommandant
tentent ordinairemen
rrissantes et d'un ver
ger plusieurs semaine
rriture. Dans d'autre
d'orge et d'eau froid
lorsqu'ils entrepre
elques semaines dan
ette sobriété, ils ne
ils se consolent, il
leur pays natal, d
revoir. Ils chantent
nt le voyage, toutes
d'un endroit habité,
roissent fatigués. Ce
nairement en trio, et
it de la voix se joi
in. C'est une chos
r combien ces chan
chameaux, et leur
ueur. Ceux qui ne
peuvent s'imaginer
la mesure et l'har

monie. En traversant le Désert, ils font toujours leur possible pour s'arrêter vers les quatre heures de l'après-midi. Entre ce moment et le coucher du soleil, ils dressent les tentes, font les prières, et préparent le souper; après quoi ils s'asseoient en cercle, et se mettent à causer jusqu'à ce que le sommeil les gagne. Le lendemain matin, à la pointe du jour, ils se remettent en route.

La langue arabe, telle que la parlent les conducteurs de chameaux, est particulièrement douce et moelleuse.

Les lettres gutturales sont adoucies, et avec toute l'énergie et la clarté qui sont ses caractères distinctifs, elle devient dans leur bouche aussi coulante et plus sonore que l'italien. Elle approche de l'ancienne langue koranique, et elle n'a éprouvé que très-peu d'altération depuis douze cents ans. Les Arabes de Moraffra et ceux de Woled Abbusebah ont souvent des conversations improvisées en poésie : les femmes y brillent par-dessus tout, et ces habiles adeptes ne manquent jamais de montrer beaucoup d'égards pour les jeunes Arabes qui excellent dans ces amusemens intellectuels (1)

(1) Lors d'une visite que je fis au vice-roi de Suse, Mohammed ben Delemy, il me présenta quatre Arabes de la tribu d

Digitized by Google

Les articles que la compagnie des marchands qui font le commerce de Fez à Timbuctoo, porte dans cette dernière ville, sont principalement : diverses espèces de toiles d'Allemagne; savoir, des platilles, des rouens, des bretagnes, des mousselines de diverses qualités, surtout de celles qu'on appelle en Angleterre des *muls*, des toiles d'Irlande, des batistes, des draps fins de différentes couleurs, des grains de corail, de l'ambre, des perles, de la soie écrue du Bengale, des clous de cuivre, du café, du thé hay suen, du sucre en pain, et divers objets des manufactures de Fez et de Tafilet, savoir : des schalls, des écharpes de soie et or, des haicks de soie et de soie et coton mêlés ; ainsi qu'une quantité immense de haicks de Tafilet (dits Filelly haidky) manufacturés dans ce pays d'une manière très-légère et très-belle, et surtout admirablement adaptée au climat du Soudan.

Woled Abbusebah, qui conversèrent, en notre présence, sur divers sujets, sur ce ton poétique. Il est étonnant de voir quelle exactitude d'expression et de mesure on contracte par une longue habitude dans ce genre d'amusement. Le vieil empereur Sidi Mohammed encourageoit ces conversations poétiques, et quand quelqu'un y excelloit, il ne manquoit jamais de le récompenser avec munificence ; il encourageoit de même tous ceux qui contribuoient à répandre la connoissance de la langue arabe.

Digitized by Google

Il faut encore y ajouter des bonnets de laine rouges, dont on se sert généralement pour se couvrir la tête, des turbans, des soies d'Italie, de la muscade, des noix de girofle, du gingembre et du poivre, de la verroterie de Venise, des cauris, et une quantité considérable de sel et de tabac, produits de la Barbarie et du Bilédulgérid.

Les denrées du Soudan que les akkabaahs rapportent en retour des articles d'exportation ci-dessus, consistent principalement en poudre d'or, en anneaux d'or de Wangara, en anneaux d'or faits à Jinnie (1), en barres d'or, en dent d'éléphant, en gomme du Soudan, en graine de Sahara, que les Européens appellent graine de Paradis, en gommes odoriférantes, dont les Arabes font un grand cas pour fumer, et auxquelles ils attribuent beaucoup de vertus ; et dans un grand nombre d'esclaves qu'on achete à Tombuctoo aux marchands d'esclave

(1) Les Arabes reconnoissent la supériorité des Européens dans les arts mécaniques, et ils conviennent qu'en général ils l'emportent sur les Africains, à l'exception cependant de l'orfévrerie, dans laquelle les habitans de Jinnie excellent par-dessus tous les autres peuples. J'ai vu des bijoux, venant de cette ville, et entr'autres une figure d'aigle, d'un travail tel qu'il auroit été extrêmement difficile de l'imiter, soit en France, soit en Angleterre.

Digitized by Google

(Slatis) de Wangara, de Houssa, et à d'autres qui viennent des pays limitrophes des montagnes de la Lune (Jibbel Kumra,) chaîne de montagnes qui court et s'étend presque sans interruption au travers de tout le continent d'Afrique, d'ouest à est, depuis le pays des Ashantis à l'ouest jusqu'à l'Abyssinie à l'est.

On ramasse des plumes d'autruche et de l'ambre gris sur les confins du Désert, et on les ajoute aux marchandises et autres articles ci-dessus. Les bijoux d'or de Jinnie (1) sont dénommés par les Arabes El Herrez, d'après le charme supposé qu'ils contiennent. Ils sont invariablement d'or pur, et quelques-uns d'un travail parfait, et de diverses formes, mais creusés dans le milieu, afin d'y contenir l'amulette ou Herrez, qui consiste en passages

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer ici que l'air de Jinnie est défavorable à tout ce qui n'est pas originaire du Soudan, c'est-à-dire à tout ce qui n'est pas nègre. C'est pour cela que les Arabes et les Maures évitent avec soin d'entrer dans la ville, et qu'ils font toutes leurs affaires dans les plaines adjacentes. Les habitans, qui sont universellement noirs, sont des adeptes dans les sciences occultes, et tous ceux qui sont infectés du poison de la superstition, se rendent à Jinnie pour apaiser les fantômes de leur imagination échauffée, en y achetant des amulettes.

Digitized by Google

de l'Alcoran, arrangés en forme géométrique sur du papier, lequel étant renfermé dans un bijou d'or, est suspendu au cou, ou bien attaché au bras et au bas des jambes. Ces charmes ont plusieurs attributs ou pouvoirs; quelques-uns garantissent le porteur contre les effets d'un mauvais œil, d'autres d'un mauvais esprit; quelques-uns sont destinés à assurer une continuation de prospérité et de bonheur, ou à détourner le malheur, tandis que d'autres confèrent la santé et la force. Cette prédilection superstitieuse pour des amulettes règne dans la plus grande partie de l'Afrique. Ainsi, dans les Etats maritimes du Nord, dans le pays de Suse, et dans d'autres parties du Bilédulgérid, les faquirs ou saints s'attachent à différentes parties du corps un demi cent de ces Herrez, sans pourtant y laisser la couverture en or, à laquelle ils en substituent une en cuir. Ils en mettent même aux chevaux; j'ai vu à Maroc un cheval qui avoit onze de ces amulettes pendues au cou. Les habitans de ces contrées s'imaginent qu'aucun des acoidens auxquels l'humanité est sujette ne peut arriver ni à homme ni à bête, sans l'aide de quelque esprit, de l'âme d'un mort qui revient, ou de quelque mauvais œil.

Digitized by Google

Les esclaves que les akkabaahs amènent du Soudan, sont plus ou moins estimés en Barbarie, suivant leur beauté, leurs proportions et leurs formes, ainsi que selon leur âge et le pays d'où ils sortent. Ainsi, un esclave de Wangara ne vaut pas tant qu'un esclave de Houssa; la première de ces deux nations étant une nation stupide, grossière, et d'une intelligence peu supérieure à la création brute, tandis que les gens de Houssa sont intelligens, industrieux, fins, et porteurs d'une figure ouverte et extrêmement noble, ayant le nez saillant, et des yeux noirs très-expressifs: ceux de Wangara, au contraire, ont de grandes bouches, des lèvres épaisses, des nez plats et écrasés, et les yeux morts. Une jeune fille de Houssa, d'une beauté exquise, se vendit à Maroc pendant que j'y étois, pour 400 ducats (le ducat vaut quatre francs tournois), tandis que le prix ordinaire des esclaves est d'environ cent ducats, tant cela dépend de la fantaisie de l'acheteur.

Ces esclaves sont traités bien différemment des malheureuses victimes qu'on étoit dans l'usage de transporter de la côte de Guinée ou de la rivière de Gambie dans les Indes occidentales. Après avoir souffert les priva-

Digitized by Google

akkabaahs amènent
moins estimés en
nté, leurs propor
ne selon leur âge
Ainsi, un esclav
tant qu'un esclav
ces deux nations
grossière, et d
ieure à la cr
ens de Houss
fins, et porteurs d
nement noble,
eux noirs très-exp
, au contraire,
s lèvres épaisses,
les yeux morts.
une beauté exq
nt que j'y étois,
it quatre francs
prix ordinaire
nt ducats, tant
e l'acheteur.
és bien différem
es qu'on étoit
la côte de G
bie dans les
souffert les p

tions auxquelles ceux qui traversent le gra
Désert d'Afrique doivent nécessairement
soumettre tous également, maîtres com
domestiques, libres ou esclaves, on les m
à Fez et à Maroc, où, après les avoir expo
sur la place où se tient le marché, on les ve
au plus offrant enchérisseur, qui les m
chez lui. Là, si on les trouve fidèles, ils s
regardés comme membres de la famille,
on leur permet d'avoir commerce avec
femmes de la maison nées libres. Etant d
l'habitude d'entendre journellement par
l'arabe, ils en acquièrent bientôt une conn
sance partielle, et la religion mahométa
leur enseignant l'unité de Dieu, ils ne tard
pas à abjurer le paganisme et à embrasser
mahométisme. Leurs maîtres musulmans
culquent alors dans leurs esprits, propre
recevoir toutes les impressions, les princi
fondamentaux de la doctrine musulmane.
plus intelligens apprennent à lire et à écri
et acquièrent ensuite une connoissance p
tielle du Koran; et ceux qui peuvent en
et en comprendre un chapitre, obtiennent
dater de ce moment, leur émancipation.
maître se glorifie d'avoir converti un infid
et, plein de foi, il espère que le ciel le c

Digitized by Google

blera de faveurs pour cette bonne action et pour avoir délivré un esclave. Lorsque ces malheureux ne se soucient pas d'apprendre à lire et à connoître les principes du mahométisme, ils obtiennent généralement leur liberté après huit ou dix ans d'esclavage. Car le mahométan qui a de la conscience et de la piété les regarde comme des serviteurs; et comme il les achète pour un prix égal à ce qu'il payeroit de gages à un autre domestique pendant cet espace de temps, il croit, suivant les principes de sa religion, qu'en leur donnant leur liberté à l'expiration de ce terme, il attirera sur sa tête les bénédictions de Dieu, pour avoir fait une action qu'un mahométan regarde comme plus méritoire aux yeux du ciel, que le sacrifice d'un chevreau ou même d'un chameau. Cette émancipation est entièrement volontaire de la part du propriétaire; et j'ai connu des esclaves tellement attachés à leurs maîtres par les bons traitemens qu'ils en avoient reçus, que lorsqu'on leur avoit offert leur liberté, ils l'avoient refusée, préférant de rester esclaves. Il ne faut pas supposer pour cela que les Arabes et les Maures soient toujours disposés à libérer ainsi ces êtres dégradés. Il en est, au contraire, quelques-uns,

Digitized by Google

et surtout parmi les derniers, qui ont le co
assez dur pour les acheter dans des vues d'
térêt sordide et infâme. Ils les font mar
afin de propager, et ils vendent ensuite le
enfans sur la place publique. Ils vendent au
quelquefois les pères et mères. J'ai assisté
quelques-unes de ces ventes; on les tourne
retourne comme des bêtes brutes, afin de s'
surer de leur véritable valeur, suivant l
bon ou mauvais état.

Les eunuques que l'empereur et les prin
entretiennent pour surveiller leurs hare
respectifs, viennent pour la plupart des
virons de Sennaar dans le Soudan. Ces cr
tures ont des voix aigres et efféminées : l
castration ne les met point hors d'état
cohabiter avec des femmes (1). Ils sont gé
ralement d'une forte corpulence et très-gr
siers. La nature de leur emploi en fait
serviteurs de confiance. Leur fidélité
extrême; elle n'est surpassée que par l
insolence qui est sans bornes. J'ai co
une de ces créatures qui étoit le chef

(1) Un eunuque du harem de Muley Abd El Meck, à
deer, eut l'audace de cohabiter avec une des femmes du h
Son maître en fut si exaspéré qu'il fit subir à ce malhe
un châtiment qui termina bientôt son existence.

Digitized by Google

eunuques du harem de Muley Abd Salam à Agadeer, qui étoit âgé de cent dix ans. Il étoit très-droit, et marchoit sans bâton.

Des personnes qui ne connoissent pas la manière dont on vit en Afrique, pourroient s'imaginer que les frais et la peine de conduire des esclaves au travers du Désert, sont bien au-dessus du bénéfice qu'on peut retirer de leur vente ; mais il faut se rappeler que ces gens sont très-sobres, surtout quand ils voyagent : pour dix piastres de riz acheté à Wangara, on peut nourrir une personne pendant un an. L'habillement est tout aussi économique : une paire de caleçons, et une soubreveste forment tout l'équipage nécessaire pour traverser le Désert.

On ne sait pas bien à quelle époque la communication commença à s'ouvrir entre la Barbarie et le Soudan; cependant il est certain que l'expédition hardie de Muley Arshid contre le Soudan (1) tendit beaucoup

(1) Muley Arshid, se rendant à Suse, vers l'an 1670, mit le siége devant le sanctuaire de Sidi Ali ben Edar, près d'Ilirgh. Sidi Ali s'échappa déguisé, et s'enfuit dans le Soudan, où il fut suivi par Muley Arshid, lequel, à son arrivée sur la lisière du Soudan, entre Timbuctoo et Jinnie, trouva une nombreuse armée de noirs appartenant au roi des Nègres. L'empereur demanda que Sidi Ali lui fût remis ; mais le prince nègre, qui

Digitized by Google

à encourager un échange de marchan
entre les deux pays, et à faire former à

étoit roi de Bambara, répondit que comme Sidi Ali l
demandé sa protection, ce seroit commettre une infracti
lois de l'humanité, que de le livrer, ajoutant qu'il désiroit
si les vues d'Arshid étoient hostiles ou non; à quoi ce
répliqua, après avoir cherché inutilement à s'emparer
personne de Sidi Ali, qu'il n'étoit pas venu avec des int
hostiles, mais qu'il alloit s'en retourner; ce qu'il fit a
Le roi de Bambara ayant reçu d'Ali deux jeunes vierge
gates, très-jolies, fut si enchanté du présent, qu'il lui
tout ce qu'il demanderoit. Sur quoi, il demanda la per
d'aller à Timbuctoo, et de s'y établir avec sa nombreuse
ce qui lui fut accordé. Il s'y rendit en conséquence, et
établi une garnison mauresque, il y séjourna plusieurs m
retourna ensuite en Barbarie, en emmenant avec lui pl
milliers de noirs Bambara. En arrivant à Suse, il ap
mort de Muley Arshid, et n'ayant plus besoin des noirs
congédia. Ils se répandirent en différentes parties du p
se mirent au service des habitans, afin de se procurer d
subsister; mais le politique Muley Ismaël, qui venoit alor
proclamé, les fit rassembler et les incorpora dans son
noire, qui étoit déjà très-nombreuse, et qui consistoit, en
partie, en noirs amenés du Soudan, l'année d'auparava
Muley Arshid. Muley Ismaël profita aussi de cette o
pour établir son pouvoir à Timbuctoo, et il n'éprouv
d'opposition à mettre cette ville à contribution. Ayant
de nouvelles troupes pour y renforcer la garnison maur
les habitans se regardèrent comme très-heureux de pay
contribution pour prix de la protection qu'on leur acc
car jusque-là ils avoient été exposés à des déprédations
nuelles de la part des Arabes du voisinage.

En 1727, quand Muley Ismaël mourut, on rapport
possédoit une quantité immense d'or. Quelques-unes

Digitized by Google

une compagnie de marchands, ainsi qu'une factorerie à Timbuctoo, qui depuis a toujours continué à fleurir et à s'accroître.

La monnaie courante à Timbuctoo est la poudre d'or (Sibber), qu'on échange contre des marchandises. Ainsi une platille vaut 20 mizans d'or (1): une pièce de toile d'Irlande de 25 verges, en vaut 30, et le sucre en pain en vaut 40 le quintal.

Après avoir ainsi expliqué à un certain point la nature du commerce avec Timbuctoo, nous allons examiner l'étendue de son territoire.

Quoiqu'on n'ait pas à ce sujet des renseignemens bien certains, cependant on peut dire, sans craindre de commettre une forte erreur, qu'il s'étend au nord jusqu'à la lisière du

---

monnaies d'or qu'on voit encore aujourd'hui à Timbuctoo, attestent quelle étoit la pureté de ce métal. On dit aussi que dans ses différens palais, tous les verroux, serrures, etc. étoient d'or massif, ainsi que les ustensiles de sa cuisine. Cependant, après sa mort, le tribut ne fut pas envoyé régulièrement, et ses successeurs n'ayant aucun moyen de l'exiger, il fut bientôt discontinué entièrement. La garnison mauresque s'étant mariée dans le pays, et s'étant dispersée dans le voisinage, a donné aux naturels cette teinture de mœurs musulmanes qu'on y aperçoit; leurs descendans forment aujourd'hui une partie considérable de la population de Timbuctoo.

(1) Le mizan d'or vaut 13 francs, monnaie de France.

Digitized by Google

Saharah ou grand Désert, environ quatre-vingt-dix milles. La limite à l'ouest va à cent trente milles de la ville; et celle de l'est s'étend jusqu'au Bahar Soudan, ou la mer du Soudan qui est un lac formé par le Nil el Abid, d'où on ne peut pas voir le rivage opposé. Telle est la description qu'en font les Soudanois qui l'ont visité. Sur le côté opposé, ou rive de de l'est, commence le territoire d'un peuple blanc, qui a la dénomination d'Arabes chrétiens, ou sectateurs de Jésus de Nazareth (N'sarrath).

Au sud de la rivière est un autre territoire d'une étendue immense, dont la frontière va jusqu'à Lamlem ou Melli. On dit que ce dernier pays est habité par une des tribus d'Israël, perdues ou égarées.

La ville de Timbuctoo est située dans une plaine, entourée de collines de sable, à environ douze milles au nord du Nil el Abid, ou Nil des Noirs (le Joliba), et à trois journées de la lisière du Saharah ou grand Désert. La ville a environ douze milles de circonférence, mais elle n'est point entourée de murs. Un fossé ou excavation, d'environ seize pieds de profondeur sur une largeur égale, mais sans eau, entoure la ville. La ville de Kabra, située sur le bord

de la rivière, est son port et son dépôt commercial. Une navigation aisée à l'est et à l'ouest de Kabra donne de grandes facilités pour le commerce de Timbuctoo, d'où les divers articles de manufacture d'Europe ou de Barbarie, apportés du nord de l'Afrique par les Akkabaahs, sont distribués dans les différens empires et états du soudan, et dans le sud. Ce grand marché est fréquenté par toutes les nations de l'Afrique : elles y apportent les divers produits de leurs pays respectifs, afin de les échanger contre des marchandises des manufactures d'Europe et de Barbarie.

La plupart des maisons de Timbuctoo n'ont point d'étages supérieurs ; elles sont spacieuses et d'une forme carrée, avec une ouverture au milieu; elles sont entourées d'une galerie intérieure, comme à Fez et à Maroc ; elles n'ont pas de fenêtres ; les portes, qui sont hautes et larges, et qui s'ouvrent sur la galerie mentionnée ci-dessus, laissent entrer assez de jour dans les chambres quand elles sont ouvertes. Voici la manière dont on élève les murs des maisons : on place de chaque côté du mur des planches, soutenues par des pieux fichés en terre, ou attachées à d'autres pieux posés transversalement en travers du mur. On rem-

Digitized by Google

plit alors de sable, de terre grasse et de chaux l'espace intermédiaire, et l'on bat le tout avec de grands maillets de bois jusqu'à ce qu'il devienne dur et compacte; on laisse alors l'encaissement du mur pendant un jour ou deux après quoi on l'ôte pour le porter plus haut, jusqu'à ce que le mur soit fini d'élever. Ils ont ordinairement de trente-deux à trente-six pieds de hauteur. Attenant à la porte de la maison, il y a un bâtiment consistant en deux chambres qu'on appelle Douaria, où l'on reçoit et traite les étrangers et ceux qui viennent vous visiter de manière qu'ils ne voient rien des femmes qui sont extrêmement belles. Les hommes sont si horriblement jaloux de leurs femmes, que lorsque celles-ci vont voir un parent, elles sont obligées de s'envelopper de toutes sortes de manières pour se déguiser. Elles se couvrent aussi le visage avec leur habillement, ne laissant d'ouverture et de jour que pour un œil afin de trouver leur chemin.

Il y a, dans diverses parties de cette ville des caravenserais spacieux (qu'on appelle fondak); ils sont bâtis sur un plan semblable à celui des maisons, ayant comme elles une galerie intérieure, à laquelle on monte par un escalier. Les chambres qui sont tout autour, et

Digitized by Google

qui s'ouvrent sur la galerie, sont en grand nombre, et sont louées par les marchands et les étrangers, tant pour eux-mêmes personnellement que pour leurs marchandises. Ces caravenserais sont des propriétés particulières, et chaque chambre s'y loue environ deux piastres par mois. L'agent ou commis du propriétaire du caravanserai réside ordinairement dans un des appartemens, afin de pouvoir procurer aux logeurs leurs provisions et tout ce dont ils peuvent avoir besoin; il s'y trouve aussi des porteurs et des commissionnaires pour le service de la maison, jusqu'à ce que les étrangers y soient établis et puissent eux-mêmes se pourvoir de domestiques ou acheter des esclaves pour faire cuire leurs provisions, nettoyer leurs chambres, et les servir, tandis qu'ils sont occupés à trafiquer et à échanger leurs marchandises contre des denrées du Soudan; et quand ils ont complété leurs achats en retour, ils se tiennent prêts à suivre les akkabaahs, soit à Maroc, soit au Caire, soit à Jidda (1), ou ailleurs.

(1) Timbuctoo, mais plus particulièrement Jinnie, fait un commerce considérable avec Darbeyta, port de la mer Rouge, dans le pays de Sennaar, d'où les marchandises sont transportées à Jidda et dans les autres ports de l'Arabie Heureuse. Entre autres articles, on envoie une quantité immense de bijoux d'or de la manufacture de Jinnie, dont il a déjà été fait mention.

Digitized by Google

Le roi, dont l'autorité n'a pas cessé d'é reconnue à Timbuctoo, depuis la mort Muley Ismaël, empereur de Maroc, est souverain de Bambara. En 1800, le nom ce potentat étoit Woollo. Il est noir et natif pays qu'il gouverne; le lieu ordinaire de résidence est Jinnie, quoiqu'il ait à Timbuc trois palais que l'on dit contenir une quan d'or immense. La plupart des emplois civi Timbuctoo, depuis la mort de Muley Isma et conséquemment depuis que l'autorité empereurs de Maroc a commencé à y être le déclin, ont été remplis par des Maur originaires de Maroc (1): mais les emp militaires, depuis le même temps, ont été tièrement conférés par le roi Woolo aux Nè de Bambara. Les habitans de Timbuctoo s pour la plupart des noirs, qui ont beauc de l'hospitalité arabe, et qui se font honr des attentions qu'ils montrent aux étrang Les divers costumes qu'on remarque dans

(1) Seid Abdallah Ben Amgar, qui y étoit cadi en 1 étoit un des principaux marchands de Mogadore, et gend gouverneur de cette ville. Ayant mal réussi dans son comm il traversa le Désert, et fut bientôt nommé cadi: il avoit en trente-cinq ans; c'étoit un homme fin et intelligent. mort depuis peu.

Digitized by Google

rues et dans les places publiques indiquent la variété et l'étendue des relations commerciales de cette ville avec les différens peuples de l'Afrique centrale. Les individus étant tous habillés dans le costume de leurs pays respectifs, leur aspect offre une variété agréable et intéressante pour les étrangers qui y vont.

Une chose particulièrement digne de remarque dans un pays comme celui-là, est la tolérance qui y règne. Le divan ou l'alemma ne se mêle jamais des formes du culte des diverses religions des différens peuples qui vont à Timbuctoo pour affaires de commerce. Chacun peut adorer l'Auteur suprême de son être sans restriction, suivant la religion de son père ou de la manière dont il peut avoir été instruit et élevé.

On vante la police extraordinaire de cette ville comme supérieure à celle de tous les autres pays de l'Afrique. A peine y connoît-on les vols et les effractions de maisons; les paisibles habitans suivent chacun leur profession respective, et ne se mêlent absolument que de leurs propres affaires. Le gouvernement de la ville est confié aux soins d'un divan de douze alemmas, ou docteurs en alcoran, avec un président qui est nommé par le roi de Bambara,

Digitized by Google

et dont chaque membre conserve sa place pendant trois ans. Le pouvoir des alemmas est fort étendu, et comme lorsque leur temps est expiré ils rentrent dans la classe commune des citoyens, ils sont obligés de se conduire avec droiture, leur bonne ou mauvaise administration de la justice les acquittant ou les condamnant à l'expiration de leur pouvoir temporaire. La jurisprudence civile est dirigée par un cadi, qui décide tous les procès dans l'esprit de l'Alcoran. Il a auprès de lui douze hommes de loi ou *talbes* de la loi, dont chacun a un département séparé, où il travaille toute la journée.

On porte généralement des dagues et de grands couteaux. Si quelqu'un a une dispute avec son camarade et se met en colère, on tire les poignards et on s'en donne des coups, mais sans préméditation et seulement dans le premier mouvement de la passion. La vengeance ou les représailles sont suivies avec tant de précision et de régularité, qu'elles deviennent héréditaires dans une famille. Ainsi, lorsqu'un homme a été poignardé ou tué de manière ou d'autre, c'est le plus proche parent qui est chargé du soin de la vengeance, et d'obtenir satisfaction. En conséquence, il épie toutes les

Digitized by Google

occasions de détruire à son tour l'homme qui a fait périr son frère ou son parent. Lorsqu'il meurt, ce soin est dévolu à son plus proche parent ensuite. Si, dans les entrefaites, les officiers de police découvrent qu'un homme a été attaqué et qu'il y a eu du sang répandu, ils poursuivent l'agresseur, et l'obligent de prendre soin du blessé jusqu'à ce qu'il soit rétabli; mais s'il meurt, la loi condamne l'agresseur à mort, à moins que le plus proche parent du mort ne veuille lui pardonner, moyennant une indemnité pécuniaire, qu'on fixe selon la fortune de l'agresseur.

Il n'y a dans cette grande ville qu'une seule prison, où le prisonnier n'est pas détenu, mais on lui inflige la bastonnade s'il ne peut pas payer une amende, après quoi on l'élargit. Les vols, suivis de violences personnelles, les vols de bétail et de provisions, sont des délits capitaux, et comme tels sont punis par la décapitation : mais ces cas sont extrêmement rares.

Pour décapiter un coupable, on le fait asseoir par terre, et tandis qu'un homme l'occupe en le poussant par l'épaule ou par le dos, l'exécuteur prend son moment pour le décoller d'un coup de sabre, ce qu'il fait avec une adresse infinie. On étrangle rarement; lorsque le cas est

Digitized by Google

extrêmement grave, on inflige la bastonnade jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Un débiteur peut être arrêté et envoyé en prison; mais en prouvant son insolvabilité il est libéré : cependant il reste toujours endetté vis-à-vis ses créanciers, et s'il acquiert des propriétés par la suite, ceux-ci peuvent réclamer en justice le montant de l'ancienne dette.

Lorsque le roi est en ville, le divan siége en sa présence autour du trône, et interroge devant lui les accusés de crimes capitaux. Le roi ne décide jamais d'une manière contraire à l'opinion du divan ou des alemmas.

Les esclaves peuvent porter plainte devant l'alemma s'ils ont reçu de leurs maîtres un traitement trop sévère, si on les a laissés sans vivres et sans habillemens; et si une seule des accusations est prouvée, ils reçoivent aussitôt leur liberté.

Un natif de Timbuctoo ne peut pas être esclave. Il faut nécessairement qu'il soit né dans un autre pays. Les esclaves sont ordinairement des prisonniers faits à la guerre. Les enfans des esclaves sont la propriété des maîtres de leurs pères et mères. Des esclaves appartenans à différens maîtres ne peuvent pas se marier sans le consentement de ces derniers. Le maître

Digitized by Google

d'une négresse tâche toujours d'acheter le nègre auquel elle est attachée.

On assure que, jusqu'à ces derniers temps, il n'étoit pas permis aux Juifs d'entrer dans la ville, et l'on a attribué cette interdiction à diverses causes. On dit aussi que les Juifs qui y vont maintenant sont obligés de se faire mahométans, forme de religion qu'ils ne manquent pas de quitter quand ils retournent dans leur pays natal. Mais ce qui étoit, et ce qui est encore, je crois, la véritable cause pour laquelle les Juifs ne sont pas reçus à Timbuctoo, est l'extrême jalousie des individus de la factorerie mauresque, dont l'avarice et la cupidité leur font exclure toutes les personnes qui voudroient prendre part à leurs profits, toutes les fois qu'ils veulent trouver un prétexte plausible pour cela.

On vante beaucoup le climat de Timbuctoo, comme très-salubre et très-fortifiant, au point que les deux sexes n'y peuvent exister sans se marier. En conséquence, dit-on, il n'y a pas d'homme de l'âge de dix-huit ans qui n'ait ses femmes et ses concubines, ainsi que le permettent les lois du pays, qui sont les lois mahométanes, et c'est même un déshonneur pour un homme qui a atteint l'âge de puberté de ne

Digitized by Google

pas être marié. Les naturels du pays et ceux qui y ont demeuré quelque temps ont une élégance et une suavité de manières que l'on ne remarque point au nord du grand Désert. Ils sont remplis d'ardeur, de vivacité et d'enjouement, et sont en général si attachés à leur pays qu'ils y retournent toujours, à moins que des difficultés insurmontables ne les en empêchent.

Quant aux objets d'habillement à Timbuctoo et autres villes de l'intérieur, ils sont pour la plupart fabriqués par les femmes dans leurs maisons respectives, toutes les fois qu'on ne peut pas se procurer des toiles et des draps d'Europe, ou qu'on manque absolument d'étoffes de soie, coton et laine de Fez et de Tafilet.

On a dit qu'il y avoit à Timbuctoo une bibliothèque considérable consistant en manuscrits d'un caractère différent de l'arabe. Je crois que ce conte a pris naissance dans l'imagination fertile de quelque poëte; ou peut-être quelque Arabe ou Maure, voulant s'amuser aux dépens de la curiosité des Européens, aura fabriqué cette histoire. Je n'ai cessé, pendant seize ans, de prendre des renseignemens sur cette ville, et l'on ne m'a jamais dit une seule fois qu'il y existât une bibliothèque de ce genre. Il y a

dans le palais du roi une bibliothèque, composée pour la plus grande partie de manuscrits arabes, mêlés de quelques manuscrits hébreux ou chaldéens. Il est possible qu'il y ait parmi les manuscrits arabes quelques traductions d'auteurs grecs et latins, inconnus jusqu'à ce jour en Europe.

Le Nil el Abid (Nil des Nègres, Niger ou Zoliba), déborde de la même manière que le Nil Massar, ou Nil d'Egypte (1), lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer. C'est la saison pluvieuse dans le pays au sud du grand Désert, et dans les montagnes de la lune d'où découlent les eaux qui causent les débordemens de ces rivières. A Kabra, près de Timbuctoo, cette

(1) Quelques écrivains ont pensé qu'en Afrique on donnoit à toutes les grandes rivières le nom de Nil. Je ne suis pas assez savant pour connoître sur quoi ils fondent cette opinion; mais je sais que parmi les Arabes d'Afrique, il n'y a que deux courans d'eau qui portent le nom de Nil. Il n'y a encore que les Européens qui en aient fait deux rivières distinctes, car en Afrique il n'y a qu'une opinion à ce sujet, c'est-à-dire que ces deux grands courans d'eau communiquent l'un avec l'autre; le Nil Abid étant le plus grand, et ayant un cours beaucoup plus long que le Nil Cham, ou Nil Massar, aussi l'appelle-t-on *Nil el Çabir* (le grand Nil). On n'appelle pas le Nil d'Egypte le petit Nil, mais toujours le Nil Massar, ou le Nil Cham; le mot Cham étant un nom arabe qu'on donne à l'Egypte, en y comprenant la Syrie et quelques autres pays.

Digitized by Google

rivière est très-large. On y trouve des hippopotames ainsi que des crocodiles. Le pays contigu à la rive méridionale est couvert de forêts aussi vieilles que la création; on y remarque de grands arbres de toute beauté. Ces forêts abondent en éléphans d'une taille énorme.

D'après le témoignage unanime des Arabes, des Maures, et de tous les voyageurs qui ont été sur les lieux, la rivière coule d'ouest à l'est, et est de la largeur de la Tamise à Londres. Le courant est si rapide dans le milieu que les bateaux qui remontent à Jinnie sont obligés de se tenir le long du rivage. Les bateliers ne se servent pas de rames et poussent les bateaux avec de longues perches ou gaffes (1).

Le sol autour de Timbuctoo est généralement fertile, et près de la rivière il produit en abondance du riz, du petit mil, du maïs et d'autres

(1) Ces bateaux sont treize jours à gagner Jinnie. Pendant la route, le Nil fait un détour considérable au sud; puis retournant vers le nord, il fait ainsi une espèce de demi-cercle. Cette courbe est dénommée, dans le pays, *el Kos Nile*; ce qui veut dire l'arc du Nil. Ces bateaux se servent d'une grosse pierre attachée à un câble, au lieu d'une ancre qui ne tiendroit pas dans le fond vaseux de cette rivière. On mouille cette pierre toutes les nuits, pendant lesquelles on fait bonne garde pour empêcher les Nègres d'approcher, car il en est, le long de la rivière, qui vont à la nage piller les bateaux, lorsqu'ils ne sont pas tenus en respect, et écartés par des armes à feu.

Digitized by Google

grains. Le blé et l'orge viennent dans les plaines, et sont cultivés principalement par les Arabes de la tribu de Brabisk (1). Le café (2) y vient sans culture, ainsi que l'indigo. Cette dernière plante est cependant cultivée en quelques parties, et produit une très-belle teinture bleue, dont les habitans se servent dans leurs diverses manufactures de coton. On peut voir dans le Muséum britannique un échantillon de cette couleur dans une pièce d'étoffe de coton et de soie, que j'ai eu l'honneur de présenter il y a quelques années à ce grand dépôt national de curiosités. Le patron de cette étoffe est en échiquier, et offre l'apparence d'un damier, dont les cases seroient alternativement blanches et bleues. Ces étoffes de coton se fabriquent à Jinnie et à Timbuctoo, et on s'en sert pour couvertures de lit. La force et la durée de leur tissu leur donnent une grande valeur; aussi les vend-on à un très-haut prix en

(1) La ville de Timbuctoo paie un tribut peu considérable à ces Arabes, uniquement pour qu'ils s'abstiennent d'attaquer ou de molester les caravanes du nord de l'Afrique, qui passent au travers de leur territoire.

(2) J'envoyai à M. Willis, qui avoit été autrefois consul d'Angleterre en Sénégambie, une certaine quantité de ce café sauvage; mais à mon retour en Angleterre, cet ami me dit qu'il étoit d'une qualité très-inférieure.

Digitized by Google

Barbarie, selon la quantité de soie et la finesse du coton qu'on y emploie. Leur largeur varie depuis deux jusqu'à douze pouces. Les pièces sont ensuite recousues ensemble avec de la soie et du fil de coton, si artistement qu'on n'en peut pas apercevoir les coutures, et que cela ne paroît former qu'une seule et même pièce.

Les paysans qu'on y appele Fulhas, sont très-experts à élever des abeilles. Le miel et la cire y abondent; mais on ne transporte ni l'un ni l'autre de ces articles de l'autre côté du Désert; premièrement, parce que ces articles sont dans la meme abondance en Barbarie, et secondement, parce que les Naturels de Timbuctoo s'en servent pour leur propre consommation, du premier comme nourriture, du second comme éclairage (1).

Un poisson à peu près semblable à notre saumon, pour la forme et le goût, abonde dans le Nil el Abid, près de Kabra; on l'appele

(1) On demandera peut-être comment il se fait que les caravanes portent, de Timbuctoo, des gommes du Soudan en Barbarie, la gomme n'étant pas si précieuse ni si chère que la cire. La raison en est claire, c'est que la cire étant utile, trouve son emploi parmi les habitans, qui la paient un bon prix. La gomme au contraire n'est d'aucun prix aux Africains : on la ramasse, et on la porte en Barbarie, uniquement pour la vendre aux factoreries européennes.

Digitized by Google

Shebbel. Les anguilles y sont aussi très-communes. La rivière est en général fort poissonneuse.

Les mines d'or qui sont au sud de la rivière, appartiennent au sultan Woolo, qui réside à Jinnie. Ce souverain a trois palais ou grandes maisons à Timbuctoo, où est déposé son or. On dit qu'il en possède une quantité immense. Les personnes qui sont employées aux mines, sont des Nègres de Bambarra, qui eux-mêmes sont extrêmement riches en or, car toutes les pièces ou morceaux de minerai qu'ils tirent des mines, qui ne pèsent pas douze mizans, ou environ deux onces, leur reviennent de droit pour le paiement de leur travail, et tous les morceaux qui pèsent davantage appartiennent au sultan, et sont déposés dans un de ses palais.

On m'a assuré que ces mines étoient si pures qu'on y trouvoit constamment des morceaux d'or vierge qui pesoient plusieurs onces. D'après cela, il n'est pas étonnant que la valeur de ce précieux métal, soit en raison de son abondance, peu considérable dans le pays, et quelques articles de peu de valeur chez nous, tels que le tabac, le sel, et le cuivre travaillé, se vendent souvent à Timbuctoo leur pesant d'or.

Je dois faire observer ici à mes lecteurs qu'on

Digitized by Google

doit m'accorder une certaine latitude lorsque je parle du taux et de la valeur du médium circulant de Timbuctuo, cette valeur étant sujette à de grandes fluctuations, causées par les manœuvres d'une compagnie de spéculateurs de Fez fort entreprenans et possédant de gros capitaux. Ces hommes sont extrêmement jaloux du commerce, et sont très-réservés dans les communications qu'ils consentent à faire à ce sujet. Dans toutes mes enquêtes relativement au commerce du Soudan, je me suis toujours défié de celles de personnes qui y avoient possédé des établissemens commerciaux; j'ai toujours été plus disposé à m'en rappporter au témoignage des marchands que je rencontrois occasionnellement lors de mes diverses tournées dans la Barbarie de l'ouest et du sud, et qui attribuoient toutes mes questions à des motifs d'une curiosité naturelle à tout voyageur; cependant j'en ai revu par la suite quelques-uns à Santa-Cruz et à Mogador où j'avois mes établissemens de commerce, et voyant que j'étois engagé dans des transactions mercantiles avec l'étranger, ils devinrent beaucoup plus circonspects et réservés avec moi, et même parurent regretter de m'avoir donné des renseignemens sur leur pays.

Digitized by Google

Je ne prétendrai point donner avec précision les distances et la position respective de Timbuctoo et des autres villes importantes d'Afrique, les Africains étant aussi ignorans en géographie que dans les autres sciences : mais d'après tous les renseignemens que je me suis procurés à diverses époques pendant ma longue résidence en Afrique, et qui m'ont été pour la plupart soumis par des gens respectables qui avoient résidé bien des années à Timbuctoo, et qui avoient beaucoup voyagé dans l'intérieur de l'Afrique, il paroît que Timbuctoo est situé

à 1,500 milles, S. S. E. de Fez,
à 1,150 milles S. S. E. d'Akka Tatta,
à 1,300 *idem* de Maroc et Wednoon,
à 1,320 *idem* de Tafilet,
à 250 milles à l'est de Jinnie,
et à 1,000 milles ouest de Houssa.

Le pays qui est situé au nord de Tombuctoo est habité par une tribu puissante d'Arabes, appelée Brabish, dont les premiers fondateurs émigrèrent d'Egypte au huitième siècle, pour des querelles de famille. Il en existe encore une partie sur la frontière d'Egypte. Cette tribu est très-turbulente et très-belliqueuse. Comme elle ne se sert que de lances et de coutelas, elle redoute beaucoup les armes à feu ; aussi lorsque

Digitized by Google

les habitans des villes vont dans la campagne, ils ne manquent jamais de s'armer de fusils et de pistolets. Il existe à plusieurs journées au sud-est de Timbuctoo une nation qui adore le soleil, qui s'abstient de toute nourriture animale, et ne vit que de lait et de légumes. Il y avoit à Mogadore, il y a dix ans, un homme de cette nation; il y continua d'observer ses usages nationaux, et toutes les invitations qui lui furent faites d'embrasser le mahométisme, échouèrent, malgré les belles offres dont on les accompagnoit s'il vouloit renoncer à sa doctrine.

Dans une partie du pays qui est situé entre Timbuctoo et Casina ou Cashna, qu'on appelle Reb-Houssa (la porte d'Houssa), on a découvert une race d'hommes que les Arabes comparent aux Anglais, alléguant qu'ils parlent un langage différent du leur et même de tous ceux connus en Afrique, et qu'il ressemble comme celui des Anglais au sifflement des oiseaux. Ils montent à cheval sur des selles semblables à celles d'Angleterre, et sont la seule nation de toute l'Afrique qui fasse usage des éperons à molettes. Ils ont le visage couvert jusqu'aux yeux par des turbans qui leur enveloppent le cou et presque toute la tête. Leurs armes sont

Digitized by Google

l'arc, la flèche, l'épée et la lance. Lorsqu'ils combattent, chacun se choisit un antagoniste contre lequel il s'attache. Ils ne hasardent jamais un engagement qu'ils ne se croient sinon supérieurs, au moins égaux en nombre à leur ennemi. En ceci ils ressemblent aux Chinois. On les dit des hommes de la plus grossière superstition, eux et leurs chevaux étant couverts d'amulettes.

A environ quinze journées à l'est de Timbuctoo, est un lac immense, appelé la mer du Soudan (el bahar Soudan) sur lequel on voit des bâtimens pontés. C'est sur les bords de ce lac que réside le peuple particulier dont il vient d'être fait mention. Ils conduisirent vers l'an 1793 quelques-uns de leurs bâtimens pontés à Timbuctoo, et en transportèrent des marchandises à Jinnie; mais comme on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils n'étoient ni Arabes, ni Maures, ni Nègres, ni Shelluhs, ni Bérèberes, les bateliers de Timbuctoo portèrent plainte au cadi, prétendant que si ces gens-là avoient la permission d'aller et de venir ainsi entre Timbuctoo et Jinnie, ils seroient bientôt ruinés, ces étrangers pouvant transporter les marchandises à moitié moins de frais et en moitié moins de temps. D'après cette plainte, le cadi les renvoya

Digitized by Google

du pays. Quelques rapports vont même jusqu
dire qu'ils furent empoisonnés et leurs bateau
dépecés ; et que depuis ce temps-là on n
plus vu aucune de leur embarcation naviguer
l'ouest de ce lac. On représente ces bateau
comme ayant quarante coudées de longue
(70 pieds) sur huit de largeur (14 pieds), l
bordages liés ensemble par des cordes fait
avec des plantes du pays, portant de cent ci
quante à deux cents hommes, et quarante to
neaux de marchandises. Ils ne portent pas
voiles, mais lorsque le vent est favorable,
élèvent perpendiculairement de chaque côté
bateau deux rames auxquelles ils fixent un gra
haick, qui tient lieu de voile. En temps caln
ou quand le vent est contraire, ils monte
seize avions. Ils ont aussi une grosse pierre
lieu d'ancre.

Quant à la communication par eau ent
Timbuctoo et le Caire, il n'y a pas de doute q
cette communication existe. Cependant elle
facilite en aucune manière le transport d
marchandises. Ce transport se fait par terre
dos de chameau, malgre la fatigue, les da
gers, la soif et la chaleur que le voyageur a
essuyer dans le Désert, à meilleur marché qu
ne peut se faire par eau au travers d'un pa

Digitized by Google

fertile et fort agréable. Dans l'intérieur de l'Afrique, et parmi les riches marchands qui font le commerce au travers de ce continent, *il n'y a qu'une opinion relativement au Nil de l'Egypte et au Nil de Timbuctoo; et cette opinion est qu'ils ne forment qu'une seule et même rivière, ou plutôt que le dernier est la branche occidentale du premier.* On peut encore observer que le Nil de Timbuctoo prend sa source au pied d'un rameau de la chaîne de montagnes, appelées les montagnes de la lune, où elle forme un marais, et qu'au pied de la même chaîne de montagnes il y a un autre lac ou marais où est la source du Sénégal. Delà vient l'opinion prévalente en Afrique que le Sénégal et le Nil ont la même source, quoique ces deux merjas (sources) soient très-distinctes. Chacun de ces courans prend une direction nord, avant de se détourner pour aller se déboucher l'un à l'ouest et l'autre à l'est. Mais ce que l'on ignore, c'est l'endroit précis où les fleuves, dits le Nil du Soudan et le Nil d'Egypte se réunissent. Les Africains témoignent toujours de l'étonnement quand ils entendent les Européens contester la réunion des deux rivières. Ils observent avec raison qu'il y a de la folie à disputer la vérité d'un fait qui a été prouvé

Digitized by Google

par le temps et par l'expérience. C'est, en
une chose digne de remarque que ce
nombre de systèmes et d'hypothèses aux
le cours du Nil a donné lieu : mais il y
gens qui tiennent tellement à leurs pr
idées, qu'ils ne veulent absolument pas
aux relations des voyageurs qui ont été s
lieux, et qui comme témoins oculaires on
acquis le droit de démentir ce qui a été
à ce sujet.

A l'appui de l'opinion qu'il y a une co
nication par eau entre Timbuctoo et le
la circonstance qui suit m'a été rapporte
un homme très-intelligent qui a, dans c
ment-ci, un établissement dans la premi
ces deux villes.

En 1780, un parti de dix-sept Nègr
Jinnie s'embarqua dans un canot pour Ti
too par spéculation de commerce ; ils
doient l'Arabe et pouvoient lire le Koran.
continué de descendre le Niger, ils échan
plusieurs fois pendant le voyage leurs mar
dises, et finirent par arriver au Caire,
avoir été quatorze mois sur l'eau. Pendar
le temps ils vécurent du riz et des autre
visions qu'ils se procurèrent dans les diffé
villes qu'ils visitèrent. Ils rapportèrent

Digitized by Google

avoit douze cents villes, avec mosquées et tours, entre Timbuctoo et le Caire, situées près des bords du Nil du Soudan et du Nil d'Egypte.

Pendant ce voyage, ils restèrent plusieurs jours dans nombre de villes où le commerce, la curiosité et le plaisir les engagèrent à s'arrêter. En trois endroits, ils trouvèrent le Nil si peu profond, en raison des nombreuses saignées qu'on y avoit faites pour l'arrosage des terres adjacentes, qu'ils ne purent pas continuer la route dans leur bateau, qu'ils furent obligés de le porter sur leurs épaules jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé assez d'eau dans la rivière pour le remettre à flot. Ils trouvèrent aussi trois cataractes considérables. La principale étoit à l'entrée dans le pays de Wangara, venant à l'ouest. Ils furent encore obligés de faire à chacune de ces cataractes le portage de leur bateau. Pendant tout le voyage ils se virent contraints de faire bonne garde pour se garantir des crocodiles, des éléphans et des hippopotames qui abondent en diverses parties du pays. Lorsqu'ils furent arrivés au Caire, ils joignirent la grande caravane accumulée ou akkabaah de l'ouest, et se rendirent à Fez et à Maroc, en traversant les pays de Barea, Tripoli, Tunis, Alger et Angad. De là ils rejoignirent la grande caravane

Digitized by Google

d'Akka, et revinrent à Jinnie, après une absence de trois ans et deux mois.

Finalement, il paroît par le témoignage unanime de tous ceux qui ont fait le voyage de Timbuctoo en Egypte, que tout le pays au travers duquel coule le Nil *el abid*, est un pays riche et fertile; que les bords de la rivière sont ornés d'un nombre incroyable de villes et de cités qui renferment une population innombrable; que la religion mahométane est la religion prédominante; que l'arabe est la langue qu'on parle généralement dans tous ces pays, que les villes sont ornées de mosquées, ayant des tours carrées, que les caravanserais pour la commodité des voyageurs sont spacieux, etc., de sorte que nous pouvons conclure que les bords du Nil el abid, depuis Jinnie et Timbuctoo jusqu'aux confins de l'Egypte, sont aussi peuplés que ceux des rivières de la Chine.

Digitized by Google

EXTRAIT

De la Description de Tombuctoo, par Robert Adams, matelot américain, qui y fut conduit prisonnier en 1811, *et y demeura quatre mois; publiée à Londres en* 1817.

Robert Adams, natif de la ville de Hudson, dans l'Etat de New-York, s'embarqua à bord du navire *le Charles*, de New-York, de deux cent quatre-vingts tonneaux, capitaine Hurton, allant à Gibraltar. De Gibraltar, ce navire fut expédié pour un voyage tout le long de la côte de Guinée. Le 11 octobre 1810, il échoua, à trois heures du matin, sur les brisans de la côte du grand Désert, par les 22 degrés de latitude nord, à 400 milles au nord du fleuve du Sénégal. L'équipage consistoit en onze hommes. Comme on étoit très près de la côte, tout le monde mit à terre sans beaucoup de difficultés. A la pointe du jour, il furent tous entourés et faits prisonniers par un parti de trente ou qua-

Digitized by Google

rante Maures qui pêchoient sur la côte. Ces Maures étoient entièrement noirs, et n'avoient presque rien pour couvrir leur nudité. Dans le nombre se trouvoit un Français, qui faisoit partie de ces pêcheurs et n'étoit pas leur prisonnier. Il dit au capitaine Hurton, qui parloit français, qu'il étoit prisonnier de guerre dans les îles Canaries, qu'il s'étoit échappé de prison avec quelques autres Français, cinq ans auparavant, qu'ils avoient volé une embarcation à Sainte-Croix des Canaries, et que s'étant approchés de la côte pour y prendre des chèvres, le ressac les avoit empêchés de regagner leur canot, que ses camarades avoient été menés en captivité dans l'intérieur du pays, et qu'il s'étoit associé avec ce parti de Maures. Comme il mangeoit et couchoit avec eux, Adams croit qu'il s'étoit fait mahométan, quoique le Français eût bien assuré le contraire au capitaine Hurton (1).

(1) L'anecdote de l'évasion de ces prisonniers français fut confirmée par M. Barry, négociant de Ténériffe, à M. Dupuis, associé de M. Willshire, à Mogadore, tandis que R. Adams lui faisoit le récit de cette singulière rencontre. Les notes que M. Dupuis, ancien vice-consul d'Angleterre à Mogadore, a ajoutées à la relation d'Adams dont il fut le libérateur, ne sont pas la partie la moins curieuse de l'ouvage que M. Simon Cock a publié sur les aventures de ce matelot. M. Dupuis est fils de Français.

Digitized by Google

La première chose que firent les Maures fut de mettre leurs prisonniers tous nus. Ceux-ci eurent bientôt le corps couvert d'insectes et d'ampoules. Le capitaine Hurton se livra à de tels excès de désespoir et de violence, qu'au bout de huit jours les Maures le massacrèrent. Il avoit avoué à ses camarades que ses gestes menaçans avoient pour objet de se faire donner la mort qu'il préféroit à sa situation.

Le pillage du bâtiment dura douze jours, après quoi on se répartit les prisonniers. Adams et un autre tombèrent en partage à une bande de trente Maures, qui les firent marcher au sud-est pendant douze jours, faisant à pied de quinze à vingt milles par jour. Ils les menèrent près du village nègre de Soudenny, où ils alloient voler des habitans pour en faire des esclaves. Ils se mirent à cet effet en embuscade auprès de la ville, où ils enlevèrent un soir une femme et trois enfans qui se promenoient. Les Nègres se rassemblèrent et les surprirent à leur tour, avec une grande supériorité de forces, les firent tous prisonniers, y compris Adams lui-même et son compagnon. Après les avoir détenus quatre jours en prison à Soudenny, on les fit partir sous une escorte de soixante hommes pour Tombuctoo. Comme ils savoient qu'ils y

Digitized by Google

étoient condamnés à mort, ils firent quelques tentatives pour s'échapper, et quelques-uns y parvinrent. Les Nègres en tuèrent quatorze, et pour effrayer les autres, ils suspendirent la tête d'un d'entr'eux au cou d'un chameau, où elle resta trois jours.

Le 23 février 1811, ils arrivèrent à Tombuctoo, où ils furent aussitôt tous conduits devant le roi. Les quatorze Maures restans furent envoyés en prison. Le roi garda dans son palais, comme objets de curiosité, Adams et son camarade, qui étoit un petit Portugais, nommé Stephens, ci-devant le mousse du navire.

La reine et toutes les dames de sa suite traitèrent les deux blancs avec beaucoup de bonté, et dès le premier jour, leur offrirent elles-mêmes du pain cuit sous les cendres. Elles passoient souvent plusieurs heures assises à les considérer. Le roi s'appeloit *Woollo*; la reine *Fatima*. Tous les deux étoient très-vieux. La reine étoit singulièrement grasse; son habillement consistoit en une tunique de nankin bleu, bordée d'un galon d'or au collet et à l'épaule, et tombant jusqu'au genou. Elle étoit coiffée d'un turban de nankin bleu; elle avoit de grandes boucles d'oreilles d'or en

cercle, plusieurs colliers en or et en verroterie de diverses couleurs. Elle ne portoit point de souliers ; aussi, dit Adams, les pieds de Sa Majesté paroissoient aussi durs et aussi secs que la corne du sabot d'un âne. Elle mettoit sous sa tunique une chemise de mousseline blanche, et quelquefois rouge. La ceinture dont elle s'entouroit le corps étoit toute galonnée d'or. Le roi portoit un frac de nankin bleu, galonné, avec des épaulettes et les paremens en or. Quand il se promenoit dans la ville, il étoit toujours un peu en avant de sa suite. Ses sujets le saluoient en s'inclinant la tête et le corps, ou bien en lui touchant la tête avec les mains, et se baisant les mains. Quand il recevoit ses sujets dans son palais, sa coutume étoit de s'asseoir par terre, et leur manière de le saluer dans ces occasions, étoit de lui baiser la tête.

La maison, ou palais du roi, qui est bâtie en terre grasse non blanchie, consiste en huit ou dix petites chambres au rez-de-chaussée ; elle est entourée d'un mur fait de la même matière, auquel sont adossés tous ces appartemens. L'espace contenu dans l'intérieur de ce mur est d'un demi acre. Dès qu'un marchand arrive à Tombuctoo, toute sa pacotille est portée dans ce palais, pour y être soumise à l'inspection du

Digitized by Google

roi, et taxée pour les droits. La suite du m
narque est ordinairement de trente personne
dont quelques-uns sont armés d'arcs et
flèches. Dans une des chambres servant
garde-meuble au palais, Adams remarqua e
viron vingt fusils de manufacture française
dont un à deux coups.

Il ne cessoit de venir du monde en foule
palais, pour voir les deux espèces d'Albino
ou hommes blancs. Il y eut même des curie
qui firent un voyage de plusieurs journée
pour examiner de leurs propres yeux ce jeu
la nature. Ils n'auroient pas voulu croire s
un simple rapport à une monstruosité aus
étonnante. Les Maures restoient pendant to
ce temps en prison, jusqu'à ce qu'enfin, a
bout de quatre mois, d'autres Maures arr
vèrent et les délivrèrent tous, en payant pou
leur rançon la charge en tabac de cinq cha
meaux; et ils partirent tous de Tombuctoo
9 juin ou environ.

On lira ci-après la description détaill
qu'Adams fait de cette ville. Elle est un pe
différente de celle qu'en font les romancie
arabes et maures.

Le voyage d'Adams de Tombuctoo à Mog
dore forme une partie essentielle de sa relatio

Digitized by Google

C'est le premier voyageur qui ait pénétré aussi avant dans l'intérieur du grand Désert de l'ouest, puisqu'on compte trois cent cinquante lieues depuis l'endroit de son naufrage jusqu'au point le plus occidental de sa route dans le Désert, et le même espace depuis le point le plus sud de son voyage jusqu'à Mogadore au nord. Sa route de la côte à Tombuctoo fut de douze cent quatre-vingt-dix milles, ou quatre cent trente lieues; et de Tombuctoo à Mogadore, de seize cent vingt-quatre milles, ou cinq cent quarante lieues. Il a donc fait près de mille lieues à pied dans ces affreux pays.

Ses aventures dans le Désert forment l'objet de plusieurs chapitres intéressans. Il demeura au pouvoir des Arabes maures, ses maîtres, depuis le 9 juin 1811 jusqu'au 23 août 1812, qu'il arriva à Wednoon. Après un séjour de treize mois dans cette misérable ville, il fut délivré par M. Dupuis de Mogadore, associé de M. Willshire, et vice-consul britannique. Il arriva chez cet homme humain dans cet état complet d'abrutissement et de stupidité où les horreurs de la captivité plongent presque toujours les Européens ou Américains qui restent quelque temps en esclavage. M. Dupuis l'interrogea fréquemment, pendant huit mois qu'il

Digitized by Google

demeura chez lui, sur ses aventures du Déser et prit note de tout ce qu'il lui communiqu Au bout de ce temps, M. Dupuis obtint Sa Majesté l'empereur de Maroc la permissi de l'envoyer à Tanger. Il alla à *Mequinez*, où fut présenté à l'empereur, qui s'informa traitement qu'il avoit reçu. A l'arrivée de malheureux à Tanger, le gouverneur maure remit au consul-général américain M. Simpso qui lui procura un passage pour Cadix, où arriva le 17 mai 1814, ce qui faisoit quarant trois mois depuis le jour de son naufrage. S ces quarante-trois mois, il en avoit passé trent quatre dans l'esclavage. Il demeura quator mois à Cadix, au service de M. Hall, négocia anglais établi dans cette ville. La paix éta faite entre l'Amérique et la Grande-Bretagn il s'embarqua sur un brigantin anglais da lequel il alla d'abord à Bilbao, d'où le navi fit voile pour Liverpool. Adams fut mis à ter malade à Holyhead, d'où il se rendit à pied à Londres, demandant la charité. Il arriva Londres vers la mi-octobre 1815. Il y av couché deux ou trois nuits dans les rues, éta dans un état de destitution complète; le hasa lui fit rencontrer une personne qui l'av connu chez M. Hall à Cadix, où il l'avoit e

tendu raconter quelques-unes de ses aventures. Cette personne le présenta au bureau du comité de la Société d'Afrique, qui l'interrogea scrupuleusement, recueillit ses réponses, le secourut provisoirement, lui fit obtenir des secours généreux du gouvernement britannique, et le renvoya heureux et satisfait dans sa patrie. Le secrétaire de la Société d'Afrique a publié la relation des souffrances d'Adams, au profit de cet homme, et il l'a ornée de remarques et d'observations géographiques très-savantes sur cette belle partie du monde, qui est encore à-peu-près inconnue.

Il existoit quelques doutes sur la vérité du rapport d'Adams, lorsque l'arrivée de M. Dupuis de Mogadore, au mois de janvier 1816, au moment où l'on alloit publier la relation de ce matelot, leva toutes les incertitudes à son égard. Il l'identifia pour le même individu qu'il avoit délivré et qu'il avoit eu chez lui, et il eut le temps d'ajouter à la relation des notes personnelles, et d'autres rapports d'Arabes et de Maures, confirmant la vérité de ceux d'Adams. Ces documens additionnels sont d'autant plus précieux que M. Dupuis venoit de faire un séjour de huit mois en Afrique, qu'il a une profonde connoissance de l'arabe, et qu'il a pu recevoir

directement et sans interprète les renseignem précieux, sur l'intérieur de l'Afrique, q possède dans son porte-feuille, et que le pul attend d'un homme aussi éclairé.

On voit dans le cours de cette relation c ce fut Rais bel Cossim que M. Dupuis envc à Wednoon pour délivrer les prisonniers ch tiens qui s'y trouvoient; que trois mois ap le naufrage du *Charles*, il libéra trois matel de son équipage, puis Adams, puis un c quième matelot; que deux hommes de ce mê équipage s'étant faits mahométans, s'éch pèrent comme Maures de Wednoon, et allèr à pied à Tanger, où leurs consuls les réc mèrent et les firent partir; que le second ca taine fut tué à Wednoon, et que le petit mou portugais, Stevens, est le seul de cet équip qui soit resté en arrière dans le Désert, s ayant été sauvés et trois tués, dont le capita et le second.

A Wednoon, village composé de quara cases et de quelques tentes, Adams rencor un Français renégat, qui s'étoit marié, a des enfans, trois esclaves, et s'étoit fait fal cant de poudre. Il se trouvoit très-bien, et se soucioit aucunement de revenir en Frai Cet homme est mort, suivant les notes

Digitized by Google

M. Dupuis, il y a deux ans. Son nom mahométan étoit Absalon. Adams se refusa constamment aux offres avantageuses qui lui furent faites s'il vouloit changer de religion. Les habitans de Wednoon sont, à ce qu'il paroît, les hommes les plus bigots et les plus cruels de tout le Désert.

Tombuctoo est située sur une plaine où coule, au sud-est, à environ cent toises de la ville, une rivière appelée la *Mar Zarah*. La ville parut à Adams couvrir un espace de terrain aussi considérable que celle de Lisbonne. Il ne peut donner aucune idée du nombre de ses habitans; mais comme les maisons n'y sont point bâties en rues, ni avec aucune régularité, sa population, comparée à celle des villes d'Europe, n'est pas en proportion de sa grandeur. Elle n'a ni murs d'enceinte, ni rien qui ressemble le moins du monde à des fortifications. Les maisons sont carrées, bâties avec des pieux, de la terre grasse et du gazon, ayant des toits plats, composés des mêmes matériaux. Toutes les chambres sont au rez-de-chaussée, et n'ont aucune espèce d'ameublement, si ce n'est des jarres de terre, des vases et écuelles de bois, et des nattes sur lesquelles les habitans se couchent pour dormir. Il n'y vit pas une seule maison en pierre.

Digitized by Google

La rivière la *Mar Zarah* a environ tr
quarts de mille de large devant Tombucto
elle paroît n'avoir qu'un courant très-l
devant cette ville; il court au sud-ouest.
deux milles de cette ville, au sud, cette rivi
coule entre deux hautes montagnes, qui
rurent à Adams aussi hautes que celles qu'il
depuis en Barbarie (les *monts Atlas*). I
elle a environ un demi-mille de largeur. L'
de la *Mar Zarah* est un peu saumâtre; c
pourtant celle que les natifs boivent comm
nément. Adams croit qu'il n'y a point de p
à Tombuctoo. Les habitans se servent p
pêcher de petits canots; les plus grands
environ dix pieds de long, et peuvent po
trois hommes. Ils sont faits avec le tronc c
figuier creusé en dedans; quand il s'y fo
quelques fentes on les bouche avec de l'he
On les fait aller avec des pagayes d'envi
six pieds de long. La rivière est très-pois
neuse, surtout en deux sortes de poissons, d
l'un est de l'espèce du mulet rouge et l'a
du saumon. On fait toujours bouillir le poiss
mais sans en ôter les entrailles.

Les principaux fruits à Tombuctoo, son
noix de cocos, les dattes, les figues, les an
et un fruit très-doux de la grosseur d

Digitized by Google

pomme, qui est fort estimé, et qui, vu sa rareté, est conservé pour la bouche du roi. Les légumes consistent en carottes, en navets, en patates sucrées, en grosses fèves et en choux : ces derniers sont très-petits. Le grain consiste principalement en riz et en maïs. La culture de la terre à Tombuctoo n'exige que très-peu de travail. On se sert d'une espèce de houe que les Maures y apportent, et c'est en cela que paroît consister toute l'agriculture. Adams n'a jamais vu y employer du bétail.

Le blé de Turquie y croît à la hauteur de cinq à six pieds; il porte un épi aussi gros qu'une bouteille; chaque grain de ce blé est aussi de la grosseur d'un grain de moutarde, et chaque épi en contient deux poignées. Ils battent ce blé sur une pierre, et quand ils en ont fait sortir tout le grain, ils le mettent entre deux pierres pour le moudre. Toutes ces opérations n'exigent qu'une seule personne. Lorsque le blé est réduit en farine, on passe cette farine par un petit tamis fait avec des herbes. On fait d'abord bouillir le son, puis on y mêle la farine, et après les avoir fait long-temps bouillir ensemble, on en fait une épaisse bouillie qu'on met dans un vase de bois; puis faisant un trou au milieu de cette pâte, on y verse du lait de

Digitized by Google

chèvre. Hommes, femmes et enfans s'asseoient indistinctement par terre en rond autour de cette espèce de potage, et le mangent avec les doigts. Le roi et la reine eux-mêmes ne font pas différemment, n'ayant ni cuillers, ni couteaux, ni fourchettes. Dans la cuisine du roi, on prépare ce mets en y mettant, au lieu de lait de chèvres, du beurre fait avec ce même lait, et quoique le poil de la chèvre soit presque toujours mêlé dans le beurre, on regarde cet assaisonnement comme une friandise. Quelques-unes des écuelles dont les naturels se servent pour manger sont faites de la coque de la noix de coco; mais la plupart sont de figuier creusé au ciseau. Les animaux sont les éléphans, les vaches, les chèvres, les ânes, les chameaux, les dromadaires, les chiens, les lapins, les antelopes; mais on n'y voit point de chevaux. Il s'y trouve aussi un animal appelé le *heirie*, de la forme du chameau, mais beaucoup plus petit. Comme ils ne sont pas propres à en faire des bêtes de somme, les Nègres les montent. Ils vont excessivement vite, et peuvent faire cinquante milles par jour pendant quelque temps. Les Maures firent l'impossible pour acheter quelques-uns de ces animaux, mais les Nègres ne voulurent jamais leur en vendre.

Digitized by Google

On va à la chasse aux éléphans avec des flèches armées d'une pointe de métal qui ressemble à de l'acier, longue d'un pied, et extrêmement aiguë. Ces flèches sont trempées dans un liquide noir. Lorsque l'animal en est frappé, on le laisse aller, mais on ne le perd pas de vue pendant trois ou quatre jours, au bout desquels il expire des suites de sa blessure. Adams n'en vit tuer qu'un seul, à deux milles de distance de la ville. Il parloit un soir avec un Nègre, lorsqu'ils entendirent dans l'éloignement un bruit tout semblable à celui que feroit un sifflet. C'est un éléphant qui approche, lui dit le Nègre. Le lendemain matin il partit à sa poursuite avec un arc et des flèches. Adams, le mousse portugais, et plusieurs gens de la ville, l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à trois quarts de mille de l'éléphant : mais sa prodigieuse grosseur les effraya, ils n'osèrent pas aller plus loin. Le Nègre chasseur, monté sur son heirie, alla droit à lui, et en le passant, il lui décocha une flèche qui le frappa à l'épaule. Celui-ci fit un saut, et courut à la poursuite de son agresseur, frappant la terre de sa trompe avec violence, et poussant des rugissemens qu'on auroit pu entendre à trois milles. La vitesse du heirie, que la peur augmentoit encore,

Digitized by Google

aux éléphans avec
pointe de métal qui
igue d'un pied, et de
hes sont trempées d
e l'animal en est frap
on ne le perd pas de
jours, au bout desq
a blessure. Adams
leux milles de dista
n soir avec un Nè
ans l'éloignement
lui que feroit un ho
approche, lui dit
atin il partit à sa pou
s flèches. Adams
ieurs gens de la vil
ce qu'ils fussent ar
de l'éléphant: ma
effraya, ils n'osèrent
re chasseur, mon
lui; et en le passant
le frappa à l'épaule
ut à la poursuite de
terre de sa trompe
t des rugissemens
rois milles. La vi
ugmentoit encore,

eut bientôt mis le chasseur hors de portée
l'éléphant. Trois jours après on trouva l'anim
étendu mort à un mille de l'endroit où il av
été frappé. Adams dit qu'il avoit au mo
vingt pieds de haut, et quoiqu'il fût de ce
grosseur démesurée, les Nègres disoient q
c'étoit un jeune. Ils commencèrent par en ô
les *quatre* défenses, ou dents, l'écorchèrent
étendirent sa peau au soleil, et firent boui
quelques tranches de sa chair, qu'Adams trou
être une très-mauvaise viande.

Les bêtes fauves qu'Adams vit dans le pay
furent des renards, des loups, des porcs-épi
des singes et de gros rats d'eau; mais il n'y
pas vu de crocodiles ni de caïmans. Ou
ces animaux, il en vit un très-extraordina
dans le voisinage de Tombuctoo; on le nom
courcou dans le pays. Il ressemble à un gra
chien, mais il a sur le dos une ouverture,
poche, dans laquelle il met sa proie; sa qu
est courte et ses oreilles sont pointues. La pe
de cet animal est d'un brun rougeâtre, à p
près de la couleur des renards, mais il a
ventre d'un gris clair. Il monte avec beauco
d'agilité au haut des arbres, et vit de noix
coco. Il dévore des chevreaux, et même
petits enfans, quand il peut en attraper.

Digitized by Google

Nègres en ont très-grand'peur. Son cri ressemble à celui du chat-huant.

Les loups y mangent les ânes et les chèvres : les renards enlèvent souvent de petits chevreaux et des poules de Guinée. Quoique Adams n'eût point vu de lions, de tigres, ni de chats sauvages, cependant on entendoit toutes les nuits les rugissemens de ces animaux dans les montagnes voisines.

Les oiseaux domestiques sont les poules de Guinée. Les oiseaux sauvages sont les autruches, les aigles, les corbeaux, les chats-huants, les perroquets, et un grand oiseau brun qui vit de poisson. Adams ne se souvient pas d'y avoir vu d'hirondelles.

Les autruches sont deux fois grosses comme les dindons ; elles sont sauvages et marchent en troupes. Quand on en voit dans le jour, on observe l'endroit où elles se rendent, et des hommes montés sur des heiries vont pendant la nuit les prendre, en les blessant à coups de bâton. Leurs plumes sont superbes au moment où on les prend. La chair d'autruche est un fort bon manger ainsi que ses œufs qu'on fait bouillir. En général, tout ce qu'on mange à Tombuctoo est bouilli.

La principale nourriture animale dont les

Digitized by Google

Nègres font usage est la chair de chèvre. Adams ne vit pas tuer plus d'une vache pendant tout le temps qu'il demeura à Tombuctoo, encore croit-il que ce fut parce que l'animal dépérissoit. Les vaches y sont petites et peu nombreuses. Il y en a de blanches comme du lait, mais la plupart sont rouges.

Il y a deux espèces de fourmis à Tombuctoo; la plus grande est noire, la plus petite est rouge. Adams y a aussi vu des abeilles, mais il ne se souvient pas d'y avoir vu de miel.

Adams ayant vu quelquefois des feux allumés sur des montagnes au sud de la ville, il eut la curiosité d'aller voir ce que c'étoit, et il y trouva une quantité considérable de soufre que les naturels ramassoient. Le seul usage qu'il leur a vu faire de ce minéral étoit de le mêler avec une substance noire, qui ressembloit à de l'opium; ils en faisoient un liquide dans lequel ils plongeoient la pointe de leurs flèches. C'est avec une flèche ainsi trempée dans cette matière que fut tué l'éléphant dont nous venons de parler.

Les naturels de Tombuctoo sont une race d'hommes sains et robustes, et rarement malades, quoiqu'ils s'exposent beaucoup en chantant au soleil à midi, quand la chaleur est insupportable à un blanc. Les deux sexes se

dans l'usage de se graisser tout le corps avec du beurre fait de lait de chèvre, ce qui leur rend la peau *douce, fraîche et luisante.* Quand ils ne renouvellent pas cette opération tous les jours, leur peau devient rude, grisâtre et vilaine. En général ils se couchent la nuit sous un toit, mais quelquefois dans l'été ils préfèrent coucher en plein air, et presque sans être couverts, malgré le brouillard qui sort de la rivière, et qui tombe comme la rosée.

Tous les habitans mâles de Tombuctoo ont au haut du front une incision qui leur vient jusqu'à la naissance du nez, d'où partent d'autres incisions latérales sur les sourcils, dans lesquelles on fait couler une teinture bleue où entroit un minéral qui se trouve dans les montagnes du voisinage. Les femmes ont aussi des incisions sur la figure, mais elles sont arrangées d'une manière différente. Elles sont composées de deux à cinq lignes, et partent de la pommette de la joue et descendent en ligne droite. On les teint également en bleu. On fait ces incisions aux enfans des deux sexes, quand ils n'ont que douze mois. La teinture disparoît à mesure qu'ils grandissent.

A l'exception du roi et de la reine et de ceux de leur suite, qui changeoient d'habillement

Digitized by Google

une fois par semaine, les habitans étoient en général fort sales, quelquefois même ils restoient quinze jours sans se laver. Outre la reine qui, ainsi qu'il a déjà été dit, portoit dans sa coiffure une profusion d'ornemens en or et en ivoire, les uns ronds, les autres carrés, ainsi que des chaînes de même matière autour de ses poignets et au bas des jambes, plusieurs autres femmes étoient décorées de la même manière. Il n'est point de faveur, de quelque nature que ce puisse être, qu'elles ne soient prêtes à accorder à ceux qui leur font présent d'aussi belles choses. On porte beaucoup de boucles d'oreilles en or, de bagues et d'anneaux, mais les bagues parurent à Adams être en cuivre, et comme il vit des lettres ou caractères gravés dessus, il pensa qu'elles étoient plutôt de manufacture mauresque que nègre.

La cérémonie du mariage parmi les hautes classes à Tombuctoo, consiste en ce que la mariée se rend pendant le jour au palais du roi, et y reste jusqu'après le coucher du soleil; alors son mari va la prendre et l'emmène chez lui. Cette cérémonie est suivie la même nuit d'un repas et d'une danse. Adams n'observa pas les cérémonies du mariage des basses classes.

Digitized by Google

Comme il est d'usage d'avoir plusieurs concubines, outre sa femme, les femmes sont toujours à se disputer et à se battre: mais il y a une différence marquée dans la manière dont elles sont traitées par le mari, la femme légitime ayant toujours une prééminence décidée dans les égards que l'homme a pour chacune. Cependant, dit Adams, les hommes y sont très-jaloux, et souvent très-sévères envers leurs femmes; ils les battent quelquefois pour des causes assez légères.

L'accouchement ne paroît pas causer beaucoup de peine aux femmes, puisqu'on les voit marcher dès le lendemain de leurs couches. Elles sont dans l'usage de frotter l'enfant de beurre au moment de sa naissance, et de l'exposer ensuite au soleil pendant une heure. Les enfans sont rouges quand ils viennent au monde, ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours qu'ils deviennent tout-à-fait noirs.

Les cohabitations illicites parmi les basses classes sont si communes qu'on n'y fait pas attention. Mais si dans les rangs les plus élevés, une femme est prise en adultère, ou si, étant fille, elle manque à la chasteté, le séducteur est puni de l'esclavage. Adams y vit condamner un jeune homme qui refusa de se marier à

Digitized by Google

une jeune fille qu'il avoit rendue enceinte. Il repentit ensuite; mais il ne lui fut pas per de revenir sur son refus, et il fut envoyé marché pour y être vendu au plus offrant.

L'avortement y est très-commun. Adams qu'en cas de grossesse, lorsqu'une femme veut pas se soumettre à cette alternative, n'est pas rare de voir le père empoisonner malheureuse et son fruit.

Les Nègres de Tombuctoo sont très-vél mens dans leurs querelles. Lorsqu'ils se batt ils cherchent surtout à se mordre. Au total po tant, c'est un peuple assez doux. Adams y traité par tout le monde avec bonté.

Il ne paroît pas qu'il y ait dans le pays a cune religion publique; on n'y voit ni li pour le culte, ni prêtre, et même Adams ne vit jamais se réunir pour prier ensemble. Il quelques Nègres circoncis : il jugea par là, qu'ils avoient appartenu à des Maures, ou qu avoient résidé à Taudenny.

La seule cérémonie qui eut quelque apj rence religieuse, fut à l'occasion de la m d'un des habitans. Les parens s'assemblèrent s'assirent autour du cadavre. L'enterrement fait sans cérémonie. On laisse au mort l'ha qu'il portoit lors de son décès, et on l'ente

Digitized by Google

à quelque distance au sud-est de la ville.

Adams ne croit pas qu'il y ait aucun de ces Nègres qui sache écrire ; il n'en vit jamais un seul tenter de le faire. Ils font leur compte au moyen de coches. Tous les Maures au contraire savent écrire.

Ils n'ont pour tous médecins que de vieilles femmes, qui guérissent les maladies et les blessures par l'application des simples. Adams avoit sur le dos de la main droite une très-grosse verrue ; une de ces femmes la lui guérit en un mois de temps, en y appliquant un emplâtre fait avec des herbes. Elles guérissent le mal de dents par l'application d'un liquide fait avec du jus de certaines racines. Ce liquide fait souvent tomber avec la dent malade les deux qui se trouvent à côté d'elles.

Il ne vit jamais de Nègres aveugles, excepté les vieux, et d'après leur apparence, il jugea qu'ils devoient avoir plus de cent ans. Les enfans sont obligés de nourrir leurs pères et mères dans leur vieillesse : mais lorsque les vieillards sont sans enfans, il y a une grande maison où ils vivent tous ensemble aux frais du roi, trois ou quatre dans une chambre.

Les seuls outils que les Nègres paroissent posséder (outre les houes et les ciseaux men-

Digitized by Google

tionnés ci-dessus), sont des couteaux, de petites haches avec lesquelles ils coupent leur bois, et quelques autres outils de fer brut qu'ils achetent des Maures. Adams ne se rappelle même pas d'y avoir vu une scie.

Ils ont pour instrumens de musique : 1°. une espèce de fifre fait avec des roseaux ; 2°. un tambourin couvert de peaux de chèvre, dans l'intérieur duquel sont des tuyaux de plumes d'autruche posées de travers, de manière à ce que, lorsque l'on frappe de la main sur la peau, les tuyaux la touchent en dedans et produisent un nouveau bruit ; 3°. un instrument qu'ils appellent *bandera*, et dont ils touchent comme de la guitare ; il est fait de plusieurs noix de coco attachées ensemble avec des lanières de peau de chèvre, et couvertes de la même manière ; il y a au haut de l'instrument un trou sur lequel on a fait passer des petits cordons de cuir tendus très-roides. L'on pince ces cordes comme celles de la guitare, pour en tirer un son aigre.

Mais leur grand amusement favori est la danse, qui a lieu une fois par semaine dans la ville. Il s'assemble à ce bal une centaine de danseurs, hommes, femmes et enfans, mais le plus grand nombre en hommes. Pendant la danse, ils chantent extrêmement haut sur le

Digitized by Google

nême air què le tambourin, le fifre et le ban-
lera, de manière que le tapage qu'ils font peut
'entendre dans toute la ville. Ils dansent en
'ond, et lorsque cet amusement se prolonge
endant la nuit, ils dansent autour d'un feu. Le
al commence ordinairement deux heures avant
e soleil couché, et dure souvent toute la nuit.
Les hommes sont ceux qui prennent le plus de
art à cet exercice. Pendant que le jour dure,
e sont eux seuls qui dansent devant les femmes;
usque là, tout se passe avec assez de décence;
nais lorsque la nuit vient, et que les femmes
rennent à cet amusement une part plus active,
'agilité de leurs mouvemens et la forme de
eurs jupons qui est très-courte blessent souvent
a pudeur.

Il a déjà été dit qu'Adams n'a pu se former
ne idée de la population de Tombuctoo; mais
l se rappelle avoir vu une fois deux mille
ommes assemblés sur une place. C'étoit pour
n tirer cinq cents soldats pour une expédition
lans le pays de Banbarra. Le lendemain de leur
lépart ils furent suivis par un grand nombre de
hameaux, dromadaires et heiries, chargés de
rovisions. Ceux de ces hommes qui retour-
ièrent ensuite revinrent en partis de quarante
cinquante. Plusieurs ne revinrent pas du tout

Digitized by Google

pendant qu'Adams resta à Tombuctoo; mai
n'entendit jamais dire qu'il y en eût eu un s
de tué.

Il vit marcher à peu près de la même manié
une fois par mois, des partis de cent homme
plus pour se procurer des esclaves. Ces partis
més étoient tous à pied, excepté les officiers.
étoient en général absens depuis une sema
jusqu'à un mois, et quelquefois ils rameno
avec eux un nombre considérable d'escla
Ceux-ci étoient une race d'hommes tout-à-
différente des habitans de Tombuctoo, et v
différemment; leur habillement consistoit p
la plupart en grosse toile ou en cotonn
blanche. Il vit une fois parmi ces esclaves
femme qui avoit toutes les dents limées
tour, à ce qu'il croit, par manière d'ornem
et comme ses dents étoient très-longues, (
ressembloient à des plumes de corbeaux.
plus grand nombre d'esclaves qu'il se rapp
d'avoir vu revenir à la fois, fut d'environ vi
On lui dit qu'ils venoient du pays de Bamba
qui étoit au sud-ouest de Tombuctoo. Or
dit aussi que c'étoit là en général le pays o
partis en question alloient les chercher.

Ces esclaves consistoient principalemen
femmes et en enfans, qui, après avoir ét

Digitized by Google

tenus un jour ou deux dans la maison du roi, étoient envoyés dans d'autres pays pour y être vendus. Les marchandises qu'on rapportoit pour produit de leur vente, étoient des nankins bleus, des couvertures, de l'orge, du tabac, et quelquefois de la poudre à canon. Il paroît que ce dernier article est, dans l'intérieur de l'Afrique, bien plus précieux que l'or même, puisqu'on le payoit deux fois son poids en or. Ils la conservent dans des peaux; cependant on ne s'en sert jamais à Tombuctoo que comme un objet de commerce.

Quoique le roi soit despote, et qu'il puisse forcer ses sujets à prendre les armes toutes les fois qu'il le requiert, il ne parut cependant pas à Adams qu'ils fussent des esclaves dont il pût disposer ni faire ce que bon lui sembloit. Les seuls esclaves sont ceux qu'on amène d'autres pays, ou des criminels condamnés. Pendant tout le temps qu'Adams résida à Tombuctoo, il n'y eut que douze criminels condamnés à la peine de l'esclavage. Les crimes dont ils avoient été convaincus, étoient l'empoisonnement, le vol, et le refus de joindre les partis envoyés au dehors pour s'y procurer des esclaves.

Adams ne vit jamais un seul individu mis à mort à Tombuctoo, la punition la plus forte

Digitized by Google

étant l'esclavage. Pour les légères offenses on inflige la bastonnade au délinquant, encore cette punition n'est-t-elle pas très-sévère, car elle passe rarement douze coups d'une baguette de la grosseur d'une petite canne de promenade.

Adams ne vit point de boutiques à Tombuctoo. Les marchandises que les Maures importent sont principalement du tabac, du goudron, de la poudre à canon, des nankins bleus, des couvertures, des jarres de terre et de la soie; elles sont déposées dans les magasins du roi jusqu'à ce qu'on en dispose. Les seuls autres objets de commerce sont, à ce qu'il paroît, les esclaves.

Les articles principaux que les habitans de Tombuctoo donnent en échange, sont de la poudre d'or, de l'ivoire, de la gomme, des cauris, des plumes d'autruche, et des peaux de chèvre. Adams a vu un esclave, homme fait, vendu pour quarante ou cinquante cauris. Il n'a jamais vu les Nègres trouver de l'or, mais il entendit dire qu'on le rencontroit dans les montagnes et sur le bord des rivières au sud de Tombuctoo.

Les Nègres consomment le tabac, soit en poudre, soit en fumant. Dans ce dernier cas, ils se servent de pipes dont les tubes sont faits d'os de pates d'autruche.

Digitized by Google

Le grand et principal usage qu'ils font du goudron que les Maures importent, est d'en frotter les chameaux et quelques autres animaux, afin de les protéger contre les piqures de grosses mouches vertes qui sont très-nombreuses et qui les font extrêmement souffrir. Adams a vu quelquefois l'eau du goudron mêlée avec les alimens des naturels comme médecine, ce qui la rend si désagréable à l'odorat et au goût, qu'il ne pouvoit y goûter. Mais les Nègres n'éprouvoient pas le même dégoût. Il croit que cet usage n'est pas rare, car quoiqu'il n'en ait vu s'en servir que quatre ou cinq fois, ce fut toujours par des personnes qui alors n'étoient pas malades.

Pendant tout le temps qu'Adams résida à Timbuctoo, il n'y vit jamais d'autres Maures que ceux qui l'avoient accompagné, et les dix par lesquels ils furent tous rachetés; et il apprit par les Maures eux-mêmes, qu'il ne leur étoit pas permis d'entrer en grand nombre dans la ville de Tombuctoo. Il n'y vit aucune mosquée ni lieu pour l'exercice du culte, et il ne croit pas qu'ils en aient un.

Ni Adams ni le mousse portugais ne furent jamais soumis à la moindre restriction pendant tout le temps qu'ils restèrent à Tombuctoo. On

Digitized by Google

leur donnoit à manger autant et aussi souvent qu'ils en demandoient; on ne les fit jamais travailler. En un mot ils n'éprouvèrent pas un seul acte d'incivilité ni de malveillance d'aucun des Nègres, si ce n'est lorsqu'ils furent pris de compagnie avec les Maures voleurs, dont eux-mêmes ils étoient prisonniers. Adams n'ouït jamais dire qu'on eût vu un blanc dans ces pays, excepté lui et son camarade; et il est fermement persuadé, tant par ce qui lui fut dit par les Maures, que par la curiosité extraordinaire qu'il excita (quoiqu'il fût lui-même d'un brun foncé, sa mère étant mulâtresse) qu'on n'y en avoit jamais vu un seul auparavant.

Il ne plut pas pendant tout le temps qu'il résida à Tombuctoo, à l'exception de quelques gouttes qui tombèrent avant son départ. Les Nègres lui dirent qu'ils n'avoient jamais eu que très-peu de pluie, si ce n'est dans les trois mois de l'hiver, qui est la seule saison pendant laquelle on puisse traverser le Désert, à cause de la chaleur et de la sécheresse des neuf autres mois. Quelques années auparavant, dit-on à Adams, la saison fut si sèche, qu'on éprouva à Tombuctoo une grande disette de provisions, mais on n'éprouva rien de pareil pendant qu'il y étoit.

Digitized by Google

Il n'alla jamais plus de deux milles au sud de Tombuctoo, vers les montagnes dont on a fait mention; ainsi il n'a jamais vu le Joliba, mais il en a entendu parler, et on lui dit à Tudenny qu'il couloit entre Tudenny et Bambarra.

Nous croyons pouvoir offrir à la suite de ces différentes relations quelques observations sur le tableau qu'Adams fait de l'état politique de Tombuctoo, tableau qui diffère si étrangement des idées exagérées que l'on avoit du royaume et de la ville de ce nom.

D'abord, en comparant Tombuctoo à Lisbonne pour l'étendue du terrain que couvre la ville, Adams nous a donné une idée de sa grandeur, telle que nous l'avions tous conçue en Europe d'après les relations qu'on en avoit eues. Lisbonne est, après Londres et Paris, aussi étendue qu'aucune autre capitale du monde chrétien. Mais, relativement à la splendeur de Tombuctoo et à l'avancement de ses habitans dans les arts, elle diffère prodigieusement de ce qu'on nous disoit d'en attendre. Il est vrai qu'il n'y a rien de plus naturel que de voir des rapports exagérés se répandre, se propager et s'accréditer sur une ville mystérieuse, et si long-

Digitized by Google

plus de deux milles au
les montagnes dont
'a jamais vu le Joliba,
rler, et on lui dit à Tin
Tudenny et Bambara

ıvoir offrir à la suite
quelques observations
fait de l'état politique
qui diffère si étrange
ue l'on avoit du roya
m.

parant Tombuctoo
du terrain que couvr
nné une idée de sa gr
l'avions tous conçu
ions qu'on en avoit
ondres et Paris,
re capitale du mon
nent à la splendeur
ement de ses habitans
prodigieusement de
endre. Il est vrai qu
que de voir des
re, se propager
stérieuse, et si long

temps inaccessible à l'œil des profanes. Deux des traits principaux qu'Adams a observés, correspondent exactement avec la description qu'en a donnée Léon l'Africain, dont il est impossible que le matelot américain ait eu une connoissance préalable; l'un est la manière misérable dont les maisons y sont construites, en roseaux, en chaume et en argile. Mais une circonstance remarquable, et qui doit exciter un grand intérêt parmi les commerçans, c'est que les Maures n'ont plus aujourd'hui aucune influence à Tombuctoo. Tous ceux qui suivent les progrès des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, savent que le fameux voyageur Mungo Parck avoit été assuré de plusieurs côtés que le pouvoir suprême y étoit entièrement entre les mains de ce peuple. M. Jackson, tout en disant que le souverain est un nègre, regarde cependant l'administration et la police intérieure de la ville, comme étant exercée par les Maures. M. Dupuis, le libérateur d'Adams et son commentateur, est aussi, lui, d'opinion qu'Adams a mal observé en cette occasion. Ce sont là sans doute trois grandes autorités opposées et celle d'un pauvre matelot, esclave, et ne sachant ni lire ni écrire : mais il a vu de ses propres yeux; mais son témoignage est con-

rmé aujourd'hui par celui de Sidi Hamet. Leurs leux relations, les plus récentes que nous yons, s'accordent à représenter cette ville et on gouvernement *comme entièrement nègres.* Non seulement les mahométans y sont sans influence, mais ils ont un quartier à part fixé pour eur résidence, et ils ne peuvent entrer dans la ville qu'en petit nombre à la fois et désarmés; Adams n'y a point vu de mosquées, ni aucune des cérémonies et pratiques religieuses des Mahométans. En arrivant à Taudenny, il remarque à l'instant la différence, et observe que cette dernière ville, qui est à environ quatre-vingts lieues au nord de Tombuctoo, est habitée par un mélange des deux nations. Il ajoute « que d'après le grand nombre de Maures qui formoient la plus grande partie de la population de cette place, pour ne pas dire toute, il lui parut *que la restriction qui leur étoit imposée à Tombuctoo* ne s'étendoit pas jusqu'à Taudenny. » Il est évident qu'il y avoit une prohibition décrétée et en vigueur contre la résidence des Maures à Tombuctoo.

Tous les exposés, tous les dires d'Adams à cet égard, sont positifs, sont uniformes, et s'accordent tous ensemble. Mais comme d'un autre côté, Mungo Parck et d'autres écrivains

Digitized by Google

assurent qu'il n'y a pas long-temps encore, que les Maures y étoient en grand nombre, et y possédoient une grande influence et un grand pouvoir, il faut croire, et le fait paroît presque certain, *qu'il y a eu, depuis peu d'années, une révolution politique totale dans ce pays*; que les Nègres et les Maures s'y sont disputé le pouvoir, et que la lutte a fini par l'expulsion totale des derniers; or, comme les Maures y étoient nombreux et puissans, et comme ils sont encore aujourd'hui en grand nombre à Taudenny, la crainte de les voir faire un nouvel effort pour ressaisir l'autorité qu'ils exerçoient à Tombuctoo, a rendu indispensables toutes ces mesures de précaution qu'Adams et Sidi Hamet ont vu mettre en vigueur à leur égard avec tant de rigidité qu'ils sont obligés de déposer même leur couteau quand ils entrent en ville.

Nous croyons en même temps qu'on peut aisément conjecturer que le nouveau royaume de Sidi Ishem renferme aujourd'hui un grand nombre de réfugiés Maures venus de Tombuctoo; qu'ils y auront porté des capitaux, des connoissances parfaites des localités, et surtout une grande industrie; et que le nouveau souverain favorisant de tout son pouvoir cette in-

éressante colonie de marchands, et s'intéressant lans ces entreprises, il s'est formé dans cette »artie de la Barbarie méridionale, un marché onstant et un entrepôt des marchandises d'im-»ortation et d'exportation du Soudan, où les aravanes de Fez, Alger et Maroc préfèrent 'arrêter et faire leurs échanges plutôt que de raverser plus long-temps le Désert; voyage qui st devenu aujourd'hui une espèce de monopole lans les mains de l'heureux et actif Sidi Ishem.

Une révolution semblable, sur laquelle il est ifficile de lever des doutes, a dû nécessaire-nent diminuer l'importance commerciale et la plendeur ancienne de la ville de Tombuctoo. 'ant que les Maures y ont prédominé, il s'y :ouvoit des hommes riches, plus policés, plus vancés dans les arts de la vie que les Nègres.)epuis cette révolution, elle sera devenue ce ue sont les villes de Ségo, de Sansanding, de illa, de Jinnie ou Janné, habitées par des Nègres seulement : la population y est certai-ement plus douce et moins offensive; mais lle est aussi plus pauvre, moins industrieuse t moins civilisée. C'est donc aux deux grandes ations européennes qui sont aujourd'hui maî-resses du Sénégal et de la Gambie, à porter naintenant les arts, l'industrie, le commerce,

Digitized by Google

le bonheur, et avant tout le christianisme, sur les bords du Niger, où d'inépuisables mines d'or les attendent pour récompenser leurs efforts. Telle est aujourd'hui la carrière brillante qui s'offre à la France et à l'Angleterre. Qu'elles le veulent fortement, et bientôt l'Afrique cessera d'être le pays du mystère, une *terra ignota*. Le commerce fut toujours père de la géographie (1).

(1) L'association établie à Londres, pour encourager les découvertes en Afrique, a reçu par le canal de M Cahill, négociant de Rabat, dans le royaume de Maroc, un rapport de l'Hagi-Mohammed (Mohammed le pèlerin), résidant au Puit d'Aroan, une des stations des caravanes qui traversent le Désert pour se rendre à Tombuctoo. Ce rapport apprend que trois ans auparavant le roi de Bambara avoit conquis Tombuctoo et y avoit établi un gouvernement nègre; mais qu'il avoit permis aux Maures de continuer à y commercer, sous certaines restrictions. L'association Africaine publiera incessamment un nouveau volume de rapports et de renseignemens qui lui sont parvenus sur l'intérieur de l'Afrique. On y trouvera les détails authentiques de la mort des malheureux explorateurs qui se sont dévoués à la cause des sciences.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Description de la surface du grand Désert, ou Zaharah, de ses habitans, leurs coutumes, mœurs, habillemens, etc. — Description du chameau ou dromadaire d'Arabie.

En lisant cette description du grand Désert de l'ouest ou Zaharah, et de ses habitans, le lecteur ne doit pas oublier que lorsque j'ai voyagé dans le Désert, ou que je l'ai traversé du sud au nord étant esclave, je n'ai vu et parcouru qu'une très-petite partie, comparativement parlant, de cette vaste région, je ne puis en conséquence décrire que ce que j'ai pu observer personnellement. Cependant je puis avancer, sans craindre d'être contredit à l'avenir, les faits suivans, savoir: Que la surface du Désert, depuis la latitude d'environ vingt-deux degrés nord, où nous fûmes jetés sur le rivage dans notre petit canot, jusqu'à celle de vingt-huit degrés, éga-

Digitized by Google

lement nord ; et depuis la longitude du *cap Barbas* de dix-neuf à onze degrés ouest, présente un plateau tout uni, consistant en partie en un roc solide, en gravier, sable et cailloux mêlés ensemble; et dans quelques endroits, en ce qu'on appelle communément terre. Cette masse est presque partout tellement cuite et durcie par l'extrême chaleur du soleil, qu'elle est presque aussi dure que du marbre, au point qu'on n'y découvre aucunes traces de bêtes n'y d'hommes; car les pas des uns et des autres n'y laissent aucune impression. Toute la surface, de quelque côté qu'on la regarde, est aussi unie que la plaine de l'océan lorsqu'elle n'est point ridée par le vent ni par les tempêtes, et qu'elle s'étend de même à perte de vue. On n'y voit pas une seule brisure ni accident qui puisse servir de remarque ou de guide au voyageur. Pas un arbre, pas un arbuste ne vient interrompre et arrêter la vue dans l'horizon. On ne voit de toutes parts qu'une solitude aride dont l'aspect est affreux. La couleur du sol est d'un brun rougeâtre peu foncé : pas un courant d'eau, au moins depuis bien des siècles, n'a rafraîchi cette région comdamnée à une stérilité éternelle. Mais en avançant sur ce plateau si uni et si dur, nous

rencontrâmes de distance en distance de petites vallées ou enfoncemens creusés par les mains de la nature, depuis cinq jusqu'à trente pieds au-dessous de la plaine. Celles que nous vîmes, et dans lesquelles nous nous arrêtâmes, étoient à dix, quinze et vingt milles de distance les unes des autres, et contenoient chacune une superficie depuis un acre jusqu'à cinq. Ces vallées semblent servir de réceptacles pour le peu d'eau de pluie qui tombe sur le Désert; car les habitans s'attendent toujours à en voir tomber dans les mois d'hiver, quoique leurs espérances soient souvent frustrées à cet égard. Il n'en avoit pas tombé une goutte depuis deux ans dans la partie où nous fûmes jetés.

Nous étions déjà au mois de septembre, et nous les voyons tous les jours adresser leurs prières au Tout-Puissant, et l'implorer avec ferveur pour qu'il leur envoyât des pluies rafraîchissantes. Ces petites vallées sont généralement creusées en forme de bassin; cependant il y en a quelques-unes dont les côtés sont à pic, dont le fond est presque plat, et l'ensemble irrégulier. Il y croît des arbrisseaux épineux nains, de deux à cinq pieds de haut. Ces buissons sont très-clair-semés dans les

Digitized by Google

vallées. Les feuilles de cet arbrisseau, qui est presque le seul végétal que l'on trouve dans cette partie du Désert, ont un quart de pouce d'épaisseur, un pouce et demi de largeur et deux pouces à deux pouces et demi de longueur se terminant en pointe aiguë, et sont si fortement imprégnées de sel, que ni moi ni mes compagnons nous ne pouvions en manger, quoique périssant de faim et de soif, et qu'une feuille verte fraîche auroit pu nous être d'un grand secours, lorsque nous ne pouvions rien nous procurer à boire ni à manger. Telle est la face du Désert sur lequel nous passâmes, jusqu'à ce que nous arrivâmes auprès du cap Bojador, où nous rencontrâmes d'immenses tas de sables mouvans, formant des monticules ou même des montagnes depuis cent jusqu'à trois et quatre cents pieds de hauteur, qui sont enlevés et entraînés en tourbillons par tous les vents qui soufflent, et qui sont bien dangereux pour le voyageur s'il s'élève une forte brise quand il se trouve au milieu de ces amas de sable; car alors il ne peut manquer de périr, lui et ses animaux, accablés, suffoqués et ensevelis sous ces vagues volantes ou tourbillons sablonneux.

La surface de cette partie du Désert es

Digitized by Google

encore la même que celle que je viens de décrire, lorsqu'on voit le plateau à nu entre les collines de sable, après que le vent a balayé quelques-unes de ces collines. Ces sables ont évidemment été entraînés par le vent, de la côte de la mer sur le plateau, à mesure que l'océan s'est retiré; et cela au moyen des vents alizés, qui, depuis une longue suite de siècles, soufflent constamment de la mer sur le Désert, et très-fortement surtout pendant la nuit. Le ressac violent de la mer qui vient perpétuellement se briser parmi les rochers réduit promptement ceux-ci en gravier, qui se mêle ensuite avec le sable qui est jeté sur le bord de la mer, où il est déposé par les marées qui montent sur cette côte de douze à quatorze pieds. Cette laisse de la mer est bientôt séchée par l'ardeur excessive du soleil, et la brise permanente l'enlève, la fait tourbillonner, et la porte ainsi sur la surface du plateau, et de là dans l'intérieur du Désert. Telles ont été indubitablement les causes qui y ont produit des accumulations de sable aussi étonnantes. Ce qui me confirme encore dans cette opinion, ce sont ces immenses chaînes de collines ou montagnes de sable, que l'on trouve tout le long de la côte du pays de Suze ou de celui

Digitized by Google

de Maroc, près du bord de la mer. Ces amoncellemens sont dans plusieurs endroits si considérables, qu'ils ont formé de nouvelles bornes à l'océan, au-delà de ses anciennes limites qui ont été évidemment baignées par les eaux de la mer à une époque antérieure. L'espace intermédiaire entre ces anciennes et les nouvelles côtes étant rempli de petites collines de sable mouvant, fournit, selon moi, une démonstration sans réplique de l'origine des sables qu'on trouve sur cette partie du Désert.

Quelques auteurs ont supposé qu'il y avoit dans le grand Désert de l'ouest des endroits fertiles où la terre étoit cultivée; mais je regarde la chose comme impossible. Tout le Désert n'étant formant qu'un vaste plateau ou plaine unie, ne peut produire ni source, ni ruisseau, ni courant d'eau; aucun herbage ne peut croître qu'avec de la pluie: or il en tombe si rarement et le peu qui en tombe est si promptement évaporé, qu'il devient extrêmement dangereux de le traverser dans tous les temps, même avec des caravanes d'Arabes et de chameaux ainsi que le prouve la relation du voyage de Sidi Hamet, combinée avec mes propres observations. Il est très-vrai qu'il y a des parties du Désert où il croît plus de végétaux qu

dans d'autres, mais cela provient de causes naturelles. Les petites vallées ou enfoncemens qui fournissent une si chétive subsistance à ce noble animal qu'on a surnommé le vaisseau du Désert, et cela seulement par des feuilles et des broussailles du genre le plus misérable, servent de bassins pour recevoir le peu d'eau qui y tombe quelquefois. Cette eau est évaporée presque aussitôt par la chaleur ardente du soleil qui bat avec violence sur toutes les parties de la surface, qu'il brûle comme du feu; cependant, cette humidité, toute petite qu'elle est, fait naître le buisson épineux, et deux ou trois autres espèces de végétaux à piquans qui ressemblent à de mauvaises herbes. Ces plantes ne croissent que parmi le sable. Il y a dans le Désert des endroits qui produisent un arbuste dont le tronc est au bas de la grosseur de la jambe d'un homme, d'où projettent des branches qui s'étendent dans toutes les directions, à la hauteur de deux pieds seulement, sur un diamètre de quatre à cinq. Chaque branche a de deux à trois pouces de circonférence. Elles sont cannelées comme des pilastres ou des colonnes en architecture, et sont presque carrées à leur bout. Ces branches sont recouvertes de piquans aigus sur toute leur

Digitized by Google

longueur qui ont deux ou trois pouces de
gueur; il sort de ces branches, quand o
casse, une liqueur blanchâtre, d'une o
dégoûtante, et qui pique la langue comm
l'eau-forte, de manière que les chameau
veulent y toucher que lorsqu'ils ne peu
pas absolument trouver autre chose. Ce
bustes sont si nombreux en quelques end
que les chameaux ne peuvent passer que
cilement au travers, et qu'ils sont oblig
marcher en zig-zag pour éviter le contac
ces branches piquantes.

Dans plusieurs vallées, les buissons épi
fournissent quelques limaçons. On y tr
aussi de petites noix de terre qui resseml
beaucoup pour la forme et la grosseur
petits ognons. On peut voir aussi à l'o
des buissons épineux une herbe connu
Amérique sous le nom d'herbe de Be
(*shepherd's sprout*); mais ces plantes,
noix, ces herbes et toutes les autres cl
mentionnées ci-dessus ne se trouvent que
rarement. Ce sont là, au moins à ma con
sance, toutes les productions du Désert.

Plusieurs personnes ont pensé et même
que le Désert abondoit en animaux venir
et en bêtes féroces; je peux certifier

Digitized by Google

vérité que nous n'y en avons point rencontré; et d'ailleurs comment pourroient-ils exister sur un sol infécond et manquant d'eau, à moins qu'ils ne soient en la compagnie de l'homme pour le soigner et fournir à leurs besoins : je n'y ai vu que l'autruche ; et je suis encore à concevoir comment ce bipède peut exister sans eau douce, et comment il peut se procurer les choses nécessaires à son existence. Il n'y avoit ni quadrupèdes, ni oiseaux, ni reptiles dans l'intérieur de cette affreuse solitude ; mais sur la lisière du Désert, où croissent des végétaux, et où l'on peut se procurer de l'eau avec assez de facilité, nous vîmes de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, et quelques-uns de ces animaux légers et élégans qu'on appelle *gazelles*, détalant au travers des collines de sable et près des abreuvoirs ou puits. On y voit aussi de temps à autre paroître quelques tigres.

Telle est le grand Désert de l'ouest, ou Zaharah, qui ne peut offrir le sujet que d'une description aussi triste et aussi aride que son affreuse surface. Quant à son étendue, on peut consulter la carte.

Presque toutes les parties de ce vaste Désert sont habitées par différentes tribus d'Arabes,

Digitized by Google

qui ne vivent absolument que du lait de l
chameaux, et qui errent de vallée en val
voyageant presque tous les jours afin
trouver de quoi donner à manger à leurs
meaux, et par là de quoi se nourrir eux-mêr
Ils vivent dans des tentes faites d'une ét
ou toile tissue avec le poil du chameau
tirent ce poil à la main, et le filent avec
fuseau : ils le cordonnent en rond, en le fil
avec le pouce et le premier doigt de la n
droite: ils en tiennent un paquet dans la n
gauche, et lorsqu'ils en ont tiré un brin
fil suffisamment long en faisant descendr
fuseau jusqu'à terre, ils le pelotonnent ens
sur une pelote ronde, et se remettent à
un autre brin de la même manière. Ils
doublent et les cordonnent ensuite à la n
jusqu'à ce que ce fil soit aussi gros qu'
plume à écrire. Lorsqu'ils en ont une quan
suffisante de filé, et qu'ils sont convenus
s'arrêter deux ou trois jours en quelque
droit (ce qu'ils font toujours quand ils tr
vent quelque part de quoi donner à man
à leurs chameaux), ils enfoncent en t
deux rangs de chevilles, en lignes parall
assez larges pour une toile à tente, c'est-à-
à environ deux pieds et demi de dista

Digitized by Google

Alors ils roulent le poil filé autour des chevilles, et commencent à le tisser en faisant couler un morceau de bois fait en forme d'épée au travers de ces poils, un fil dessus, et un fil dessous, à peu près de la manière dont on fait une rentraiture. Les Arabes ne marchent jamais sans avoir avec eux ces morceaux de bois longs et plats, dont il paroît qu'ils font usage de temps immémorial. Ils resserrent ensuite ces tissus avec la main, et après avoir retiré l'épée de bois en la tournant de côté, ils tirent fortement ce tissu à eux afin d'en assurer la trame, l'aplatissent après en le battant avec le plat de ce même morceau de bois. Ils font ainsi un tissu de toute la longueur dont ils veulent que soit la tente, et roulent les pièces ou les bandes jusqu'à ce qu'il y en ait assez de faites pour finir une tente. Ce doit avoir été là, selon moi, la première manière de tisser dont on a fait usage dans le monde, et l'idée en est venue, j'imagine, à l'aspect de l'écorce du cocotier, ainsi que je l'ai fait observer précédemment. La tente est cousue alors avec la même espèce de fil, au moyen de trous faits avec un poinçon de fer. Lorsqu'elle est cousue à une largeur convenable, c'est-à-dire de six à huit lés, ils

Digitized by Google

lui font quatre œillets aux quatre bouts et deux de chaque côté, en attachant à la toile de petits bâtons crochus. Lorsqu'ils sont au moment de dresser la tente, ils commencent par bien l'étendre par terre, en tirant fortement les cordes qui l'attachent, et enfonçant en terre une forte cheville pour chaque corde, ce qu'ils font au moyen d'une pierre polie et dure qu'ils portent toujours avec eux pour leur servir de marteau. Alors se glissant sous la tente et l'élevant, ils placent au milieu un bloc de bois dont le haut est arrondi en forme d'écuelle, et y établissent le piquet dans un trou fait exprès, et levant ce piquet debout, la tente se trouve solidement fixée à sa place. Lorsque la tente est élevée, on roidit toutes les cordes qui la retiennent, au nombre de dix, et qui sont faites ou de poil ou de peau de chameau, de manière que la tente est suspendue, sous la forme d'un parasol oblong, à deux pieds de terre ou environ. Dans le jour ils relèvent le côté sud de leurs tentes (car sur le Désert elles sont toujours dressées faisant face au sud) avec deux petits montans fixés sous les cordes qui les appuient de ce côté-là, de manière qu'ils peuvent y entrer en se baissant. Cette

Digitized by Google

tente sert d'abri à toute la famille. Chaque famille a une natte qui sert de lit pour tous. Ils couchent dessus pêle-mêle, enveloppés seulement dans leur haïck ou couverture, quand ils en ont; si non, ils se couvrent d'une peau qu'ils portent autour de leurs reins, et se tiennent très-près les uns des autres pour se garantir de l'effet des vents froids qui soufflent pendant la nuit sous leurs tentes. Les enfans couchent entre les grandes personnes; ils ont la tête au niveau des pieds et quelquefois même plus bas. Leur longue et épaisse chevelure qui n'est jamais peignée, et qui ressemble à un faubert de laine à balayer, leur sert d'oreiller. Une famille consiste ordinairement dans le père, une femme, et quelquefois plusieurs, et leurs enfans non mariés (on peut calculer généralement quatre par famille, quoique quelquefois il y en ait de six à huit), et dans leurs esclaves, qui sont noirs.

Les Arabes riches ont un, deux ou trois esclaves, mâles et femelles. On leur permet de coucher sur la même natte que leurs maîtres et leurs maîtresses, et on les traite à tous égards comme les enfans de la famille, pour la nourriture, l'habillement, etc. Cependant ils n'ont pas la permission de se marier ni de cohabiter avec

Digitized by Google

toute la famille. Ch
ui sert de lit pour la
e – mêle, enveloppe
ck ou couverture. I
s se couvrent d'un
r de leurs reins.
s uns des autres pa
vents froids qui s
leurs tentes. Les
andes personnes; ils
eds et quelquefois
ue et épaisse che
gnée, et qui resse
ne à balayer, le
e consiste ordinaire
ume, et quelquefois
is non mariés (ou
nt quatre par fam
y en ait de six à hu
, qui sont noirs.
ont un, deux ou
melles. On leur pe
e natte que leurs ma
on les traite à tous ég
famille, pour la no
. Cependant ils n'ont
ier ni de cohabiter a

les femmes arabes, sous peine de mort. sont obligés de prendre soin des chameau de les suivre, et de faire tous les gros vrages, tels que procurer de quoi faire le etc. etc.; mais ils ne veulent pas obéir femmes, et ils lèvent la voix encore plus h que leurs maîtres ou leurs enfans quand disputent, et alors on les regarde comme bons gaillards. Ils se marient avec des p sonnes de leur couleur pendant qu'ils s esclaves, mais il faut qu'ils aient pour cela permission de leurs maîtres, et leurs enf restent esclaves. Après qu'un esclave a se fidèlement son maître pendant long-tem ou lorsqu'il lui a rendu quelque service ess tiel, ou lui donne la liberté. Il jouit alors de t les priviléges dont jouissent les Arabes libr et se peuvent marier dans une famille arabe, qu'ils ne manquent jamais de faire. Ils s'ide fient ainsi avec les familles de la tribu d laquelle ils étoient esclaves, et peuvent a le temps en devenir chefs. Les nègres sont général actifs et braves; on leur inflige ra ment le fouet. Ceux qui conduisent les c meaux ne se font pas de scrupule de traire femelles quand ils ont soif; mais ils prenn bien soin qu'on ne les voie pas. Ils sont ex

Digitized by Google

ment adroits, et voleront à leurs maîtres et à tout autre, tout ce qu'ils pourront attraper à boire et à manger. Quand on les surprend à voler, on ne fait que les menacer et leur promettre le fouet pour la première fois. Le père de famille en est le chef absolu à tous égards, quoiqu'il ne punisse que rarement. Ses femmes et ses filles sont regardées comme de pures esclaves, soumises à ses volontés ou à ses caprices : aussi cherchent-elles et saisissent-elles toutes les occasions de le tromper ou de le voler. Il donne à chacun le lait de sa propre main, et personne n'ose y toucher qu'il n'ait été ainsi partagé et distribué. Il est toujours présent quand on trait les femelles des chameaux, il y aide personnellement, et il met alors le lait dans une grande écuelle ou bassin de bois, qui quelquefois est dans la famille depuis des siècles. Quelques-unes de ces écuelles sont assez grandes pour contenir cinq gallons ou vingt bouteilles. Très-souvent elles sont fendues dans tous les sens, et les parties fendues, sont raccommodées et liées ensemble par de petites feuilles de fer clouées et rivées en fer l'une sur l'autre à chaque bout. Tout le lait est jeté dans la grande écuelle; alors si le bon père juge qu'il y en a suffisam-

ment pour que tout le monde puisse en boi
un bon coup à la ronde, il prend une peti
jatte (ils en ont ordinairement trois ou quat
de cette espèce), et après l'avoir lavée c
frottée avec du sable, il commence à di
tribuer le lait, en donnant une portion égale
chaque personne faite, et aux enfans à pr
portion de leur grandeur, le mesurant exa
tement, et ne prenant pour lui-même que
juste portion. S'il en reste un peu (ce q
arrive rarement chez ceux parmi lesquels
vécus), il le fait mettre dans une outre po
être servi à boire le lendemain à midi. S
n'y a pas assez de lait pour que chacun
ait un bon coup à boire, le vieillard ver
de l'eau dans le bassin jusqu'à la hautei
d'une marque faite exprès, et il partage
distribue alors ce breuvage à la ronde de
manière que je viens de rapporter.

On lâche les chameaux dès le grand matin
et on ne les ramène qu'à la brune; alors c
les fait coucher tout près de la tente de le
maître, la queue tournée vers l'entrée. Lor
qu'ils ont la jambe pliée en deux après s'êt
accroupis, on leur passe autour de la jointu
du genou une corde doublée avec un grai
nœud coulant à un des bouts; et comme

resserre ce nœud, il en résulte que le chameau est tenu par cette entrave de manière à ne pas pouvoir se lever pour s'en aller, n'ayant l'usage que de trois de ses jambes. On fixe aussi cette espèce d'attache au genou des vieux chameaux qui conduisent le troupeau; et les autres restent tranquilles quand leurs chefs de file sont attachés. On les laisse accroupis de cette manière jusque vers minuit; alors ils ont eu le temps de se reposer, et le lait a eu celui de descendre dans les poches ou mamelles. On défait alors le nœud coulant, et aussitôt qu'ils se lèvent, on desserre le filet qui couvre les mamelles pour empêcher les petits de téter leurs mères, et d'en consommer le lait. Ce filet est attaché à des cordes qu'on passe par dessus le dos du chameau, et que l'on noue ensemble. Dès que le chameau est trait, on remet le filet avec soin, et l'on fait de nouveau coucher l'animal à la même place. Ils y dorment jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Alors on les fait tous lever; on en tire encore un peu de lait; on laisse les petits sucer le reste, et l'on rattache ensuite le filet pour ne le détacher ou relâcher que la nuit suivante. Pendant que le chef de la famille est occupé à traire les chameaux, ou à faire téter

Digitized by Google

les petits, aidé par tous ses garçons, la femme et les filles défont la tente et la ploient. Elles choisissent les chameaux qui doivent porter tout le bagage, et les font approcher; alors elles les font agenouiller, et elles chargent sur leurs dos leurs tentes et tous leurs autres effets. Quand c'est fait, elles prennent un panier de peau ou de cuir, d'environ quatre pieds de large, et le fixent, comme une espèce de selle, sur le dos de celui des chameaux qui est le plus doux et le plus apprivoisé. Les femmes y placent les vieillards, celles d'entr'elles qui ne peuvent pas marcher et les petits enfans. Souvent elles s'y placent elles-mêmes, et se mettent en marche suivant leur ancienne coutume. Les femmes sont chargées particulièrement de prendre soin du bagage, des chameaux qui le portent, et des enfans. Les autres chameaux sont soignés par leurs esclaves, quand ils en ont, et dans le cas contraire, par les jeunes garçons; on les garde jusqu'à la nuit dans les endroits où on trouve des broussailles à leur faire brouter. Le vieillard, ou chef de la famille, va en général toujours en avant des femmes et du bagage. Après avoir indiqué à celles-ci la route qu'elles doivent suivre, il part au grand trot, sur son chameau, le fusil à la

Digitized by Google

main, et va jusqu'à ce qu'il trouve un endroit convenable pour y dresser sa tente. Il en donne alors connoissance à sa femme, qui ne perd pas un moment pour se rendre sur le lieu, décharge les chameaux et les lâche. Alors elle dresse sa tente, y met tout les ustensiles du ménage, ôte les petits cailloux, étend la natte, arrange ses écuelles, suspend les peaux qui contiennent l'eau sur une espèce de châssis ou chevalet qui se replie, etc. Ils partent le matin, long-temps avant le lever du soleil, et font leur calcul de manière à pouvoir dresser leur tente sur les quatre heures de l'après-midi, s'ils peuvent trouver un endroit convenable; autrement, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Lorsqu'une famille part, la totalité de la portion de la tribu qui réside dans le voisinage voyage avec elle. J'ai souvent vu de cinq cents à mille chevaux, formant un seul troupeau, suivre tous la même route, et je n'étois pas peu surpris de voir avec quelle facilité leurs maîtres les distinguoient et les séparoient de la masse du troupeau. Chacun connoît ses chameaux, même les plus petits. Quelquefois ils marchent de compagnie pendant une demi-journée; alors ils se séparent en quelques minutes;

Digitized by Google

à ce qu'il trouve
y dresser sa tente
pissance à sa femme
oment pour se
les chameaux et les
tente, y met tout les
e les petits caillou
ses écuelles,
ient l'eau sur
ilet qui se replie,
ong-temps avant le
leur calcul de
ur tente sur les
idi, s'ils peuvent
ble; autrement,
plus tard. Lorsqu
lité de la portion
ns le voisinage
t vu de cinq cents à
seul troupeau,
, et je n'étois pas
uelle facilité leurs ma
s séparoient de la
connoît ses chameaux
uelquefois ils marche
une demi-journ
n quelques minut

chacun suit sa route particulière; mai
dressent en général leurs tentes à peu de n
les uns des autres. Aussitôt que le lieu
campement est convenu entr'eux, les hom
vont sur leurs chameaux et le fusil à la m
pour reconnoître le terrain, et voir s'ils
des ennemis dans le voisinage.

Le matin, quand ils se lèvent, la prem
chose qu'ils font est de traire les chameau
de faire téter les petits; ils s'occupent en
de leurs prières, qu'ils font de la manière
vante: d'abord, ils cherchent un petit ter
sablonneux; quand ils en ont trouvé un, i
dépouillent de leurs vêtemens, et prennen
sable dans les deux mains. Ils se frottent a
ce sable le visage, le cou, les bras, les jambe
toutes les parties du corps, excepté le dos q
ne peuvent pas atteindre. Cette cérémonie
minée, leur ablution avec du sable tenant
de celle avec de l'eau, ils se lèvent la face t
née vers l'orient. Ils se revêtent aussi proprer
qu'ils le peuvent, de leurs couvertures ou
leurs peaux; ils lèvent les yeux au cie
baissent ensuite la tête. Ils s'inclinent deux
jusqu'à mi-terre, en criant chaque fois à h
voix : *Alla Houakibar*. Ils se mettent alo
genoux, et s'appuyant sur les mains, ils

Digitized by Google

clinent la face tournée contre la terre, et font leurs adorations deux fois consécutivement. Alors, étant encore à genoux, ils se prosternent en avant, presque à toucher la terre, en répétant : *Hi el Allah Sheda Mohammed Rasool Allah !* Se relevant alors, ils disent de nouveau : *Allah Houakibar*, deux ou trois fois ; et voilà comme ils prient Dieu ordinairement quatre fois par jour. Ce n'est pas tout encore. Au lever du soleil, ils supplient le Tout-Puissant de leur envoyer de la pluie pour rafraîchir la terre ; de faire croître de la pâture pour leurs chameaux ; de les prendre sous sa protection spéciale, eux, leurs familles et leur tribu ; de les enrichir des dépouilles de leurs ennemis, et de confondre et détruire tous ceux qui cherchent à leur faire du mal. Ils remercient le Tout-Puissant de ses miséricordes passées, de leur avoir accordé sa protection, et donné la nourriture et le vêtement. Ils répètent ensuite partie d'un chapitre du Koran, dans lequel les prétendues promesses de Dieu aux fidèles sont révélées par le prophète ; et à chaque verset ils font entendre le refrain : *Hi el Allah!* ce qui veut dire : « Dieu est grand et Mohammed est son saint prophète. » Le temps de leurs prières est, le matin avant le lever

Digitized by Google

du soleil, vers midi, au milieu de l'après-midi, au coucher du soleil, et environ deux ou trois heures après le soleil couché; ce qui fait cinq fois par jour, se lavant toujours avant de prier, au moins le visage et les mains quand ils ont de l'eau. Lorsqu'ils ne peuvent pas se procurer d'eau, ce qui est toujours le cas pour ceux qui habitent le Désert, ils font leurs ablutions avec du sable. Lorsque Mohammed, leur prophète, arriva avec une armée sur les déserts d'Arabie, il trouva qu'il n'y avoit point d'eau pour ses ablutions, ni pour ceux qui le suivoient; cependant il avoit annoncé dans ses lois que les ablutions étoient une cérémonie indispensable. Un nouveau chapitre de la révélation vint bientôt le tirer d'embarras, et il ordonna à son monde de se servir de sable partout où il seroit impossible de se procurer de l'eau. On voit dans le neuvième chapitre du livre des Nombres, que Moyse, dans un dilemme semblable, trouva nécessaire de demander au Seigneur un nouveau commandement sur un sujet particulier.

Les Arabes ne manquent jamais de se laver, quand ils le peuvent, avant de manger. De même aucune affaire ne peut les détourner de l'observation scrupuleuse de leurs cérémonies

Digitized by Google

religieuses; et quant aux temps particuliers que je viens de dire, lorsqu'ils voyagent, même dans la plus grande hâte, et qu'ils voient que le moment de la prière est arrivé, tout s'arrête, ils font accroupir les chameaux, et ils remplissent ce qu'on les a appris à regarder comme un devoir indispensable, ajoutant aux prières accoutumées une prière particulière pour demander à Dieu de vouloir bien les diriger dans la véritable route, de les conduire au puits, et auprès de frères qui pratiquent l'hospitalité à leur égard, qui les nourrissent, et ne les laissent pas périr loin des hommes; de les enrichir de nombreuses dépouilles, et de les délivrer de tous ceux qui sont en embuscade pour leur faire du mal. Quand leurs prières sont finies, ils remontent sur leurs bêtes, le cœur content, et continuent leur route en animant leurs chameaux par des chansons, vives, quand ils veulent les faire aller au trot; un peu plus lentes et plus solennelles, quand ils veulent les faire aller seulement au pas.

Les Arabes qui habitent le grand Désert de l'ouest ont environ cinq pieds sept à huit pouces de haut; ils sont droits et bien proportionnés, quoique maigres. Leur teint est olivâtre foncé : ils ont l'os de la joue élevé, le

Digitized by Google

nez aquilin (ces traits sont fort prominens chez eux); les joues flasques, les lèvres peu épaisses, le menton rond, les yeux noirs, vifs et intelligens, de longs cheveux noirs épais et gros. Les hommes se les coupent avec leurs couteaux à la longueur de six ou huit pouces, et les laissent pointer hors de leur tête, dans la direction qu'ils veulent prendre naturellement. Ils portent tous de longues barbes; et peuvent supporter la faim, la soif, la misère et les fatigues, probablement mieux qu'aucun autre peuple sur la terre. Leur habillement ne consiste en général que dans une pagne de toile ou d'étoffe grossière, tissue avec des poils de chameau; ils se l'attachent autour des reins, et elle leur pend presque jusqu'aux genoux; ou bien dans une simple peau de chèvre attachée de manière à couvrir leur nudité, et rien de plus.

Les riches Arabes, dont le nombre est fort petit, portent une espèce de chemise sans manches, de toile ou de cotonnade, qui leur descend de l'épaule aux genoux. Quelques-uns d'eux ont, outre cela, un haick ou couverture de laine, d'environ quatre pieds de largeur, sur quatre verges de longueur, dont ils s'enveloppent tout le corps : ils tirent

Digitized by Google

ces haicks et ces chemises de cotonnade bleue de l'empire de Maroc, en échange contre du poil de chameau et des plumes d'autruche, seules marchandises qu'ils aient à donner en échanges. Les femmes arabes sont petites et maigres; leurs traits sont beaucoup plus durs et plus laids que ceux des hommes. Elles ont de longs cheveux noirs, qu'elles tressent et relèvent en touffe sur leur tête, où elles les rattachent avec des épines. Elles ornent en général leur cou de chapelets ou colliers de graines noires, et un os blanc, en forme de cercle de trois pouces de diamètre, soutient leur chevelure : leurs poignets et leurs pieds sont garnis de ces mêmes graines noires. Elles ont aussi elles, comme les hommes, l'os de la joue très-prominent; le visage et les lèvres très-minces, et la lèvre supérieure toujours relevée par les deux dents œillères. Elles prennent grand soin de faire projeter ces deux dents en avant de la ligne de leurs autres dents de la mâchoire supérieure, qui sont aussi blanches et aussi nettes que de l'ivoire. Elles ont les yeux ronds, noirs, très-expressifs et extrêmement beaux, surtout les jeunes femmes, qui sont en général grasses et lascives. Elles portent un habillement fait d'une etoffe grossière de poil

Digitized by Google

de chameau, qu'on fabrique de la manière que j'ai déjà dit pour leur toile à tentes. Cet habillement leur couvre l'épaule, en laissant les bras et le sein à découvert. Il est cousu par les côtés, et tombe presque jusqu'aux genoux. Elles y font, du côté de la peau, un pli en forme de sac, à la hauteur de leurs épaules, dans lequel elles portent leurs petits enfans. Chez les femmes d'un moyen âge, le sein devient si long, si flasque et si pendant, que lorsqu'elles sont en marche elles n'ont pas d'autres peines à prendre pour nourrir leurs enfans qu'elles portent sur le dos, que de se jeter les mamelles par-dessus l'épaule, de manière à ce que l'enfant puisse y appliquer les lèvres.

Elles sont très-sales dans leurs personnes; elles ne se nettoient pas même en se frottant avec du sable: aussi sont-elles généralement couvertes de vermine. Les mauvais traitemens continuels et les travaux grossiers auxquels elles sont assujéties, ont flétri chez elles cette fleur de délicatesse, de sensibilité et de compassion qui est si naturelle à leur sexe, et les ont transformées en créatures sans pitié et dépourvues de sentimens; aussi leur conduite envers moi et mes compagnons d'infortune fut-elle toujours portée au dernier degré de bru-

Digitized by Google

talité, et prouva que tout sentiment humain et généreux étoit éteint chez elles.

Tous les Arabes vont pieds nus. Les enfans, mâles et femelles, courent entièrement nus, lorsqu'ils n'ont pas encore atteint l'âge de puberté; c'est cette exposition au soleil dès leur enfance qui est la première cause de leur couleur noire. Tous les mâles sont circoncis à l'âge de huit ans, non comme cérémonie religieuse, mais parce qu'on a trouvé que c'étoit une opération nécessaire pour empêcher une maladie particulière au climat. Les hommes sont vifs, actifs et intelligens, et beaucoup plus, en les prenant en masse, qu'aucune autre collection d'hommes que j'aie jamais rencontrés dans les différentes parties du monde que j'ai visitées. Ils sont seigneurs et maîtres dans leurs familles, et très-sévères et même cruels envers leurs femmes, qu'ils traitent comme de vraies esclaves, et ne leur accordent en paroles et en actions, pas même autant de liberté qu'à leurs nègres. Ils les regardent comme des créatures sans âme, et conséquemment ils ne leur permettent pas de se joindre à eux dans leurs dévotions, mais ils les tiennent constamment occupées à faire de gros ouvrages, et leur permettent rarement de se mêler à la conversation quand ils causent entr'eux.

Digitized by Google

L'Arabe est rempli d'ardeur, brave, avare, rapace et vindicatif; et, quelque étrange que puisse paroitre la chose, il est, en même temps, hospitalier et compatisssant. Il est fier de pouvoir maintenir son indépendance, quoique sur un désert affreux, et il méprise ceux qui sont assez vils et assez dégradés pour se soumettre à aucune autre puissance qu'à celle du Très-Haut; il marche la tête haute, maître unique et absolu de tout ce qu'il possède, toujours prêt à le défendre, et se croit le plus heureux et le plus savant des hommes, étant persuadé qu'il conserve la tradition de ses pères depuis des milliers d'années. Il regarde tous les autres hommes comme au-dessous de lui, et indignes de son attention, si ce n'est comme marchandise. Il se contente, pour nourriture, du lait de ses chameaux, qu'il prend bien soin d'élever, et il ne cesse de remercier Dieu de ses bontés infinies pour lui. Ils se regardoient autant supérieurs à moi et à mes compagnons, en intelligence et en connoissances acquises, que le superbe colon des Indes occidentales se croit supérieur au plus chétif nègre bossal qui arrive enchaîné de la côte d'Afrique. Ils ne punissent jamais leurs enfans mâles, mais les filles sont battues sans pitié. Les hommes n'é-

Digitized by Google

toient jamais cruels à notre égard que quand ils nous croyoient entêtés, et nous donnèrent toujours, plus ou moins, de ce qu'ils avoient eux-mêmes pour subsister.

Je n'ai jamais été témoin d'un seul mariage parmi eux; mais on me dit que lorsqu'un jeune homme voit une fille qui lui plaît, il en fait la demande à son père, et elle devient sa femme sans autre cérémonie. La polygamie est permise; mais les Arabes du Désert ont bien rarement plus d'une femme, excepté les riches, qui ayant besoin de servantes, prennent une seconde femme, et quelquefois une troisième.

Ils apprennent tous à lire et à écrire: dans toutes les familles ou divisions d'une tribu, ils ont un homme destiné à enseigner les enfans. Ils ont pour cela des planchettes depuis un pied carré jusqu'à deux pieds de long, et d'environ un pouce d'épaisseur sur dix-huit pouces de largeur. C'est sur ces petites planches que l'enfant apprend à écrire avec un morceau de roseau pointu. Ils ont le secret de faire de l'encre, et même de l'encre très-noire. Lorsqu'une famille d'Arabes errans dresse ses tentes, elle fixe un endroit à part pour l'établissement d'une école, et y fait un entourage de broussailles, afin d'en écarter le vent.

Digitized by Google

Tous les garçons qui ont été circoncis, et qui sont âgés, depuis huit jusqu'à dix-huit ans, et même quelquefois de vingt, sont obligés d'y aller: on leur enseigne à lire et à écrire des versets de l'Alcoran, dont chaque famille possède un manuscrit tracé sur des peaux. Ils écrivent de droite à gauche : ils ont le plus grand soin de bien former les caractères de leurs lettres, et de faire leurs lignes très-droites. Tous les enfans moins âgés y vont aussi par amusement. On me dit que le maître ne punissoit jamais les enfans, mais qu'il leur expliquoit la signification de tout, et les amusoit en leur récitant des contes agréables et instructifs à la fois. Il leur lit ou répète des chapitres de l'Alcoran ou de quelques autres livres; car ils ont aussi un grand nombre de poëmes, etc. écrits aussi sur des peaux. Lorsque les petites planches d'école sont couvertes d'écriture, alors ils l'effacent en la frottant avec du sable, et ils recommencent. Ils font leurs calculs avec les neuf chiffres, qui sont maintenant en usage parmi toutes les nations de l'Europe et en Amérique; ils furent extrêmement étonnés quand ils s'aperçurent que je connoissois ces chiffres, et que j'en savois l'usage; ils se disoient alors l'un à l'autre: « Il faut que cet

homme ait été l'esclave de quelque marchand arabe qui lui aura appris la manière de se servir des chiffres arabes, malgré sa loi, à moins que ce ne soit un bon homme et un vrai croyant. Les planchettes sur lesquelles ils écrivent, paroissent leur servir depuis des siècles; elles ont été fendues en plusieurs endroits, et on les a rattachées avec de petites plaques de fer appliquées par-dessus et par-dessous, et rivées l'une snr l'autre avec des clous du même métal. Ces plaques, ainsi que leurs haches grossières, dont chaque famille en possède une, sont faites de fer trempé par les forgerons qui appartiennent à chaque tribu, et qui voyagent avec elle. J'en ai vu plusieurs à l'ouvrage. Ils brûlent du menu bois dont ils font du charbon, et le portent avec eux à dos de chameau. Leur enclume est faite d'un morceau de fer d'un pied de longueur et pointu à l'un des bouts. Ils l'enfoncent en terre par ce bout, quand ils veulent travailler dessus. Le haut de cette enclume peut avoir six pouces carrés. Ils font leur feu dans un petit trou creusé en terre à cet effet, et ils se soufflent au moyen de deux peaux fixées d'une manière assez curieuse. Tandis que l'une se remplit d'air, ils soufflent avec l'autre, se

tenant debout entre les deux; une main d
côté, une main de l'autre, ils baissent ou lèv
ces peaux à volonté. Au moyen d'un mart
assez grossièrement fait, d'une enclume, et
fers rouges pour faire des trous, il fabri
les selles dont ils se servent, et font des espè
d'aiguilles, des couteaux, et de petites hach
dont le tranchant est encore brut. Cette fo
peut se transporter sans le plus léger embar
de manière que les Arabes du Désert, e
mêmes, sont mieux pourvus à cet égard
ne l'étoient les Israëlites, au temps de S
leur roi. (Samuel, chap. XIII, verset 19 à 2
« Alors il n'y avoit pas de forgerons d
toute la terre d'Israël; car les Philistins dir
Il faut empêcher que les Hébreux ne
fassent des épées ou des lances. »

Pendant tout le temps que je fus dan
Désert, je n'aperçus, parmi les Arabes
cune espèce de maladie ni d'incommodité.
ne vis pas le moindre symptôme d'infirm
et il me parut qu'ils vivoient jusqu'à un
très-avancé. Il y avoit trois personnes ap
tenantes à la tribu dans laquelle j'étois escl
(deux vieillards et une femme), qui, d'a
leur apparence, étoient bien plus vieux
tout ce que j'avois vu auparavant. Ces hom

Digitized by Google

et cette femme avoient perdu tous les cheveux qu'ils avoient sur la tête, ainsi que la barbe et tous les poils du corps. Leur chair s'étoit entièrement fondue, et leur peau sembloit avoir été desséchée et tendue sur leurs muscles et leurs os, comme des momies égyptiennes. Leurs yeux étoient éteints, ayant totalement fondu dans leur orbite, dont les os n'étoient recouverts que par les paupières. Ils avoient perdu l'usage de leurs membres, et paroissoient privés de tous leurs sens, de manière que le jour qu'ils rendront le dernier soupir, il suffiroit, selon moi, de leur ôter les entrailles pour en faire des momies parfaites, sans aucune autre préparation; car d'après leur extérieur, on pourroit croire qu'il n'y avoit pas dans leur corps assez d'humidité pour engendrer la corruption. Je fus convaincu que l'aspect d'êtres semblables (probablement dans les déserts de l'Arabie), a pu donner aux anciens égyptiens la première idée de faire sécher et de conserver les cadavres de leurs amis et parens. Les peuples civilisés peuvent venir chez ces hommes de la nature, pour prendre des leçons de piété filiale et de bienfaisance. Les vieillards reçoivent toujours le lait les premiers; et même une plus grande portion

avoient perdu tous les
ur la tête, ainsi que l
n corps. Leur chair
lue, et leur peau
hée et tendue sur leur
nme des momies
ient éteints, ayant tou
orbite, dont les
par les paupières
leurs membres,
tous leurs sens, de
rendront le dernier
oi, de leur ôter les
momies parfaites,
; car d'après leur
e qu'il n'y avoit
l'humidité pour
fus convaincu que
(probablement
), a pu donner aux
ière idée de faire
cadavres de leurs
s civilisés peuvent
la nature, pour
filiale et de bienfaisa
vent toujours le
ne plus grande

que celle du chef de la famille, lorsqu'ils
réduits pour la quantité. Toutes les fois qu
famille se mettoit en marche, on prépa
d'abord un chameau pour le vieillard, en
çant une espèce de panier sur le dos
l'animal; on mettoit ensuite dans ce panier,
des peaux, ou des substances molles, afin
y fût à son aise; soulevant après cela le
homme, ils le plaçoient avec soin dans le
nier avec un enfant ou deux à ses côtés, p
prendre soin de lui et le soutenir pendan
marche, tandis qu'il sembloit assis sur le
meau plus par habitude que par choix. Au
tôt qu'ils s'arrêtoient pour dresser les ten
ils descendoient le vieillard de son chame
et ils lui donnoient alors ou de l'eau ou du
à boire, car ils prennent toujours soin
garder un peu pour cet objet particulier. L
que la tente étoit dressée, on l'y faisoit en
avec soin, et on le plaçoit sur la natte pou
faire dormir. La voix de cet homme étoit fo
et chevrotante. Le vieillard remarquable
je parle appartenoit à une famille qui dres
toujours sa tente à côté de la nôtre; de s
que je pus voir, pendant plusieurs jours
manière dont on le traitoit, qui étoit const
ment la même.

Digitized by Google

Après que j'eus été racheté à Mogadore, je demandai à mon ancien maître, Sidi Hamet, quel âge il supposoit qu'avoit ce vieillard; il me répondit, environ huit *zilles*, ou siècles arabes. Or un siècle arabe ou zille, est de quarante années lunaires de douze lunes chaque; de manière que par ce calcul, il auroit été âgé de près de trois cents ans. Il me dit encore qu'il étoit très-commun de trouver dans les différentes parties du grand Désert, des Arabes âgés de cinq zilles, conservant toutes leurs facultés, et qu'il en avoit vu un grand nombre de l'âge de sept à huit zilles. Il ajouta que mon vieux maître, de qui il m'avoit acheté, avoit vécu près de cinq zilles ou siècles, quoiqu'il fût encore plein de force et d'activité; et d'après l'apparence extérieure d'un grand nombre d'Arabes de la même tribu, il me fut impossible de douter qu'ils ne fussent pas plus âgés encore. Je lui demandai comment ils pouvoient savoir leur âge, il me répondit : « Chaque famille tient un registre de l'âge et du nom de ses enfans, qu'elle garde toujours, et qu'elle serre dans le même sac où elle conserve un exemplaire de l'Alcoran. » Je lui dis que dans les autres parties du monde, il étoit rare de voir les individus parvenir à l'âge de deux zilles et

s été racheté à Mogad
ancien maître, Sidi
soit qu'avoit ce vieil
viron huit zilles, ou
e arabe ou zille, et
res de douze lunes
r ce calcul, il auroit
ats ans. Il me dit encor
de trouver dans le
grand Désert, des
s, conservant toute
avoit vu un grand
uit zilles. Il ajouta que
ui il m'avoit acheté, s
zilles ou siècles, quoi
rce et d'activité; et d'
are d'un grand nom
tribu, il me fut impos
ssent pas plus âgés en
ment ils pouvoient
ondit : « Chaque fa
l'âge et du nom de
toujours, et qu'elle
elle conserve un exa
Je lui dis que dans
de, il étoit rare de
à l'âge de deux zilles

demi ; mais il n'en voulut rien croire ; il
que c'étoit un conte.

« Les Arabes qui habitent le Désert (d
ne subsistent que du lait de leurs chame
C'est le lait d'un animal auquel nous a
donné le nom de Sacré, et il fait vivre l
temps. Ceux qui ne prennent que cette n
riture, n'ont ni maladies, ni infirmités, et
particulièrement favorisés du ciel : mais
menez ces mêmes hommes hors du Déser
qu'ils vivent de viande, de pain et de fr
ils deviendront alors sujets à toute espèc
maladies et de peines. Quand ils seront jeu
ils ne vivront tout au plus que deux zill
demi (cent ans), tandis qu'un grand nor
mourront très-jeunes, et il n'en vivra pa
dixième, hommes ni femmes, jusqu'à
d'un zille. Moi-même, ajouta-il, je me
toujours bien portant, lorque je ne vis qu
lait de chameau, même quand je n'en
avoir que la moitié de ce qu'il me faud
car alors, je suis fort et puis supporter le ch
le froid, la fatigue, beaucoup mieux
quand je vis de viande, de pain et de fi
et que j'ai de l'eau fraîche en abondanc
je pouvois toujours avoir autant de lai
chameau que j'en pourrois boire, je ne

Digitized by Google

drois plus goûter de viande de ma vie; mais j'aime beaucoup le pain et le miel. » Cet exposé de la part d'un Arabe, qui étoit mon ami, et qui m'avoit conservé la vie, qui avoit traversé le Désert dans tous les sens; qui, pour un Arabe, étoit un homme instruit, et sur la véracité de qui je pouvois compter, cet exposé, dis-je, joint aux observations que j'avois été personnellement dans le cas de faire, me confirme pleinement dans l'opinion qu'il y a, sur cette immense étendue du Désert, des centaines et des milliers d'Arabes, qui vivent réellement jusqu'à l'âge de deux cents ans de notre calendrier. Voici les raisons qui m'y font croire, indépendamment de celles que j'ai déjà données :

Premièrement, que depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort, ils vivent d'une manière régulière;

Secondement, qu'il n'y a point de variation dans leur nourriture, qui est de l'espèce la plus pure et la plus nutritive, et ne peut leur causer aucune de ces maladies qui proviennent de mauvaises digestions;

Troisièmement, que le climat sous lequel ils habitent, quoique chaud, est parfaitement sec, et doit conséquemment être sain pour ceux qui y sont nés;

Digitized by Google

de viande de ma vie; pain et le miel. » Cet rabe, qui étoit mon u rvé la vie, qui avoit ins tous les sens; qui, a homme instruit, et q ouvois compter, cet exp observations que j'avo ans le cas de faire, m dans l'opinion qu'il y a ndue du Désert, des iers d'Arabes, qui m l'âge de deux cents a Voici les raisons qui damment de celles qu

que depuis le jour de lui de leur mort, ils me ière;

'il n'y a point de variat e, qui est de l'espèce nutritive, et ne peut s maladies qui proviend ions;

ue le climat sous lequel and, est parfaitement sa nt être sain pour ceux q

Quatrièmement, que dans leur vie errante ils ne sont jamais soumis à de pénibles travaux corporels, et que leurs mouvemens journaliers leur font faire un exercice suffisant pour procurer aux fluides la circulation nécessaire qu'ils ne goûtent jamais de vin, ni d'aucunes liqueurs spiritueuses, articles qui non-seulement leur sont rigoureusement défendus par leur religion, mais qu'ils ne pourroient même pas se procurer.

Je ne suis pas docteur en médecine, et je ne puis conséquemment me livrer à aucune discussion savante sur cette matière; je ne donne ici qu'une opinion fondée sur les impressions que j'ai éprouvées, sans prétendre être moins sujet à errer que d'autres dans mes jugemens. On ne peut pas douter que les Arabes existoient comme une race d'hommes errans, longtemps avant le temps des Grecs; et il est très probable que déjà dans ces temps reculés ils possédoient l'art d'écrire, et avoient pour calculer le temps la même méthode qu'ils emploient encore actuellement; c'est-à-dire quarante années lunaires pour un zille ou siècle, et qu'en traduisant ou citant d'après leurs écrits, il est possible qu'on ait pris un zille pour un siècle de cent de nos années.

Digitized by Google

La tribu d'Arabes à laquelle j'appartenois possédoit en propriété quatre chevaux, ou pour mieux dire, quatre jumens. Comme elles étoient la propriété générale, on les nourrissoit de lait, et on leur donnoit l'eau tous les deux jours. C'est avec ces animaux qu'ils font la chasse de l'autruche. Voici comment ils font cette chasse : Ils commencent par convenir du jour et du lieu où elle doit se faire. Tous les chasseurs s'assemblent avant la pointe du jour, montés sur leurs chameaux, et ils entourent un certain espace de terrain, où ils calculent qu'ils trouveront des autruches. Ils placent leurs jumens et leurs cavaliers le fusil à la main, du côté du vent. Ils se rapprochent ensuite les uns des autres jusqu'à ce qu'ils fassent lever les autruches, qui se voyant entourées de tous les côtés, excepté un seul, s'enfilent au sud vent arrière, suivies par les chevaux qui, dit-on, courent extrêmement vite et pressent vivement l'autruche. Celle-ci, au bout de trois heures, perd haleine, et les cavaliers survenant la tuent à coup de fusil. Mais si ces oiseaux courent contre le vent, aucun cheval ne peut les attraper, car alors ils ne perdent pas haleine.

Après mon arrivée à Mogadore, j'entendis

parler du *heirié*, ou petit chameau du Désert, si fameux par la vitesse prodigieuse de sa course ; mais je n'ai vu aucun chameau qui différât par sa forme du chameau ordinaire; et tout ce que je peux supposer à cet égard, c'est qu'il est question d'un chameau de la même race qu'on a dressé plus particulièrement pour la course, et qu'on nourrit de lait comme les chevaux. Le chameau ordinaire peut faire aisément cent milles ou trente-trois lieues dans un jour. Un bon chameau à lait, surtout quand il est nouveau, donne environ une bouteille d'excellent lait, quand on le trait à minuit, indépendamment de ce qu'il faut pour soutenir le jeune chameau. Ce qu'on tire de lait le matin n'est que très-peu de chose, à peu près la mesure d'un demi-septier.

La plupart des Arabes sont bien armés de bons fusils de chasse français à deux coups, dont les batteries sont excellentes, de coutelas et de grands couteaux : chacun d'eux porte suspendu à son cou et pendant du côté gauche, un sac qui contient ses balles et son gros plomb. Leur grosse corne à poudre est suspendue de la même manière. Elle contient la grosse poudre dont on se sert pour charger les fusils; mais ils ont tous une petite poire à poudre

Digitized by Google

dans laquelle ils portent la poudre fine, dont ils font usage pour amorcer. Plusieurs des canons de fusil que je vis étoient usés à force d'avoir servi, et l'on en avoit bouché les trous en les soudant et en les bronzant. Ils se sont procuré une partie de leurs fusils par les bâtimens qui ont fait naufrage sur la côte du Désert; une plus grande partie encore par les caravanes qu'ils ont défaites, et d'autres enfin par la voie ordinaire du commerce avec les établissemens français du Sénégal, ou avec Tunis, Tripoli et les autres ports de la Méditerranée. Je ne vis pas un seul fusil ni batterie maure, pendant tout le temps que je fus sur le Désert; ils étoient tous fabriqués en Europe, et en général de la manufacture de Paris, avec le nom du manufacturier sur la batterie. Ils ont d'assez bonne poudre; ils prétendent savoir l'art de la fabriquer; mais ils ne savent pas en faire de fine, de manière que la poudre fine de France et d'Angleterre est fort recherchée, et ils la regardent comme un objet sans prix pour amorcer. Ils se procurent vraisemblablement leurs cimeterres et coutelas de la même manière que leurs fusils; ils sont toujours prêts à attaquer à force supérieure, et même à force égale, tant ils sont avides de pillage !

Digitized by Google

ɔortent la poudre fine
amorcer. Plusieurs de
s étoient usés à force
avoit bouché les trou
bronzant. Ils se sou
rs fusils par les bâtim
sur la côte du Dés
ie encore par les car
, et d'autres enfin par
merce avec les établis
d, ou avec Tunis, Tri
la Méditerranée. Je
ni batterie maure, pas
e fus sur le Désert; ils
Europe, et en géné
Paris, avec le nom
tterie. Ils ont d'assez
ent savoir l'art de
vent pas en faire de
ɔoudre fine de Fran
recherchée, et ils
jet sans prix pour
emblablement leurs
même manière que
s prêts à attaquer
force égale, tant ils

Leur langage est l'ancien arabe; ils le parle avec une grande facilité, et font ressortir d'u manière distinguée l'énergie et l'élégance q la caractérisent. Lorsqu'ils causent tranquill ment (et ils aiment beaucoup à causer entr'eux elle pénètre dans l'oreille comme les sons d'u excellente musique d'instrumens à vent, et el excite dans l'âme les plus douces sensation mais lorsqu'ils sont en colère, elle reten d'une manière aussi rauque que les rugiss mens du lion ou des plus furieuses bêtes féroc Ils attaquent les petites villes qui se trouve sur les deux frontières nord et sud du Dése C'est pour résister à leurs incursions que c villes sont murées. Quand ils réussissent, passent tout au fil de l'épée, brûlent les ville et rentrent dans le Désert avec leur butin.

Tel est l'Arabe du grand Désert : il e contre tout le monde, conséquemment tout monde est contre lui.

Description du Chameau, ou Dromadaire d'Arabie.

Le chameau d'Arabie, appelé par les a ciens et par les naturalistes, le Dromadaire, e peut-être l'animal le plus extraordinaire, et même temps un des plus utiles qu'il y ait da

Digitized by Google

la nature. Parvenu à toute sa croissance, il a de huit à neuf pieds de hauteur, et environ de dix à douze pieds de longueur depuis l'extrémité de son nez, jusqu'à la racine de sa queue. Il a le corps petit, comparativement à sa hauteur. La forme de son cou ressemble à celle du cou d'une oie plus que de tout autre animal, étant long et grêle. Il semble lui sortir de la partie inférieure du corps entre les jambes de devant ; il lève la tête à la hauteur de son dos, avançant le nez horizontalement, de manière que la figure est en l'air, et que l'os de son nez qui est très-élevé, est parallèle avec le haut de la bosse qu'il a sur le dos. Il a la tête petite et les oreilles courtes. Ses yeux sont de différentes couleurs, depuis le noir presque jusqu'au blanc; ils sont vifs et étincèlent d'intelligence et d'instinct; ils sont placés d'une telle manière qu'il peut voir en avant, en arrière, et de tous côtés en même temps. Sa queue est courte, et lui pend comme celle d'une vache, avec une petite touffe de poil au bout. Il a les jambes longues et minces, quoique leurs jointures soient grosses et fortes. Ses pieds sont à peu près fourchus comme ceux du bœuf, mais ils n'ont point de cornes, si ce n'est à l'extrémité de la pince. Dans les autres parties

Digitized by Google

ils sont recouverts d'une peau molle et qui cèd
La sole de ses pieds n'est pas plus épais
qu'une forte semelle de cuir. Il est en génér
d'une couleur légèrement cendrée, mais que
quefois d'un brun foncé, et d'un brun tira
sur le rouge. Il y en a plusieurs aussi marquet
de tâches ou bariolés de bandes blanches s
le front ou sur différentes parties du corps. I
poil de son corps est fin et court, comme
laine la plus fine, et en tient lieu à l'Arab
puisqu'il s'en sert pour fabriquer la toile de s
tentes et ses grossiers vêtemens. Il tombe
on l'arrache une fois par an. Le poil qu'il a a
cou et sur la bosse a huit ou dix pouces
long, et pend. La haute bosse qu'il a sur le d
lui part des épaules, et aboutit en pointe ve
le centre de son dos, d'où elle va en diminua
jusqu'à ses hanches. Cette bosse est d'un à deu
pieds de hauteur par-dessus l'os du dos, et n
tient pas, ni même à la carcasse du chameau
de sorte qu'en ôtant la peau du chameau, l
Arabes enlèvent la bosse avec la peau,
cette bosse est plus ou moins grande ou peti
suivant que le chameau est plus ou moins gr
ou maigre. La selle dont on se sert pour
monter est construite d'une façon particulièr
de manière à ne pas toucher la bosse; ma

Digitized by Google

eux qui le montent sans selle sont forcés de
ıonter derrière la bosse, où la largeur de la
roupe de l'animal tient les jambes du cavalier
tendues autant qu'il peut les ouvrir, tandis
ue pour ne pas glisser par-dessus la queue du
hameau, il est obligé de se bien tenir des deux
ıains au poil de la bosse.

Le chameau est un animal très-domestique.
l se couche sur le ventre au commandement
e son maître, pliant ses jambes sous lui à peu
rès comme un mouton. Il reste dans cette po-
ition pour recevoir sa charge ou son cavalier.
l se lève quand on le lui ordonne, et marche
ans la route où on le dirige, avec toute la do-
ilité et la bonne volonté possible, tandis que
on maître l'anime en chantant. Les Arabes ne
e servent ni de bride ni de licou; mais ils
onduisent le chameau, dont la tête est en
leine liberté, et ils lui font faire ce qu'ils
eulent, au moyen d'un bâton, et de quelques
aroles ou sons de la langue. Ils ont un son
our le faire aller plus vite, un autre pour lui
ire ralentir le pas, et un troisième, qui est
ne espèce de claquement de langue pour le
ire arrêter. Il rumine sa nourriture comme le
œuf, et n'a pas de dents de devant dans sa mâ-
hoire supérieure; mais ses lèvres sont longues

Digitized by Google

et rudes, de manière qu'il broute sans difficulté les broussailles raboteuses dont il est obligé de se nourrir. Le chameau semble avoir été formé par la nature pour vivre dans des déserts; il est patient, vif, fort et hardi; il peut supporter la faim et la soif mieux qu'aucun autre animal; il peut voyager avec une grande facilité au travers des sables profonds, et sans difficulté sur les parties pierreuses du Désert. Il monte et descend avec peine les collines et les montagnes escarpées; il est également pénible pour lui de voyager sur des routes boueuses, parce qu'il y glisse et se force; mais il a le pied sûr, et trotte et galoppe avec fermeté sur le sable ou sur une surface sèche. Je n'ai jamais fait mon étude de l'histoire naturelle des animaux, et l'on ne peut pas attendre de moi que je connoisse la formation particulière de leurs parties intérieures; mais je me hasarderai à dire quelques mots sur celles du chameau, sans crainte d'être contredit par ceux qui examineront eux-mêmes cet animal, ayant aidé moi-même à en tuer trois pendant que j'étois esclave.

Les naturalistes dépeignent cet animal comme ayant, outre les quatre estomacs qu'ont tous les animaux qui ruminent, une cinquième poche, exclusivement comme réservoir pour

Digitized by Google

contenir l'eau, où elle reste sans se corrompre ni se mêler avec les autres alimens. Ceci est une erreur; car la poche qui contient l'eau contient aussi l'herbage qu'ils ont déjà ruminé, et est dans le corps du chameau comme la panse dans celui du bœuf; toute l'herbe broutée entre dans ce sac ou poche, où elle est détrempée et amollie dans l'eau qui y est déposée; elle revient ensuite à la bouche, où elle est ruminée de nouveau, et passe ensuite dans un autre canal; les fientes de ces animaux sont si sèches que dès le lendemain du jour qu'elles ont été évacuées, les Arabes s'en servent pour battre le briquet dessus en guise d'amadou ou d'étoupe. Ayant été obligé de donner l'eau à ces animaux, je suis certain que ceux qui sont les plus gros boivent au moins deux barrils d'eau d'une seule fois, lorsqu'ils en ont été privés pendant long-temps; et de même que tous les chameaux appartenans à la tribu par laquelle j'avois été fait esclave, et qui étoient alors au puits, n'eurent pas une goutte d'eau à boire les vingt jours suivans; ces chameaux étoient au moins au nombre de deux mille, et ils étoient sur la partie la plus sèche et la plus chaude du désert de l'Ouest, où l'on pouvoit à peine trouver une feuille verte ou un

Digitized by Google

'este sans se corrompr
utres alimens. Ceci e
che qui contient l'e
e qu'ils ont déjà rumi
lu chameau comme
uf; toute l'herbe brou
poche, où elle est
s l'eau qui y est dépos
la bouche, où elle
et passe ensuite dans
de ces animaux son
demain du jour qu'
Arabes s'en servent p
is en guise d'amadou
obligé de donner l'e
ertain que ceux qui
t au moins deux jo
is, lorsqu'ils en o
temps; et de même
partenans à la tribu
it esclave, et qui
at pas une goutte d'e
suivans; ces cha
nombre de deux
artie la plus sèche
t de l'Ouest, où l'on
une feuille verte ou

arbrisseau; et quoique leurs propriétai
sussent parfaitement combien il y avoit l
pour retourner au puits du bord de la n
où mon équipage et moi avions été saisis,
ne les y reconduisirent pas moins à la fin
de ce temps. Cette eau étoit, en outre, presq
aussi noire que de l'encre, à cause peut-ê
de son état de stagnation dans le puits, et tr
saumâtre, parce qu'elle filtroit de la mer
travers de la plage de sable, et que l'oc
n'étoit pas à plus de trois cents verges des pu
Les chameaux en question durent donc ê
encore vingt jours sans eau. Toutes ces c
constances bien pesées, je n'ai pas le moin
doute que les chameaux ne peuvent aller tre
ou quarante jours sans eau, avant de mou
de soif. Quinze jours après avoir donné l'e
aux chameaux, mon premier maître, le vie
Mohammed Bessa, tua un vieux et chétif c
meau. Je fus obligé d'aider à l'arranger, n
non à en manger; car sa chair, ses os et
intestins furent partagés parmi toute la tri
un petit morceau pour chaque famille.
ouvrirent la panse de cet animal, car il n'av
pas d'autre poche pour contenir son eau,
ils en tirèrent le contenu, quoique chargé d'
crémens, afin de faire bouillir les intestins d

13.

Digitized by Google

ce liquide, aussi bien que pour boire. Lorsque mon maître Sidi Hamet tua un chameau pour me donner de la viande, à moi et à mes compagnons, et nous procurer ainsi quelque chose qui pût nous soutenir pendant que nous traverserions le Désert, nous tirâmes, en la roulant, la panse du chameau, et nous en exprimâmes l'eau, tout épaisse qu'elle étoit, pour y faire bouillir les intestins sans les nettoyer. Après avoir bu de ce dégoûtant breuvage, nous en mîmes le reste, à peu près huit bouteilles, avec toutes les ordures qu'il contenoit, dans une de nos outres de peau de chèvre; et cette eau, toute nauséabonde qu'elle étoit au goût et à l'odorat, servit à nous soutenir la vie.

Le chameau est regardé par les Arabes comme un animal sacré; avec lui il peut transporter une charge de marchandises de plusieurs centaines de livres de poids avec sûreté et célérité à travers de déserts absolument impassables pour tout autre animal. Sur lui l'Arabe errant peut, avec sa famille, éviter et fuir son ennemi dans une solitude sans traces, en faisant cent milles par jour et plus s'il le veut, et se mettre absolument hors de sa portée; car le Désert, semblable à l'océan, ne conserve pas de vestiges du voyageur qui

Digitized by Google

le parcourt. Son lait sert à la fois de nourri
et de boisson à toute la famille, et lors
l'Arabe a suffisamment de ce seul aliment
est content et ne désire rien de plus. Avec
chameau, l'Arabe est parfaitement indép
dant, et peut défier toutes les forces que
ennemis non-civilisés peuvent envoyer co
lui. Avec lui ils se réunissent en force, t
bien armés, et tombent sur les caravar
tuent sans pitié tous ceux qu'ils peuvent écra
par la supériorité du nombre, et partag
leurs dépouilles. S'ils sont repoussés, ils peuv
fuir et être bientôt hors de vue. Ils attaqu
aussi les établissemens et les petites villes r
rées dans le pays cultivé sur les frontières
Désert, et s'ils sont assez forts, ils détruis
tous les habitans et emmènent le bétail. Ils e
portent avec eux sur leurs chameaux tous
effets et marchandises des tués, et ils s'
foncent ensuite dans le Désert, où aucune fo
ne peut les poursuivre sans s'exposer à u
destruction certaine.

Les mouvemens du chameau sont lourds
fatigans par leurs saccades. Ses jambes ét
longues, tous ses pas sont alongés, et par ce
raison, quand il va au pas, et qu'il a l'air
marcher lentement, il n'en fait pas moins qua

Digitized by Google

milles à l'heure, et il est difficile à un homme de le suivre sans courir. Quand le chameau trotte, il va très-vite. Au petit trot, il fait six milles à l'heure; au grand trot, il en fait huit. Si sa marche n'est pas trop forte, il peut faire ce dernier chemin avec aisance pendant tout un jour de suite, et le soir il se contentera, pour se remplir l'estomac, des feuilles et des branches des plus misérables broussailles et buissons épineux, auxquels la nature permet à peine de végéter dans cette affreuse région, la la plus aride et la plus désolée de toutes les régions de l'Univers. La chair du chameau fait une bonne nourriture; celle des jeunes chameaux est même regardée comme bien supérieure et préférable à celle du bœuf. Ils ne portent qu'un petit à la fois, et généralement un en vingt-quatre mois, le temps de la gestation étant d'un an. Lorsque le chameau est en chaleur, il est si méchant que personne n'ose en approcher. Chez lui l'organe de la génération ressemble à celui du cheval, mais il a une direction contraire, de manière que l'évacuation de son urine se fait par derrière; et lorsqu'il cède à l'impulsion la plus impérieuse de la nature, il est obligé de faire ses approches d'une manière rétrograde.

Digitized by Google

il est difficile à un
courir. Quand le ch
te. Au petit trot, il
grand trot, il en fa
pas trop forte, il pa
avec aisance pend
et le soir il se cou
stomac, des feuille
misérables brousse
auxquels la nature pr
ans cette affreuse rég
plus désolée de tou
s. La chair du chame
ure; celle des jeun
regardée comme bien
le à celle du bœuf
à la fois, et généralem
ois, le temps de la g
ue le chameau est en ca
ne personne n'ose en
gane de la génération
u cheval, mais il
, de manière que l'ac
fait par derrière; et lor
la plus impérieuse
é de faire ses app
grade.

J'étois en 1804 à Lauzarotte, une des
Canaries, et j'y chargeai mon bâtiment (
brigantin *l'Elisabeth et Mary*), de barille, c
je portai à Belfast en Irlande. La barille
apportée de l'intérieur de l'île au port, à dos
chameau: je la pesois à mesure que je la re
vois. Les charges communes de chaque ch
meau étoient de neuf à douze quintaux; m
il y en avoit qui alloient au-delà de ce poi
et je me souviens d'une en particulier qui
à plus de quinze cents livres. Ces chame
étoient de la même espèce que ceux dont
se sert dans la Barbarie et dans le Désert
dans le fait, je n'en ai jamais vu d'aucune au
espèce. On dit qu'ils prennent toute leur cr
sance en six ou huit ans, et que l'on con
plusieurs exemples de chameaux qui ont v
de cinquante à soixante ans.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Description topographique du pays de Suse ou Barbarie méridionale. — Charrue primitive. — Origine de la manière de faire le beurre. — Mouvement populaire qui eut lieu dans les Etats de Maroc, en 1815. — Tribut que les Juifs sont obligés de payer s'ils refusent de se faire mahométans. — Arrivée d'un prêtre juif de Jérusalem ; détails qu'il donne à l'Auteur sur l'état présent de cette ville, sur les moyens qu'on y emploie pour extorquer de l'argent aux Juifs. — Aperçu général sur la situation des Juifs dans toute la Barbarie occidentale.

Le pays de Suse, ou Barbarie méridionale, est borné à l'est, par la province maure de *Ha Ha*, au sud, par les monts Atlas et par le grand Désert; et au nord et à l'ouest par l'océan Atlantique. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ deux cent cinquante milles, et sa largeur du nord au sud, de cent milles. Quand on vient du Désert, les principales villes qu'on rencontre sont, *Waldenheim*, que l'on dit être très-grande et très-forte, et con-

Digitized by Google

tenir dix mille habitans; *Widnoon*, qui est la ville la plus considérable du pays de Suse, et qui, suivant le calcul des Arabes, contient trente mille habitans; et *Sehelem*, qui en contient quatre milles. *Hucka*, où je fus détenu comme esclave, ne paroît pas être une des villes principales; ce n'est qu'une réunion de petits villages dont je n'ai jamais pu savoir les noms, pas plus que d'une multitude de petites villes et d'établissemens, au travers et à côté desquels je passai, ou que je vis en route, en me rendant à Mogadore. Ce pays étoit anciennement un royaume, qui fut réuni par la suite aux royaumes de Fez et de Maroc, qui forment maintenant l'Empire Maure. Suse est devenu un pays absolument indépendant; car quoique l'Empereur de Maroc prétende avoir un droit de suzeraineté sur la totalité du pays de Suse, et même sur tout le Désert, jusqu'au Soudan, cependant tous ces pays sont, dans le fait indépendans, et le pouvoir de l'Empereur ne s'étend qu'à quelques lieues sud et ouest, d'une ligne qui, partant de Santa-Cruz ou Agader, iroit aboutir à Tarudant, au sud de l'Atlas.

Le sol de ce pays est très-riche et très-fertile. On y cultive le blé, l'orge et le blé de Turquie

Digitized by Google

ou millet, ainsi que la plupart des espèces de plantes potagères. La date, la figue, la grenade, l'olive, l'orange, le citron, l'amande douce et amère, la noix de l'Argali et plusieurs autres arbres à fruit, ainsi que des forêts, y réussissent extrêmement bien, et donnent, dit-on, des produits abondans, chacun dans sa saison. Il y vient aussi de très-grandes quantités de gomme arabique et de sandaraque. Le pays étant tout parsemé de petites villes, cités et châteaux, tous fortement murés en pierres posées dans la terre grasse, est fait pour retracer le souvenir des temps du système féodal. Chaque endroit est sous le commandement de son chef particulier, qui est du consentement général le chef de la famille. Les habitans sont sous une espèce de gouvernement patriarcal; chaque individu se sent parfaitement libre et indépendant. En cas d'attaque ou de danger, ils se réunissent tous pour la défense générale, sous les chefs qui se sont montrés braves, entreprenans, et dignes de commander. De cette manière ils peuvent se garantir des incursions fréquentes et des insultes des Arabes errans, qui habitent le grand Désert dans leur voisinage, et repousser les attaques plus formidables encore de l'Empereur de

Digitized by Google

YAGE

plupart des espèces
date, la figue, la g
le citron, l'amande d
Argali et plusieurs a
que des forêts, y
ien, et donnent, dit-
s, chacun dans sa
ès-grandes quantités
le sandaraque. Le
le petites villes, cité
ment murés en pier
asse, est fait pour retr
ips du système féo
us le commandement
qui est du consente
famille. Les habitans
gouvernement pat
u se sent parfaitem
En cas d'attaque o
ent tous pour la déf
iefs qui se sont mon
et dignes de comma
peuvent se garantir
s et des insultes
abitent le grand Des
t repousser les attaq
ore de l'Empereur

Maroc. Ils élèvent un grand nombre de
meaux, de chevaux, d'ânes, de mulets
bœufs, de chevreaux et de brebis qu'ils
garder par leurs nombreux esclaves nèg
ou par les jeunes garçons, et on les fait ren
toutes les nuits dans les villes ou châtea
pour empêcher qu'ils ne soient surpris et
levés par les Arabes, ou par d'autres vo
également pillards. Leurs chevaux sont
beaux, très-forts, et extrêmement vites, c
véritable race arabe, et remplis d'ardeur.

Les habitans sont d'une couleur basan
comme les Maures, mais pas tout-à-fa
foncée. J'appris qu'ils descendoient princ
lement des anciens habitans du pays, avant
ne fût envahi par les Arabes ou Sarrazins
ont généralement cinq pieds sept à huit pou
de hauteur, et constitués vigoureusem
robustes, stature d'athlètes, les membres
droits, le visage rond, les traits du vis
saillans, les cheveux noirs, le nez très-poin
des barbes épaisses, les yeux noirs, mais
aussi vifs, aussi expressifs, ni aussi intellig
que ceux des Arabes ; la bouche large et
lèvres épaisses. Leur habillement consiste
une espèce de chemise sans manche, faite
toile ou bien de guinée bleue, ou d'une gr

Digitized by Google

mousseline blanche qui leur passe sur l'épaule et leur descend aux genoux. Ils portent sur cette chemise le haick ou couverture de laine d'une aune de large et de cinq verges de long, dont ils s'enveloppent tout le corps. Quelques-uns d'eux portent aussi le manteau ou sulam, et les pantalons ou grandes culottes maures. Ils se couvrent la tête, ou bien des plis de leur haicks, ou bien d'un turban de toile de coton blanche. Les hommes se font raser de près la tête, au moins une fois par mois. Leurs femmes, ainsi que celles des Maures, sont invisibles pour tout homme, excepté pour leurs maris et leurs frères. Les hommes sont très-industrieux, et labourent la terre avec une charrue formée d'un tronc d'arbre terminé en pointe aiguë, qui projette d'environ deux pieds en avant d'un morceau de bois recourbé en arc et très-fort, qui sert de traverse à la charrue, tandis qu'un morceau de bois plus petit et d'une forme particulière sert de manche pour la diriger et l'assujétir. Pour atteler leurs animaux à la charrue, ils commencent par les attacher ensemble (disons une vache et un âne, car il semble que soit là leur attelage favori, et j'en ai vu un très-grand nombre attelés ensemble) en faisant passer et serrant une corde autour

he qui leur passe sur le
aux genoux. Ils porte
haick ou couverture de
ge et de cinq verges de
pent tout le corps. Que
t aussi le manteau ou
ou grandes culottes
tête, ou bien des plis
un turban de toile de
mes se font raser de
fois par mois. Leurs fem
Maures, sont invisibles
pté pour leurs maris et
es sont très-industrieu
avec une charrue fo
terminé en pointe ai
iron deux pieds en
ois recourbé en arc et
verse à la charrue, tan
bois plus petit et d
ert de manche pou
Pour atteler leurs anim
mencent par les attac
vache et un âne, ou
r attelage favori, et j
ombre attelés ensemb
rrant une corde au

des cornes de la vache et vers le nez de l
en forme de licol; ils posent ensuite en tra
du cou de chacun des deux animaux une p
pièce de bois creusée de la même manière
le bout d'un joug à bœuf, et ils l'y fixen
moyen d'une corde attachée à un bout de c
petite pièce de bois. Cette corde qui
tourne sous le cou, est attachée à l'autre l
de cette espèce de petit joug. Alors ils
mettent en travers sous le ventre, juste derr
les jambes de devant, une longue barre de b
et l'y attachent au moyen de deux corc
comme les traits du harnois d'un cheval.
deux cordes sont fixées à celle qui passe
tour du cou de l'animal. Cette barre fait o
de joug, et projette d'un pied ou deux
chaque côté. Les bouts de la traverse d
charrue sont fortement attachés au centre
cette barre. La pointe de la charrue qui ou
la terre est taillée triangulairement, mais
côtés s'en usent bien vite, de manière qu
devient presque ronde. Dans un sol sablonn
ou de terre légère, ils labourent avec le
de bois tout nu; mais dans les terrains p
reux, ils le fortifient d'une pièce de fer r
qui diminue graduellement et se termine
pointe très-aiguë. Ce soc de fer ainsi emma

Digitized by Google

retourne la terre des deux côtés; et pénètre dans le sol d'environ huit pouces. Les habitans de Suse et de Maroc n'emploient qu'une paire d'animaux quelconques pour le labourage, et ils se servent pour les diriger et les gouverner de petites cordes qui vont de la tête de ces animaux jusque dans la main de celui qui tient la charrue. Chaque laboureur porte aussi un gros bâton, assez long pour les atteindre, avec un fer aigu au bout en forme d'un fer de lance; et au moyen de cet aiguillon, il les pousse en les piquant à sa volonté. Cet instrument est sans doute l'aiguillon dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte (premier livre de Samuel, chap. 3, v. 1.); mais ces Maures n'obéissent pas à la loi de Moïse : « Tu ne laboureras pas avec un bœuf et un âne attelés ensemble, » (Deuteronome, chap. 22, v. 10.) si ce n'est en ce qu'au bœuf ils substituent une vache. J'imagine que cette charrue est celle de nos premiers pères, ou au moins qu'elle en approche beaucoup, et que la méthode dont on fait usage en Barbarie est la première qu'on ait inventée pour s'en servir.

J'ai promis aussi de parler de la barate primitive et de la manière originaire de faire le beurre. Voici tout simplement ce que c'est : Les

Digitized by Google

des deux côtés; et n
iron huit pouces. Les in
aroc n'emploient qu'un
onques pour le labour
r les diriger et les gou
s qui vont de la tête
dans la main de ce
Chaque laboureur porte
ssez long pour les atte
u bout en forme d'un
en de cet aiguillon,
ant à sa volonté. Cet
e l'aiguillon dont il est
inte (premier livre
1.); mais ces Maure
de Moïse: « Tu ne la
bœuf et un âne
ronome, chap. 22,
au bœuf ils substituen
que cette charrue est
es, ou au moins qu'el
, et que la méthode
barie est la première q
n servir.
le parler de la barat
re originaire de faire
plement ce que c'est:

Arabes ou les habitans du pays voisin de l
phrate connoissoient dès le temps d'Abrah
et probablement beaucoup plus anciennem
encore, l'usage du chameau, et tenoient
cet animal dans l'état de domesticité. Il
naturel de supposer qu'ils se nourrissoient
son lait, et qu'ils faisoient sans doute usa
pour porter ce lait avec eux, des mêm
moyens qu'emploient aujourd'hui les Ara
errans, c'est-à-dire que tout le lait restant
celui que la famille a consommé pendant
nuit ou le matin, est mis dans une peau
chèvre, ou dans quelque autre peau qu
suspend au dos d'un chameau pour le bo
dans la chaleur du jour. Ainsi équipés, ils p
tent tous ensemble, et lorsqu'ils s'arrêtent p
se rafraîchir, ou pour dresser leur tente,
trouvent un moreeau de beurre dans le l
car l'agitation violente et continue causée
les mouvemens brusques et cahotans du c
meau, bat le lait au point de le forcer à se c
vertir en beurre. Cette méthode si simple
fut suggérée en voyant un morceau de beu
ainsi naturellement formé dans l'outre où n
vieux maître mettoit son lait, lorsque n
errions sur le Désert. Ce doit avoir été le p
mier avertissement que le hasard donna à

Digitized by Google

pères du moyen de convertir le lait en beurre, car quelle raison auroient-ils eue, n'ayant jamais vu auparavant rien qui ressemblât à du beurre, de supposer que l'on pouvoit convertir le lait, plus que tout autre fluide, dans cette substance?

Le pays de Suse, en général, ressemble à cette bande étroite de terre décrite dans l'Ecriture Sainte, sous le nom de *Terre de Canaan.* Le grand nombre de petites villes ou châteaux, avec leurs hautes et fortes murailles, et leurs portes et barricades, chacune soumise à son souverain particulier, doivent être semblables aux villes que l'Ecriture nous décrit comme prises et détruites par les Juifs avec leurs rois, peu après qu'ils furent sortis des déserts de l'Arabie, sous le commandement de leur chef et prophète Josué; et on les a sans doute construites ainsi dans les mêmes vues, c'est-à-dire pour les garantir des irruptions des habitans errans des déserts contigus. Les habitans sont braves et belliqueux; tous bien armés de fusils à un coup, montés à la mauresque et avec des batteries maures. Ils ont aussi de grands couteaux, des coutelas, des poignards et des sabres, et sont les meilleurs cavaliers du monde. Ils sortent rarement de leurs petites

Digitized by Google

villes sans être armées; mais tels que l'Arabe du Désert, ils sont complétement équipés tant pour l'attaque que pour la défense, même quand ils vont visiter leurs amis les plus voisins. On les dit encore, tels que les Arabes, chauds et sincères dans leur amitié; implacables, cruels et vindicatifs dans leurs inimities; et dans le commerce, adroits et trompeurs.

La totalité des habitans de Suse, y compris les esclaves noirs et blancs, est estimée à près d'un million. Ils sont tous rigides observateurs de la doctrine et des cérémonies mahométanes, et ils paroissent être fort enthousiastes en fait de religion, quoiqu'ils n'aient pas en général appris à lire et à écrire comme les Maures, et qu'ils soient en conséquence regardés par les Arabes errans comme beaucoup au-dessous d'eux en connoissances acquises, ainsi qu'en talens naturels. Leur langage est l'Arabe corrompu, que ne comprennent pas parfaitement les Arabes du Désert, qui ont la prétention de parler et d'écrire cette ancienne et belle langue dans sa plus grande pureté.

Il y avoit eu, en l'année 1815, dans la province de Duquella une insurrection qui s'étoit répandue dans la province d'Abdah et de Sied mah, et que l'on disoit avoir été occasionnée

ır un faux bruit de la mort de l'Empereur.
e gouverneur ou pacha de ces provinces,
ont le nom étoit Mohammed ben Absedik,
sidoit à Swearah; il avoit été pacha et avoit
ui d'un grand pouvoir pendant presque tout
règne de Muley Soliman, l'Empereur actuel.
'est devant lui que je fus mandé et amené, à
on arrivée à Swearah ou Mogadore. Je fus
formé qu'il avoit fait tous ses efforts pour
aiser cette insurrection, mais qu'il ne put
is, y réussir jusqu'à ce que l'Empereur ne
eût joint avec une armée de trente mille
ommes. Alors il y eut une bataille extrême-
ent acharnée, qui se termina par la destruc-
on de plus de quinze mille des rebelles, et le
este fut obligé de se soumettre sans conditions
à discrétion. La totalité de leurs troupeaux
e gros et menu bétail et de leurs effets tomba
ans les mains du Sultan, ou plutôt de ses
oupes noires, qui ne leur montrèrent pas
moindre pitié; mais qui se saisirent des
alheureux fugitifs partout où on pouvoit les
ouver, en massacrèrent plusieurs milliers,
emmenèrent ceux des révoltés qui restoient,
vec leurs familles, dans les provinces qui
avoient pas levé l'étendard de la rebellion,
ı ils furent distribués comme esclaves.

Digitized by Google

uit de la mort de l'Em
ou pacha de ces pro
it Mohammed ben Ab
ah; il avoit été pacha
ouvoir pendant presq
Soliman, l'Empereur
ue je fus mandé et am
earah ou Mogadore.
oit fait tous ses efforts
rection, mais qu'il n
n'à ce que l'Empere
ne armée de trente
eut une bataille entr
se termina par la dé
ize mille des rebelles
soumettre sans cond
talité de leurs troup
il et de leurs effets
ultan, ou plutôt de
ne leur montrèrent
ais qui se saisirent
rtout où on pouvoi
ent plusieurs mill
s révoltés qui restoi
ns les provinces
dard de la rebell
mme esclaves.

La guerre étant ainsi terminée, Mohamm
ben Absedik étoit retourné en triomphe
Mogadore ou Swearah, quelques jours av
mon arrivée dans cette ville ; et il s'y fit fa
des présens comme s'il avoit pris possessi
d'un nouveau gouvernement. Dans les ent
faites on annonça la mort du premier minis
du Sultan, nommé *Ben Slocoy*. Il avoit
l'ami constant de Mohammed ben Absedik,
avec l'aide de *Muley a Tea* (le grand fais
de thé du Sultan) qui étoit toujours auprès
sa personne, il conduisoit toutes les affaires
l'empire Maure. Ben Slocoy étant mort,
Mulez a Tea envoyé à Fez pour faire les
faires de l'Empire dans ce quartier, les enne
de Mohammed Ben Absedik (car ayant
long-temps en autorité, il en avoit une trou
trouvèrent moyen de faire parvenir au Sul
de vives plaintes contre lui et contre
administration. Ben Absedik, voyant que
rage alloit fondre sur lui, partit pour Mar
vers le 20 novembre 1815, espérant détour
la foudre s'il avoit promptement une entre
avec l'Empereur. Il y avoit à peine qu
jours qu'il étoit parti de Mogadore ou Sw
rah, lorsqu'un nouveau gouverneur arr
dans la soirée, accompagné de six cents ca

Digitized by Google

iers. Les portes avoient déjà été fermées pour
a nuit. Le frère du pacha étoit gouverneur
ivil de la ville et du port. L'ordre de l'Em-
ereur lui fut envoyé par-dessus la muraille.
es portes ne tardèrent pas à s'ouvrir, et le
ouveau gouverneur, ou alcade, entra au
ilieu des acclamations joyeuses et générales
es Maures et des Juifs. Ces hommes ignorans
t mécontens, toujours avides de changement,
e flattoient que cet arrangement seroit pour
e mieux, et dès le matin tous étoient prêts à
ller porter leurs plaintes contre leur ancien
ouverneur. Ils allèrent faire leur cour au
ouveau, et lui firent les présens d'usage.
Celui-ci se chargea des affaires civiles de la
ité et de la douane, à la place de Ajjh Hamet
ou Hamet le pèlerin), père de l'ancien pacha,
ui eut ordre de se rendre à Maroc avec sa
amille, et partit pour cette ville le lendemain
ous une forte escorte de troupes noires.

Dans la soirée du même jour il arriva un
ommandant des troupes, ou gouverneur mi-
taire. C'étoit un noir; il avoit une escorte de
ois cents cavaliers, tous de la même couleur:
fut reçu avec beaucoup de pompe, et prit
r-le-champ le commandement. Nous apprîmes
ors que Mohammed ben Absedik avoit été

Digitized by Google

mis aux fers à son arrivée à Maroc, et envc à Fez, et que toutes ses propriétés étoi saisies par ordre du Sultan, à mesure qu pouvoit les découvrir. « Nouveaux maîtr nouvelles lois, » dit le vieux proverbe. Il arri un petit bâtiment de Gibraltar. On ne put c barquer aucunes marchandises. On annor un nouveau tarif de droits et de nouvea réglemens, par lesquels on ne permettoi aucun navire de se fournir de provision excepté pour sa consommation journaliè Les droits et les impôts à payer chaque jou montoient plus haut que l'achat premier articles consommés.

Les Maures qui s'étoient réjouis de la ch de l'ancien pacha et du gouverneur civ ou alcade, changèrent bientôt de ton, commencèrent à désirer vivement leur reto Tous les Maures de la ville avoient jusqu là été regardés comme soldats de l'Empere ou comme marins, et en conséquence recevoient une paie tous les mois sur les fo du *Bitle mell*, ou trésor. On ordonna d'arrê le paiement de cette solde aux Maures blan mais de payer double solde aux Maures nc ou troupes nègres. Il fut nommé de nouvea officiers, et plusieurs des anciens furent

Digitized by Google

en prison, envoyés à Maroc, ou dépouillés de leurs propriétés. Les négocians chrétiens résidant à Mogadore, au nombre de quatre, furent obligés de faire de riches présens au nouveau gouverneur. Ces Chrétiens sont, William Willshire, écuyer, mon libérateur, associé de la maison Dupuy et Willshire, la plus respectable de Mogadore, soit pour la fortune, soit pour les liaisons, et en général sous tous les rapports; don Estevan Léonardi, vieillard dépourvu de toute sensibilité, et son neveu, don Antonio, vice-consuls, ou agens consulaires de France, de Portugal et de Gênes; don Pablo Riva, négociant génois, maison respectable; Alexandre W. Court et M. John Foxcroft, bonne maison autrefois. Les Juifs qui étoient enchantés du changement qui venoit d'avoir lieu, virent bientôt leur joie changée en deuil, lorsqu'un jour ou deux après, ils reçurent ordre de payer au Sultan leur tribut annuel ou *hazier*. L'ordre portoit environ trois mille cinq cents piastres, y compris les frais; car il faut payer jusqu'au Maure qui porte l'ordre; il falloit payer cette somme en totalité : les portes de la ville ou quartier des Juifs, dit le *Millah*, furent fermées à l'instant sur eux, et on ne

laissa sortir personne que l'argent n'eût envoyé.

Le nombre des Juifs à Mogadore ne p probablement pas six mille âmes. Ils sont t pauvres. Les prêtres les assemblèrent tout suite dans leurs synagogues, et firent la rép tition de la taxe suivant leur loi. On les cl de la manière suivante : les quatre marcha ou négocians juifs, Ben Guidalla, Macn Abilbol et Zagury, formèrent la premi classe (on me dit que leur part à eux qu avoit été de plus de deux mille piastres); petits marchands, en petit nombre, formèr la seconde classe ; les artisans la troisièr et l'ordre le plus misérable des gens de pe la quatrième. Les prêtres et lévites, et i en a beaucoup parmi eux, furent naturel ment exempts de contribuer, n'étant soute eux-mêmes dans tous les temps que par l troupeau. Il ne fut permis à aucun Ju homme, femme ou enfant, de sortir de l quartier pendant trois jours, à moins qu'ils fussent demandés pour travailler par les Mau ou par les Chrétiens, encore leur falloit-il p cela un ordre de l'alcade.

Pendant cette époque, je visitai plusie fois le quartier des Juifs ; mais je n'y allai

Digitized by Google

par découper, sans se presser et comme à loisir, avec son couteau, toutes les chairs autour du cou, qui étoit très-gros, et continua jusqu'à ce que la chair fût entièrement séparée des vertèbres; il se mit ensuite à secouer violemment la tête de droite à gauche, et d'avant en arrière, partageant les nerfs l'un après l'autre avec la pointe de son couteau, au milieu de ruisseaux de sang. A la fin il eut la tête, et la jeta sur une natte qu'on avoit étendue pour recevoir les membres des malheureux qu'on alloit mutiler. Il y en avoit huit de condamnés à perdre chacun un bras et une jambe, et neuf à ne perdre seulement que le bras. Le boucher commença à amputer les jambes à la jointure du genou, en coupant les nerfs et la chair avec son couteau que de temps en temps il aiguisoit sur une pierre. Alors il cassoit la jointure en la brisant sur ses genoux comme un boucher fait pour casser les jointures d'un bœuf. Après en avoir fini de cette manière avec la jambe, et l'avoir jetée sur la natte, il se mettoit au bras qu'il déchiquetoit au coude d'une manière aussi tranquille et aussi maladroite. Cependant il sembla se perfectionner par l'usage; car il ne prit que très-peu de temps pour couper la main des neuf derniers au

Digitized by Google

poignet. A mesure qu'on mutiloit un membre on s'occupoit de lier les artères et d'y appliquer un styptique d'un nouveau genre, ce qu'on faisoit en plongeant le tronçon ou moignon dans une chaudière qui étoit auprès des condamnés, et qui contenoit de la poix bouillante ou quelque autre substance qui en avoit l'apparence et l'odeur. Ils portèrent alors le tronc décapité et les corps mutilés, avec la tête et les membres coupés, sur la place du Marché. La tête, les bras et les jambes coupés étoient portés sur une natte par six hommes qui faisoient toutes les plaisanteries qu'ils pouvoient pour l'amusement des spectateurs. Les corps mutilés furent jetés et confondus parmi les ânes et bourriques, et furent exposés aux regards sur le Marché presque pendant toute la journée. Les deux gouverneurs et les autres officiers qui étoient présens à l'exécution de la sentence, étoient assis par terre auprès d'une muraille, ne paroissant pas même s'occuper de la chose, et causant gaîment entr'eux de choses et d'autres. Les Maures qui étoient venus par pure curiosité ne firent pas paroître la moindre marque de désapprobation, ni le moindre signe d'horreur. Ils en plaisantèrent avec le boucher, qui sembloit extrêmement content du rôle qu'il jouoit.

Digitized by Google

Je demandai alors à Rais bel Cossim, qui m'accompagnoit, comment on faisoit pour se procurer un bourreau. Il me répondit que lorsque l'ordre arrivoit pour exécuter ou mutiler des coupables, cet ordre embrassoit toujours un certain nombre d'individus à la fois, de manière à ne faire qu'une seule opération ; que l'alcade ou gouverneur faisoit venir les bouchers, et que ceux-ci étoient forcés d'en trouver un parmi eux qui voulût faire la besogne ; qu'ils faisoient alors entr'eux une bourse, conformément à un réglement qui existoit pour ces sortes de cas ; c'est-à-dire sur le pied de deux ducats et demi pour couper une tête, et de deux ducats par homme pour la mutilation. (Deux ducats et demi font une piastre, à raison de quarante centimes chaque ducat.) Ils se demandent alors les uns aux autres s'il en est quelqu'un qui veuille accepter l'argent et se charger de l'opération. S'ils ne se présente personne, ils tirent au sort, et celui sur qui le sort tombe est obligé de l'entreprendre. Cet homme est protégé par le gouverneur pendant vingt-quatre heures après l'exécution. Au bout de ce temps, c'est à lui à prendre soin de sa sûreté, à braver la haine publique, et à éviter la vengeance des amis des

Digitized by Google

victimes, ou autrement à prendre la fuite. En général il part la nuit suivante, se retire dans une autre ville, et ne revient jamais. Quand il est marié, sa femme peut obtenir le divorce, en s'adressant au cadi ou juge, et en jurant que comme son mari a servi de bourreau, elle a peur de vivre avec lui, de crainte qu'il ne soit tenté de commettre des violences semblables sur elle.

Le boucher qui opéra dans cette occasion servit volontairement, moyennant quarante-huit ducats ou environ vingt piastres; mais il décampa la nuit suivante, laissant une femme et sept enfans devenir ce qu'ils pourroient. Il étoit pauvre, et il emporta avec lui l'argent du sang. M. Willshire et don Pablo Riva me confirmèrent la vérité du dire de Rais bel Cossim.

Faisant un jour une promenade autour des murs de la ville, à basse mer, afin de les examiner plus à mon aise, accompagné par M. Savage, et escorté par un Maure, afin de ne pas être insulté, nous arrivâmes au cimetière des Juifs. Il est situé un peu en dehors des murs, et au nord de la ville, près des ruines de deux moulins à vent que l'on me dit avoir servi autrefois à moudre

toute la farine nécessaire pour les besoins de la ville ; ouvrage qui se fait aujourd'hui dans la ville même par des moulins tournés par des chevaux. Nous observâmes, en approchant, un concours nombreux de femmes juives, et nous entendîmes de grands cris. La curiosité nous conduisit à l'endroit où elles étoient rassemblées. Nous y vîmes une fosse fraîchement creusée en terre, et le cadavre d'un homme étendu par terre auprès, enveloppé dans un suaire de coton, la figure en partie recouverte. Il y avoit quelques hommes occupés à préparer et à nettoyer la fosse ; d'autres avoient apporté et continuoient d'apporter de la chaux, du mortier et des pierres pour la remplir, tandis que plus de cent femmes étoient debout en cercle à l'est de la fosse, poussant des cris et des hurlemens extraordinaires. En approchant de plus près, j'observai environ une douzaine de femmes en habillemens tout déchirés, formant un cercle intérieur. Comme je considérois ce spectacle d'un œil de pitié, ces douze femmes, qui étoient très-tranquilles l'instant d'auparavant, semblèrent saisies d'un paroxysme subit de chagrin et de douleur, et commencèrent par s'approcher les unes des

Digitized by Google

autres, les mains levées au-dessus de la tête ; puis se tendant les mains ouvertes vers la figure les unes des autres, elles se mirent à pousser des cris, d'abord avec modération, mais qui bientôt se convertirent en gémissemens, en clameurs et en hurlemens si violens, qu'il est impossible de les décrire. Elles se déchiroient le visage avec les ongles qu'elles ont d'une longueur démesurée, et faisoient des contorsions affreuses de tous leurs traits. Cette rage se communiqua bientôt a toutes les femmes présentes; elle se joignirent aux lamentations des autres, mais elles ne se déchiroient pas la peau comme les douze qui continuèrent à le faire, en frappant fortement du pied contre terre, et en tournant dans leur cercle particulier. Le sang et la sueur qui se confondoient et leur inondoient le visage, couloient tout le long de leurs sales vêtemens, et y faisoient des bandes ou raies rouges depuis la tête jusqu'aux pieds. Ce paroxysme dura quinze ou vingt minutes, au bout desquelles elles furent si épuisées, qu'elles se trouvèrent dans la nécessité de cesser pendant quelques momens, afin de prendre haleine. Elles recommencèrent ensuite la même cérémonie avec un redoublement de vigueur. A la fin, la fosse

étant prête, le corps y fut déposé par les hommes, qui posèrent par-dessus un petit mur de maçonnerie de niveau avec la surface du terrain. La fosse avoit été creusée dans la direction nord et sud ; on avoit placé la tête au sud, et on avoit laissé assez d'espace d'un côté du cadavre pour supporter le poids de la maçonnerie, sans porter sur le corps. Ils roulèrent ensuite par-dessus une pierre tombaire, formée de chaux et de cailloux, d'environ deux pieds carrés, et aussi longue que la fosse. Ils la possèrent de plat sur un lit de chaux, et se retirèrent ensuite sans avoir parlé, autrement que pour s'aider mutuellement dans ce qui étoit relatif à cette inhumation, les femmes faisant entendre les mêmes clameurs pendant tout le temps. Quand les hommes se furent retirés, les femmes cessèrent leurs gémissemens, et s'asséyant le long du moulin à vent, elles se rafraîchirent en mangeant des gâteaux, en s'humectant le gosier avec de copieuses lampées d'anisette (eau-de-vie des Juifs) qui avoit été préparée d'avance pour cet objet; et bientôt elles parurent en réalité aussi gaies qu'elles avoient été tristes en apparence quelques momens auparavant. Tandis que ces femmes se régaloient de cette manière,

Digitized by Google

j'observai une vieille femme qui lavoit da
la mer le corps d'un enfant qui paroiss
avoir environ deux ans. Elle l'enveloppa alo
dans une mauvaise pièce de serge bleue,
le porta à un homme qui avoit creusé un tr
pour lui à côté d'une autre fosse, et qui l
jeta. Il mit ensuite par-devant une pierre plat
remplit le trou de pierres et de chaux, et s'
alla. Il n'y eut qu'une femme de présente
l'enterrement de l'enfant, outre celle qui l'e
veloppa d'un morceau d'étoffe, et qui sa
doute étoit sa mère, à en juger par l'émoti
qu'elle éprouvoit. Elle sanglotoit, et les larm
inondoient ses joues creusées par la doulet
Pas une âme ne sembloit partager son affl
tion ni y prendre garde. J'en conclus qu'e
devoit être pauvre et veuve. Après s'ê
arrêtée un moment, elle baisa la pierre
couvroit, à ce que je présume, les restes
son mari et de son enfant; elle l'arrosa de
larmes; l'essuya avec un morceau de t
blanche qu'elle avoit à la main, et s'en
tourna en pleurant au milieu des insultes
des moqueries des enfans maures, pend
qu'elle se traînoit comme elle pouvoit ver
triste demeure. Les femmes qui avoient ass
à l'autre enterrement, avoient alors fini l

Digitized by Google

repas, et elles s'en retournèrent après avoir fait le tour des tombeaux. J'en vis plusieurs qui se baisoient la main, et qui la posoient ensuite sur les pierres tombaires de leurs parens décédés, tandis que d'autres baisoient la représentation grossière d'une figure humaine sculptée, ou pour mieux dire taillée sur la pierre. D'autres arrachoient les mauvaises herbes qui poussoient le long du tombeau, et en envahissoient en quelque sorte le local, ou bien replaçoient la terre et les petites pierres que les rats en avoient ôtées, ou que le temps, toujours inexorable, avoit dévorées.

En revenant à la maison de M. Willshire, j'appris que le corps qu'on avoit enterré étoit celui d'un Lévite, qui étoit pauvre, et qui n'avoit pas pu depuis long-temps remplir les devoirs de son état. On l'avoit mis en terre par charité. J'appris aussi par ben Nahory, l'interprète de M. Willshire, qu'il étoit arrivé un prêtre de Jérusalem, pour récueillir le tribut annuel que paient tous les Juifs de Barbarie, afin de soutenir le petit nombre de prêtres juifs qui ont la permission de résider à Jérusalem, en payant un tribut au Grand Seigneur ou au Sultan de l'empire turc, ou pour des objets de commerce. C'est ce qu'on

Digitized by Google

appelle une contribution volontaire pour le soutien de Jérusalem. Tous les Juifs de ce pays-ci croient que leur nation doit un jour tenir le sceptre de la domination universelle, qu'on doit garder Jérusalem avec soin comme une espèce de possession, jusqu'à ce qu'on voie arriver les temps prédits par leurs prophètes où la petite pierre sera coupée, sans main, la montagne de Jérusalem, et remplira toute la terre. Cette prédiction et d'autres, constamment et adroitement ressassées par des [illegible] madrés, jointes aux avanies que ces [illegible] toyables Maures font subir aux Juifs de [illegible] barie, tendent à nourrir les superstitions [illegible] turelles de ceux-ci, et à les rendre [illegible] ment dociles à la volonté de ceux qu'ils [illegible] dent comme leurs guides spirituels, et qui [illegible] volent sans pitié, sous prétexte d'apoi[illegible] l'argent à des objets respectables.

Il arriva de Gibraltar une goelette [illegible] sous pavillon anglais, parce que les [illegible] barbaresques étoient en guerre avec [illegible] Elle apportoit une cargaison de marc[illegible] sèches, fer, acier, coton, etc. à ben Z[illegible] Juif. Un de ses fils, nommé Elio Z[illegible] étoit passager à bord. Ce jeune juif étoit [illegible] à l'européenne, avoit été élevé en Angleterre,

Digitized by Google

et parloit couramment l'anglais. Aussitôt qu'il eut vu son père, il passa chez M. Willshire, et vint me rendre visite. Il me témoigna beaucoup de joie de me voir délivré, et il nous invita, M. Willshire, M. Savage et moi, à dîner avec lui chez son père le samedi suivant. L'invitation fut acceptée. J'étois bien aise d'apprendre quelques-uns des usages des Juifs, et de faire connoissance avec le prêtre de Jérusalem, qui logeoit dans la maison de son père. A notre arrivée pour dîner, je fus présenté au prêtre. C'étoit un homme d'une stature moyenne, le teint basané, les cheveux courts, une belle barbe vénérable qui lui descendoit presque jusqu'à la ceinture. Son habillement consistoit en un manteau brun rayé, qui boutonnoit autour du cou et lui tomboit négligemment aux pieds, auxquels il avoit une paire de pantoufles noires, les quartiers abaissés, suivant la coutume des Juifs maures. Il avoit la tête couverte d'un turban de couleur, en camelot, et très-élevé. Il tenoit à la main un long chapelet à gros grains, qu'il ne cessoit de dire et de recommencer ensuite; son manteau étoit serré autour de ses hanches par une écharpe de soie noire qui faisoit plusieurs tours, et qui avoit environ six pouces de large. Je l'abordai en espagnol,

Digitized by Google

qu'il parloit très-couramment, et lui fis quelques questions sur l'état actuel de la ville de Jérusalem et sur ses habitans. Il étoit extrêmement intelligent, et me répondit avec empressement. Il me dit que Jérusalem contient maintenant trente mille Turcs et vingt mille Juifs, Arméniens ou Grecs; qu'il s'y fait un commerce considérable et très-animé avec la Perse, Constantinople et Jaffa; que ce sont principalement les Juifs qui font ce commerce; qu'ils ont la permission d'y résider et d'y faire leurs affaires, en payant un tribu au Grand-Seigneur; que la langue que les Juifs parlent le plus à Jérusalem est l'espagnol; qu'il y a auprès de la ville un couvent de moines chrétiens, qui sont de l'Ordre de Saint-François, etc. etc.

Les murs de Jérusalem sont forts et bien bâtis. Toutes les Confessions religieuses y sont tolérées, moyennant des contributions, et protégées par ordre du Grand Seigneur, pourvu qu'elles paient bien les soldats pour leurs peines. Le nom de ce prêtre étoit *Abraham ben Nassar* Il dit qu'il recevroit environ vingt mille piastres des Juifs qui habitoient les Etats maures, et qu'il emporteroit le montant des contributions en or; qu'i

comptoit s'embarquer à Tanger pour Gibraltar, où il déposeroit cet argent, pendant qu'il iroit pour le même objet en Angleterre, en France, en Hollande et en Allemagne; qu'ils étoient six prêtres occupés, comme lui, à ces missions de recueillir des fonds; que l'un d'eux étoit allé à Alexandrie et dans d'autres parties de l'Egypte, pour y faire la collecte parmi les Juifs qui y sont établis, d'où il retourneroit à Jérusalem par les îles de l'Archipel; qu'un autre s'étoit embarqué pour Tripoli, et devoit y recevoir l'argent des Juifs de cette ville et de ceux de Malte; qu'il iroit de là en Italie, et puis s'en retourneroit; qu'un autre avoit fait voile pour Tunis et les différentes villes de ce royaume, d'où il retourneroit à Jérusalem, en passant par la Sicile et la Sardaigne; qu'un autre étoit allé à Alger dans les villes de cette régence, d'où il iroit dans l'ancienne Grèce, comprenant dans sa tournée Venise et la partie d'Allemagne limitrophe du golfe de Venise; enfin que le sixième étoit allé par terre en Russie, et le joindroit en Allemangne, après avoir traversé la Pologne, la Suède, le Danemarck et la Prusse. Je lui fis part du désir que j'avois de connoître à combien pouvoient s'élever les

Digitized by Google

sommes qu'on recueilloit dans ces expédi
A cette question, il fut un peu plus rés
Cependant, après que nous eûmes long-t
causé sur ce sujet et à force de sollicitatio
me donna un jour le compte de ces div
collectes, suivant les états de l'année 1813
avoit avec lui en hébreu, et j'en pris nc
fur et à mesure qu'il réduisoit en piastres
pagne les monnoies des divers pays où s
soient les collectes. Elles se montèrent
année-là dans les papiers dont il vient d
fait mention, à cinq cent quatre-vingt
piastres, sans y comprendre les frais de coll
de voyage et de retour à Jérusalem. C
cela, plusieurs des prêtres de Jérus
étoient venus en Barbarie, quêter pour
propre compte. C'est sur ces fonds que
prélève le tribut annuel qui doit être pay
Grand-Seigneur, outre les impositions en f
de présens à payer aux officiers turcs. Le
sert à l'entretien des prêtres juifs qui sont
nombreux à Jérulalem, et à quelques c
de commerce. C'est ainsi que les prêtres
anciens de ce singulier peuple qui r
encore par permission à Jérusalem, t
parti pour eux de la superstition et d
crédulité des Juifs ignorans qui sont répa

Digitized by Google

sur toute la surface de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

La ville de Jérusalem est à quarante milles à l'est de Jaffa, petit port sur la mer Méditerranée. De Jaffa à Jérusalem la route est bonne, et le prêtre me dit qu'il l'avoit faite à pied en deux jours. Jaffa est le port qu'on appeloit autrefois Joppé; il s'y trouve une petite forteresse; il fait un commerce assez étendu avec Jérusalem, les îles de l'Archipel et l'Egypte, et un peu avec Malte et l'Italie. C'est dans ce port que s'embarquent les prêtres juifs qu'on envoie à la quête, et c'est aussi par le même port qu'ils retournent, généralement à bord de bâtimens grecs, petits, mais bien construits et ayant de bons équipages.

Ce prêtre me fit beaucoup de questions concernant l'Amérique, dont il ne connoissoit que très-peu de chose, et qu'il imaginoit être une espèce de désert. Après que j'eus rectifié ses idées à ce sujet, et que je lui eus dit qu'il y avoit un grand nombre de Juifs en Amérique, où ils jouissoient de toutes sortes de priviléges en commun avec tous les hommes de religions différentes; qu'ils pouvoient posséder des terres, etc. et qu'il y en avoit plusieurs

Digitized by Google

l'Europe, de
n est à quara
port sur la m
Jérusalem la n
dit qu'il l'avo
Jaffa est le po
pé; il s'y trou
it un commer
, les îles de l'A
avec Malte et
que s'embarque
oie à la quête, c
qu'ils retourne
bâtimens grecs, p
ayant de bons

eaucoup de qu
dont il ne comp
et qu'il imagina
près que j'eus re
ue je lui eus dit q
de Juifs en Amé
es sortes de prie
les hommes de
s pouvoient pas
y en avoit plus

d'extrêmement riches, il me déclara que qu'il auroit fini sa tournée actuelle, ce qu tiendroit encore plus d'un an, il tâcheroit d' tenir la permission d'y aller pour y recue de l'argent. Je lui fis observer que nos J d'Amérique n'étoient pas aussi superstitieu et n'avoient pas une aussi mauvaise réputat que ceux d'Afrique et d'Europe, que l'on gardoit comme un tas d'escrocs et de coqui « Cela se peut, répondit-il, mais s'ils s Juifs, il faut qu'ils se conforment à la loi Moïse, et conséquemment il faut qu'ils c tribuent à l'entretien de ceux de leur nation résident dans la Terre Sainte, afin d'être t prêts pour la conquête future de Jérusale qui doit être l'accomplissement de la pa de Dieu à son peuple. » Je lui demandai quelle manière il prélevoit et percevoit c contribution. Il me répondit « qu'étant m de lettres du Grand-Prêtre et des anciens à Jé salem, les collecteurs (qui étoient toujours e mêmes des prêtres) étoient bien accueilli bien traités par les Juifs, en quelque endroit q allassent; qu'aussitôt qu'ils étoient arrivés d un endroit où il y avoit une synagogue étab ils réunissoient tous les Juifs, et qu'après a mis sous leurs yeux les pouvoirs en vertu d

Digitized by Google

quels ils faisoient leurs demandes, ils procédoient ensuite, avec l'aide des prêtres et des principaux Juifs du lieu, à les classer et à fixer la quote-part que chacun avoit à payer suivant ses moyens. Quand une fois c'est fait, il faut alors payer sans délai. La répartition et la collection des sommes dans l'empire de Maroc prennent de six à huit mois de temps. »

Les Juifs dans la Barbarie occidentale sont aussi complétement sous le joug des Maures, que s'ils étoient esclaves, quoiqu'ils se croient libres à un certain point. Il n'y a pas jusqu'à leur habillement qui ne soit réglé par une loi maure. Celui des hommes consiste en une chemise sans collet, et en larges caleçons ou grandes culottes qui descendent en se resserrant jusqu'aux genoux. Les manches de la chemise, qui sont de toute la largeur d'une grosse mousseline, leur tombent un peu au-dessous du coude, et ne sont jamais plissées; elles pendent négligemment. Ils portent par-dessus la chemise une jaquette ou justeaucorps avec de courtes manches qui ne leur viennent qu'au coude. Cette jaquette est faite en général de drap vert, avec un petit collet, boutonné très-serré au bas du cou. Elle est quelquefois brodée à

Digitized by Google

s demandes, l'aiguille par devant, depuis le collet jusqu
l'aide des pre la taille; et il en est qui sont presque tout
lieu, à les d couvertes de ces broderies et de petits bouto
ie chacun avi ronds de la même étoffe. Ils attachent cet
Quand une fois jaquette avec de petites agrafes ou croche
is délai. La re de fil d'archal; ceux qui en ont le moye
ames dans l'a portent encore par-dessus cette jaquette u
six à huit manteau de cotonnade noire qui leur couv
les épaules, et leur tombe jusqu'au gras d
arbarie occid jambe. Ce manteau est fait de telle sor
ous le joug des qu'on peut en jeter un bout sur l'épau
res, quoiqu'ils gauche, de manière à découvrir les grand
oint. Il n'y a pas culottes ou caleçons. Ils se ceignent avec d
ie soit réglé par écharpes de différentes couleurs qui leur fo
mmes consiste plusieurs tours sur les reins par-dessus le ma
t en larges calç teau. Ils portent de longues barbes et de petit
scendent en se ret calottes de laine noire sur le derrière de
manches de la che tête, laissant à découvert le front et le deva
geur d'une grand de la tête, qu'ils se font raser souvent et d
un peu au-dess près. Les quatre négocians de cette nation q
s plissées; elles pa résident à Mogadore, portoient sur la tête
nt par-dessus la ch par-dessus leurs calottes, des mouchoirs de soi
corps avec de de couleur, attachés négligemment sous l
viennent qu'au menton. Ils vont tous jambes nues, et porte
le en général de au pied des pantoufles noires, le luxe d
et, boutonné tr pantoufles de couleur leur étant interdi
quelquefois lâ Anciennement il ne leur étoit permis de monte

Digitized by Google

aussi autour du poignet et du coude-pied des bracelets d'or et d'argent d'un à deux pouces de large, ornés d'émaux et de pierres précieuses. J'examinerai plusieurs de ces ornemens. Ils sont faits de l'or et de l'argent le plus fin, du meilleur ambre, et des pierres les plus brillantes. Le poids des quatre bracelets des bras et des jambes d'une jeune personne, fille d'un courtier, étoit de quatorze onces; et ils coûtoient, avec ses colliers, ses bagues et ses boucles d'oreilles, environ deux mille piastres. Ceux des Juifs qui peuvent gagner de l'argent sont extrêmement jaloux de parer leurs femmes et leurs filles, et de faire ressortir leurs charmes autant que possible, car ils y ont intérêt; mais il y en a très-peu qui puissent se permettre cette dépense; le nombre ne s'en élève pas à vingt à Mogadore; et sur le reste il n'y en a encore que très-peu qui puissent donner à leurs femmes ou filles, même des bracelets d'un vil métal, à peine recouvert d'une feuille d'or ou d'argent. Cependant, il n'est pas une femme qui ne soit aussi honteuse que si elle étoit nue, quand elle est sans quelques bijoux de ce genre.

Les Juifs sont forcés de vivre entr'eux dans un quartier ou ville à part, qu'on appelle le

Millah; mais les Maures peuvent y entrer quand bon leur semble et sans nulle restriction. Ils peuvent même aller dans leurs maisons, et prendre toutes les libertés qu'il leur plaît de prendre avec leurs femmes et leurs filles. S'il se trouve un Juif dans la maison, ou bien, le Maure l'en chasse, ou bien il lui donne quelque argent pour s'en aller, et garder la porte, ce qui est le plus ordinairement le cas. Le Maure fait sa cour à la dame, et il n'est aucun Juif en Barbarie qui regarde comme un déshonneur que l'on courtise sa femme, si son intérêt y trouve son compte; car s'il essayoit de porter plainte, il n'obtiendroit jamais justice. Si un Juif tente de résister à un Maure dans quelque occasion que ce soit, il est sûr d'être rossé de la bonne manière, et son témoignage n'est pas plus admis en justice contre un Maure, que celui d'un esclave nègre dans les Indes occidentales ou dans l'Amérique du sud ne peut l'être contre un blanc. Il est forcé de boire tous les affronts, et de se contenter de recevoir autant d'argent qu'il peut du galant de sa femme; de manière que pour un Juif de Barbarie, une belle femme ou une jolie fille, pendant qu'elles sont jeunes, lui assurent une petite fortune, et conséquemment

que sur des ânes ; mais aujourd'hui il leur est permis de monter sur des mulets, pourvu que ce soit hors des murs de la ville. Lorsqu'un Juif ou une Juive passe devant une mosquée, il faut qu'il ôte ses pantoufles, et qu'il les porte à la main tandis qu'il passe devant la mosquée pieds nus, et il ne peut les remettre que lorsqu'il entre dans une autre rue.

Les habillemens que je viens de décrire sont ceux des riches qui ont le moyen de se les procurer ; mais la majeure partie des Juifs de la Barbarie occidentale sont pauvres, misérables et couverts de haillons. Une Juive de la première classe est vêtue d'une chemise fort large de mousseline. Les manches, qui n'ont pas moins d'une verge de largeur, descendent en flottant jusqu'au coude ; elles sont doublées et attachées derrière le dos. Le haut de cette chemise est ordinairement orné tout autour d'une belle broderie à l'aiguille. Il les envelope par-devant, et leur couvre partie du sein. On met par-dessus une veste blanche travaillée de la même manière, dont le bas est couvert d'une espèce de jupon de drap vert, attaché au-dessus des hanches, et descendant au-dessous des genoux. Les deux coins du jupon par-devant, à droite et à gauche, sont

couverts d'une
façonnée suiva
attaché ensemb
portent autour
suspendues par
de laine rouge
portent tous
plaqué ou d'u
les unes sur l
font un peti
agréable. Elle
et gras. La
velure est rel
la tête, tandi
cheveux tress
sont attachées
leur pendent
Les femmes
se couvrent
flottant Les f
le sont pas ai
sont en généra
colliers d'am
en or, mont
pierreries pr
cou des chat
dus plusieu

Digitized by Google

couverts d'une bande ou pièce de drap ro façonnée suivant leur fantaisie. Le tout attaché ensemble par une ceinture qu'e portent autour des hanches, à laquelle s suspendues par-derrière plusieurs cordon de laine rouge de différentes longueurs, portent tous au bout une pièce d'arg plaqué ou d'un autre métal, qui en frapp les unes sur les autres quand elles marche font un petit carillon qu'elles trouv agréable. Elles ont les cheveux longs, n et gras. La partie principale de leur c velure est relevée et attachée au-dessus la tête, tandis que deux petites mèche cheveux tressées leur partent de l'orei sont attachées ensemble à leur extrémité leur pendent sur le dos jusqu'à la ceinture.

Les femmes mariées de la première cl se couvrent la tête d'un mouchoir de flottant Les femmes mariées et celles qui le sont pas aiment beaucoup les ornemens sont en général très-grasses. Elles portent colliers d'ambre et de perles, avec des co en or, montés en beaux diamans et a pierreries précieuses. Elles portent auss cou des chaînes d'or, auxquelles sont susp dus plusieurs autres ornemens. Elles por

Digitized by Google

aussi autour du poignet et du coude-pied des bracelets d'or et d'argent d'un à deux pouces de large, ornés d'émaux et de pierres précieuses. J'examinerai plusieurs de ces ornemens. Ils sont faits de l'or et de l'argent le plus fin, du meilleur ambre, et des pierres les plus brillantes. Le poids des quatre bracelets des bras et des jambes d'une jeune personne, fille d'un courtier, étoit de quatorze onces; et ils coûtoient, avec ses colliers, ses bagues et ses boucles d'oreilles, environ deux mille piastres. Ceux des Juifs qui peuvent gagner de l'argent sont extrêmement jaloux de parer leurs femmes et leurs filles, et de faire ressortir leurs charmes autant que possible, car ils y ont intérêt; mais il y en a très-peu qui puissent se permettre cette dépense; le nombre ne s'en élève pas à vingt à Mogadore; et sur le reste il n'y en a encore que très-peu qui puissent donner à leurs femmes ou filles, même des bracelets d'un vil métal, à peine recouvert d'une feuille d'or ou d'argent. Cependant, il n'est pas une femme qui ne soit aussi honteuse que si elle étoit nue, quand elle est sans quelques bijoux de ce genre.

Les Juifs sont forcés de vivre entr'eux dans un quartier ou ville à part, qu'on appelle le

Digitized by Google

Millah; mais les Maures peuvent y entrer quand bon leur semble et sans nulle restriction. Ils peuvent même aller dans leurs maisons, et prendre toutes les libertés qu'il leur plaît de prendre avec leurs femmes et leurs filles. S'il se trouve un Juif dans la maison, ou bien, le Maure l'en chasse, ou bien il lui donne quelque argent pour s'en aller, et garder la porte, ce qui est le plus ordinairement le cas. Le Maure fait sa cour à la dame, et il n'est aucun Juif en Barbarie qui regarde comme un déshonneur que l'on courtise sa femme, si son intérêt y trouve son compte; car s'il essayoit de porter plainte, il n'obtiendroit jamais justice. Si un Juif tente de résister à un Maure dans quelque occasion que ce soit, il est sûr d'être rossé de la bonne manière, et son témoignage n'est pas plus admis en justice contre un Maure, que celui d'un esclave nègre dans les Indes occidentales ou dans l'Amérique du sud ne peut l'être contre un blanc. Il est forcé de boire tous les affronts, et de se contenter de recevoir autant d'argent qu'il peut du galant de sa femme; de manière que pour un Juif de Barbarie, une belle femme ou une jolie fille, pendant qu'elles sont jeunes, lui assurent une petite fortune, et conséquemment

en font un homme d'importance parmi ses frères les Juifs.

Le dimanche des Juifs commence le vendredi au coucher du soleil. Passé ce moment-là, aucun Juif ne peut pas même allumer une chandelle ni une lampe, ni allumer du feu, ni faire cuire la moindre chose, jusqu'au samedi soir à la même heure, de manière qu'ils font chauffer leurs fours le vendredi; qu'ils font avant la nuit leurs provisions pour le lendemain, et qu'ils les laissent dans les fours jusqu'au samedi à midi, qu'ils les en tirent et les font mettre sur la table, ou étendre sur le plancher par des Maures qu'ils tâchent de louer pour cela. Chaque Juif qui en a le moyen, a des lampes d'argent ou d'airain suspendues dans sa maison, qu'on allume le vendredi, et qu'on n'éteint pas avant le dimanche matin. Ils y brûlent indifféremment de l'huile d'olive ou de l'huile d'argane. Leur principal dîner ce jour-là consiste toujours en un plat qu'on appelle *Skanah*: ce sont des pois ou des fèves, cuits au four pendant vingt-quatre heures, avec une quantité d'os de bœuf, remplis de moelle, mais avec très-peu de viande dessus; ces os sont cassés en pièces sur les pois: c'est un plat très-nourris-

Digitized by Google

fort agréable. Ce mets, avec quelqu
ıes, et quelquefois un pouding au
ns, de bon pain, et de l'eau-de-vie c
f, distillée avec des figues et de l'anis,
fusée d'absynthe pour lui donner un pe
goût amer, complète le repas des Juifs qui
disent riches. Les pauvres se contentent c
Skanah et de pain d'orge pour ce jour-là,
le reste de la semaine ils vivent comme
peuvent. Ils ne se font aucun scrupule d'offi
pour de l'argent leurs femmes et leurs filles q
sont voluptueuses à l'extrême. Ils s'empresse
de fournir à cet égard aux amateurs toutes l
facilités possibles, et ils vont même jusqu'à
vanter du mérite et des qualités de cei
qui ont déjà joui de leurs faveurs. Les homm
et les garçons vont à la synagogue le jour q
est leur dimanche. Il y a à Mogadore dou
de ces synagogues; mais ce ne sont que
petites chambres, où ils se réunissent po
marmoter et bredouiller ensemble des prièi
en hébreu, aussi vite qu'il leur est possible
parler, chacun selon sa voix naturelle, ce q
fait la plus barbare cacophonie qu'on puis
imaginer.

Les hommes regardent les femmes juiv
comme n'ayant point d'âme. Elles n'ont p

Digitized by Google

mission d'entrer dans les synagogues qu'une fois par an. Elles n'ont point de part à leurs sacremens. Ces sacremens consistent dans le pain et le vin, et dans la circoncision. Pendant que j'étois à Mogadore, j'assistai à une circoncision juive. L'enfant étant prêt et les amis présens, le prêtre le prit sur son bras gauche, ayant dans la main gauche une paire de pincettes d'argent avec lesquelles il préparoit les parties, et il fit l'opération avec un couteau bien aiguisé, qu'il avoit à la main droite, en coupant, non seulement la peau de devant, mais même un morceau de chair. Cette opération me parut douloureuse et cruelle : aussi fit-elle crier l'enfant d'une manière à faire pitié. Les Juifs circoncisent à l'âge de huit jours, et les Maures et les Arabes à l'âge de huit ans. Les Arabes coupent, ainsi que les Juifs, la peau et un petit morceau de chair; mais, comme je l'ai déjà observé, cette opération est chez les Arabes un préservatif plutôt qu'une cérémonie religieuse.

Lors de mon voyage à Tanger, quand nous nous arrêtâmes à Saffi, pendant le sabbat des Juifs, nous avions dans notre compagnie deux Juifs qui avoient dans cette ville des amis ou des parens qui les régalèrent et leur donnèrent

Digitized by Google

un souper. Avant de manger, ils apportèrent une coupe faite en forme de pot couvert, et un peu de pain blanc, dans lequel on avoit coupé de fines herbes qu'on y avoit mêlées avant de l'envoyer au four. Ils se levèrent tous en même temps, formèrent un cercle autour du plat destiné pour le souper qui étoit posé sur le plancher, et qui consistoit en volailles bouillies, et ils se mirent à chanter, debout, leurs prières en hébreu, aussi vite qu'ils pouvoient parler. Ils étoient environ vingt en tout, parens et étrangers. Comme j'ignorois l'hébreu qu'ils parloient, et qui, me dit-on, est essentiellement différent de celui qu'on enseigne dans les colléges et dans les écoles de notre pays, je ne pus pas me joindre à eux. Ce chant, certes assez discordant, dura au moins un quart d'heure. Lorsqu'ils furent près de finir, ils firent passer le pain à la ronde, chacun en prit un morceau, et pour ne pas paroître singulier j'en pris aussi moi un petit morceau et le mangeai. Après avoir dit quelques mots de plus, ils firent passer de même la coupe ou pot à la ronde, et chacun y but à son tour, le chant continuant pendant tout ce temps-là. Lorsque la coupe m'arriva, je la pris et bus un peu. C'étoit du vin fait en trempant des

raisins secs dans de l'eau, et je ne le trouvai pas fort de mon goût, étant un peu aigre et amer. Quand la coupe eut fait le tour, tout le monde se tourna le visage vers l'Orient, se prosterna trois fois en s'inclinant jusqu'à mi-terre, et continuant toujours néanmoins à chanter. Dès qu'ils eurent fini leurs adorations, ils reprirent leurs places autour du plat, se prirent chacun par la main, se la serrant avec la plus grande force, et frappant en même temps la terre du pied. Ceci termina la cérémonie. Le chant fini, ils s'assirent tous sur leurs jambes et sur le plancher, autour du plat, le plus près qu'ils purent, ayant commencé par se laver les mains. Quelques-uns d'eux saisirent d'un bras vigoureux les poules bouillies, qu'ils eurent bientôt découpées en les dépeçant avec les mains, et ils firent ensuite passer ces pièces à la compagnie. Leur pain étoit fait de farine d'orge. Ils le trempoient dans le plat après chaque bouchée, et ils appeloient cela le saucer. Le bouillon dans lequel ils trempoient ainsi leur pain étoit l'eau même dans laquelle les volailles avoient bouilli, et où on avoit mis du vinaigre. Ce souper eut lieu le vendredi 6 janvier 1816, à neuf heures du soir. Le lendemain au soir, ils répétèrent les mêmes céré-

Digitized by Google

monies. Après souper ils s'amusèrent à chanter des chansons en arabe, et à conter des histoires joyeuses jusqu'à près de minuit; alors, ils se retirèrent pour la nuit, à ma prière, désirant fort de prendre du repos.

CHAPITRE XXVIII.

Il arrive de nouveaux ordres de l'Empereur. — M. Wilshire est insulté grossièrement par les Maures. — Description de la ville et du port de Swearah ou Mogadore; ses habitans, son commerce, ses manufactures, etc.

Vers la fin de novembre, il arriva à Mogadore un courrier expédié par l'Empereur au gouverneur, lui apportant une dépêche qui lui ordonnoit de ne pas souffrir qu'un Maure servît ni un Chrétien ni un Juif, sous quelque prétexte que ce fût, ni qu'il demeurât dans leurs maisons, et cela sous les peines les plus sévères. Cette dépêche ne fut pas plutôt lue que la nouvelle en vola par toute la ville. En conséquence de cet ordre; Rais bel Cossim, Bel Mooden, et un Maure du nom de Soliman, qui avoient été constamment dans la maison ou au service de M. Willshire, n'osèrent pas

Digitized by Google

même y retourner pour prendre congé. Avant ce changement un Chrétien n'étoit pas en sûreté, même dans la ville, s'il n'étoit accompagné d'un Maure, pour le garantir des insultes des enfans, et surtout de ceux des Maures qui sont méchans ou fanatiques. Il avoit aussi été donné de nouveaux ordres aux gardes du port, pour que personne ne pût aller à bord des bâtimens, excepté les capitaines et les équipages, sans un ordre spécial du gouverneur.

Le premier jour de l'an, les capitaines Mackay et Henderson, dont j'ai parlé auparavant, dînèrent chez M. Willshire. Quand ils sortirent pour se rendre à bord de leurs bâtimens, M. W[illegible] et moi, nous les accompagnâmes ju[illegible] de l'eau pour faire une promena[illegible] port, la mer étant basse. Il[illegible] après nous, ils saisirent [illegible] demi-tour à [illegible] ton de voix [illegible] lui dirent les [illegible] jusqu'à tirer [illegible] de le couper [illegible] avec nous [illegible] soins de l'in- [illegible] trop d'âme [illegible] pareille,

Digitized by Google

t il rabroua ces drôles d'une manière très-ésolue, les défiant, eux et l'Alcade, et leur lisant que s'ils s'avisoient de le toucher une utre fois, il s'en vengeroit à l'instant, et qu'à out risque il se plaindroit à l'Empereur, et eur feroit couper la tête pour avoir osé insulter de la sorte un consul et un négociant. Je lui conseillai de retourner au port, ce qu'il it. Mais les Maures étoient si enragés qu'ils ;oururent de toutes leurs forces chez l'Alcade, t lui dirent que M. Willshire les avoit battus, ju'il leur avoit dit des injures, et qu'il avoit parlé avec mépris de la puissance du Sultan. On l'envoya chercher aussitôt par des soldats qui nous atteignirent avant que nous fussions arrivés chez lui. Ils insistèrent à le mener tout le suite de force devant l'Alcade, s'il ne vouloit pas s'y rendre de bon gré. Il leur dit pourtant qu'il falloit qu'il attendît son interprète Juif Ben Nahory, et qu'alors il y iroit. Cette réponse fut portée à l'Alcade, et dans quelques momens Ben Nahory parut, et ils allèrent ensemble chez l'Alcade. L'Alcade reprimanda M. Willshire pour avoir maudit le Sultan, et lui conseilla d'arranger l'affaire en faisant un présent à la garde, sans quoi ces gens iroient déposer contre lui chez le Cadi; s'ils le fai-

soient il seroit oblig
l'Empereur; et il aj
neur, ne pouvoit
M. Willshire se d
de son interprète,
que ses accusateur
un peu leur ton. Il
Sultan qui ordonnoi
Alcades de veiller
propriétés fussent à
que la dernière or
secours et du témo
il avoit droit en ve
qu'il alloit sur-le-
Sultan de l'insulte
la friponnerie des
ne payeroit pas u
un liard, à qui qu
avoit ordre de le
Chrétiens qui éto
vouloit qu'ils fu
falloit qu'ils se res
remarqua, par for
de Tanger n'alloie
duire à leurs cano
eu l'honneur de
déroger à l'étiquet

Digitized by Google

soient il seroit obligé de l'envoyer à Maroc à l'Empereur; et il ajouta qu'alors lui, gouver- neur, ne pouvoit pas répondre du résultat M. Willshire se défendit si bien par le cana de son interprète, qui étoit un madré Juif que ses accusateurs commencèrent à baisse un peu leur ton. Il dit qu'il avoit la lettre du Sultan qui ordonnoit aux gouverneurs et aux Alcades de veiller à ce que sa personne et se propriétés fussent à l'abri de toute insulte, e que la dernière ordonnance l'avoit privé du secours et du témoignage d'un Maure, à quo il avoit droit en vertu de cette lettre. Il ajouta qu'il alloit sur-le-champ rendre compte au Sultan de l'insulte qui lui avoit été faite, et de la friponnerie des gardes du port, mais qu'il ne payeroit pas une blanquille, c'est-à-dire un liard, à qui que ce fût. L'Alcade dit qu'i avoit ordre de le protéger, lui et les autre Chrétiens qui étoient à Mogadore, et qu'i vouloit qu'ils fussent respectés, mais qu'i falloit qu'ils se respectassent eux-mêmes; et i remarqua, par forme d'excuse, que les consul de Tanger n'alloient point après dîner recon- duire à leurs canots les capitaines qui avoien eu l'honneur de dîner avec eux; que c'étoi déroger à l'étiquette de leur place. Alors appo

lant les gardes, il leur dit que M. Willshire étoit le consul du Sultan; qu'ils ne devoient jamais mettre la main sur lui; que s'il désiroit d'aller dans un des canots des bâtimens qui étoient dans le port, ils devoient le laisser entrer dans le canot, mais l'empêcher de partir usqu'à ce qu'il l'en eussent averti, afin qu'il pût lui donner permission d'aller à bord. Il dit encore aux gardes qu'ils s'étoient fort mal conduits, et que s'ils ne prenoient pas bien soin à l'avenir, il les congédieroit. Les gardes étoient de très-mauvaise humeur; ils dirent qu'il étoit intolérable pour un Maure d'être insulté impunément par un chien de Chrétien, et qu'ils alloient à l'instant même jurer contre lui devant le Cadi; qu'ils ne craignoient pas le pouvoir de lui (gouverneur), qu'ils en appeleroient au Sultan, et qu'ils s'en rapporteroient à sa décision. Comme ils se mettoient en chemin pour aller chez le Cadi, l'Alcade leur dit que s'ils y alloient malgré ses ordres, il leur en coûteroit la tête; et il leur ordonna de faire sur-le-champ leur devoir, et de retourner à leur poste. Il leur dit encore que pour qu'ils n'eussent plus de raisons de se plaindre, il alloit faire des enquêtes, et que justice leur seroit rendue ainsi qu'au consul. Ainsi se

Digitized by Google

termina cette affaire, que je craignois d'abord devoir amener les conséquences les plus sérieuses. M. Willshire eut soin malgré cela d'envoyer des présens aux Addals, ou quatre assesseurs de l'Alcade, qui saisirent l'occasion de prouver à l'Alcade que les gardes avoient tort. Nous n'osâmes plus cependant nous promener ni monter à cheval comme auparavant; nous fûmes obligés de nous borner à la ville, et que j'eus tout le temps d'examiner au dedans et au dehors.

La ville de Mogadore, que les Maures et les Arabes appellent Swearah, ou *le beau Tableau*, est située sur l'océan Atlantique par la latitude de trente-un degrés, quinze minutes nord, et par neuf degrés de longitude ouest de Londres. Elle est bâtie à peu près en forme d'un carré-long. Sa longueur du nord au sud est d'environ trois quarts de mille, et sa plus grande largeur n'est pas de plus d'un demi-mille. Elle est située sur une presqu'île arrachée à la mer, qui baigne ses murs à l'ouest-nord-ouest et au sud, à chaque marée, et est quelquefois complétement entourée d'eau dans les hautes marées. Les murs sont bâtis de pierres et de chaux, de six pieds d'épaisseur à leur base, d'environ vingt pieds de hauteur et sur-

Digitized by Google

montés de tourelles. Il y a des batteries à chacun des angles. Les murs sont faits en général de pierres brutes, et de petits cailloux de mer ou galets, mêlés et cimentés ensemble par du mortier de chaux liquide, qui remplit d'une matière solide tous les vides. Ils sont revêtus ensuite en dedans comme en dehors de cette espèce de stuc, et ils sont épais, solides, fermes et durs. A l'angle de l'est, comme vous approchez des portes, il y a une tour ronde bâtie en pierres de taille, de trente pieds de haut, montée d'environ quarante pièces de canon de fer et de bronze, qui commande les approches de la ville du côté de l'est, soutenue par les quatre batteries de l'angle du nord-est, et d'une grosse batterie sur le bord de l'eau. Il y trois ports; *el Ksebah* ou la forteresse du Lion, est le plus au midi, et est entouré d'un double mur à l'est et au sud; une seule muraille, mais qui est très-épaisse, auprès de la mer, et qui a une forte batterie à l'épreuve de la bombe, montant environ quarante pièces de canon de différens calibres, dont la plupart sont de bronze: voilà toute la défense du côté du bord de la mer. Des vaisseaux de guerre pourroient mouiller dans une mer calme, à demi-portée de canon

Digitized by Google

de la ville, par trente brasses d'eau, fond de roche. Cette ville, ou quartier, est séparée de la ville principale par une forte muraille, dont les portes se ferment régulièrement tous les soirs à huit heures, et ne s'ouvrent le lendemain que quand il fait grand jour. Les négocians chrétiens résident dans cette partie qu'on appelle la Forteresse, et les quatre négocians juifs y tiennent leurs marchandises. Le reste s'appelle la grande ville ou ville principale. C'est là que se tient le marché, et que demeurent les ouvriers. Il se trouve dans ce quartier une fort belle place carrée, où est établi le marché aux grains, entouré de petites boutiques, tenues par des Maures et des Juifs. Ces boutiques sont au rez de chaussée, ont une porte, mais n'ont pas de fenêtre, et sont si petites que lorsque le marchand est assis au centre, il peut à son aise toucher de la main tous les articles qui y sont contenus. On fabrique à Mogadore, entr'autres articles, de grandes quantités de haicks, qui sont faits en laine filée à la main avec un fuseau ordinaire en fer, et tissés dans des métiers tout unis, pareils à ceux dont on faisoit usage il y a cinquante ans en Amérique. Il poussent la navette à la main, et tissent leurs pièces sur une lon-

Digitized by Google

gueur de cinq verges et une largeur de six pieds. On les vend, sortant du métier, environ deux piastres la pièce, mais on n'en permet pas l'exportation par mer. On y fabrique aussi des haches et plusieurs autres outils en fer, tels que des herminettes, des coutelas, de grands couteaux, etc. etc. A l'est de la grande ville, est celle qu'occupent les nègres dans un coin ou espèce de triangle formé par la muraille extérieure. On dit qu'elle renferme deux mille noirs libres. Cette partie a aussi un mur particulier, et on en ferme les portes toutes les nuits. Les Nègres libres jouissent de presque tous les priviléges des Maures, étant de la même religion. Cependant il ne leur est pas permis de vivre mêlés ensemble.

Le quatrième quartier ou division, est la ville des Juifs, ou *Millah*. Elle est très-bornée, et occupe l'angle nord-ouest de la ville. La mer en baigne le mur extérieur à chaque marée, et du côté de l'ouest elle l'a presque tout démoli. Ce quartier est séparé de la ville principale par une haute et forte muraille. Le *Millah* n'a qu'une porte qui est du côté de l'est, près de celle de la ville au nord. Il y a toujours à cette porte une forte garde, et un gouverneur ou Alcade, pour arranger et régler

Digitized by Google

toutes les disputes des Juifs entr'eux et des Juifs avec les Maures. Le port est à deux cent verges au sud de la ville, en dedans du mur extérieur. Ce mur est bâti en pierres de taille, et est percé de plusieurs arches, au travers desquelles la mer monte et descend. Il a environ vingt pieds d'épaisseur, et il porte une forte batterie de canon qu'on a établie dessus pour la défense du havre. Il est très-bien construit, ses arches bien tournées, et l'ouvrage en totalité pourroit supporter la comparaison avec une forteresse d'Europe. Le havre s'étend au sud devant la ville, et est abrité de la mer par une île qui a environ deux milles de longueur et un demi-mille de largeur, et qui n'est éloignée de la pointe du port que d'environ cinq cents verges ou quinze cents pieds. Les bâtimens passent entre l'île et le port quand ils veulent entrer, serrant l'île d'aussi près que possible, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés vers la moitié. Alors ils peuvent mouiller par deux brasses et demie d'eau à basse mer, à une encâblure de l'île ; et avec de bons câbles et de bonnes ancres ils peuvent tenir en sûreté pendant les trois quarts de l'année : mais des bâtimens qui tirent plus de quatorze pieds d'eau ne peuvent pas être en sûreté au mouillage, à

cause du peu de profondeur de l'eau dans le havre. Dans les mois de décembre, janvier et février, il règne de fortes brises de l'ouest, qui causent une si forte houlle autour des deux extrémités de cette île, que ce que les marins appelent le ras de marée, casse les câbles les plus forts, et jette à la côte tous les bâtimens qui sont dans le port. Dans l'hiver de 1815, un brigantin anglais chargé en plein fut jeté à la côte et totalement perdu. Un autre chassa sur ses ancres, et dérivoit rapidement vers le port, lorsque le maître et l'équipage se jetèrent dans le canot, dans l'espoir de se sauver la vie; mais le canot chavira, et tous ceux qui étoient dedans, ou furent noyés ou furent mis en pièces contre les rochers. Cependant les câbles du brigantin s'engagèrent autour de quelques rocs brisés, et le retinrent comme à l'ancre pendant tout le reste du coup de vent, quoiqu'à quelques pieds seulement des rochers qui étoient derrière lui. L'équipage d'une goëlette américaine fut également perdu dans ce port il y a quelques années, ainsi que le subrécargue, parce qu'ils abandonnèrent le bâtiment, et qu'ils se jetèrent dans le canot, tandis que le capitaine qui resta à bord, demandant des secours aux autres bâti-

Digitized by Google

mens du port, fut sauvé, et que la goe
finit pareillement par être sauvée aussi
quoiqu'elle eût été totalement abandonnée
port est très-dangereux pendant l'hiver ;
les bâtimens qui y entrent doivent avoir
bons câbles et ancres pour l'affourcher
devant et par derrière, et amener immédi
ment les vergues et les mâts de hune.

L'île est appelée Mogadore par les E
péens. Ce fut le nom que lui donnèrent
bord les Portugais ou Espagnols, lorsq
relevèrent la côte en partie; et c'est de là
les Européens ont donné à la ville le no
Mogadore, et non à cause du *Sanctoreum*
maison de Saint, qui est auprès, et qu'on
pelle en Arabe *Milliah*. Cette île sert de p
d'Etat à l'Empire maure. Elle est fortifié
l'on y tient une garde nombreuse, vu qu
ne contient communément pas moins de
prisonniers d'Etat, qui, la plupart du te
ont été des alcades ou des militaires, auxq
on pardonne souvent, et qu'on réintégre
leurs anciens postes, après qu'on a
éprouvé pendant quelques années leur
meté et leur patience dans les fers. On en
des provisions dans l'île deux fois par sem
quand il fait beau temps. Toute communic

Digitized by Google

avec l'île est défendue aux étrangers, sous peine de mort. On a établi une batterie circulaire pour défendre l'entrée du port et protéger l'île, sur une pointe de rocher en dehors du port, et la plus proche de l'île. A l'est du havre, près du palais du Sultan, il y a aussi une batterie circulaire, bien bâtie en pierres, destinée à avoir vingt canons; mais on a enlevé ceux qui avoient été montés, dans l'idée qu'ils pourroient tomber dans les mains des Arabes, qui attaquèrent Swearah pendant la querelle qui eut lieu pour la succession, querelle qui se termina par l'élévation du Sultan actuel, Muley Soliman, au trône de Maroc.

Swearah, ou Mogadore, fut bâtie par Sidi Mohammed, père de Muley Soliman, qui n'épargna ni peines ni dépenses pour la rendre digne de son nom. C'est le seul port de mer passable dans les Etats maures, excepté Tanger, et le seul où l'on accorde aux bâtimens étrangers un commerce libre, c'est-à-dire sans licences spéciales. Les maisons y sont bâties en pierres brutes et en chaux: elles ont depuis un jusqu'à trois étages, et presque toutes ont des toits en terrasses. Les rues sont fort étroites, et même il y en a qui sont presqu'entièrement

Digitized by Google

nduc aux étrange
a établi une batter
e l'entrée du port
pointe de roche a
proche de l'île. Il
lais du Sultan, il y
aire, bien bâtie en p
vingt canons; mai
avoient été montés
ent tomber dans les
aquèrent Swearah pe
t lieu pour la succes
rmina par l'élévation
ey Soliman, au trô

gadore, fut bâtie par
de Muley Soliman,
ni dépenses pour la rec
C'est le seul port de
s maures, excepté Tan
ord aux bâtimens d
libre, c'est-à-dire
s maisons y sont b
a chaux: elles ont de
es, et presque toutes
es rues sont fort étro
sont presqu'entièrem

couvertes par des maisons qui forment arca
ou qui projettent dans la rue, surtout dans
partie de la ville qu'on appelle la Forteresse.
dit que ces bâtimens furent érigés dans le co
mencement par des ouvriers qu'on fit venir
près d'Europe. Mogadore est incontestablem
la plus jolie ville de l'Empire : l'on calcule qu'e
contient environ trente mille Maures et Nègr
et six mille Juifs. Pendant la dispute pour
succession au trône, à la mort de Mul
Eitzid, qui régna un court espace de tem
après la mort de Sidi Mohammed, Swear
fut attaquée par surprise pendant la nuit;
viron trois mille des assaillans pénétrèrent da
la partie dite la Forteresse, par-dessus la m
raille, et prirent même possession des ru
mais ils furent bientôt exterminés du haut
maisons par la garnison et les gens de la vil
et l'armée assiégeante, qui consistoit en Aral
et en Maures de la campagne, fut mise
fuite. Depuis ce temps-là, elle a été affli
deux fois et presque dépeuplée par la pes
qui a répandu la terreur et la dévastation da
toute la partie occidentale de l'Empire.
commerce y fut encouragé par son fondate
et fut d'abord extrêmement florissant. On
exportoit de grandes quantités de blé pc

Digitized by Google

Espagne et le Portugal, et l'on en expédioit ur le reste de l'Europe, de la laine, des mmes de plusieurs espèces en grande abonnce, telles que de la gomme arabique, la ndaraque, etc., des amandes, des olives, s dattes, des figues sèches, et de grandes antités d'huile d'olive, de cire, de miel, anis, de cumin, de la poudre aux vers, et tres plantes médecinales, de la peau de enade, et plusieurs autres drogues, des aux de chevre et de veau, et aussi quelles peaux ainsi que du poil de chameau, des icks pour la côte de Guinée, et plusieurs tres articles. Les importations consistoient en rres de fer et d'acier, en coutellerie de tout nre, en coton, en laine, et en cotonnades différentes espèces, en draps, en soie, en ouchoirs de soie, thé, sucre, épices, ornens en or et en argent, perles, colliers ambre, petits miroirs hollandais, marchanses d'Allemagne, platilles, nankins, etc. Il eut pendant un temps jusqu'à trente maisons commerce de Chrétiens établies à Mogadore. s droits d'importation sont de dix pour nt: on prélève ce droit en nature lorsque les archandises sont débarquées, excepté sur articles en fer, acier et coton, sur lesquels

Digitized by Google

les droits sont payés en espèces ; mais le gouvernement accorde un peu de temps pour le paiement de ces droits au négociant qui les reçoit. Le taux de dix pour cent est celui auquel le Grand-Seigneur a droit en vertu de l'Alcoran, comme dîme autorisée et allouée par ce code sacré, car il n'est pas moins souverain spirituel que temporel. Les droits d'exportation sont réglés par des ordonnances impériales, mais ils varient.

Le commerce a été si vexé et si réduit depuis quelques années par des prohibitions et des droits énormes d'exportation, que l'on ne compte plus aujourd'hui que deux maisons de commerce chrétiennes respectables à Mogadore ; et encore ceux qui administrent ces établissemens sont-ils forcés de se soumettre à toute sorte d'insultes et d'impositions. Ils ne font point d'affaires qui donnent de bénéfice, et si les choses ne changent pas avant peu pour le mieux, ils seront obligés d'abandonner la place, et d'y renoncer. Il est de la politique de l'Empereur actuel, qui est absolu, de tenir le peuple aussi pauvre que possible, pour qu'il ne puisse pas se révolter; car une armée rebelle ne peut se soutenir dans ce pays-là sans argent, et elle ne peut rester assemblée

Digitized by Google

si elle n'a pas l'espoir d'un pillage immédiat. Le gouvernement maure a très-peu à craindre d'une organisation partielle et mal organisée, dont les chefs seront bientôt abandonnés s'ils n'ont pas d'argent, de bravoure et une bonne conduite. Le Sultan commença à mettre son système à exécution en fermant les ports de Santa-Cruz, de Saffy, de Rabat, d'Azamore, d'Arbeilda, etc., et en ordonnant aux négocians étrangers qui y résidoient d'aller à Mogadore ou Swearah, leur promettant qu'ils seroient protégés. Peu de temps après on se mit à prohiber l'introduction de quelques articles, puis l'exportation de plusieurs autres, tels que la laine, le froment, l'huile d'olive, etc.; puis on imposa sur plusieurs autres articles d'exportation un droit qui équivaloit à une prohibition. Lorsque le peuple murmuroit, on lui disoit que c'étoit un péché que de faire du commerce avec des gens qui ne suivoient pas la seule vraie et sainte religion qu'il y eût sur la terre; que leur prophète avoit prohibé rigoureusement un trafic pareil qui tendoit à corrompre leurs mœurs et à les souiller aux yeux de Dieu; que ce péché avoit été commis, et que c'étoit pour se venger de son peuple que Dieu l'affligoit alors en lui envoyant des sau-

Digitized by Google

terelles qui ravageoient la campagne, et la peste qui dépeuploit tant de belles villes. Ces argumens avoient d'autant plus de poids auprès de ces Maures superstitieux, que la peste exerçoit en même temps toutes ses fureurs, et enlevoit les trois-quarts des habitans de Mogadore, de Saffy et de plusieurs autres villes, ainsi que toute la garnison de *el Ksebbah* sur la rivière de *Tensift*. Plusieurs négocians chrétiens moururent aussi de la peste, ainsi qu'un grand nombre de négocians maures les plus respectables. Ces circonstances réunies causèrent une stagnation presque totale dans les affaires. Cette stagnation n'a fait, depuis lors, qu'aller s'il est possible, en augmentant, non-seulement par la continuation de ces mêmes causes, mais encore par de nouvelles restrictions commerciales imposées par l'Empereur actuel.

Si quelqu'une des puissances maritimes déclaroit la guerre contre les Maures, il seroit fort aisé de prendre et de détruire Mogadore, quoiqu'il ne fût pas possible de conserver long-temps la place. Quelques corvettes ou petits bâtimens de guerre d'un léger tirant d'eau pourroient entrer dans le port, se porter sur l'extrémité méridionale de l'île, y débar-

Digitized by Google

quer des troupes et en prendre possession. Cette partie de l'île étant élevée, commande la ville. On pourroit y construire des batteries, et en battre de là les murs à volonté. Le pays près de l'île n'est couvert que de sables mouvans bien au-delà de la portée du canon. Les Maures sont des canonniers très-maladroits, quoiqu'aussi braves que quelque nation que ce puisse être; ils croient que s'ils s'aventurent jusqu'à l'embouchure du canon, ils ne peuvent pas mourir un instant plutôt que le destin ne l'a déterminé, ni d'aucune autre manière que de celle à laquelle ils ont été prédestinés par le Tout-Puissant, non-seulement dès leur naissance, mais même depuis la création du monde.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Des Maures et des Arabes de Mauritanie. — Fê de l'expiation. — Revue d'une troupe maure. Combat simulé. — Du cheval arabe, de son équ pement. — Equitation arabe.

—

Les Maures sont une race d'hommes do les formes sont athlétiques, et qui ont ord nairement cinq pieds dix pouces de haut. I tirent leur origine des Bérébéres, ancie habitans des parties septentrionales et occ dentales de l'Afrique du nord, ainsi que d descendans des Carthaginois et de divers colonies grecques et romaines, sur ces côt qui furent conquises par les Arabes ou Sarr sins qui passèrent l'Isthme de Suez, subj guèrent le nord de l'Afrique, sous les calif du prétendu prophète Mohamed, et se m lèrent ensuite avec les vaincus. Fez est a jourd'hui la grande capitale de l'Empire la principale résidence de l'Empereur, q

Digitized by Google

les Maures et les Arabes appellent *el Soultan* (le Sultan). Suse est devenue indépendante des Maures. Les Maures sont tous de rigides sectateurs de la doctrine Mohammédane, et croient fermement à la prédestination. J'appelle cette doctrine Mohammédane au lieu de *Mahométane*, parce que le nom de leur prophète est prononcé Mohammed par les Maures et les Arabes, qui, les uns et les autres, prononcent leurs lettres très-distinctement, et la bouche ouverte comme les Espagnols, donnant à chaque lettre le son plein et entier qu'elle doit avoir. Quoiqu'ils écrivent avec des caractères, et qu'ils ne sachent pas former une lettre romaine avec la plume, cependant une personne qui comprend les lettres, et qui les entend parler, diroit qu'ils sont parfaitement familiers avec l'alphabet romain, et qu'ils appuient sur les lettres avec plus de force et d'emphase, ce qui fait qu'ils parlent leur langue mieux qu'aucun autre peuple sur la terre ne parle la sienne.

Les Maures, en général, n'apprennent point à lire ni à écrire ; mais leurs *talbes* sont des savans qui prennent beaucoup de peine pour acquérir une connoissance parfaite de leur langue et de l'ancien Arabe, ainsi que

Digitized by Google

Arabes appel
est devenu
Maures sont
loctrine Moh
à la prédest
e Mohamméd
e que le nom de
ammed par les
ns et les autre
listinctement,
les Espagnols,
on plein et entie
crivent avec deux
ent pas former
olume, cependa
nd les lettres,
oit qu'ils sont
lphabet roma
tres avec plus
ui fait qu'ils pa
ucun autre peup
ienne.
énéral, n'appren
; mais leurs t
nnent beaucoup
connoissance p
'ancien Arabe,

de l'Alcoran qu'ils regardent comme un livre sacré, et qui ne contient rien qui n'ait été révélé par Dieu. Toutes les affaires qui exigent des écritures passent par la main des talbes. Ils sont alternativement écrivains, prêtres et hommes de loi. Les Maures ont dans toutes les mosquées des villes ou cités, de hauts minarets ou clochers, avec une petite terrasse au haut, et une espèce de balustrade autour. Les talbes montent sur ces terrasses pour appeler en certains temps le peuple aux prières; et comme les minarets sont fort élevés, et que les talbes sont accoutumés à parler à haute voix, on les entend à une grande distance, surtout lorsque tout est calme dans la ville. Les temps de leurs prières sont le matin avant la pointe du jour, à midi, vers le milieu de l'après-midi, au coucher du soleil, et encore une fois avant d'aller se coucher, c'est-à-dire entre huit et neuf heures du soir. Les talbes qui sont sur les minarets avant la pointe du jour, commencent par appeler tous les fidèles aux prières : leur voix a un son très-harmonieux, et retentit dans l'air d'une manière singulière. J'en fus constamment réveillé pendant tout le temps que je demeurai à Mogadore : j'allois souvent à la fenêtre pour le

Digitized by Google

entendre. Leur appel aux Maures me rappeloit aussi mes propres devoirs comme Chrétien. Après avoir sommé tous les fidèles de se mettre à la prière, ils répétoient des passages particuliers de leur Bible ou Alcoran, ou bien ils chantoient un morceau de poésie religieuse ou cantique, d'un ton de voix élevé et perçant, mais néanmoins très mélodieux et agréable. Les Maures qui demeurent près des mosquées, y vont, se joignent aux talbes, et prient avec eux : mais le très-grand nombre font leurs dévotions chez eux. Les talbes, à ce que l'on me dit, remplissent leurs devoirs religieux, qui sont très-fatigans, uniquement par piété. Ils ne reçoivent pas pour cela la plus légère rétribution ni du prince ni du peuple, sous aucune forme quelconque. Ils adorent tous en se tournant vers l'Orient, et se prosternant la tête contre terre, comme les Arabes du Désert. Ils se lavent tout le corps avec de l'eau, ainsi que les mains et le visage, avant de commencer les prières. Ils ont pour cela dans l'enceinte de leurs mosquées des puits, des fontaines, ou de grands bassins pleins d'eau pour y faire leurs ablutions. Lorsqu'ils paroissent devant Dieu, ce qui veut dire selon eux quand ils vont à la mosquée, ils se

Digitized by Google

dépouillent de tous ornemens et habilleme
superflus, et jusqu'à leurs caleçons. Quand i
se sont purifiés avec de l'eau, ils s'envéloppe
décemment de leur haick ou couverture se
lement, et font toutes leurs cérémonies av
les signes de la dévotion la plus profonde.
un Chrétien entre dans un endroit consac
au culte mahométan, il faut ou qu'il chan
de religion, en se laissant raser la tête,
subissant l'opération de la circoncision, et
confessant qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et q
Mohammed est son prophète, etc. ou qu'il s
mis à mort à l'instant même; cependant je n
suis hasardé à les regarder de la rue. La co
qui conduit à la mosquée étoit pavée en tuile
et tenue très-propre; on y voyoit des de
côtés des bassins de pierre remplis d'eau pu
pour les ablutions. Je n'osai pas m'en appr
cher d'assez près pour voir de quelle maniè
l'intérieur en étoit arrangé, mais on me
qu'il ne contenoit aucun ornement quelconqu
En général il n'est pas permis aux femm
d'entrer dans les mosquées, ni même de p
roître dans les rues, à moins d'être entièreme
voilées par leurs vêtemens qu'elles se fo
passer par-dessus la tête, en les tenant en d
dans à la main, d'une telle manière qu'elles n'o

qu'un œil de découvert pour pouvoir trouver leur chemin, et qu'aucun Maure ni Chrétien ne peut leur voir le visage. On les voit rarement dans les rues. Elles sont d'une telle corpulence qu'elles ont de la peine à marcher. Aucun Maure ne voudroit épouser une femme avant qu'elle n'eût été convenablement engraissée par son père; et si le pauvre mari ne peut pas la conserver ensuite dans le même état, ou même augmenter son embonpoint, il devient mécontent, et cherche à s'en débarrasser le plus promptement possible, ne se souciant pas, dit-il, de coucher avec un *squélette*. Les femmes se visitent entr'elles, et prennent l'air ensemble sur les terrasses de leurs maisons; mais dans ces visites le mari lui-même ne peut pas entrer dans la chambre où sont les dames, lorsqu'elles ne sont pas couvertes, ni jouir de la vue de la femme ou de la fille de son voisin, sa religion lui défendant rigoureusement de regarder aucune autre femme que la sienne ou les siennes. Ainsi, lorsque les dames maures reçoivent de la compagnie chez elles, les hommes s'asseoient par terre en dehors de la maison, et y font la conversation ensemble: mais, malgré toutes ces précautions, comme les femmes sont très-amoureuses, elle s'arran-

Digitized by Google

t pour pouvoir
cun Maure n'
visage. On les
les sont d'une
la peine à mar
roit épouser un
été convenable
e; et si le pauvre
er ensuite dans
nenter son embou
et cherche à s'en
lement possible, a
coucher avec un
tent entr'elles, et p
s terrasses de leurs
s le mari lui-même
chambre où sont les
pas couvertes, ni
ou de la fille de son
fendant rigoureuse
utre femme que la
lorsque les dames
compagnie chez el
t par terre en débo
la conversation en
es ces précautions,
ès-amoureuses, elle

gent de manière à faire entrer chez elles leurs galans sous l'habit de femme, en vertu du privilége qu'elles ont de se faire des visites les unes aux autres; et l'amant peut se retirer de la même manière sans être découvert.

Les Maures envoient tous les ans une nombreuse caravane en pèlerinage à la Mecque, et ils retournent dans trois ou quatre ans; tout bon Musulman ou Moslemin étant obligé par la loi d'aller visiter le tombeau de leur prophète une fois dans sa vie, si ses moyens lui permettent de faire les frais du voyage. Ceux qui sont allés à la Mecque sont honorés à leur retour du nom de *el ajjh*, (le pèlerin), et les femmes qui y vont et qui en reviennent (car il y en a quelques-unes qui risquent le voyage), ont le privilége de porter le haick ou couverture, dont les hommes se servent; de se promener dans les rues, comme les hommes, la tête découverte; de causer indifféremment avec eux, comme elles le jugent à propos, étant considérées dans ce cas comme de saintes femmes, et comme possédant une âme par une faveur et une grâce spéciale du ciel. Tout Maure qui est né imbécille, ou qui devient fou, est regardé comme un saint, et est traité par tout le monde

Digitized by Google

avec la plus grande attention et le plus grand respect : il est nourri, habillé et soigné avec tous les égards aux dépens du public ; et quelque chose qu'il fasse, il ne peut pas commettre une crime aux yeux de leur loi.

Peu de temps après mon arrivée à Mogadore, le 15 novembre 1815, les Maures célébrèrent la fête de l'expiation. A cette fête, chaque Mahométan est tenu par la loi de tuer un mouton, s'il peut s'en procurer un ; si non, chacun tue tel autre animal qu'il peut se procurer. Les riches, s'ils sont généreux, en tuent un nombre proportionné à leur fortune et à leurs dispositions, et les distribuent parmi leurs parens, ou parmi les pauvres qui n'en ont point à tuer. Rais bel Cossim, autrement le capitaine bel Cossim, tua pour sa part sept moutons. On les avoit achetés depuis longtemps, et on les avoit copieusement engraissés pour la fête. Le premier jour se passa à faire des visites, et à donner ou recevoir des présens ; le second se passa en parades militaires. Dans la matinée de ce dernier jour, j'accompagnai M. Willshire sur la terrasse d'une maison anciennement occupée par un M. Chiappi, qui de son vivant avoit été consul de Portugal à Mogadore. Cette maison avoit

Digitized by Google

été autrefois la plus grande et la plus élég
de toute la ville, mais elle tomboit en rui
Elle étoit située proche du mur de l'est e
dominoit. Nous vîmes, du haut de cette mai
treize à quinze cents chevaux arabes, a
légers que le vent, et pleins de feu, mo
par des Maures et des Arabes, qui éto
assis sur des selles très-relevées par derrièr
par devant, et couvertes d'une riche ho
écarlate piquée. On les faisoit parader entre
grands murs et les murs extérieurs de la v
Les cavaliers étoient revêtus de riches caf
ou vestes, qu'ils ne portent que dans les gran
occasions. Ils étoient recouverts de hai
brochés à l'aiguille, et aussi transparens
de l'étamine à pavillons. Chaque cava
étoit armé d'un long fusil moresque, et a
un coutelas ou cimeterre pendu à son c
Ils portoient à la tête ou des turbans blan
ou bien une calotte rouge (signe distinctif
militaires des troupes réglées de l'Empereu
ou bien un pli de leur haick. Les mors
leurs brides étoient de la plus grande forc
à la manière des Arabes. Les chevaux étoi
tous des chevaux entiers, et à tous crin
conséquemment ils conservoient tout leur fe
leur beauté, leur force et leur orgueil natu

Chaque cheval avoit un fronteau qui ressembloit par le haut à la têtière d'une bride, et un licol par-dessous. Ce fronteau étoit fait de drap ou de velours écarlate le plus riche, avec une frange au bas qui lui couvroit presque les yeux, et un grand bourrelet de velours écarlate sous les oreilles. Leur cou étoit recouvert d'une pièce de drap écarlate très-élégamment taillée avec des glands par-dessous. Tout cet attirail n'étoit que pour la décoration, et non pour l'usage. La bride étoit mise par-dessus : chacun de ces chevaux portoit en outre sur son cou un filet ou caparaçon, auquel étoient suspendus nombre de petits sacs de peau maroquin rouge. On me dit que ces sacs étoient remplis d'amulettes ou de petits morceaux de papier couverts de caractères arabes, donnés par des jongleurs à chaque propriétaire de cheval, afin de lui servir, disent-ils, de charme pour détourner les effets du *mauvais œil*, ou de l'ensorcellement, auquel ils croient tous. Les Maures et les Arabes sont si fortement attachés à cette opinion superstitieuse, qu'ils se croient, eux et leurs chevaux, dans le plus grand danger s'ils n'ont pas ces talismans favoris avec eux.

La selle des Maures et des Arabes, que je

Digitized by Google

'oit un fronteau
la têtière d'une
Ce fronteau étoit
rlate le plus riche
ni lui couvroit
bourrelet de velo
eur cou étoit recou
rlate très-élégamm
ar-dessous. Tout
la décoration, et
étoit mise par-dess
rtoit en outre sur
n, auquel étoient
its sacs de peau
t que ces sacs étoie
petits morceaux
tères arabes, donn
le propriétaire de
, disent-ils, de cha
ets du *mauvais œil*.
auquel ils croient
bes sont si fortemen
erstitieuse, qu'ils
vaux, dans le pl
pas ces talismans

ures et des Arabes,

regarde comme la meilleure que l'homme pu inventer pour tenir le cavalier ferme son siége, est attachée sous le ventre du ch par une forte sangle, et par une autre so poitrine; mais elle n'a pas de croupière. étriers sont faits de grandes feuilles de tôl de cuivre, la plupart plaquées en argent. fond de l'étrier est aussi large que le pie l'homme, de manière qu'il peut y chang volonté la position de son pied. On tient étriers toujours excessivement luisans; ils relevés très-courts et attachés à la selle des lanières de cuir tressé. Ainsi, pour tenir ferme sur sa selle, le cavalier n'a se serrer les pieds aux côtés du cheval près ses flancs, et ses genoux sur le bas de la s il porte et s'appuie alors sur cinq points même temps. La bride est faite de manièr arrêter en un instant sur cul le cheval le emporté et le plus vigoureux, ou à lui b la mâchoire inférieure; de cette mar l'écuyer maîtrise absolument sa monture e fait ce qu'il veut. Ce corps de cavali montés et équipés de la sorte, fut pass revue par le Pacha et l'Alcade, autremen deux gouverneurs militaire et civil. Il y a aussi environ six mille hommes d'infant

Digitized by Google

assemblés pour passer la revue. Ils étoient revêtus de haicks et de bonnets rouges, et armés de fusils et de grands couteaux. Après la revue, les exercices commencèrent par une décharge de soixante-quatorze pièces de canon, montées sur les différentes batteries qui entourent la ville; et alors suivit une espèce de petite guerre ou combat simulé, qui commença près de la porte du Nord, entre deux corps d'infanterie. Ils marchèrent l'un sur l'autre comme pour s'attaquer, et chacun fit sur l'autre un feu de billebaude, soutenu et prolongé par des décharges continuelles de mousqueterie de nouvelles lignes qui avançoient successivement, jusqu'à ce que l'on jugeât que le moment étoit venu de faire marcher la grosse cavalerie pour arrêter le progrès d'une colonne serrée qui s'avançoit lentement et constamment sur les troupes opposées. A la fin le signal attendu fut donné. Toute la cavalerie se mit aussitôt en mouvement. Elle s'avança en escadrons d'environ cent hommes chaque, en ordre serré et au grand galop; ils sembloient voler comme le vent. La distance entre les deux lignes de combattans étoit de près d'un demi-mille. Les cavaliers criant à tue-tête : « *Hah-hah! hah-hah!* »

Digitized by Google

se levèrent sur leurs étriers, ajustèrent bien avec leurs fusils, et lorsqu'ils furent à cinq verges ou quinze pieds de la ligne de l'ennemi, ils lâchèrent leur feu, en courant au grand galop. Je m'attendois à les voir percer l'infanterie, et à en écraser un grand nombre sous les pieds de leurs chevaux; mais au moment même que les cavaliers eurent fait feu, ils arrêtèrent leurs chevaux sur cul, et leur faisant faire demi-tour, ils firent place à l'escadron qui chargeoit après eux, tandis que les chevaux du premier escadron se retiroient au pas et en bon ordre, pour donner aux cavaliers le temps de recharger tranquillement leurs fusils. Ainsi attaquée avec fureur par de nombreux escadrons qui se suivoient avec rapidité, et de si près, l'infanterie ne tarda pas à être rompue et dispersée, au moyen de quoi la cavalerie parut rester maîtresse du champ de bataille.

Rien dans ce genre ne pouvoit surpasser l'ardeur, l'activité et l'intelligence que déployèrent ces nobles coursiers. Il sembloient voler à l'attaque et être déterminés à enfoncer l'armée ennemie, à la fouler aux pieds, et à la réduire en poudre: mais lorsque les cavaliers eurent fait leur bagage, et que leur che-

Digitized by Google

vaux eurent fait volte-face, en un instant ils devinrent parfaitement calmes, et se mirent au pas jusqu'à ce qu'on les eût de nouveau mis face à face avec l'ennemi. Alors le feu sembloit leur sortir des yeux, ils faisoient voler sous leurs pieds la poussière, qu'ils sembloient aspirer dans leurs larges naseaux, si ouverts qu'on pouvoit voir dedans presque jusqu'aux yeux. Ils souffloient et piaffoient d'une telle manière qu'il n'y avoit que la véritable et forte bride arabe qui fût capable au monde de les tenir en respect; et de même il ne falloit rien moins que la selle arabe ou mauresque pour empêcher le cavalier d'être jeté par terre. Les longs éperons des cavaliers avoient déchiré les flancs des chevaux de manière à en faire ruisseler le sang, qui, réuni à la sueur, formoit une espèce d'écume rayée et bariolée, qui leur couvroit tous les côtés et couloit jusqu'à terre, tandis que l'action sévère du mors sur leur bouche la leur faisoit saigner. L'éclat de leurs étriers et de leurs armes qui brilloient au soleil, le cliquetis de leurs éperons sur leurs étriers, et de leurs armes les uns contres les autres; la belle apparence de ces escadrons de cavalerie; le bruit de la mousqueterie, et les cris continuels des

Digitized by Google

-face, en
it calmes, et
l'on les eût
l'ennemi. Al
les yeux, ils
la poussière,
eurs larges
oit voir dedans
soufflolent et
qu'il n'y avoit
e arabe qui fût
n respect; et de
s que la selle
pêcher le cavali
ongs éperons des
flancs des chevaux
seler le sang, qui,
me espèce d'écum
r couvroit tous le
erre, tandis que
sur leur bouche
lat de leurs étrier
loient au soleil, le
r leurs étriers, et
s les autres; la bell
ons de cavalerie;
, et les cris continu

faux combattans, produisoient un effet q
en imposoit véritablement, et me persuadère
qu'aucunes lignes d'infanterie, en nombre éga
quelque bien formées et bien commandé
qu'elles fussent, ne seroient en état de résist
à leurs chocs impétueux et répétés. C'éto
vraiment là une superbe école d'équitation.

Sidi Hamet, mon ancien maître, avoit em
prunté et montoit le beau cheval de M. Wil
shire, et sembloit être dans toute sa gloire
tandis qu'il l'exerçoit comme les autres. Quan
ils eurent presque terminé le combat simulé, i
se mit en ligne avec quinze à vingt Maures
qui commencèrent une charge d'un nouvea
genre contre l'ennemi. Ils avoient un quart d
mille à parcourir. Ils partirent au grand galop
en ligne, et tous assis sur leurs selles; tou
d'un coup on les vit se retourner sur la selle
la tête en bas, les pieds en l'air, le dos tourn
vers la tête du cheval, et galopper une parti
considérable de ce quart de mille. On les vi
ensuite par un mouvement extraordinairemen
vif, regagner tout-à-coup leurs siéges, s
dresser debout dans leurs étriers, tirer leu
coup de fusil tourner leurs chevaux, et reveni
à leur poste. Plusieurs de ces chevaux étoien
très-vites et très-beaux, et ils me paruren

Digitized by Google

rpasser en ardeur, en force et en courage, s plus beaux chevaux de course que j'eusse mais vus en Europe et en Amérique, autant ıe ces beaux animaux l'emportent sur le ıeval de charrue ordinaire.

Les Maures ont bientôt usé leurs chevaux ır un service aussi rude ; alors ils les mettent ı moulin pour moudre leur grain ; car il n'y pas dans l'empire de Maroc, un seul moulin vent ni à eau. On ne monte pas les jumens on ne les fait pas travailler. On ne les garde ıe pour être des jumens poulinières. Je re- ırdois autrefois comme une exagération ce ıe j'avois lu ou entendu dire des bonnes ıalités attribuées au cheval arabe ; mais je me ɔnvainquis par mes propres yeux que ce qu'on soit de ce cheval étoit bien au-dessous de son érite réel ; car quoique le plus fier, le plus dent, le plus bouillant de tous les chevaux, est en même temps le plus docile de tous ces ɔbles animaux. Le véritable cheval arabe a ıatorze palmes de hauteur. Il a le corps long, ɔnd et svelte ; les membres petits, bien pris et oits. Il a le poitrail carré et la croupe ronde ; cou délié et bien planté, formant une belle ɔurbure naturelle ; la tête petite, la face décri- ınt une légère ligne courbe depuis le haut de

Digitized by Google

la tête jusqu'aux naseaux, les yeux pleins, brillans, vifs et intelligens. Plusieurs sont d'une belle couleur de crême, souvent tâcheté de noir; leur couleur varie depuis l'alezan léger jusqu'au plus beau noir de jais, en passant par les nuances bai et châtain. Ils ont les jointures très-fortes et sont tout nerfs. Ils sont naturellement dociles et très-actifs : mais pour peu qu'ils deviennent vicieux, ils sont condamnés au moulin pour le reste de leurs jours. J'appris avec bien du regret que ces beaux et utiles animaux ne pouvoient pas être exportés ni hors des Etats maures, ni d'aucun des Etats barbaresques sans une permission spéciale du souverain régnant, permission qui n'est accordée que rarement et par faveur, et cela seulement dans des occasions importantes et particulières.

Les Arabes qui habitent Maroc vivent dans des tentes, comme les Arabes errans; car les véritables Arabes n'aiment pas à être resserrés entre des murailles, et forment une race d'hommes tout-à-fait distincte des Maures. Ils possèdent des troupeaux considérables de gros bétail, de chevaux, de chameaux, de moutons, de chevreaux et d'ânes; ils font usage du lait de toutes les femelles de ces animaux,

Digitized by Google

soit pour leur boisson, soit pour faire du beurre; ils fournissent ce dernier article aux villes. Leur manière de faire ce beurre est très-simple : ils se bornent à mettre le lait dans une outre faite d'une peau de chèvre, le poil en dedans, de suspendre cette outre pas les pates, et de la secouer au moyen de la corde à laquelle elle est attachée. Lorsque le beurre est fait, ils le mettent, poil et beurre, dans des pots de terre qui tiennent de deux à quatre livres chaque, et ils le portent dans cet état au marché sans le saler, vendant le beurre, le pot et tout pour une bagatelle. Ils cultivent presque tout le terrain en plaine qui est susceptible de culture dans l'empire de Maroc (ainsi que font les Bérébères dans les pays montueux et les flancs des montagnes), à l'exception pourtant des terrains qui sont dans le voisinage immédiat des villes, lesquels sont cultivés et soignés par les Maures et leurs esclaves. Ils vivent par familles ou par sections de tribus, et dressent leurs tentes par compagnies, depuis vingt jusqu'à cent cinquante tentes, chaque tente contenant une famille. Lorsque toutes ces tentes sont dressées, on appelle ce campement un *douhar*. Ils nomment un chef pour chacun de ces douhars, et ils lui confèrent pour le

Digitized by Google

sson, soit pa
ent ce dernier
de faire ce bar
nt à mettre le
eau de chèvre,
re cette outre pa
moyen de la co
hée. Lorsque le
, poil et beurre,
iennent de deux
ils le portent dan
saler, vendant le
une bagatelle. Ils
ain en plaine qui est
us l'empire de Mar
res dans les pays
montagnes), à l'ex
s qui sont dans le
s, lesquels sont cu
ures et leurs esclav
ou par sections de
s par compagnies,
cinquante tentes,
famille. Lorsque to
on appelle ce camp
nent un chef pour
ils lui conféren

temps le titre et la dignité de Sheick ou Alcade. Leur autorité consiste pourtant plus à conseiller qu'à ordonner. Quand le temps des semailles approche, ils lèvent leur campement et vont alors dresser leur douhar près du terrain qu'ils doivent cultiver; ils labourent la terre, et y sèment le blé, l'orge et les pois. Ils enclosent quelques terrains particuliers de bons murs de pierre, et surtout les verges ou sont les figuiers; mais la plupart du temps ils sont entièrement ouverts. Les semailles finies, ils se transportent de nouveau, pour trouver des pâturages, dans d'autres parties de la même province, où ils continuent de résider, ne pouvant pas sortir d'une province sans en avoir préalablement obtenu la permission de l'Empereur. Ils errent ainsi de campement en campement jusqu'aux approches de la moisson; alors ils retournent et viennent recolter ce qu'ils ont semé. Ces récoltes sont considérées, d'un consentement commun, comme étant en sûreté et à l'abri des incursions des troupeaux et des hommes des autres tribus, parce que faisant tous la même chose, et n'ayant point d'habitations fixes, ils ont tous un intérêt commun à protéger leurs propriétés respectives. Cependant quelquefois une tribu sème et une

Digitized by Google

autre récolte le fruit de son labeur : mais cela n'a lieu que par la force des armes; et ces cas ne sont pas fréquens.

Les Arabes Maures sont au-dessous de la moyenne stature ; le teint basané, et de la nuance intermédiaire entre le mulâtre et le blanc ; les yeux et les cheveux noirs ; ils sont forts, vigoureux et sains. Ils portent autour du corps un haick de laine qui ne leur couvre pas la tête. Ils n'ont pas d'autre vêtement. Ils vont généralement les jambes et les pieds nus. Ils ont la barbe longue, la pommette des joues haute, le nez régulièrement aquilin, les lèvres fines ; et c'est une race d'hommes aussi brave qu'aucune autre au monde, excepté peut-être les Arabes errans. Les femmes portent une espèce de vêtement qui est fait avec un haick, au travers duquel elles passent leurs bras pour le tenir relevé : il leur pend jusqu'aux genoux, et leur couvre une partie du sein. Il y a dans ce haick un pli par derrière, ou poche dans laquelle elles portent leurs petits enfans. Elles marchent toutes extrêmement penchées en avant. Leurs maris les traitent absolument comme des esclaves. Elles sont obligées de traire les vaches, les jumens, les chèvres, les brebis et les ânesses, ainsi que les chameaux;

Digitized by Google

uit de son labeur : nai
a force des armes; et
ens.
aures sont au-dessous
; le teint basané, et
iaire entre le mulâtre
t les cheveux noirs;
et sains. Ils portent
de laine qui ne leur
nt pas d'autre vêtem
les jambes et les pie
gue, la pommette des
lièrement aquilin, les
race d'hommes aussi
u monde, excepté peu
. Les femmes portent
t qui est fait avec un
elles passent leurs bra
ur pend jusqu'aux g
partie du sein. Il y
r derrière, ou poche
nt leurs petits enfans
extrêmement pench
s les traitent abso
s. Elles sont oblig
s jumens, les chèvres
, ainsi que les cham

il faut encore qu'elles fassent le beurre, e
qu'elles filent et tissent à la main la toile
tentes ainsi que leurs habillemens et ceux d
leurs familles. Elles filent et tissent de la mèm
manière que les femmes arabes du Désert, e
il faut qu'elles apportent elles-mêmes sur leu
épaules, dans de grosses cruches de terre tou
l'eau dont le ménage a besoin pour son usage
à quelque distance qu'il faille l'aller cherche
Elles sont obligées de tirer l'eau des puits pou
abreuver les troupeaux de chèvres, de mou
tons et de gros bétail; c'est aussi à elles à so
gner tous ces animaux : les hommes ne prenne
soin que des chameaux et des chevaux. I
font moudre leur orge et leur blé dans de
moulins à bras, qui sont les mêmes que ceu
qu'on emploie dans le Désert et dans le pay
de Suse, dont j'ai déjà donné la descriptio
Ils font des gâteaux qu'ils font cuire au feu
Les femmes sont dans le fait complétemen
esclaves. Elles sont obligées de lever et d
plier les tentes lorsque l'on se déplace, et d
les empaqueter et charger sur les chameaux
ainsi que tout le bagage de la famille. Ce so
encore elles qui sont chargées de tout dép
queter et de dresser de nouveau les tent
quand on arrive au campement, tandis qu

Digitized by Google

les hommes, jaloux de faire sentir leur suprématie à ces malheureuses créatures, se contentent de surveiller leurs animaux; encore punissent-ils leurs femmes et leurs filles, s'il s'en égare quelques-uns. Les hommes labourent et sèment la terre, et ce sont aussi eux qui font la récolte et qui battent le grain La faucille avec laquelle ils coupent le blé n'est qu'un couteau, dont la lame a un pied de long, et dont la pointe est recourbée en dedans; et encore obligent-ils leurs femmes de faire la plus grande partie de cette besogne.

Leur loi leur permet d'avoir sept femmes; mais leur prophète leur recommande de n'en avoir qu'une, afin de prévenir les disputes dans les familles. Cependant, lorsqu'ils acquièrent un accroissement de fortune ou d'importance, ils ont besoin de plus d'aide qu'auparavant, et au lieu de louer ou d'acheter des esclaves, ils prennent des femmes de plus, et c'est sur ce plan, économique et agréable à la fois, qu'ils s'arrangent pour tenir leur maison. C'est la même race d'hommes que les Arabes du Désert, ils en ont l'extérieur et les usages, et ils ont préféré à leur liberté absolue les aisances que fournit un pays susceptible de culture. On dit

Digitized by Google

que les Arabes ont continué d'émigrer graduellement des Déserts et des autres parties de l'Arabie, en Afrique, depuis les irruptions des premiers Sarrasins, en se joignant en petit nombre aux caravanes de Maroc, Alger, Tunis, Tripoli, etc. etc. à leur retour du pèlerinage qu'elles font tous les ans pour visiter la tombe de leur prophète, à la Mecque. Ces caravanes emportent de grandes quantités de marchandises avec elles; elles allient à un motif de piété des vues d'intérêt commercial : aussi, plusieurs de ces pèlerins reviennent-ils chez eux plus riches qu'ils n'en étoient sortis.

CHAPITRE XXX.

Comparaison des Arabes actuels et des anciens Juifs.

PEU de temps après que j'eus été fait esclave par les Arabes du grand Désert de l'ouest, je fus frappé de la simplicité de leurs mœurs, et de la vie qu'ils menoient; je comparai intérieurement cette manière de vivre dans des tentes, de posséder des chameaux, d'errer et de changer de place de jour en jour, avec la simplicité de la vie des anciens patriarches juifs, qui vivoient aussi sous des tentes, qui avoient des chameaux, et erroient d'un lieu à un autre, possédant des serviteurs et des servantes, c'est-à-dire ayant des esclaves à eux appartenans. Mais comme ils vivoient pour la plupart dans des pays où le sol étoit susceptible de culture, ils avoient aussi des troupeaux de brebis et de chèvres, de gros bétail et d'ânes. Les patriarches passoient une partie du temps dans des terres

trides, et manquoient souvent aussi d'eau de pain. Mon esprit ne fut pas moins for ment frappé de la ressemblance entre la for du gouvernement des patriarches, et celle gouvernement actuel des Arabes, qui e dans l'acception la plus rigoureuse du mot, gouvernement paternel, le père de chac famille en étant le chef suprême et absolu. Arabes errans ne veulent se soumettre à auc autre frein; ils révèrent leurs pères et vieillards de leur tribu presque à l'égal de Divinité elle-même, et obéissent de leur pl gré et avec plaisir à leurs ordres, et se port au devant de leurs désirs. Lorsque je con davantage les Arabes, j'observai que la mani de se saluer entre étrangers ressembloit ext mement à celle des anciens patriarches ju qui est retracée dans l'Ecriture-Sainte, et régnoit également parmi les habitans du pays ils séjournoient. Lorsqu'un étranger appro de la tente d'un Arabe, il commence par e miner de quel côté elle est dressée. Alc tournant jusqu'à ce qu'il soit parvenu vis-à- il s'en approche graduellement à pas lents, qu'à environ cent verges de distance; pu s'arrête, ayant toujours son arme à la ma tout prêt à se défendre; il tourne alors le d

Digitized by Google

la tente. Lorsqu'il est aperçu par ceux qui sont en dedans ou autour de la tente (car il y en a toujours à la découverte), et qu'ils viennent à lui, il se prosterne deux fois presque jusqu'à terre, et adore; sur quoi un homme de la tente prend de l'eau dans un vase de bois, et s'avance vers lui. C'est ordinairement le chef de famille, s'il est dans la tente; autrement c'est son fils aîné. S'il ne se trouve là aucun des mâles, c'est une des femmes qui s'avance avec le vase d'eau, ou toute autre chose à boire et à manger, s'ils en ont; sinon ils prennent une peau ou un rouleau de toile à tente, et ils font un abri à l'étranger. Lorsqu'ils arrivent à quelques pas de lui, ils lui demandent: « Est-ce la paix? » Sur sa réponse affirmative, ils se disent mutuellement: « La paix soit avec vous, avec votre famille et tout ce que vous possédez! » Alors se touchant ensemble les doigts de leurs mains droites, ils les font claquer, et les portant à leurs lèvres, ils les baisent, ce qui est pour eux la même chose que s'ils se baisoient la main les uns aux autres. Je présume que c'est de là que vient le compliment si généralement en usage parmi les Espagnols polis, lorsqu'en s'abordant ils se disent: « Je vous baise les mains » (Beso de usted las manos); et quand

Digitized by Google

c'est une dame, « Je vous baise les piec

La manière dont les Arabes adorent la D nité, ainsi que je l'ai déjà décrite, est d prosterner la face contre terre. Après a touché la terre de leur front six fois, ils dis « Dieu est grand et bon, et Mahomet est saint prophète. » C'est là leur confession foi. Ils offrent ensuite leurs prières à Dieu suppliant de vouloir bien les prendre sous protection spéciale ; de les diriger dans bonne voie ; de daigner les guider vers fontaines ou puits d'eau vive; de dispe leurs ennemis, de les délivrer de tous c qui leur tendent des embûches pour leur fa du mal, de rendre leurs voyages heureux, de les enrichir des dépouilles de leurs ennen Ils récitent ensuite des poésies ou hym sacrés. Après que j'eus été racheté, on me que la forme du culte qu'ils pratiquent ma tenant leur avoit été enseignée par Mahom mais comme ces formes ne diffèrent pas ess tiellement de celles que pratiquoient Abraha les autres patriarches des premiers temps, ceux parmi lesquels ils vivoient dans la te de Chanaan et ailleurs, je suis porté à cro que cet artificieux prophète ne changea leur ancienne manière d'adorer la Divini

Digitized by Google

mais qu'au contraire, il crut politique de sanctionner cette vieille coutume, qui avoit continué de subsister parmi ce peuple extraordinaire depuis le temps d'Abraham, et que les seules innovations ou changemens qu'il se hasarda à faire à cet égard, furent de prescrire des temps fixes pour remplir ces devoirs religieux; leur enjoignant en outre de fréquentes purifications, en se lavant avec de l'eau, et en leur donnant ainsi, sous la forme d'un devoir religieux, l'habitude de la propreté, si nécessaire et si indispensable pour conserver la santé dans les pays chauds.

Lorsque je voyageois dans le grand Désert, près de sa frontière nord, nous rencontrâmes des troupeaux de moutons et de chèvres, que gardoient des femmes et des enfans, qui étoient aussi obligés de leur donner l'eau; et lorsque, après notre arrivée dans le pays de Suse, tandis que nous traversions son immense plaine, et que de tous côtés notre vue étoit frappée, au même moment, de l'aspect de plusieurs villes ou villages entourés de hautes murailles de pierre, avec des portes, des tours et des barricades, et que l'on m'apprit que chacune de ces villes étoit indépendante, et sous le commandement ou gouvernement de son propre chef,

Digitized by Google

qui généralement se donnoit le titre de prince; lorsque j'appris la destruction de *Widnah*, et qu'on me fit le récit des autres dévastations commises par les Arabes errans, je ne pus m'empêcher de réfléchir, et j'en fis dans le temps la remarque à mes compagnons, que la province de Suse ressembloit alors au pays de Chanaan du temps de Josué, soit relativement à ses nombreuses petites villes murées, à la fertilité de son sol, soit sous plusieurs autres rapports; et que les fréquentes irruptions des Arabes du Désert, qui détruisoient et ravageoient et le pays et les villes qu'ils pouvoient soumettre par la force, ressembloient fortement à la conduite des anciens Israélites, lorsqu'ils furent conduits des déserts d'Arabie dans le pays cultivé; avec cette différence, cependant, que les Israélites étoient alors guidés, soutenus et protégés par la puissance divine, et qu'ils pouvoient en conséquence agir d'accord, et d'une manière décisive, contre ces villes petites, foibles et mal bâties.

Dans mon voyage de Mogadore à Tanger, au travers de l'empire de Maroc, lorsque je passai dans les parties des provinces d'Abdah et Duquela, qui sont entièrement peuplées d'Arabes, vivant dans l'état primitif, et errant

et habitant sous des tentes faites et dressées de la même manière que celles des Arabes du Désert, j'observai que ces peuples avoient le teint moins basané que ceux du Désert; mais, selon toutes les probabilités, cette circonstance étoit due à ce que le climat étoit plus tempéré, à ce qu'ils étoient moins exposés aux rayons du soleil et mieux vêtus; cependant leurs traits étoient à peu près les mêmes; la physionomie des uns et des autres ressemble fortement à celle des Juifs de Barbarie, qui ont aussi les yeux noirs, le nez, la lèvre, la chevelure et la taille des Arabes, dont le teint n'est plus léger que d'une ou deux nuances de celui des Arabes maures, différence qui provient principalement de leurs diverses manières de vivre, les Juifs vivant tous dans les villes, et les Arabes dans les champs: cependant les Juifs sont des hommes plus forts que les Arabes, ce qui est dû peut-être au commerce libre et sans retenue des Maures avec les Juives. Je ne fais pas le moindre doute que ces Arabes, et ceux qui vivent dans le Désert, ne soient la même race d'hommes; leur hauteur, leurs formes, leurs yeux, leurs nez et leurs autres traits, ainsi que leurs coutumes, leurs usages et leurs mœurs étant essentiellement les mêmes. Il n'y

Digitized by Google

a entre les Juifs et les Arabes de la Barbarie qu'une légère différence dans leurs cérémonies religieuses et dans leur croyance, qui ressemblent beaucoup à la croyance et aux rites que suivoient les anciens patriarches juifs, leurs pères et leurs frères, ainsi qu'on le voit dans la Genèse. Il y a, entre les coutumes des anciens Israélites et des Arabes actuels, une coïncidence plus singulière, que je relèverai quoique peu importante en apparence. Les Arabes du Désert et ceux de Maroc, lorsqu'ils ont occasion de sortir de leurs tentes pour obéir aux besoins les plus pressans de la nature, portent toujours un bâton avec eux, de la même manière et pour le même motif que les Israélites d'autrefois, ainsi qu'il en est fait mention dans le Deutéronome, chapitre XXIII, versets 12 et 13. Les hommes s'accroupissent toujours pour faire de l'eau, et ils nous forçoient, quand nous étions esclaves, à faire comme eux.

En traversant la province de Duquela, je vis de mes propres yeux ce que veut dire l'Ecriture-Sainte quand elle décrit certains personnages, comme ayant de nombreux troupeaux. Nous nous arrêtâmes une nuit, et établîmes notre temple dans un douar, que je m'aperçus le lendemain matin consister en cent cinquante-

Digitized by Google

quatre tentes. Elles étoient dressées dans la forme d'un bataillon carré, à cinquante verges de distance les unes des autres, occupant une grande superficie de terrain, l'ouverture de chacune tournée en dedans. Le propriétaire de chacune de ces tentes avoit fait coucher ses animaux devant sa tente pour la nuit. Je desirai savoir le nombre d'animaux que chacun possédoit, et voulant mettre de l'exactitude dans mes évaluations, je m'arrêtai, fis le compte, et pris note du nombre total de ceux qui étoient couchés en troupeaux séparés, devant trente de ces tentes qui étoient les plus proches de celle dans laquelle j'étois, et je m'assurai que le terme moyen, pour chaque tente, étoit dix-neuf chameaux, onze têtes de gros bétail, six ânes, cinquante-cinq moutons et cinquante-deux chèvres. Je comptai séparément la totalité des chevaux qui étoient dans le douar; il y en avoit cent quatre-vingt-six. Je pense que le terme moyen de trente tentes, dont je fis le calcul, pouvoit s'appliquer à la totalité du douar, ce qui donnoit conséquemment: deux mille neuf cent vingt-six chameaux; cent quatre-vingt-six chevaux; huit mille sept cent soixante-dix moutons; huit mille et huit chèvres, et neuf cent vingt ânes: ils avoient en

outre un nombre considérable de poules et beaucoup de chiens. Je comptai de même le nombre de ceux qui occupoient cinquante tentes, et qui étoit, terme moyen, y compris les enfans et les esclaves, de neuf individus par tente, ou bien treize cent quatre-vingt-six en tout. Ces Arabes mènent une vie pastorale, et quoique, au premier aspect, le nombre de leurs troupeaux paroisse considérable, cependant lorsque l'on considère que leur seule occupation est de nourrir du bétail, et que c'est en cela que consistent toutes leurs richesses, leur fortune et leur subsistance de tous les jours, ce nombre ne paroîtra pas déraisonnablement grand. Ce donar appartenoit, me dit-on, au sheick *Mohammed ben Abdela*, homme très-âgé (que je vis), et ne renfermoit que sa famille. S'il en est ainsi, cet Arabe doit avoir été très-riche et très-puissant, comme le patriarche Abraham, qui avoit trois cent dix-huit serviteurs nés dans sa propre maison, en état de porter les armes (Genèse XIV, 14), ou comme le saint homme Job, qui avoit une grande abondance de troupeaux, et qui étoit très-probablement aussi lui un Arabe.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

L'Auteur embarque ses compagnons à bord d'un bâtiment pour Gibraltar, et part lui-même pour Tanger, par la route de terre. — Coquinerie du Juif qui l'accompagne. — Portrait d'un grand saint Maure. — Description du pays, des villes de el Ksebbah et de Saffi.

AYANT assez repris de force pour pouvoir entreprendre un voyage par terre, et désirant voir la partie de l'empire de Maroc qui est entre Mogadore et Tanger, et faire une visite au consul-général des Etats-Unis, qui réside dans cette ville, afin de prendre des arrangemens solides pour la rédemption du reste des gens de mon malheureux équipage, s'ils étoient encore en vie, j'embarquai mes compagnons à bord d'une goëlette génoise qui naviguoit sous pavillon anglais, et qui étoit expédiée pour Gibraltar, où je me proposois de les rejoindre. Je tirai sur mon ami, M. Horatio Sprague, de Gibraltar, des lettres de change

Digitized by Google

E XXII.

ompagnons à lui
et part lui-même
rre. — Coquineries
ait d'un grand nom
des villes de cet Et

e force pour pou
par terre, et dés
re de Maroc qu
er, et faire une n
tats-Unis, qui ne
prendre des arran
emption du reste
équipage, s'ils étoi
ai mes compagn
noise qui naviga
qui étoit expédi
proposois de les
n ami, M. Horac
es lettres de chan

pour le montant des sommes que M. Willshi avoit déboursées pour obtenir notre rédem tion, et nous fournir des hardes, quoiqu'il no eût donné, à moi et à mes gens, beaucoup d siennes propres, pour lesquelles il ne voul jamais recevoir d'argent. Il ne voulut pas dava tage recevoir d'indemnité pour ses pein pour notre pension, ni pour les dépen extraordinaires qu'il avoit faites pour no procurer toutes les douceurs possibles, pe dant les deux mois qu'il nous eut chez l Elie Zagury, le Juif dont j'ai déjà parlé, all aussi partir par terre pour Tanger; et com mon ami ne vouloit pas que j'eusse en route peine d'acheter des provisions, etc. il conv avec Zaguri que celui-ci se chargeroit de fournir tout ce qui seroit nécessaire pour voyage, à l'exception d'un lit, et lui pa d'avance la somme convenue, qui étoit f honnête.

Le 4 janvier 1816, tous les préparatifs ét faits, la goëlette partit, ayant MM. Sava Burns, Clark et Horace à bord. Après que l'eus vue sous voile hors du port, j'allai, acc pagné de M. Willshire, au quartier des Ju chez le vieux Zaguri, où je pris congé prêtre juif dont j'ai déjà parlé, et nous allâ

Digitized by Google

hors de la porte nord de la ville ; où il est permis aux Juifs de monter sur leurs mules ou sur leurs ânes. Je vis que la mule sur laquelle je devois faire le voyage étoit déjà chargée de deux grandes malles, d'un matelas, de provisions en proportion, et Zagury me dit que je n'avois qu'à me jucher au haut de toute cette pacotille, et m'y tenir de mon mieux pendant le voyage, vu qu'il ne se procureroit pas d'autre mule pour mon compte. Ce plan ne me fit aucun plaisir, comme on peut bien penser mais mon ami me dit que ce n'étoit là qu'un de ces tours de Juifs auxquels on doit toujours s'attendre quand on a quelque chose à démêler avec ces fripons-là. Il fit venir aussitôt sa propre mule de voyage pour moi ; elle étoit toute sellée et bridée, et parce qu'il avoit, je crois, présumé qu'il y auroit quelque supercherie de la part du Juif, quoique dans cette occasion, comme dans toute autre auparavant, il prît un soin particulier d'alléger, autant que possible, le poids des obligations que je lui avois. Sa mule étoit une des plus belles et des meilleures que j'eusse jamais vues. Refuser de la monter dans cette circonstance auroit été douter de son amitié ; ainsi je la montai, et je me mis en route, me dirigeant au nord, accompagné de

Digitized by Google

M. Willshire et de son digne ami Rais bel Cossim, à cheval. Nous marchâmes pendant environ deux heures tout le long de la côte, sur la plage de sable, causant ensemble. Nous nous arrêtâmes alors pour prendre des rafraîchissemens. Ce fut là que je pris congé de mon bienfaiteur. Je n'essaierai point de décrire cette pénible séparation. A la fin, le dernier regard fut lancé, l'adieu final fut prononcé; il retourna en ville, et je continuai mon voyage. Nous marchâmes sans rien nous dire, et montâmes la dune. Notre petite troupe consistoit dans le jeune Zagury, un vieux Juif nommé David, un domestique Juif, deux Maures, qui étoient les muletiers, et un soldat de l'empereur qui nous servoit de guide, bien monté sur un beau cheval, et complétement armé. C'étoit un maître homme, très-agréable, quoiqu'à moitié nègre, et il possédoit ces manières douces et affables qui se font remarquer parmi les Arabes et les Maures du premier rang. C'est parmi ces soldats que l'empereur choisit ses alcades et les officiers de son armée. S'ils possèdent des talens, et s'ils sont braves, on ne fait aucune attention à leur couleur. Les Juifs l'appeloient alcade, afin de se donner un air plus respectable; et moi ils m'appeloient

le médecin du sultan, *el Tibib del Sultan*.

Nous marchâmes au travers d'une campagne aride jusqu'à la brune, que nous arrivâmes aux *Omlays*, ou aux trois sources. Nous y trouvâmes un grand nombre de voyageurs qui y faisoient boire leurs chameaux, leurs mules et leurs ânes. Après avoir fait boire nos animaux, nous nous détournâmes un peu pour aller dresser notre tente pour la nuit, dans un champ labouré, à côté de quelques maisons de pierre. Nous avions une tente en forme de cloche, fort bonne et très-solide, étant faite de deux toiles l'une sur l'autre. Elle étoit assez grande pour contenir deux lits, et il nous restoit encore assez de place pour nos autres effets. Nous avions avec nous une caisse contenant du thé, du café, du sucre, du charbon pour faire du feu, et tous les ustensiles nécessaires pour notre cuisine de voyage. Ainsi nous prîmes une bonne tasse de thé, nous mangeâmes du couscoussou pour notre souper, et dormîmes profondément et commodément. Le soldat et les muletiers dormirent en plein air, en dehors de la tente, enveloppés seulement de leurs haicks. C'est la méthode que suivent constamment les Maures et les Arabes quand ils voyagent, et ils s'étonnent de ce que les

Digitized by Google

voyageurs des autres nations ne la préfère pas à toute autre. Ils portent cet usage si loi que plusieurs des habitans mâles dans les vil dorment sur les terrasses de leurs maisons c sont plates, de préférence à leurs chambre où ils pourroient dormir à couvert sur de bc matelas.

Le 5, à la pointe du jour, toute notre pet bande étoit en mouvement. Les uns étoie occupés à lever et à emballer la tente, à emp queter les effets, et à charger les mules, tan que d'autres faisoient du café et bouillir c œufs pour notre déjeuner. Nous nous remîn en route avant le lever du soleil. Nous voy geâmes toute cette journée au travers de bc quets d'oliviers sauvages, ou *arganes*, croissoient spontanément de côté et d'aut et qui étoient alors chargés de leurs olives, diverses grosseurs et couleurs, depuis le v foncé jusqu'à un jaune brillant. Les arbustes les buissons, près desquels passoit notre rou étoient en fleur et exhaloient une odeur d cieuse. Nous entendions encore le rugissem des vagues de l'Océan qui battoient cette c inhospitalière, et qui retentissoient depuis d mois dans mes oreilles; car étant continue ment poussées par le vent vers cette c

Digitized by Google

lles ne cessent jamais leur tintamarre, qu'on eut entendre à vingt et même à trente milles e distance. Nous apercevions encore les monts .tlas, dont les sommets pointus, couverts de eige, sembloient briller au soleil, quoique ans un bien grand éloignement. Vers le cou- ıer du soleil, nous arrivâmes près d'un village ui consistoit dans une vingtaine de maisons e pierre, à toits plats et d'un étage de haut, dans un nombre à peu près pareil de huttes, ı cases, bâties avec des roseaux ou des bâtons, ı forme de pain de sucre, avec une petite osquée ou édifice religieux au milieu. Nous essâmes notre tente auprès de ce village, ıi n'étoit pas muré, et qui étoit le premier ıe j'eusse vu ainsi ouvert. Dès que nous eûmes essé notre tente, il vint successivement en- ron quatre à cinq cents Maures sans armes, ıiquement pour nous regarder et s'informer ıi j'étois. En même temps le propriétaire du llage nous envoya dire que nous étions les en venus, et qu'il étoit bien fâché de ne pou- ›ir pas nous fournir de l'orge pour nos mules, utes ses récoltes ayant été détruites depuis ›is ans par les sauterelles ; que ce jour-là il avoit acheté pour vingt ducats, mais que ıt étoit parti, ayant eu la visite d'un nombre

de voyageurs plus grand que de coutume; cependant il nous envoya une queue de mouton excellente qu'il me pressa d'accepter, et environ deux douzaines d'œufs. Nos Maures reçurent aussi une provision de couscoussou. Je sus par Zagury que cet homme étoit regardé comme un grand saint par les Maures; que son nom étoit *Mohammed Ilfactesba;* qu'il enseignoit à tous les Maures qui le désiroient à lire l'Alcoran et les lois mahométanes; qu'il avoit généralement de cent à trois cents écoliers ou étudians, qui venoient de toutes les parties de l'empire; qu'il enseignoit ceux qui venoient à lui, et leur fournissoit des provisions gratuitement; que sa femme et une de ses filles préparoient les provisions et les faisoient cuire pour tout ce monde, sans être aidées par qui que ce fût, ce que les Maures regardoient comme un miracle continuel (Zagury m'assura que pour lui il le croyoit fermement); qu'il régaloit, sans les faire payer, tous les voyageurs qui vouloient bien passer chez lui, mais que personne ne savoit d'où il tiroit pour subvenir à des frais aussi énormes.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avoit un docteur anglais dans la tente. Le vieux saint m'envoya chercher, et me pria de passer chez

lui. Je pris Zagury avec moi pour me servir d'interprète. Je fus conduit devant lui par quelques Maures. Je fus reçu par un vieillard ridé et décrépit, qui étoit assis sur une natte en dehors de sa maison, et qui étoit appuyé contre la muraille. C'étoit le saint. Il me pria de m'asseoir auprès de lui, et alors il demanda à Zagury qui j'étois. Zagury le satisfit sur ce point, et lui fit en outre un récit abrégé de mes derniers malheurs. Le saint dit qu'il étoit ami des Chrétiens et des hommes de toutes les autres religions; que nous étions tous les enfans du même père céleste, et que nous devions nous traiter les uns les autres en frères. Il remarqua aussi que Dieu étoit grand et bon, et qu'il avoit été plein de miséricorde pour moi, ce dont je devois être reconnoissant le reste de ma vie. Il me dit après cela qu'il avoit grand mal aux jambes; que son mal avoit été causé en premier lieu par une pierre qui lui étoit tombée sur le pied, ce qui l'avoit rendu boiteux, et lui avoit fait garder la maison pendant trois ou quatre mois; et que lorsqu'il avoit eu assez recouvré de forces pour pouvoir monter sur sa mule, l'animal étoit tombé sous lui, et avoit fait tant de mal à sa jambe boiteuse et à son pied, que depuis cette chute, il lui avoit été

Digitized by Google

impossible d'en faire usage; que cet acci
lui étoit arrivé il y avoit un an, et que de
quelques mois son autre jambe en étoit
venue affectée, et qu'il avoit maintenant pe
l'usage de l'une et de l'autre, qui lui faiso
d'ailleurs souffrir de grandes douleurs. Il
qu'il ne murmuroit point de se voir ainsi es
pié, parce qu'il savoit que cela venoit de Di
et que c'étoit pour le punir de ses péchés; n
il espéroit que le Tout-Puissant seroit mis
cordieux, qu'il lui pardonneroit ses offen
et qu'il lui permettroit de marcher encore
sorte qu'il pût prendre soin de ses hôte
faire quelque bien de plus dans ce monde
ajouta encore que le nombre de ceux qui
dioient alors sous lui les livres sacrés, é
d'environ trois cents. J'examinai ses jamb
elles étoient très-grêles; elles paroissoient
consumer par une chaleur qui tenoit d
fièvre; la peau étoit saine, et j'en conclus q
étoit affligé d'une maladie chronique invétér
d'autant plus que les jointures étoient
enflées. Je lui demandai s'il y avoit jam
appliqué quelque chose en forme de remè
ou pris quelque médecine interne pour c
maladie; il me répondit que non, si ce n
qu'il s'étoit appliqué et attaché autour

jambes quelques écrits arabes, qui lui avoient été fournis par un homme éminemment habile dans l'art de la sorcellerie ; qu'il les avoit aussi tenues humectées d'huile ; mais qu'aucune de ces deux applications ne lui avoit procuré de soulagement. Il me dit encore qu'il savoit qu'il y avoit des hommes doués du talent de guérir, et qu'il espéroit que je lui prescrirois quelque chose qui calmeroit ses douleurs. Je lui dis, que j'étois extrêmement disposé à lui rendre tous les services qui dépendroient de moi, que j'allois voir quelles médecines j'avois avec moi, et que je considérerois son cas. Prenant alors l'air d'un charlatan, je me retirai dans ma tente d'un air tout pensif. Notre conversation eut lieu par l'intermédiaire de Zagury, notre interprète. Je désirois véritablement pouvoir administrer quelque soulagement à cet excellent homme, et lui calmer ses douleurs. Je préparai en conséquence quelques pilules de savon, qui étoient la seule médecine que j'eusse avec moi, et je les lui envoyai avec des instructions sur la manière de les prendre. Je lui conseillai aussi de discontinuer l'usage de l'huile ; de se frotter souvent les reins avec de la flanelle, afin d'exciter la circulation des fluides ; de tâcher de marcher tous les jours,

Digitized by Google

avec l'aide de deux hommes, se servant auta
que possible de ses jambes, même si elles
faisoient du mal, et de se mettre du sel auto
toutes les nuits pendant la continuation c
chaleurs : je pensai que cette dernière pre
cription pourroit calmer la fièvre. Je
ordonnai aussi une boisson qu'on lui feroit
faisant bouillir dans l'eau les racines de quelqu
herbes particulières, dont on formeroit ainsi u
espèce de décoction. Lui ayant expliqué la n
ture de sa maladie du mieux que je pus, ce q
lui donna un peu de courage, je me retirai
retournai à ma tente.

Plusieurs Maures vinrent me trouver, et r
prièrent de leur donner quelques prescriptio
pour leurs diverses maladies, ce que je fis
mieux que je pus; et selon les remèdes q
j'avois avec moi. Dans le nombre de ces Mau
étoit un pauvre vieillard à barbe grise.
s'approcha, et passant la tête sous ma tent
il se mit à crier : *Tibib, tibib* (docteur, docteur
Mon garde alloit le chasser; mais je lui ordo
nai de laisser cet homme tranquille, qu'il p
roissoit souffrir beaucoup, et que je pourr
trouver où étoit son mal. Je dis donc à Zagu
de lui demander quelle étoit sa maladie. Il
la dit sans plus de cérémonie. J'ai eu, dit-

Digitized by Google

trois femmes ; deux qui sont mortes m'aimoient passionnément : ma femme d'aujourd'hui est très-jeune, grasse et belle, et pourtant elle est si froide que, malgré toutes les caresses que je lui fais, elle ne peut répondre à mon amour. Son cas étoit assurément fort clair ; mais lui prescrire un remède exigeoit de la réflexion. Le Juif lui dit de s'en aller, et de revenir dans une demi-heure. Quand il revint, je fis semblant de prendre bien part à son affliction, et je lui recommandai de ne donner à sa femme aucune espèce de travail à faire ; qu'il falloit qu'il lui parlât toujours avec douceur, qu'il la nourrît de ce bon mêts qu'on appelle *skanah*, c'est-à-dire des pois cuits au four, et nageant dans de la moelle de bœuf, avec beaucoup d'œufs bouillis et des épices en abondance dans son couscousson, etc. etc. qu'il lui tînt compagnie et mangeât avec elle à tous ses repas, et que pour lui-même il mâchât de l'opium, s'il pouvoit s'en procurer, et par-dessus tout, qu'il n'eût de commerce avec elle qu'une fois dans quinze jours.

Il me promit de suivre fidèlement mes ordonnances, quoique je m'aperçusse bien que la dernière n'étoit pas fort de son goût. Je l'assurai, d'un air de gravité, que j'avois fait de

Digitized by Google

mon mieux. En nous séparant, il me combla de bénédictions pour mes bontés, et donna deux douzaines d'œufs frais au Juif qui nous avoit servi d'interprète pour sa peine. Les Maures qui étoient les élèves du saint, se mirent à prier en chœur et à chanter des hymnes sacrés pendant près d'une heure, sur la maladie de leur bienfaiteur, implorant les bontés de Dieu pour sa guérison.

Le 6 janvier, nous partîmes de grand matin, après que j'eus pris congé du bon vieillard. Nous continuâmes notre voyage au nord, en descendant les collines. Il y avoit une demi-heure que nous étions en route, lorsque nous vîmes un des Maures qui soignoit le vieillard la nuit précédente, courant de toutes ses forces après nous, et nous criant à haute voix de nous arrêter, ce que nous fîmes. Le moment d'après il nous joignit. Il venoit pour rapporter à Zagury sa montre d'or qu'il avoit mise sous sa tête sur le terrain où notre tente avoit été dressée, et où il l'avoit laissée par oubli dans la hâte de notre départ. Cette montre, avec la chaîne, les cachets et les autres breloques en or, valoit au moins trois cents piastres. Le Maure ne voulut rien recevoir pour sa peine; aussi, dis-je à Zagury qu'il étoit bien heureux

Digitized by Google

que les gens chez qui il l'avoit laissée ne fussent pas des Juifs. Il me répondit que j'avois raison, et qu'il croyoit fermement que le saint étoit le plus honnête homme du monde.

Après que nous eûmes marché environ deux heures, nous dirigeant au nord, nous arrivâmes auprès des ruines, ou plutôt des murs d'une ancienne ville ou forteresse, située sur la rive gauche de la rivière *Tensift*. Les murs formoient un carré; ils étoient flanqués de trente tourelles, et chaque côté du carré pouvoit bien être d'un quart de mille. Les tours avoient des embrasures, où il y avoit pu avoir autrefois du canon monté. Une partie du mur du sud s'étoit éboulée; il étoit fort épais. L'intérieur n'étoit qu'un monceau de pierres et de décombres. Mon garde me dit que cette ville avoit été bâtie par le dernier sultan, Sidi Mohammed, afin de s'assurer le passage de la rivière lorsque les habitans de la province d'Abdah se révoltèrent contre lui; qu'il y avoit mis une forte garnison et une artillerie nombreuse; qu'elle s'appeloit *el Ksebbah*, ou la forteresse du Lion; qu'elle avoit été démantelée par l'empereur régnant, qui en avoit enlevé les canons, et que la garnison, ainsi que tous les habitans, avoient été emportés, quelques

années auparavant, par la peste, et que depui
ce temps personne n'avoit voulu y demeurer
Nous traversâmes ce filet d'eau, qu'on a dé
coré du nom de rivière, et qui, dans la saiso
des temps secs, n'est dans le fait que ce qu
nous appelons en Amérique un petit ruisseau
La vallée dans laquelle il coule est un pay
riche et uni ; il étoit fort bien cultivé dans plu
sieurs parties quand nous y passâmes ; mais o
nous dit qu'il étoit inondé dans la saison de
pluies. Nous suivîmes sa rive droite, et vîme
le site et les ruines de ce qu'on appelle le vieu
Swearah, sur sa rive gauche, près de son em
bouchure dans la mer. On n'y voit plus aujour
d'hui que quelques huttes et quatre chapelle
ou maisons de saints. Toutes les autres partie
de la ville sont enterrées sous le sable, que l
vent y a porté du bord de la mer. La rivièr
est large et profonde auprès de son embouchure
Notre garde nous dit qu'anciennement c'étoi
un port considérable, où les navires pouvoien
entrer ; mais aujourd'hui son embouchure e
entièrement fermée par le sable, qui laisse
peine un petit passage pour l'écoulement d
l'eau, sur une plage de deux cents verges d
large. Cette barre de sable est si élevée, que l
marée ne peut pas entrer dans la rivière. De

Digitized by Google

bords de cette rivière nous marchâmes vers le rivage de la mer; et après avoir descendu la seconde ou ancienne falaise escarpée de la mer, nous entrâmes sur le terrain qui se trouvoit entre cette falaise et celle qui borde aujourd'hui l'Océan. Cet espace a environ quatre milles de largeur; il forme une pente douce délicieuse, dont la surface étoit couverte de verdure et de fleurs, qui offroient toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et la faisoient ressembler au plus riche tapis de Turquie.

Vers le milieu de l'après-midi, nous rencontrâmes un courrier parti de Tanger depuis quatorze jours. Comme j'avois encre et papier avec moi, j'écrivis par lui quelques lignes à mon ami Willshire, et nous continuâmes notre route sur Saffy, que les gens du pays prononcent S'fi. Cette plaine que nous traversions étoit le plus beau pays que l'imagination puisse se figurer. Elle étoit couverte de troupeaux de gros bétail et de moutons qui en paissoient l'herbe tranquillement. Comme c'étoit le sixième jour de la semaine, et que les Juifs qui étoient avec moi étoient obligés, par leur religion, de s'arrêter le septième, pendant leur sabat j'eus l'intention de dresser ma tente sur cette délicieuse plaine, et d'y passer le jour du sabat en

Digitized by Google

me reposant sur ce beau gazon qui ressemblo
à du duvet, et en respirant l'air embaumé qu
les fleurs y exhaloient; mais Zagury m'assur
qu'il n'étoit pas sûr pour nous de nous arrête
dans cet endroit, et qu'il falloit qu'il entrât
Saffy, afin d'y refaire ses provisions qui étoier
épuisées, par la raison qu'un Juif ne pouvo
pas manger de la viande à moins qu'elle n'e
été tuée par un prêtre de sa nation. Quoiqu'
eût été élevé en Angleterre, il étoit extrêm
ment superstitieux. Nous continuâmes de ma
cher sur Saffy : lorsque nous fûmes en vue d
murs de cette ville, nous passâmes aupr
d'une grande chapelle ou maison de sain
bâtie sur une falaise attenant à la mer. Not
soldat et nos muletiers firent mettre pied à ter
à nos Juifs dans cet endroit, et passer deva
la maison pieds nus, quoique cet édifice sac
fût à plus d'un demi-mille de notre route.
me dit que cette chapelle avoit été élevée s
le tombeau d'un grand saint; que tout ce q
n'étoit pas Moslemin (Musulman) devoit pass
devant, pieds nus; qu'il y venoit du monde d
tous côtés pour s'y faire guérir de leurs mal
dies. Cependant, ajouta-t-il, comme vous êt
un bon homme, et très-foible, vous pouvez
passer à cheval; mais il faut que vous payi

Digitized by Google

une piastre au saint pour l'entretien de sa chapelle. Je ne goûtois pas beaucoup cette manière de dépenser mon argent, et je le dis au soldat; mais il me répondit qu'aucun chrétien ne pouvoit passer sans payer ce tribut, et qu'on le lui demanderoit quand il entreroit à Saffy. J'étois bien convaincu que c'étoit un tour de sa part pour me soutirer de l'argent; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Je lui donnai donc la piastre, et je lui dis en même temps que j'allois l'écrire au débet du compte du saint, et que je présumois qu'il ne feroit pas d'objection à me rembourser dans l'autre monde. « Certainement non, me dit-il; ce saint fut fort libéral dans ce bas monde, et il vous remboursera dans l'autre intérêt et capital, et intercédera, par-dessus le marché, pour que vous soyez admis en paradis. » C'étoit un rusé matois que ce soldat, et il me comprit parfaitement à cet égard.

Lorsque les Juifs eurent fait environ un mille à pied, on leur permit de remonter. Nous approchâmes de la ville du côté de la forteresse, ou du sud-est. On voyoit encore les ruines de ses anciennes murailles, qui prouvoient que la ville avoit été autrefois au moins quatre fois plus grande qu'elle n'est à présent.

Digitized by Google

étoit presque nuit; nous tournâmes autour de la forteresse, qui étoit défendue par un double mur, et qui nous parut très-forte. Elle est située sur une hauteur, qui non-seulement commande la ville qui est au-dessous, mais qui défend encore toutes les entrées de la ville. Elle est bien garnie d'artillerie, et en général elle est si susceptible de défense, tout y est si bien calculé pour cela, que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle a été érigée sur les plans de quelque habile ingénieur d'Europe. Un petit ruisseau coule d'est à ouest, près de la muraille de la ville au nord. Nous entrâmes par la porte de l'est, et nous nous rendîmes, au travers d'une foule de spectateurs, à la maison du Juif, ami et correspondant de Zagury. Les Juifs furent obligés de mettre pied à terre et d'aller à pied dans la ville; mais on me permit de rester monté. La maison de ce Juif étoit fort spacieuse, mais elle étoit fort dégradée, et tomboit presque en ruines. Après que nous fûmes entrés dans la cour, nous montâmes, par un mauvais escalier tout cassé, à la galerie du premier étage, et l'on nous conduisit à une petite chambre qui, selon toutes les apparences, étoit fermée depuis long-temps. Cependant, pour accommoder notre compagnie, on en

ôta la porte qui ne tenoit pas sur ses gonds, et le volet de la fenêtre qui étoit tout brisé. Je jetai un coup d'œil sur ce bel appartement; il avoit dix pieds carrés, et il étoit rempli d'ordures de toute espèce, qui fermentoient dans de l'huile d'argane rance, dont la puanteur surpassoit celle du poisson le plus pourri ou de l'huile de baleine. Les exhalaisons qui sortirent de cet antre de corruption nouvellement ouvert, passèrent bientôt de mes nerfs olfactoires à mon estomac, et me causèrent un vomissement instantané, qui continua sans relâche pendant environ deux heures, jusqu'à ce que mon estomac fût entièrement vide et que j'eusse vomi en outre beaucoup de sang. Cette abominable odeur ne causa pas des nausées moins actives sur les estomacs des Juifs eux-mêmes. Cependant, comme il n'y avoit pas d'autre endroit pour nous mettre à couvert, et que le temps étoit à la pluie, ils vidèrent la chambre, la lavèrent avec de l'eau chaude, et y brûlèrent ensuite du charbon de bois et du soufre. Zagury eut bien soin de me faire observer, comme pour s'excuser de m'avoir recommandé cette maison, qu'elle avoit été bâtie anciennement par un chrétien, et que ceux qui l'habitoient, anciens amis de son père, étoient les Juifs les

plus respectables de Saffy. Dans le fait, la maison étoit très-grande, et avoit dû autrefois être très-commode; mais ses locataires, qui étoient juifs, consistoient dans une vingtaine de familles misérables et malpropres, ne jugèrent pas à propos de nous prêter, ni même de nous louer un meilleur appartement; et après que j'eus pris une tasse de thé très-fort, et que mon estomac se fût remis, je pus, le reste du soir, assister aux cérémonies religieuses de ces enfans de Chanaan.

A Saffy, les Juifs ne vivent point, comme à Mogadore, dans un quartier séparé; mais ils habitent pêle-mêle avec les Maures. Le jour du sabat, tous les hommes de la maison où nous avions logé allèrent aux synagogues, et les femmes s'habillèrent en même temps de leurs plus beaux atours. Déjà elles s'étoient teintes en jaune le dedans de leurs mains et de leurs doigts, entre toutes les jointures et les ongles; elles avoient emprunté et mis de belles boucles d'oreilles et des colliers de perles et d'ambre, des chaînes d'or, des cœurs en or, et d'autres bijoux, qui pendoient sur leur sein découvert; elles avoient des bracelets aux poignets et aux coude-pieds, et elles avoient mis du linge blanc, ou, pour mieux dire, des chemises de

coton; ce qui étoit un véritable luxe pour elles. Leurs cheveux, qui étoient longs et noirs, venoient d'être tressés de nouveau, et proprement regraissés d'une couche fraîche d'huile d'argane, qui n'étoit pas de l'huile antique, comme celle que nous avions trouvée parfumant notre chambre à coucher. Elles s'étoient peint les sourcils et les paupières en noir, et la plupart portoient des sandales. Ainsi affublées de leur plus belle parure, deux des plus jolies et des plus élégantes demoiselles, et plusieurs autres du second rang, vinrent du côté de la galerie où j'étois assis tranquille et seul, écrivant des notes pour mon journal. Elles commencèrent par exprimer combien elles étoient étonnées de ma manière d'écrire de gauche à droite; de la manière dont mes lettres étoient formées, etc. etc. Ayant ainsi réussi à détourner mon attention de la besogne dont j'étois occupé, les deux demoiselles qui avoient la meilleure mine, et qui me parurent avoir de seize à dix-huit ans, une jolie figure et richement habillées, m'invitèrent à aller avec elles voir la chambre de leur papa. La curiosité me tenta, et je me laissai conduire par elles dans leur chambre, où leur maman, femme d'un moyen âge, extrêmement grasse, étoit assise

Digitized by Google

sur un matelas. Comme il n'y avoit pas d'autre siége dans la chambre, elles m'invitèrent à m'asseoir à côté d'elles sur le même lit. Après les saluts d'usage, la bonne vieille dame sortit de la chambre, fermant la porte sur elle. L'objet de ces syrènes étoit de m'attraper de l'argent; mais voyant que je pouvois résister à toutes leurs tentations, elles me permirent à la fin de me retirer, mais ce ne fut que lorsqu'elles eurent épuisé tous les moyens de séduction qu'elles purent employer pour me faire tomber dans leurs piéges. On me fit voir tous les autres appartemens sur cet étage, les uns après les autres, et elles déployèrent encore tous leurs artifices pour me gagner, ou plutôt mon argent, jusqu'à ce que voyant à la fin que tous leurs stratagèmes échouoient, elles finirent par me demander de l'argent comme par charité, mais je n'en avois point de reste à leur service.

Les Juifs de Saffy sont extrêmement pauvres et misérables : ils n'étoient, en général, qu'à moitié habillés, et cela encore avec des haillons dégoûtans. Saffy est une petite ville où il ne se fait pas de commerce; de sorte que les Juifs y sont réduits à avoir recours aux expédiens les plus bas et les plus sordides, uniquement pour subsister. Je ne pus que les plaindre, et dé-

plorer cette dépravation à laquelle je les voyois enclins, peut-être par pure nécessité.

Ce jour-là j'allai, accompagné de mon soldat, voir la ville et le port de Saffy. La ville est petite et entourée de bons murs de tous les côtés. Les murs sont faits de pierres et de chaux, comme ceux de Mogadore ou Swearah, à l'exception de la partie qui est proche de la mer, qui est bâtie en grandes pierres de taille, et qui paroît très-forte. Les murs sont flanqués de quatre tours, outre le *El Ksebbah*, sur lequel il y a du canon monté, et une batterie le long du port. La ville est très-basse; elle est entourée de collines de tous les côtés, et semble être le réceptacle des ordures de tout ce qui l'avoisine. Ses rues sont étroites, tortueuses, irrégulières, et ne sont point pavées. Les maisons sont bâties de pierres brutes et de chaux; elles ont peu de fenêtres sur les rues; elles ont deux à trois étages de haut, et ont des toits plats: mais, de même que les maisons des villes d'Espagne, elles ont une cour dont l'intérieur sert d'écurie. Les bâtimens publics consistent en trois mosquées, surmontées de hautes tours carrées, et d'un grand bâtiment en pierres de taille, qui servoit autrefois de douane, mais qui tombe maintenant en ruines. Les Juifs ont

Digitized by Google

aussi une douzaine de chambres, où ils s'assemblent pour leurs exercices de religion, auxquelles ils donnent le nom de synagogues. On évalue le nombre des habitans de Saffy à vingt mille, c'est-à-dire seize mille Maures et quatre mille Juifs. Les murs de la ville actuelle, y compris la forteresse, ont environ un mille de circonférence. Les habitans de la ville ont de très-bonne eau, qui leur est apportée en barils sur des ânes, qui vont la prendre au ruisseau qui coule au nord de la ville. Tout le bétail, moutons, etc. qui appartiennent aux habitans de Saffy, ou qui sont nourris dans les environs, sont conduits tous les soirs dans la ville; et il paroît que l'on n'en ôte jamais les ordures, car les immondices, dans la plupart des rues, ont jusqu'à deux pieds de hauteur au moins. Il m'étoit absolument impossible de passer dans les rues sans enfoncer jusqu'aux genoux dans cette malpropreté. En passant par une de ces rues, je laissai mes souliers dans la boue; de petits garçons juifs allèrent les chercher, et me les rapportèrent; mais ce léger service me coûta une demi-piastre.

La baie de Saffy est formée par la projection du cap Cantin : elle est très-spacieuse et bien défendue par ce cap des vents réguliers qui

Digitized by Google

soufflent communément du nord. Les bâtimens qui visitent ce port sont obligés de mouiller très-loin au large, et sur un fond qu'on dit mauvais. Le lieu de débarquement est, ou sur une plage de sable où le ressac bat avec une grande violence, ou bien entre des rochers, où il y avoit autrefois une espèce de bassin qui est aujourd'hui absolument comblé par le sable. Il y avoit sur la grève environ vingt bateaux pêcheurs, en mauvais état. Le port de Saffy a été fermé depuis plusieurs années par ordre du sultan. On voit un fort circulaire sur une colline au nord, et à demi-portée de canon de la ville qu'il commande complétement. Ce fort fut démantelé en dernier lieu, et le canon en fut porté dans la ville, de crainte qu'il ne tombât au pouvoir des Arabes et des Maures de la campagne pendant la dernière rébellion. La terre n'est pas cultivée dans la plus grande partie des environs de la ville.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

Continuation du Voyage. — Description d'Absèdre. — Nuage de sauterelles. — Description de la sauterelle dévastatrice de l'Afrique. — Mazagan, Azamore, Darlbelda, Afidallah. — Arrivée à Rabat. — Description de Rabat.

Nous quittâmes Saffy le 7 janvier, de grand matin. A mesure que nous avancions vers le nord, nous trouvions le pays plus découvert, mais peu cultivé; la terre étoit couverte de fleurs de différentes espèces; tous les arbrisseaux étoient en fleur, et chacun sembloit rivaliser de beauté avec son voisin, tandis que leurs douces exhalaisons s'élevant avec la rosée, et promenées par une légère brise de terre, portoient au fond de l'âme les sensations les plus exquises et les plus délicieuses. Nous fîmes route toute la journée, rencontrant fréquemment des troupeaux de chameaux et de mulets chargés; passant devant une infinité de groupes de tentes,

Digitized by Google

les unes faites d'une étoffe de laine et dressées à la manière des Arabes du Désert, et les autres de roseaux; et nous régalant de temps en temps de lait, que nous trouvions excellent et en abondance; enfin, sur la brune, nous dressâmes notre tente auprès d'un de ces camps volans qu'on appelle ici douars.

Le 8 au matin, nous partîmes de très-bonne heure, et après trois heures de marche, nous arrivâmes auprès des murs d'une ancienne ville et forteresse portugaise, qu'on appelle aujourd'hui Absèdre, mais qui est ruinée et abandonnée. Elle est située sur la seconde falaise en venant de la mer, à cent pieds au-dessus d'un beau havre ou petit port, formé par une ouverture au travers de la première falaise; ce qui le fait ressembler parfaitement à un bassin. Il me parut peu profond, et l'entrée en est si étroite qu'il n'y pourroit entrer qu'un bâtiment à la fois. Le port pourroit contenir un grand nombre de petits bâtimens, qui y seroient mouillés en sûreté dans toutes les saisons de l'année. Il y a aussi, auprès des murs qui entourent cette ville, un petit établissement maure, de tentes et de maisons mal bâties. Après avoir passé ces ruines, nous entrâmes dans une des plus riches vallées que la nature

Digitized by Google

ait jamais formées. La surface de la terre étoit couverte de la plus riante culture, et de troupeaux de toute espèce. On voyoit, d'un côté, des milliers de bœufs, de moutons, de chèvres, de chameaux, de chevaux et d'ânes, qui paissoient tranquillement ensemble, tandis que des centaines d'habitans étoient occupés à labourer ce riche sol, à semer du blé et de l'orge, et à sarcler les mauvaises herbes et plantes qui avoient poussé là où ils avoient fait leurs dernières récoltes, presque à la hauteur de la tête, et quelques-unes d'un pouce de grosseur, afin de pouvoir y faire passer la charrue. Cette vallée est bornée au sud par un bras de mer étroit, dans lequel la marée monte et descend de plusieurs pieds. L'eau de la mer y entre du côté d'Absèdre. Sur la droite la vallée est bornée par une colline d'une montée facile. Sa plus grande largeur est d'environ quatre milles, et sa longueur d'environ vingt milles. Cette vallée renferme des centaines de puits d'excellente eau, auxquels on a ajouté de beaux bassins de pierre auprès de leur ouverture. Ces bassins servent d'abreuvoirs pour les troupeaux, ainsi qu'à étancher la soif du laboureur et du voyageur fatigué. Quelques-uns de ces puits étoient extraordinairement profonds, et

on y avoit fixé un vindas ou treuil pour en tirer l'eau.

Nous nous arrêtâmes vers le milieu de cette vallée pour prendre notre dîner. Mon esprit étoit absorbé à la vue des richesses et de la beauté de la bienfaisante nature, lorsque j'aperçus quelque chose qui ressembloit à un épais nuage de fumée par-dessus la colline du nord-est, et que le vent portoit sur nous avec rapidité. Je fis remarquer à mon Juif qu'il devoit y avoir un bien grand feu de ce côté-là. « Non, me dit-il, ce ne sont que des sauterelles. » Pendant ce temps-là le nuage approchoit avec vitesse, et bientôt il fut à peu de distance, se portant directement vers nous. Alors tous les laboureurs cessèrent de penser à leurs charrues et à leurs travaux; les bœufs furent arrêtés; on ne pensoit qu'à ces fatales sauterelles; elles absorboient toute l'attention. On pouvoit voir, dans les traits effarés de toutes les physionomies, l'inquiétude et la terreur qui y étoient peintes; chacun tremblant que son champ ne devînt la proie de ce fléau dévorant. Les sauterelles commencèrent à descendre, et s'abattirent dans les champs au nord de nous : il n'en arriva que très-peu où nous étions. Nous remontâmes bien vite, et nous trouvâmes, à peu de distance,

que la terre en étoit jonchée aussi épais
en pouvoit tenir, toutes occupées à l'o
de la destruction. Comme il falloit bien qu
nous fissent passage pour éviter d'être fo
aux pieds des mules, celles qui étoient s
chemin et auprès se levoient à mesure
nous passions, et remplissoient l'air auto
nous comme des essaims d'abeilles, tandi
des milliers d'autres venoient en contact
nos corps et nos visages. Dans cette situa
craignant d'être aveuglé par elles, j
couvris la figure d'un mouchoir de soie
parent, et je pressai ma mule tant que j
Nous fûmes environ deux heures à passe
bandes dévastatrices, qui faisoient dans
vol, suivant la belle description de l'Ecri
« le même bruit que celui des chevau
chargent dans une bataille. » L'espace
couvroit ce nuage étoit de huit milles e
gueur, sur une largeur de trois milles des
côtés de la route. Quand elles se furent
abattues, les Maures, reprenant chacu
travaux, laissèrent ces sauterelles en
jouissance de leur pâture, et nous assu
que dès qu'elles se seroient remplies, ce q
auroient fait dans l'espace du jour et
nuit, elles partiroient le lendemain en c

Digitized by Google

dans la direction du vent, et iroient à un jour de distance recommencer leurs ravages, laissant le reste des champs non ravagés pour de nouveaux essaims qui se succéderoient; mais ils ajoutèrent qu'ils espéroient, par la grâce de Dieu, qu'elles ne détruiroient pas la totalité de leurs récoltes et de leurs herbages, ainsi qu'elles l'avoient fait quelquefois dans le cours des sept dernières années qui venoient de s'écouler, pendant lesquelles elles avoient absolument dévasté la campagne. En voyant l'espérance d'aussi belles récoltes détruite dans un moment, les habitans de pays plus civilisés se livreroient au désespoir, et ils laisseroient bientôt les champs en friche; mais le Mahométan regarde ce fléau comme une juste punition du Ciel pour ses péchés ou ceux de sa nation, ou comme ordonné par la fatalité, à laquelle ils croient tous. Ainsi, lorsqu'une récolte est détruite, si c'est du froment, ils resèment le même terrain en orge, ou en blé de Turquie, ou en pois, de manière à avoir toutes les chances possibles de subsistance. Ces Arabes sont complétement nus quand ils sont à l'ouvrage, à l'exception d'une petite pagne de laine pour couvrir leur nudité. Ils font usage de la même charrue et des mêmes harnois que

Digitized by Google

ceux des habitans du pays de Suse, avec
beule différence que, dans cette partie du p
ls labourent avec une paire de bœufs.

Je réclame ici, pour quelques mome
l'indulgence des lecteurs, tandis que je
essayer de faire la description de cet ins
surprenant, la sauterelle dévastatrice, qui
vage si souvent les fertiles plaines de l'Asi
des régions septentrionales de l'Afrique.
l'appelle la sauterelle destructive d'Afriq
parce que, autant que ma mémoire me le
pelle, elle est la première des plaies c
l'Ecriture-Sainte nous dit que Dieu frapp
punit l'Egypte.

Description de la Sauterelle d'Afrique.

La sauterelle d'Afrique est un insecte a
qui ressemble à la première vue, pour la g
seur et la forme, aux plus grandes sauter
d'Amérique : mais, en l'examinant de
près, elle en diffère essentiellement. La fo
de sa tête et de sa figure est semblable à c
d'un mouton ordinaire, étant couronnée
deux longues protubérances qui vont en di
nuant graduellement, et qui se jettent
arrière comme les cornes d'un bouc. Elle
museau deux antennes, au moyen desqu

Digitized by Google

elle flaire et cueille l'herbe autour d'elle, qu'elle ronge ensuite, faisant un petit bruit semblable à celui que fait un mouton qui broute. Elle a quatre ailes; celles de derrière sont absolument transparentes. Elle a six pates, avec deux pinces à chaque pied, à peu près séparées comme celles d'un mouton, mais elles sont plus pointues. Elle est très-forte au cou, à la poitrine et au corps, dont la partie de derrière est fourchue et armée d'une substance osseuse assez dure pour qu'elle puisse s'en servir pour faire un trou dans la terre.

La plus grande sauterelle d'Afrique a environ quatre pouces de long et un pouce de diamètre. C'est, de tous les insectes du monde, celui qui a l'appétit le plus vorace. Elle dévore indistinctement, et avec une impitoyable avidité, herbe, grain, feuilles d'arbre et toute espèce de verdure. Elles vont par bandes, qui forment de véritables nuages, et chaque bande a, dit-on, un roi, qui dirige tous leurs mouvemens avec une grande régularité. Les sauterelles ne peuvent voler que lorsque leurs ailes sont parfaitement sèches. Lorsqu'elles se lèvent, elles s'envolent toujours vent arrière, et remplissent l'air comme un immense nuage de fumée noire et épaisse. Lorsque leur chef s'abat sur un terrain, toute

Digitized by Google

) et cueille l'herbe ma la volée suit son exemple aussi vite que po
nge ensuite, faisant u il y a des temps où ces bandes sont si
celui que fait un mou breuses, qu'on pourroit dire qu'elles cou
atre ailes; celles de toute la surface du pays. Alors elles dév
transparentes. Elle tous les brins d'herbe et les grains, q
pinces à chaque pied, n vont même chercher en terre, et q
ume celles d'un mouton, mangent, racine et herbe; elles ne laisse
ntues. Elle est très-fort une feuille sur les arbustes et les arbres;
au corps, dont la part quefois même elles dévorent l'écorce des j
chue et armée d'une arbres dans toute une province, et cela
ure pour qu'elle puisse un très-court espace de temps.
ou dans la terre.

le sauterelle d'Afriqu Les sauterelles d'Afrique d'aujourd'hu
le long et un pouce de de cette même race d'insectes qui sont
s insectes du monde, tionnés dans la Bible comme une des
s vorace. Elle dévore dont le Tout-Puissant frappa l'Egypte.
e une impitoyable ont toujours été regardées, dans tous les
illes d'arbre et toute où elles exercent leurs ravages, comm
vont par bandes, qui fléau du Ciel et comme la punition des p
s, et chaque bande, du peuple. On a décrit la sauterelle co
tous leurs mouvemens étant produite par quelque cause phy
é. Les sauterelles ne inconnue, différente du mode ordinaire
urs ailes sont parfa reproduction animale; c'est une erreur. Lo
se lèvent, elles s j'étois à Mogadore, M. Willshire me di
et remplissent l'air les sauterelles devoient leur naissance à
e fumée noire et cause très-connue et toute naturelle; q
at sur un terrain femelle, un peu avant que les bandes c
roissent pour la saison, s'enfonce les parti

Digitized by Google

derrière en terre jusqu'à la naissance de ses ailes, après avoir préalablement cherché et choisi un terrain tel qu'il lui en faut pour cela. Elle y creuse une cellule d'une forme à peu près semblable à celle que fait l'abeille, depuis un jusqu'à trois pouces de profondeur, et depuis un jusqu'à deux pouces de diamètre. Ayant fortifié les côtés de la cellule, au moyen d'une substance glutineuse qu'elle a la faculté de produire, elle y dépose ses œufs, qui sont noirâtres, et si petits qu'on a peine à les distinguer à la vue simple. Chaque cellule est remplie et contient un nombre d'œufs immense. Elle la scelle ensuite avec soin, avec la même substance glutineuse dont est formé l'intérieur de la cellule, et la recouvrant ensuite avec de la terre, elle laisse à la chaleur du soleil à les faire éclore au temps marqué, ce qui a généralement lieu au mois de janvier. Les œufs d'une seule cellule suffisent pour produire une armée de sauterelles; il y en a près d'un million. J'ouvris et examinai, dans un jardin de Mogadore et dans les environs, quelques-unes de ces cellules, et je fus fort surpris d'y voir les œufs entassés et agglomérés absolument comme du frai de poisson. J'en pris quelques-uns sur la pointe d'un canif, et en séparant et comptant

Digitized by Google

les œufs au moyen d'un microscope, aus
exactement que possible, j'en trouvai sept cer
quarante-un. Or, en admettant que chacu
des œufs produise une sauterelle, et que l
nombre de ceux qui étoient contenus dans cet
petite portion de la cellule, que je détachai su
la pointe du canif, fût la millième partie d
toute la masse (ce qui est une évaluation plu
tôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité), il e
résulte que, dans une saison, une seule saut
relle, même quand elle ne rempliroit qu'un
cellule, peut produire un demi-million d'in
sectes de son espèce. Quand la sauterelle e
éclose, elle sort de terre en rampant sous
forme d'un petit ver d'un brun léger. On d
que toute la cellule éclôt en même temps. C
vers sont à peine sortis de terre, qu'ils com
mencent leur marche, tous ensemble, vers
nord ou vers l'ouest, et dévorent tout ce qu'i
trouvent de verdure sur leur chemin, et lai
sent derrière eux une scène affreuse de dés
lation. Ces reptiles ont une croissance si rapid
que, dans l'espace d'une semaine, ils sont pré
pour leur transformation. Alors ils montent
sur un fort brin d'herbe, ou sur une plant
ou sur une petite branche d'arbuste; ils
attachent fortement leur peau, et par un effo

Digitized by Google

brusque, brisant eux-mêmes cette enveloppe avec la tête, ils en sortent sous la forme d'un insecte ayant quatre ailes et six pates. Devenues sauterelles, elles restent quelque temps au soleil pour se sécher le corps et les ailes, avant de tenter de voler, ce qu'elles commencent à faire en essayant séparément de se porter chaque fois à une petite distance; elles continuent de voler et de sautiller comme les sauterelles d'Europe pendant deux ou trois jours, au bout desquels on les voit s'élancer en corps et s'envoler, faisant depuis cinq jusqu'à cent milles sans s'arrêter, selon que le pays semble être de leur goût, et depuis ce moment elles continuent d'aller et de dévaster, ainsi que je l'ai dit précédemment.

Les saisons sèches et chaudes sont très-favorables pour faire éclore les sauterelles; une saison pluvieuse et froide est sûre de les détruire dans l'empire de Maroc, jusqu'à ce qu'il en vienne des nuages des autres parties. Je ne sais pas au juste dans quel mois la sauterelle dépose ses œufs, sinon que c'est à la fin de l'été ou au commencement de l'automne. Les vieilles sauterelles, ayant fait tout leur mal, ou bien meurent de leur mort naturelle, ou bien sont jetées dans la mer par les vents, faisant ainsi

Digitized by Google

place à de nouveaux essaims encore plus af
més. Lorsqu'elles ont toutes disparu dans l'e
pire de Maroc, on en voit venir de nouvea
nuages des bords du Désert ou des cô
d'Egypte, qui dévastent derechef tout le pa
jusqu'à ce qu'elles soient détruites à leur to
ou par des pluies fréquentes, ou par un fr
humide, ou par de fortes brises de terre qui
balaient et les jetent dans la mer. On di
Mogadore, les Maures, les Juifs et les Ch
tiens le croient, que les Bérébères, qui habit
le mont Atlas, ont le pouvoir de détruire t
les nuages de sauterelles qui viennent du
et de l'est, et qu'ils éloignent ainsi cet affre
fléau de tous les pays qui sont au nord e
l'ouest de cette chaîne extraordinaire de m
tagnes, uniquement en allumant de gra
feux sur les parties de la chaîne par où l'on
que les sauterelles doivent passer, et dans
saison où elles doivent faire leur apparit
annuelle, ce que l'on sait dans le pays
quelques jours près. L'Atlas étant très-éle
et ses sommets étant couverts de neige,
insectes, en passant par-dessus, sont transis
froid, et voyant alors ces feux, ils sont a
rés par la chaleur et l'éclat des brasiers, e
se précipitent dans les flammes. J'ignore c

degré de confiance on doit attacher à cette opinion; mais il est certain que l'empereur de Maroc étoit dans l'usage de payer une somme considérable d'argent, tous les ans, à certains habitans des flancs de l'Atlas, afin d'écarter les sauterelles de ses Etats. Les Maures et les Juifs assurent de plus que, pendant le temps où le sultan payoit ponctuellement le salaire en question tous les ans, on ne vit pas une seule sauterelle dans ses Etats au nord et à l'ouest de l'Atlas; mais il y a environ six ans qu'il refusa de payer la somme stipulée, parce qu'aucune sauterelle ne troubloit le pays, et il s'imaginoit qu'on l'avoit trompé: il arriva que cette même année-là les sauterelles reparurent, et depuis lors elles n'ont pas cessé de ravager le pays.

Les sauterelles sont regardées comme un très-bon manger par les Maures, les Arabes et les Juifs de Barbarie; ils en prennent dans la saison des quantités prodigieuses, et les jettent, toutes vivantes et sautillantes, dans des poêles d'huile d'argane bouillante; on les y fait frire jusqu'à ce que leurs ailes soient brûlées, et que leurs corps soient suffisamment cuits; alors on les ôte de la poêle, et on les mange. J'en ai vu des milliers arrangées de cette manière, et j'ai eu

Digitized by Google

la curiosité d'en goûter. Elles ressemblent, pour le goût et la consistance, à des jaunes d'œuf durs. Quand je fus arrivé à Tanger, je causai sur les sauterelles avec notre consul général, M. Simpson; il me confirma en substance la vérité de tout ce que j'avois entendu dire à leur sujet dans la Barbarie. Cet insecte vorace avoit causé alors la famine dans cette partie du pays, au point que M. Simpson et les autres consuls chrétiens à Tanger étoient obligés d'envoyer à Gibraltar acheter de la farine pour la consommation ordinaire de leurs familles. La farine d'Amérique, qualité inférieure, se vendoit alors à Gibraltar à raison de quinze piastres le baril, quoique le plus beau froment de Barbarie ne se vendît ordinairement qu'une piastre et demie le baril, avant la disette que les sauterelles avoient occasionnée.

M. Simpson me dit encore que, dans l'année 1814 (autant que je puis me le rappeler), étant avec sa famille à sa maison de campagne au mont Washington, près du cap Spartel, où les sauterelles avoient couvert toute la surface du terrain pendant la nuit, il n'en put pas apercevoir une seule le lendemain matin quand il se leva. Il observa à son épouse que toutes les sauterelles qui étoient restées chez eux

Digitized by Google

pendant un assez long-temps, et qui avoient détruit presque toutes les herbes de la campagne des environs, avoient disparu. Il ne savoit d'abord ce qu'elles pouvoient être devenues; mais lorsque le brouillard du détroit se fut dissipé, regardant avec sa lunette d'approche un bâtiment qui passoit, il remarqua que toute la surface de la mer étoit couverte de quelque chose qui paroissoit comme une écume rougeâtre, et qu'en y réfléchissant avec attention, il fut frappé de l'idée que les sauterelles avoient tenté pendant la nuit de franchir le détroit pour émigrer en Espagne, au moyen du vent qui étoit favorable, soufflant du sud; mais qu'elles s'étoient, ou perdues dans le brouillard, ou qu'elles avoient été arrêtées au milieu du détroit par des vents contraires qui soufflent en général la nuit dans le détroit, surtout pendant l'été, et qu'elles avoient conséquemment été forcées, soit par la fatigue, soit par l'humidité de l'atmosphère, à se reposer sur la surface de l'eau, d'où elles n'avoient pu se relever, et où elles s'étoient toutes noyées. Deux jours après il arriva un bâtiment de Gibraltar à Tanger, dont le capitaine confirma ses conjectures, en l'assurant qu'un nombre immense de sauterelles mortes avoient été jetées à la

Digitized by Google

côte sur le rocher de Gibraltar, et tout le long de la côte d'Espagne, depuis Algésiras jusqu'à Tariffe, et qui comprend un espace d'environ vingt milles, et qu'il y en avoit encore une plus grande masse flottant dans le détroit près de la côte d'Espagne. J'appris aussi qu'il y a plusieurs années, presque toutes les sauterelles qui étoient en grand nombre dans l'empire de Maroc, et qui avoient dévasté le pays, avoient été enlevées dans une nuit par le vent et noyées dans l'océan Atlantique; que, quelques jours après, leurs cadavres avoient été jetés à terre par les vents et les courans, tout le long de la côte de l'ouest, depuis le cap Spartel jusqu'au-delà de Mogadore, formant en quelques endroits des tas immenses sur la grève; que l'odeur qui en sortoit étoit insupportable, et qu'on supposoit que c'étoit cette puanteur qui avoit produit la peste qui éclata vers ce temps-là dans plusieurs parties des Etats marocains.

Je viens ainsi de réunir et de présenter à mes lecteurs, sous un seul et même paragraphe, toutes les informations et renseignemens que j'ai pu obtenir touchant les sauterelles, et cela d'après l'autorité de personnes vivantes, que je regarde comme dignes de foi; j'y ai ajouté les faits et les circonstances que j'ai été à même

Digitized by Google

d'observer sur les lieux, sans le secours des livres, et j'ose me flatter que le tout sera trouvé essentiellement exact. Comme je ne me donne point pour un naturaliste, on ne doit pas s'attendre que je fasse une description particulière de la formation et de la structure intérieure de cet insecte, etc. Mais je reviens au journal de mon voyage.

En sortant de cette magnifique vallée, embellie et enrichie par des milliers de figuiers et d'autres arbres fruitiers, ainsi que par des ceps de vigne qui sembloient y réussir à merveille, nous montâmes la hauteur qui étoit sur notre droite, et à la brune nous nous approchâmes d'un douar ou campement qui étoit entouré d'un mur de pierre. Le chef de ce douar ne vouloit pas nous laisser entrer dans l'enceinte des murs; mais notre soldat lui ayant dit que j'étois le docteur ou médecin du sultan, et qu'il falloit que j'entrasse, il y consentit, quoique avec répugnance, disant cependant à mon garde qu'il falloit que nous prissions nous-mêmes soin de notre bagage, tous les individus qui composoient le douar, hommes ou femmes, étant attaqués de la maladie vénérienne. Ils nous offrirent du lait et des œufs, et me demandèrent mon avis sur leur maladie.

Digitized by Google

les lieux, sans le secours
ne flatter que le tout sera
exact. Comme je ne me
naturaliste, on ne doit pa
se une description partic
et de la structure intérieu
. Mais je reviens au jour

cette magnifique vall
le par des milliers de
es fruitiers, ainsi que
ui sembloient y réussir
ntâmes la hauteur qui
t à la brune nous nous
douar ou campement
mur de pierre. Le chef
it pas nous laisser entre
urs; mais notre soldat
docteur ou médecin d
que j'entrasse, il y con
pugnance, disant cepe
il falloit que nous
n de notre bagage, et
mposoient le douar,
t attaqués de la malad
offrirent du lait et des
nt mon avis sur leur

Je leur dis que je n'avois pas de remèdes
moi. Je leur recommandai néanmoins le l
une légère diète, et une boisson ou déco
d'une certaine racine qui me paroissoit
quelque affinité avec la salsepareille, é
est très-commune dans cette partie du pa
les assurai que s'ils prenoient bien exacte
de cette décoction pendant dix semaine
s'en trouveroient infailliblement soulagés.
passâmes la nuit dans ce douar sans y
molestés; nous en partîmes le lendemain
de grand matin. Dans le cours de la jou
nous passâmes auprès de plusieurs douar
tentes dressées en plein champ, et de plus
vergers plantés avec régularité, consista
plusieurs centaines de figuiers, enclos de
de pierre très-épais et de cinq à six pie
hauteur. La terre, des deux côtés de la r
étoit presque toute cultivée. Zagury avoi
pêché en avant notre guide à Azamore,
d'engager un Juif de cette ville à nous pré
des provisions pour notre arrivée; car ils s
superstitieux, qu'ils ne voudroient pas
manger du pain qui auroit été cuit dan
autre four que dans celui d'un Juif, et re
bénédiction d'un prêtre, qui en prélève, co
de juste, la dîme pour sa peine. Sur l

Digitized by Google

heures du matin, nous vîmes, à quelque distance sur notre gauche, ce que David et Elio me dirent être la fameuse ville ancienne de Mazagan. Nous y étant arrêtés pour prendre quelques rafraîchissemens, un grand nombre de femmes arabes sortirent de quelques douars voisins pour venir m'examiner moi et mon habillement. Il y en avoit de fort jeunes. Zagury se mit à les traiter avec rudesse et grossièreté, leur demandant si elles aimoient les Chrétiens, etc. Sur quoi une vieille femme lui dit assez sèchement : « Regarde, Mazagan (lui montrant la ville du doigt), lorsque cette ville fut prise sur les Chrétiens, j'aidai à couper une de leurs têtes, et cependant j'aime encore mieux les Chrétiens que cette canaille de Juifs infidèles et trompeurs. » Zagury n'aimant pas cette réplique, laissa tomber la conversation.

Comme nous marchions vite, nous arrivâmes à Azamore sur les trois heures après midi. Quand nous en approchâmes, nos Juifs furent obligés de démonter et de faire environ deux milles à pied pour passer la chapelle d'un saint que les Maures ont en grande vénération. C'étoit la cinquantième chapelle que je voyois depuis que j'étois parti de Swearah.

Digitized by Google

Azamore est une ville entourée de murs t
forts; elle est située sur la rive gauche d
rivière *Ormorbear*, à une lieue de son
bouchure. Elle est bâtie en forme de
drangle irrégulier, et a environ un mill
tour. La rivière baigne le mur de l'est;
autres côtés sont défendus par un fossé prof
Nous n'y entrâmes pas, mais nous pû
reconnoître, à son apparence, que c'
une ancienne ville portugaise, mal bâti
très-sale, tant en dehors qu'en dedans
murs. Ce courant d'eau étoit le seul que j'e
encore vu dans mon voyage qui méritâ
nom de rivière. Elle a à son embouchure
barre extrêmement dangereuse, que l'on
dit navigable que pour des bâtimens tiran
pieds d'eau, dans les hautes marées, et lor
le temps est beau. Ces bâtimens peuvent v
le long des murs d'Azamore, où il y a un
petit port pour le débarquement de leurs
gaisons; mais il ne s'y fait maintenant au
commerce extérieur. On y trouve pour
dans les faubourgs, en dehors des murs,
manufactures assez considérables de maro
et de faïence grossière. Nous passâmes l
vière, qui a dans cet endroit environ
toises de large, dans un bon bateau bâ

Digitized by Google

l'espagnole, large et bien manœuvré par des hommes qui entendoient leur métier. Nous y trouvâmes une bonne pêcherie d'aloses. Il y avoit dix filets et environ cent cinquante Maures forts et vigoureux, employés alors à cette pêche. Lors de la bonne saison, c'est-à-dire depuis janvier jusqu'au mois d'avril, ils prennent des quantités considérables de ce poisson qui est fort estimé dans le pays, et qu'on vend, en le débarquant, à raison de six centimes de piastre la pièce. On les porte d'Azamore à Fez, Méquinez, Maroc, Mogadore; et dans le pays adjacent. Nous restâmes jusqu'à la brune sur les bords de cette rivière, attendant nos provisions qui arrivèrent à la fin, et nous dressâmes notre tente sous des datiers, à environ un mille du bord de la rivière. Nous avions acheté des aloses, que nous fîmes griller pour notre souper. Elles étoient fort grasses; nous les trouvâmes délicieuses.

Le 10, nous partîmes à deux heures du matin; l'obscurité nous fit perdre notre chemin, et nous errâmes pendant près de deux heures avant de retrouver la route. Nous fûmes toute la journée en marche, sur une belle plaine, passant, suivant notre usage, près d'un grand nombre de douars. Le soir, nous dressâmes

Digitized by Google

notre tente au milieu d'un de ces douars, qu
je décrirai ici. Comme j'ai eu fréquemmen
occasion de parler de ces camps, cette des
cription pourra s'appliquer à eux tous, car
n'y a pas beaucoup de variation entre eux
Lorsque nous en approchâmes à la distanc
d'à peu près cinquante verges, nous fîmes halt
Le chef vint bientôt nous trouver, car tous c
douars ont un chef qu'ils honorent du titre d
sheick. Il nous donna la bien-venue en term
très-polis, nous invita à avancer, nous indiqu
une place sûre pour notre tente dans l'intérieu
de son douar, et nous fournit du lait et d
œufs *gratis*, tandis que les Maures qui no
accompagnoient furent abondamment régal
de pain, d'eau et de couscoussou. Ce dou
étoit composé de cent cinquante-quatre tente
dressées dans la forme d'un bataillon carr
les tentes étant à quarante verges de distanc
les unes des autres, un nombre égal occupa
chaque côté du carré et à des distances égale
toutes faites d'une étoffe de laine forte et gro
sière, d'une seule et même couleur, dressé
de la même manière que celles des Arabes d
Désert, et toutes ayant leur ouverture sur l'i
térieur du carré.

On fait coucher tous les chameaux, le bétai

Digitized by Google

les chèvres, les ânes, devant chaque tente et à peu de distance. On les a élevés à rester dans cette situation jusqu'à ce qu'on les fasse lever pour les traire le matin. Quand cette opération est terminée, les bergers ou les gardiens des troupeaux les conduisent dans la plaine pour y paître, et les ramènent à la tombée de la nuit. On trait les jumens, les vaches, les chèvres, les ânesses, les brebis et les jumens des chameaux. Quand ils veulent traire les chèvres et les brebis, qui sont des animaux très-dociles, ils les placent sur deux rangs, en face les unes des autres. Aussitôt qu'elles se sont assez rapprochées pour que leurs cous s'entrelacent, on les saisit avec deux cordes qui ont été préparées pour cela, et on les tient à ce moyen serrées toutes les unes à côté des autres, pendant que les femmes et les jeunes filles s'en approchent pour les traire entre les deux pates de derrière, les agneaux et les chevreaux ayant été liés et attachés de la même manière. Une bonne brebis donne une pinte de lait tous les matins, une chèvre un peu davantage. Les gens du pays regardent le lait de brebis comme le meilleur; pour moi je préférois le lait de chèvre ou de chameau à tous les autres, quoique le lait d'ânesse et de jument soit bien bon et

Digitized by Google

bien nutritif. Ils font le beurre en mettant le lait nouveau dans une outre de peau de chèvre, dont le poil est en dedans. Le beurre est conséquemment un peu chargé de poil; mais outre qu'ils emploient pour cette opération des peaux de chèvre blanche, ils savent ôter ces poils du beurre avec les doigts.

Les Arabes qui habitent exclusivement ces douars sont extrêmement hospitaliers; non-seulement ils donnent au voyageur ce qu'ils ont de mieux à manger et à boire, mais ils établissent même un gardien de nuit qui est chargé de prendre le plus grand soin de sa tente et de son bagage. Les sheicks eux-mêmes sont responsables de tous les articles qui peuvent manquer le lendemain matin; quand il en manque, et qu'on ne les trouve pas sur-le-champ, il faut qu'ils paient sans hésiter à l'étranger le prix qu'il en demande en argent. C'est ainsi que les voyageurs maures et arabes peuvent aller d'un bout de l'empire à l'autre sans frais, et quand bon leur semble, et faire leurs affaires de commerce d'une manière peu dispendieuse, puisqu'ils n'ont à acheter que l'orge nécessaire pour la nourriture des bêtes de charge qui portent leurs marchandises lorsqu'ils voyagent montés sur des mules ou

Digitized by Google

des chevaux qu'ils sont obligés de nourrir d'orge et de paille. Mais lorsqu'ils se servent de chameaux, ce qui est la méthode la plus commune, ces robustes animaux vivent des herbes, des broussailles et des arbustes qu'ils mordillent à mesure qu'ils passent le long de la route, donnant un coup de dent par-ci, un coup de dent par-là, sans discontinuer un instant leur marche. Dès qu'ils s'arrêtent, on leur attache les deux jambes de devant à un pied l'une de l'autre, et on les envoie au pâturage. Sans cette précaution, le chameau, qui est un animal naturellement errant comme l'Arabe son maître, seroit continuellement en mouvement, quelque bonnes et quelque abondantes que fussent les herbes et les plantes de l'endroit où on le mettroit à brouter; de manière que, dans une heure ou deux, il faudroit aller le chercher à plusieurs milles de l'endroit où on l'auroit lâché.

Le 11, à la pointe du jour, nous quittâmes ce douar, et nous nous mîmes en route au travers d'une superbe plaine bien unie, couverte de toutes parts de champs de grains et d'arbustes en fleur, ainsi que de nombreux troupeaux de toute espèce de bétail, chameaux, chèvres, moutons, etc.; tandis que le

Digitized by Google

chemin, ou plutôt le sentier, car il n'y en a pas d'autre dans ce pays-ci, étoit tout couver de chameaux chargés qui alloient et venoien de Darbelda. Nous arrivâmes à cette ville huit heures du matin.

Darbelda est une ville murée, qui a enviro deux milles de circonférence, et qui est situé au fond d'une baie fort large. Son port est pa sablement bon pour débarquer des cargaisons quoique la baie au fond de laquelle il est situ et où les bâtimens sont obligés de mouill soit remplie de rochers, et qu'on ne puisse e approcher en sûreté que dans les mois d'été par un beau temps. On chargeoit autrefo dans ce port des quantités considérables froment pour l'Espagne et le Portugal. J'y jet un coup d'œil. Il me parut fort délabré tombant en ruines. Les maisons, qui sont bâti principalement en pierre et en argile, ai que les murs, s'éboulent de toutes parts; porte même de la ville est dans un mauv état, et menace ruine. C'est une ville très-sal les maisons ont depuis un jusqu'à trois étage les rues en sont fort étroites. Il reste encore aqueduc découvert, qui conduisoit autref l'eau de plusieurs milles de distance dans ville. Il est encore en bon état, étant bâti

Digitized by Google

pierres et de chaux. L'eau y coule jusqu'à deux cents verges de la ville, où on l'a coupé pour la convenance des routes. Ainsi la main des Maures a été employée à faire du mal à leur propre ville, qui ne sera bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Nous passâmes Darbelda, et nous arrivâmes à Afidallah, ville bâtie par Sidi Mohammed. La ville est enceinte d'un assez bon mur de pierre et de terre glaise, et est située à environ un mille de la mer. Toute la côte, depuis Darbelda jusqu'au-delà d'Afidallah, est bordée de hautes dunes de sable, qui sont formées par les vents *alizés*, qui soufflent constamment tout droit sur la côte.

Afidallah est située sur une belle plaine. Elle fut bâtie pour recevoir et emmagasiner les grandes quantités de blé et d'orge qu'on récoltoit dans ses environs. Son havre, qui n'en est qu'à un mille, est abrité de la mer par une île longue et étroite, en dedans de laquelle des bâtimens d'un tirant d'eau médiocre peuvent mouiller et être parfaitement en sûreté. Mohammed, un de nos muletiers, ancien marin, nous dit que c'étoit le port ouvert le plus sûr de tous ceux de l'empire pendant l'hiver; mais que le débarquement y est difficile, et qu'il ne

Digitized by Google

peut avoir lieu que lorsqu'il fait peu de ve
et que le temps est beau. On expédioit d'A
dallah de grandes quantités de froment, d'org
de fruits, pendant le règne de Sidi Mohamme
et une partie du règne de l'empereur d'aujo
d'hui : mais Muley Soliman est devenu en d
nier lieu si superstitieux, qu'il croit en prête
que c'est un péché pour ses sujets de comm
cer avec les chrétiens. Il a en conséquen
défendu l'exportation de presque tous
articles de commerce, et rendu par là s
peuple pauvre, ruiné la plupart des villes,
s'est engagé dans plusieurs brouilleries av
ses sujets; tandis qu'il emploie tous les moy
et tend tous les ressorts pour leur arrac
les derniers débris de leurs propriétés en cc
tributions et présens, qu'il en extorque
des officiers rapaces nommés pour cela. I
marchandises qu'on chargeoit étoient port
d'Afidallah à l'embarcadaire sur des chameau
au travers des dunes de sable qui mettent
ville à l'abri des violens coups de vent de
mer. Cette ville a environ six cents ver
carrées ; elle est flanquée de quatre forts carr
qui sont à chacun de ses angles, et qui
filent toute la longueur du mur en dehors, s
avec le canon, soit avec la mousqueterie.

Digitized by Google

Nous continuâmes notre route sans nous arrêter, et à la brune nous dressâmes notre tente en dedans des murs d'une ville ancienne appelée *Sebilah*. Il n'y reste aucune maison debout, excepté partie d'une ancienne mosquée et une tour bien bâtie, quoique ce fût autrefois une ville considérable. En dedans de ces murs il y avoit dans un coin un grand jardin potager, bien planté en légumes, et une centaine de tentes dressées comme en plein champ. Nous dressâmes la nôtre près des murs de la mosquée. Nous trouvâmes dans cet endroit plusieurs femmes qui étoient malades, et qui désiroient que nous leur donnassions des remèdes. Quoique je n'en eusse plus à leur donner, cependant mes prescriptions et mes avis, auxquels elles attachèrent une grande importance, nous procurèrent en abondance du lait et des œufs pour notre souper. Après le soleil couché, on fit entrer en dedans des murs tous les troupeaux et le gros bétail appartenant aux habitans; on les arrangea et plaça comme dans les douars ordinaires, après avoir fermé et barricadé la grande porte. Plusieurs voyageurs arrivèrent ensuite, et demandèrent à entrer; mais on refusa de les admettre, et ils furent obligés de prendre leurs quartiers en dehors des murs.

Digitized by Google

Le 12 janvier, à la pointe du jour, nc soldat se fit ouvrir la porte, et nous nous mî en route. Nous trouvâmes en dehors de la pc des troupeaux considérables de chameaux a leurs propriétaires, qui y avoient passé la n Ils étoient principalement chargés de sacs sel ou d'orge, et alloient du côté de Ral Nous voyageâmes très-vite, nous passâ trois courans d'eau considérables que les Mau appellent des rivières, et qu'on ne peut p disent-ils, passer à gué dans la saison pluies : mais nous les passâmes sans difficul ce n'étoient alors que des ruisseaux. Le p étoit plat et bien cultivé, et nous passâmes milieu de troupeaux innombrables de c meaux, de mules et d'ânes, chargés et r chargés.

Sur les huit heures du matin, nous ap çûmes à l'est une haute tour qui est à la t d'un aqueduc qui conduit l'eau à Rabat. S les trois heures de l'après-midi, nous arrivâ près du mur extérieur de cette ville, qui es un demi-mille du grand mur, et qui sert d'c ceinte à un grand nombre de beaux jardins fruits et de légumes, outre quelques chan de blé. Ce mur extérieur s'étend depuis le j lais (qui est spacieux et situé à gauche sur

Digitized by Google

bord de la mer entre le grand mur et le mur extérieur), jusqu'au bord de la rivière, en tournant à l'est de la ville. Les Juifs furent obligés de mettre pied à terre avant de pouvoir entrer. Je les quittai là, et j'entrai dans la ville, précédé de mon garde et suivi de mon muletier. Mon ami M. Willshire m'avoit donné une lettre de recommandation pour M. Abouderham, le vice-consul d'Angleterre à Rabat; nous nous rendîmes tout droit chez lui. Je fus reçu à mon arrivée avec toutes les marques de politesse et tous les égards que je pouvois désirer. Il me donna une chambre et tout ce dont j'avois besoin pour ma commodité. Le lendemain, qui étoit le jour du sabbat des Juifs, j'eus le temps de visiter et les différentes parties de la ville, et le quartier des Juifs, ou *Millah*.

Rabat est située à l'embouchure de la rivière de *Beregreb*, sur sa rive gauche, et à un mille de la mer. Elle est défendue au sud par un double mur et quelques batteries de canon; à l'ouest, vis-à-vis la mer, par une forteresse bien bâtie, et le long de la rivière, ainsi qu'au nord, par des dunes très-hautes et très-escarpées, un mur et de fortes batteries. J'estime que la circonférence du mur extérieur peut

bien être de six milles, et celle du mur rieur seulement de trois.

La ville est située sur un terrain inégal est très-bien bâtie pour une ville more quoique les rues en soient étroites, tortu et sales. Cependant les maisons, en gé en sont en bon état et hautes de deux ét bâties de pierres cimentées avec de la c avec des toits plats et une cour intérieure. a que très-peu de fenêtres qui donnent s rues; encore ces fenêtres ne sont-elles q petites ouvertures pour donner de l'air, des volets de bois, des grilles et poi vitrages. Il y a dans cette ville dix mos de différentes formes et grandeurs. C'est l grande ville des Etats moresques aya port de mer, quoique la barre qui l'embouchure de la rivière soit si enco de sable qu'elle ne peut pas recevoir de mens tirant plus de six pieds d'eau, et po la marée monte avec rapidité en dedans barre jusqu'à dix pieds de hauteur. Le M ou faubourg des Juifs, est séparé de la par un mur, pour empêcher ceux-ci de se avec les Maures et de les souiller, et au peu pour les tenir plus aisément en res l'aide du bâton. Il n'y a que six ans q

Digitized by Google

quartier a été bâti; il n'a qu'une porte où les Maures font bonne garde; et il s'y trouve quelques maisons d'assez belle apparence. On dit qu'il contient huit mille Juifs, qui sont pour la plupart pauvres, misérables, dépravés, et vivent dans l'état de dégradation le plus honteux. Ils exercent leur religion dans douze chambres auxquelles ils donnent le nom de synagogues; l'on me dit que près de la moitié des habitans mâles de ce quartier étoient prêtres.

Rabat est très-peuplé. M. Abouderham me dit que la totalité de ses habitans étoit estimée excéder soixante mille. Plusieurs des Maures y sont très-riches, et mènent un grand train, ayant des sérails considérables et de superbes jardins. On y fabrique une grande quantité de haïcks et d'autres étoffes de laine, ainsi qu'une grande quantité de cuir, dit maroquin, et d'autre cuir pour les semelles des chaussures. On y manufacture aussi de la faïence grossière, c'est-à-dire des pots, des jarres et des écuelles, ou bols, de toutes grandeurs. Il s'y fait un grand commerce intérieur, et les Maures qui l'habitent semblent être plus civilisés que dans aucune autre ville où j'aie passé. C'est le principal chantier de construction pour la marine

de l'empereur, car les Maures n'en ont a
pour les bâtimens de commerce. Il s'y trou
une frégate toute neuve, amarrée le long
murs, en partie gréée. Elle paroissoit du
d'environ cinq cents tonneaux, étoit pe
pour trente-deux canons, et les Maures dis
qu'elle seroit prête à aller dans deux ou
mois à Larrache, où on arme leurs bâti
de guerre. Pour pouvoir leur faire pass
barre qui est à l'embouchure de la rivièr
faut qu'ils soient totalement allégés, et q
les mette fortement à la bande sur la barre,
haute mer, et quand le temps est parfaite
beau. On les y assujétit au moyen d'anc
de câbles, jusqu'à ce que le sable mouvan
couvert d'eau, et que le bâtiment puiss
enlevé de dessus la barre par la force du ju
qui court avec autant de rapidité que
d'un moulin à eau.

Rabat est fourni d'eau par un ruisseau
considérable, qui est conduit dans la vill
un aqueduc de forme antique, qui est sit
sud. Cet aqueduc, qui a quatre ou cinq
de long, fut bâti, ou réparé à neuf, p
vieux et libéral empereur Sidi Mohamm
désirois bien visiter la ville de Sallé, si fa
dans l'histoire par ses pirateries sur l'C

Digitized by Google

Elle est située de l'autre côté de la rivière, droit en face de Rabat; mais je fus dissuadé d'en faire la tentative par M. Abouderham et par mon guide, qui me dirent que toute la population de Sallé conservoit encore son ancien orgueil, ses préjugés, et sa férocité naturelle; qu'aucun Chrétien, ni même qu'aucun Juif de Barbarie, en habit européen, ne pouvoit entrer en dedans des murailles, quelque bien gardé qu'il fût par des soldats de l'empereur, sans être dans le danger le plus imminent de perdre la vie. M. Abouderham me dit qu'il y avoit été deux fois, qu'elle contenoit environ quarante mille Maures farouches et hautains, et quatre mille misérables Juifs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Description d'une exhibition horrible de deux serpens venimeux. — Départ de Rabat. — Sallé, Mamora, Larrache. — Missionnaires espagnols. — Marine maure. — Arrivée à Tanger.

VOULANT dépêcher mon voyage, j'allai dans le quartier des Juifs, le dimanche 14 janvier 1816, pour faire les préparatifs nécessaires; car j'étois dans l'intention de me dispenser, pendant le reste du voyage, de la compagnie de mes Juifs. Je m'étois aperçu qu'ils étoient trompeurs et fripons; ils m'avoient déjà soutiré presque tout mon argent. Le soldat et le muletier vinrent avec moi. Ce muletier, ainsi que je l'ai déjà fait observer, avoit été matelot; il avoit été en Espagne et en Portugal, et parloit l'espagnol de manière à ce que je pusse le comprendre; son nom étoit Mohammed. A peine fûmes-nous entrés dans le Millah, que nous

vîmes une foule de Maures et de Juifs se pressant autour d'une maison à un seul étage, qui étoit isolée des autres. Je m'en approchai, et ayant démandé quelle pouvoit être la cause de ce rassemblement, on m'apprit que deux de ces hommes, qu'on appelle des mangeurs de serpens, alloient donner aux Maures et aux Juifs le spectacle amusant de deux des plus venimeux serpens de la terre, et de leur manière d'attaquer l'espèce humaine : et que chacun de ceux qui voudroient voir ce spectacle par les fenêtres, devoient payer une demi-piastre. Comme j'avois autant d'envie qu'un autre d'y assister et de voir par mes propres yeux ce que c'étoit, j'offris une piastre pour une place à une des fenêtres, car elles étoient déjà toutes occupées, et les places payées. Mon garde voyant combien j'étois désappointé, me demanda si j'en voulois absolument une. Je lui répondis en lui mettant deux piastres dans la main ; sur quoi il cria aux Juifs qui étoient à une des fenêtres, de faire place au *tibib* du Sultan. Ceux qui avoient donné leur argent, ne se souciant pas de perdre leurs places, ne vouloient pas se déranger; mais mon garde les balaya tous sans cérémonie avec son gros bâton, et me donnant une fenêtre à moi tout seul, il

Digitized by Google

ne dit qu'il monteroit la garde auprès de moi pendant que je regarderois. J'assistai en conséquence à ce spectacle sans être interrompu. La chambre avoit environ vingt pieds de long et quinze pieds de large, les murs revêtus de plâtre, et le plancher carrelé. Les fenêtres avoient été garnies d'un grillage en fil d'archal, de manière à ce que les serpens ne pussent pas s'échapper de la chambre. Elle n'avoit qu'une seule porte, à laquelle il y avoit un trou de six à huit pouces carrés, qu'on avoit muni d'un grillage. Dans la chambre étoient deux hommes ressemblant à des Arabes, par leur barbe et leur chevelure touffues. On me dit que c'étoit une race d'hommes particulière, qui avoit l'art de charmer les serpens. Il y avoit près de la porte une boite, ou caisse de bois, d'environ quatre pieds de long et deux pieds de large. A un de ses bouts il y avoit une ficelle attachée à une coulisse ou trappe, qui se levoit, et cette ficelle passoit par un trou fait à la porte. Les deux mangeurs de serpens n'étoient couverts que d'un haïck, et encore étoit-il très-petit. Après qu'ils eurent fait toutes leurs cérémonies religieuses avec une profonde dévotion, ils eurent l'air de se dire l'un à l'autre un adieu éternel. Cela fait, un d'eux sortit de la chambre, et

ferma avec soin la porte après lui. L'Arabe qui étoit resté dans la chambre sembloit être dans la plus affreuse situation. J'observois l'agitation violente de sa poitrine et les battemens de son cœur. Il cria trois fois à haute voix : « Allah, houakibar ! » ce qui signifie, mon Dieu, ayez pitié de moi ! Cet homme étoit à un des bouts de la chambre ; à l'instant, la cage s'ouvrit, et il en sortit un serpent qui se mit à ramper lentement vers lui. Il avoit environ quatre pieds de long, et huit pouces de circonférence. Ses couleurs étoient les plus belles qu'on puisse imaginer dans la nature, brillantes, bariolées de jaune foncé, de pourpre, de couleur de crême, tacheté de noir et de brun, etc. Dès qu'il vit l'Arabe dans la chambre, ses yeux qui étoient très-petits et verts, s'allumèrent comme du feu. Il s'éleva dans une seconde la tête à deux pieds de hauteur, et s'élançant sur l'Arabe sans défense, il le saisit entre les plis de son haick, au-dessus de l'os de la hanche droite, faisant entendre des sifflemens horribles. L'Arabe jeta un cri affreux ; un autre serpent sortit alors de la cage. Ce dernier étoit d'un noir luisant, et paroissoit avoir sept à huit pieds de long, mais pas plus de deux pouces de diamètre. Dès qu'il fut tout à fait sorti de la cage, il jeta ses

yeux rouges et enflammés sur sa proc victime, darda sa langue fourchue, se n en cercle sur lui-même, leva la tête à la teur de trois pieds du plancher, en se di dant la peau au-dessus de la tête et des y de manière à lui donner la forme du cœur homme, et s'élançant sur l'Arabe avec la dité de l'éclair, il lui enfonça son dard da cou, tandis qu'il s'entrelaçoit le corps queue autour de son cou et de ses bra deux ou trois replis. L'Arabe jetoit les cri plus horribles et les plus pitoyables; sa bo vomissoit de l'écume; de la main droite i sissoit les plis du serpent qui lui serroie bras, tâchant de lui faire lâcher prise, et détacher de son cou, tandis que de la gauche il lui empoignoit le corps près tête, mais sans pouvoir s'en dégager. Il sem être dans la plus douloureuse agonie. Pe ce temps-là, l'autre serpent s'étoit entr autour de ses jambes, et lui mordoit tout autres parties du corps, où il paroissoit des incisions profondes. Le sang qui sorto toutes ses blessures au cou et au corps d loit en ruisseaux tout le long de son haïck sa peau. A cette vue, mon sang se glaça reur dans mes veines, et ce ne fut qu'avec l

Digitized by Google

coup de difficulté que mes jambes purent supporter le poids de mon corps. Malgré que l'Arabe fît les plus grands efforts pour arracher les serpens avec ses mains, ceux-ci ne l'étreignoient que plus fort; ils lui bouchèrent la respiration, et il finit par tomber sur le plancher, où il demeura pendant quelque temps, dans un état apparent d'agonie inconcevable, se roulant par terre, et se couvrant tout le corps de sang et d'écume, jusqu'à ce qu'il cessât tout mouvement et qu'il parût avoir rendu le dernier soupir. Dans ces derniers momens, il avoit blessé le serpent noir avec ses dents, quand celui-ci tâchoit de lui introduire, pour ainsi dire, sa tête dans la bouche, et cette blessure avoit semblé augmenter la rage de ce cruel animal. Dans cet instant, j'entendis le son aigu d'un sifflet, et regardant vers la porte, je vis l'autre Arabe qui se mettoit un appeau à la bouche: les serpens prêtèrent l'oreille à ce son. Leur fureur sembla les abandonner par degrés. Ils se dégagèrent paisiblement de cette carcasse qui paroissoit sans vie, et rampant tranquillement vers la boîte ou caisse de bois qui leur servoit de cage, ils y rentrèrent, et on les y renferma sur-le-champ, en laissant tomber la trappe. On ouvrit alors la porte de la chambre,

Digitized by Google

et celui qui étoit en dehors courut au secours de son camarade. Il tenoit d'une main une fiole de liqueur noirâtre, et de l'autre un ciseau de fer. Trouvant que son camarade avoit les dents serrées, il y introduisit son ciseau, et les ayant desserrées à ce moyen, il lui versa dans la bouche un peu de la liqueur en question; lui tenant ensuite les lèvres ensemble, il appliqua sa bouche au nez de ce malheureux, qui avoit l'air mort, et lui remplit d'air les poumons; après quoi il oignit toutes ses blessures avec la même liqueur; et cependant on ne voyoit encore paroître aucun signe de vie. Je le crus mort tout de bon; il avoit le cou et les veines excessivement enflés; son camarade prenant alors dans ses bras ce tronc sans vie, le porta en plein air, et continua à lui souffler dans le nez pendant plusieurs minutes avant qu'il ne se manifestât quelque signe de vie: à la fin il bâilla, et au bout de quelque temps il se remit au point de pouvoir parler. L'enflure de son cou, de son corps et de ses jambes diminua graduellement, à mesure que l'on continuoit de laver ses blessures avec de l'eau froide et une éponge, et en y appliquant de temps en temps la liqueur noire. On lui passa un haick propre autour du corps,

Digitized by Google

mais ses forces sembloient tellement épuisées qu'il ne pouvoit pas se tenir debout; ce qui obligea son camarade de le laisser couché par terre, le dos appuyé à la muraille, où il demeura profondément endormi. Cette exhibition dura un bon quart d'heure, depuis le temps où les serpens furent lâchés, jusqu'au moment où on les fit rentrer dans leur cage; et il s'écoula plus d'une heure depuis ce moment jusqu'à celui où la victime put proférer les premières paroles. Je crus avoir découvert que l'on avoit arraché les dards venimeux des mâchoires de ces deux redoutables serpens; j'en fis part à l'homme qui faisoit l'exhibition: il me répondit qu'effectivement on les avoit extraits; mais alors je lui demandai à quoi on devoit attribuer les enflures qui étoient survenues à son cou et à d'autres parties de son corps. Et là-dessus il me dit que quoiqu'on leur eût arraché les dards, dont la piqûre étoit mortelle, cependant le venin de leur souffle et de leur salive étoit assez actif pour causer la mort de ceux qu'ils attaquent; qu'après avoir été mordu par un de ces serpens, personne ne pouvoit vivre plus de quinze minutes, et que nul ne pouvoit leur apporter de remède que ceux à qui le Tout-Puissant avoit accordé la faculté

de les charmer et de leur faire faire ce qu
vouloient, et que lui et son camarade étoi
du nombre de ces personnes ainsi favorisées
ciel. Les Maures et les Arabes appellent le g
serpent, celui qui est si beau, *el Effah;* et c
qui est noir, et qui se déploie la tête en for
de cœur, *el Buschfah.* J'ai vu depuis d
gravures de ces serpens, dans la Descript
de l'empire de Maroc, par Jackson; la r
semblance est fort exacte. On dit que ces s
pens sont en grand nombre sur les monts A
et au pied de ces montagnes, ainsi que sur
lisière du Désert, où ces deux serpens avoi
été pris quand ils étoient jeunes. Ils y attaqu
et détruisent souvent hommes et animaux.
morsure de l'*Effah* est, dit-on, incurable;
son poison est si subtil qu'il peut causer la m
d'un homme en quinze minutes. Lorsque je
l'*Effah*, il me rappela l'histoire de ces terrib
serpens qui mordirent les enfans d'Israël, d
les déserts de l'Arabie, près de la montag
d'Hore, ainsi qu'on le lit dans le XXI^e^ chapi
du livre des Nombres; et dans le fait, le *Bus*
fah ressembloit extérieurement à un serp
d'a
oient d'Egypte, d'où ils étoient pa
trois ans.

Les deux mangeurs de serpens dir

Digitized by Google

Cette exhibition de serpens, qu'on me dit être la première de cette espèce qui eût jamais eu lieu à Rabat, et nos préparatifs, nous retinrent toute la journée. Cependant j'avois fait tous les arrangemens nécessaires; j'avois acheté la tente, les provisions, etc. afin d'être prêt à partir le lendemain matin, et le 15 janvier, de très-bonne heure, je pris congé de M. Abouderham, qui, quoique Juif, n'en étoit pas moins un homme instruit et de bonne société. Il est natif de Livourne; il avoit reçu une bonne éducation, et parloit le français couramment.

Nous traversâmes la rivière, qui a dans cette ville environ un demi-mille de large, et nous nous mîmes en route vers les murs de Sallé. La rivière s'est entièrement retirée du côté de Sallé; son ancien lit est maintenant encombré de sable et de vase, et laisse ainsi la ville presque à un mille de l'eau. On y voit encore quelques restes de ses anciens bassins et chantiers, et quelques débris de bâtimens. J'examinai Sallé avec attention, lorsque nous passâmes le long de ses murs qui sont hauts et forts, en pierre et bien bâtis; ils avoient été réparés en dernier lieu. Ils sont flanqués de nombre de bastions ou tours circulaires et

carrées, sur lesquelles il y a encore deu
canons montés, de tous les calibres ; il
qu'il doit y en avoir eu anciennement pl
centaines de pièces de plus. Près de ces
à l'est, au nord et à l'ouest, sont de
jardins qui paroissent être extrêmement f
parfaitement plantés et cultivés. Grand n
d'orangers et de citronniers plioient s
poids de leurs beaux fruits dorés. Des cer
de figuiers, d'amandiers, de grenadi
d'autres arbres fruitiers, étoient alors
feuilles, mais ils étoient en bourgeons, e
mettoient abondance de fruits dans la
Plusieurs de ces jardins sont d'une g
étendue, et sont plantés en cotonniers; m
arbres sont petits, et produisent en petite
tité du coton inférieur en qualité à celui
Géorgie, que l'on appelle *Upland.*

En continuant notre marche, nous
vâmes à l'aqueduc qui fournit Sallé d'eau
Cet aqueduc lui sert de mur extérieur d
du nord. Il en est à près d'un mille, e
l'endroit où nous passâmes dessous, il
environ trente pieds de hauteur. Il y
cet endroit trois grandes arches, resser
à des portes de ville, et l'on voit enc
marque des endroits où les portes étoient

Digitized by Google

autrefois. Le mur paroît avoir dix pieds d'épaisseur et quatre milles de long. Le canal qui conduit l'eau est au haut, mais il est découvert. On dit que cet aqueduc a été érigé par les Romains. Il est bâti en grosses pierres de taille, et est extrêmement solide.

Nous fîmes route au travers d'une belle campagne, parfaitement bien cultivée, jusqu'à deux heures après midi, que nous vîmes sur notre gauche, et passâmes un lac d'eau douce d'environ deux milles de long et un demi-mille de large. C'étoit le premier lac, ou plutôt étang, que j'eusse encore vu dans le pays. Nous arrivâmes peu de temps après sur les bords de la rivière *Mediah*. Sur la rive gauche de cette rivière, près de son embouchure, on voit l'ancienne ville et forteresse portugaise de *Mamora*, presque tout en ruine. La forteresse est située sur une haute colline, qui domine tout le pays d'alentour, commande les ruines de la ville, et a maintenant une garnison d'environ trois cents hommes de troupes noires. La ville fut bâtie tout près du bord de l'eau, et son mur du nord étoit baigné chaque jour par la marée ; cependant, tout vieux qu'il est, il ne paroît pas avoir éprouvé de dégradation. La rivière se jette dans la mer par-dessus

une barre, et dans une direction nord-oue
Le mur d'en bas a une excellente batterie ci
culaire, bâtie en pierres de taille, et calcul
pour monter trente pièces de canon pour
défense du port : mais aujourd'hui elle est d
mantelée. Ce mur inférieur a environ un dem
mille de longueur tout le long de la rivière
les ruines ont cent toises de largeur. Cet
ville étoit autrefois très-fortement murée d
côté de la terre ; mais ce mur est aujourd'hu
en ruine. Il n'y a pas à présent une seule per
sonne qui y habite. J'eus en ce lieu l'occasion d
me confirmer dans plusieurs de mes ancienne
opinions. Il est certain que la mer s'est retiré
de cette côte. Les traces évidentes de l'eau
une certaine hauteur sur cette muraille, ain
que sur la pointe de terre près de laquelle la vill
est située, ainsi que la situation de la barr
actuelle, prouve incontestablement à un obser
vateur, que depuis que cette ville a été bâtie
l'Océan s'en est retiré à plus d'un mille de dis
tance, et que depuis cette époque, la hauteu
perpendiculaire de la mer a décru d'au moin
quinze pieds. Je ne prétends point donner l'ex
plication du fait, je me contente de l'énoncer
je laisse le reste aux naturalistes.

Nous devions traverser cette rivière dans u

Digitized by Google

bon bateau, qui à chaque tour passoit quinze chameaux et leurs charges ; mais il y avoit sur le bord, attendant leur tour pour passer, au moins cinq cents chameaux, non compris les mulets et les ânes, chargés principalement de blé et d'orge, qu'on envoyoit à Tanger et à Tétuan, où l'on disoit que toutes les espèces de grain étoient rares et chères. Je dis à mon soldat qu'il falloit qu'il informât le batelier que, comme j'étois le chirurgien de l'empereur, et que lui-même il étoit un alcade, nous ne pouvions pas attendre, mais que nous devions passer sur-le-champ. Le vent souffloit du sud-ouest ; il n'y avoit qu'un bateau qui ne pouvoit pas faire plus de six voyages par jour; et d'après toutes les apparences, notre tour ne seroit venu que dans une semaine. Cette déclaration, jointe à l'offre de deux piastres au batelier, produisit l'effet désiré, et nous fûmes passés de l'autre côté au second voyage de ce bac, malgré l'opposition de ceux qui étoient venus avant nous, et qui attendoient leur tour, et leurs disputes avec mon garde, qui ne purent être arrangées que par l'entremise de la garnison noire, à laquelle mon soldat avoit eu l'adresse de persuader qu'il étoit véritablement un alcade, et moi le docteur du Sultan.

Après avoir traversé la rivière, nous montâmes les collines de sable, et à dix heures du soir, nous dressâmes notre tente au milieu d'un douar, où nous nous procurâmes du lait et des œufs pour notre argent.

Le mardi 16, nous partîmes de grand matin. Il étoit tombé pendant presque toute la nuit de fortes averses, accompagnées de violens coups de vent; mais ma tente étant excellente, me garantit de la tempête. Le ciel étoit alors clair et serein. Presque toute la surface du terrain étoit couverte de fleurs rouges et violettes, n'ayant pas plus d'un à deux pouces de hauteur, qui sembloient avoir poussé pendant la nuit; et comme le soleil en dissipoit la rosée, l'air frais du matin en étoit délicieusement embaumé. A notre droite étoit un marais, en partie couvert d'eau, qui devint bientôt un lac d'une largeur considérable. Nous fîmes route toute la journée sur sa rive gauche. Sa surface étoit couverte d'un nombre extraordinaire de canards sauvages et d'autres oiseaux aquatiques, que quelques habitans des environs s'amusoient à chasser. Au lieu de bateaux, ils se servent pour cette chasse d'une espèce de *catamaran*, qu'on fait en attachant trois petites poutres de palmier ensemble avec des cordes

faites de l'écorce de ce bel arbre. Ils plantent près du bout de leur radeau un bâton avec un crochet, afin d'y appuyer leurs fusils, et au lieu de rames, ils se servent de longues perches pour le faire avancer. Lorsque le chasseur se met sur son radeau, il laisse son haick derrière lui, de peur de le mouiller, et part entièrement nu. Leurs fusils sont très-longs et pesans, avec des batteries moresques; il en résulte que cette chasse ne leur produit que très-peu de gibier, quoique le lac en soit presque couvert. La vue de ce catamaran me rappela ceux dont on fait usage dans l'Océan atlantique, le long de la côte du Brésil, et dans quelques autres parties du monde. Les pêcheurs sur ces côtes font des radeaux, en mettant l'une à côté de l'autre trois poutres brutes, de trente pieds de longueur, et en les attachant ensemble avec des chevilles de bois; ils mettent ensuite deux autres poutres par dessus les deux autres, et attachent le tout fortement ensemble de la même manière. Ils taillent en pointe les bouts de toutes les poutres, et le radeau est fait. Pour s'en servir, ils y élèvent près du centre un banc avec quatre pieds, qui sert à fixer un mât auquel ils attachent une voile triangulaire, et ils vont à la mer. J'en ai trouvé à vingt lieues de terre.

de ce bel arbre. Ces radeaux sont parfaitement sûrs ; il
ur radeau ne fait peuvent ni faire de voies d'eau, ni chav
appuyer leurs ai couler bas. Ils marchent très-vite, et o
e servent de longs gouverne avec un gros aviron.
acer. Lorsque le Il y a dans ce lac plusieurs îles, sur l
a, il laisse son ba desquelles il y a un très-grand sanctua
mouiller, et part e plusieurs arbres fruitiers, et des jardins
nt très-longs et pa paroissent très-beaux. Depuis Darbelda,
sques ; il en résul n'avions vu aucunes terres élevées, seule
duit que très-peu des coteaux d'une hauteur modérée, et
oit presque comm que le laboureur les aime. Dans l'après-
ne rappela ceux de du 16, nous découvrîmes la chaîne de
n atlantique, le ta tagnes qui est située entre Fez et Méquine
dans quelques autr qui s'étend depuis l'Atlas, jusqu'au détroi
heurs sur ces côtes Gibraltar, et qui forme une des fameuses
t l'une à côté de l'au lonnes d'Hercule. Elles étoient d'abord à p
trente pieds de long visibles à l'horizon, et ressembloient aux s
semble avec des mets des îles élevées quand on en approc
ensuite deux autre la mer. Nous n'avions pas vu depuis plusi
autres, et attachés jours ni un arbre ni un buisson d'une cert
de la même man grandeur, excepté les figuiers, les palmier
bouts de toutes les les autres arbres à fruit qui étoient plantés
t. Pour s'en serv néralement ou en bouquets ou dans des jar
tre un banc avec auprès des villes. A la nuit, nous dressâ
fixer un mât ave notre tente dans un douar près du bord du
triangulaire, et fix
é à vingt lieues de Le mercredi 17 janvier, nous partîme
bonne heure, et descendîmes le long du

Digitized by Google

vers la mer, afin de le tourner en passant par dessus le banc de sable qui s'est formé sur son ancienne embouchure dans la mer. Sur ce banc de sable qui sert aujourd'hui de digue au lac, on avoit élevé quatre maisons de saints qui sont aujourd'hui presque enterrées sous les sables volans. Sur le midi, nous commençâmes à nous trouver parmi des arbres d'une hauteur considérable. Ils ressembloient à des chênes; ils avoient l'écorce âpre et dure; ils sont toujours verts; le bois en est cassant; ils produisent un très-gros gland, dont les Espagnols et les Portugais exportoient autrefois des quantités immenses. On les estimoit autant que la châtaigne; le peuple s'en nourrissoit dans les deux pays : on en nourrit aussi les cochons.

Après avoir traversé une forêt considérable, nous trouvâmes sur notre droite un petit lac que nous longeâmes, et au coucher du soleil nous arrivâmes devant les murs de Larrache. Ayant ouï dire qu'il y résidoit quelques moines espagnols, je demandai à être mené auprès d'eux, et je fus bientôt conduit à leur demeure, qui est une très-bonne maison, de construction européenne. Le principal de ces moines vint me trouver, et me dit, quand je

lui eus rendu briévement compte en espagnol qui j'étois, qu'il me logeroit par esprit de charité. Il me conduisit alors dans une chambre assez bien meublée. Comme il avoit habité Mogadore pendant quelque temps, il me fit plusieurs questions sur cette ville, et sur ses anciennes connoissances dont je me trouvai connoître quelques-unes. Il me régala de vin qu'il me dit avoir fait lui-même; il n'étoit pourtant pas des meilleurs : à dix heures du soir, on nous servit un excellent souper de volailles et de salade, à l'espagnol. Ce bon père, dont le nom est *Juan Tinaones*, me dit qu'il avoit passé dix ans en Barbarie, dont quatre à Mogadore, trois à Rabat, et trois à Larrache, tout-à-fait séparé du monde civilisé; que la cour d'Espagne donne de très-forts appointemens aux pères qui jouissent d'une bonne réputation, et qui sont recommandés par leurs évêques, lorsqu'ils veulent aller passer dix ans comme missionnaires en Barbarie, au bout duquel temps on leur donne, pour le reste de leurs jours, une pension de trois mille piastres par an. Je lui demandai en quoi il pouvoit servir en Barbarie à la cause du Christianisme, puisqu'il n'osoit pas même essayer de convertir un Maure ni un Arabe,

Digitized by Google

ni mentionner le nom de notre Sauveur à l'un ni à l'autre, ni même à un Juif. « Je n'y sers à rien, me répondit-il ; mais nous avons toujours chez nous le nom de missionnaire pour la conversion des païens. Nous avons un bon traitement, nous vivons bien comme vous voyez (il étoit effectivement dans un très-bel état et d'un embonpoint qui annonçoit l'abondance dans laquelle il vivoit); nous rions les premiers de la crédulité et de la folie de nos compatriotes, et nous jouissons de notre mieux du présent. » A l'expiration de ces dix années, continua ce saint homme, nous avons la permission de retourner dans notre pays, où on nous reçoit comme des modèles de piété, et comme ayant rendu les plus grands services au monde chrétien. Notre société est recherchée ; il n'est pas de maison respectable qui ne nous soit ouverte ; notre pension de trois mille piastres nous met à même de nous procurer beaucoup de douceurs et de jouissances. Ainsi pour ces dix années passées au milieu de privations si sévères et de travaux apostoliques si fatigans, nous avons l'absolution et l'aisance assurée pour le reste de nos jours, que, vous pouvez bien croire, nous cherchons à nous rendre aussi agréable que pos-

Digitized by Google

ible. » Le père Tinaones voulut savoir si étois catholique. Je lui répondis négativement. me dit que c'étoit une grande pitié que je le fusse pas, et que si je n'étois pas dans Eglise, mon âme seroit malheureuse à toute ternité. Notre conversation roula ensuite sur es Juifs. Il me dit à ce sujet : « Il y en a deux ents misérables familles à Larrache. Quoiqu'ils oient en quelque sorte esclaves des Mahométans, ils ne veulent pas croire à notre sainte religion. Dans ces derniers temps, deux Juifs vinrent me trouver, et me dirent qu'ils étoient convertis à la vraie foi catholique, et qu'ils croyoient que Jésus-Christ étoit le Fils de Dieu et le Sauveur du monde. En conséquence ils furent baptisés comme Chrétiens : cependant, dès qu'ils eurent obtenu de moi, en petites sommes, un emprunt de quatre cents piastres, et qu'ils s'aperçurent qu'ils ne pouvoient pas m'en soutirer davantage, ils retournèrent au Judaïsme, et ne me laissèrent aucun recours en loi contre eux ; ce qui me convainquit pleinement que leur prétendue conversion au Christianisme n'étoit qu'un plan prémédité de me voler mon argent, et que toutes les fois qu'un Juif annonce qu'il veut se faire Chrétien, c'est un faux prétexte, et qu'il n'agit que par des

motifs d'intérêt. Les Juifs, ajouta-t-il, ont le plus grand mépris possible pour le Christ et pour ses sectateurs; ils prétendent croire que tous ceux qui ne sont pas Israélites seront condamnés au jour du jugement à des peines éternelles. » Je passai presque toute la nuit à causer avec le Père sur différens sujets.

Le jeudi 18 janvier, je fis mes préparatifs pour partir de bon matin, mais le jusant descendoit alors avec tant de rapidité qu'il étoit impossible de passer la rivière sans courir le risque d'être jeté dans la mer; ainsi j'eus le temps de faire des observations.

Larrache est agréablement située sur la rive gauche de la rivière de Saboo, près de son entrée dans la mer. Elle a un demi-mille de long, mais elle est fort étroite. Elle est entourée de fortes murailles, et a deux portes, l'une à l'est et l'autre au sud. La forteresse est sur une hauteur au sud de la ville, dont elle n'est séparée que par une muraille, qui est très-forte et flanquée de huit tours. Elle monte environ cent pièces de canon, et est située à une trop grande élévation pour être battue en brèche de la mer, quand bien même les vaisseaux ou bâtimens de guerre pourroient entrer dans la rivière. On dit que cette ville a été

Digitized by Google

Juifs, qui a bâtie originairement par les Portugais, et possible pour qu'elle n'occupe que le même espace qu'elle ils prétendoit occupoit anciennement, c'est-à-dire, environ ont pas lieu un mille de circonférence. Elle contient envi- du jugement ron dix-huit mille habitans, savoir: Seize ai presque mille Maures et deux mille Juifs, qui sont tous sur différens très-pauvres, vu qu'il ne s'y fait aucun com- er, je fis merce ni par terre ni par mer: ils sont obligés natin, mais de travailler comme des hommes de peine nt de rapidité dans les jardins adjacens, et de labourer les la rivière sur champs pour se procurer une chétive subsis- ns la mer; ce tance. C'est le seul port sûr que l'empereur de servations. Maroc ait pour armer ses grands croiseurs, et blement situé d'où ils puissent partir tout armés. La rivière de Saboo, par est ici fort étroite, coule tout le long des Elle a un demi murs de Larrache, et est très-profonde vis-à- étroite. Elle est vis de la ville. On dit que dans les fortes marées a deux portes des équinoxes, il y a dix-huit pieds d'eau sur la La forteresse barre qui est à son embouchure. La mer y la ville, deux monte et y descend avec tant de rapidité que muraille, qui nous fûmes obligés d'attendre qu'elle fût pres- huit tours. Le que descendue avant de pouvoir traverser la le canon, et ce rivière avec sûreté. Dans l'endroit où passe le tion pour être bac, il y a un vieux brigantin coulé bas, qui and bien mieux avoit été pris sous pavillon russe, et dont guerre pourroit l'équipage avoit été détenu esclave ou prison- dit que cette nier pendant environ un an. La marine de

l'Empereur étoit alors amarrée le long de la rivière. Elle consistoit en un bâtiment construit en frégate, doublé en cuivre jusqu'aux préceintes, du port d'environ sept cents tonneaux, et montant sur le pont trente-deux canons qui me parurent être du calibre de dix-huit livres de balle; et en un brigantin appelé *le Swearah* aussi doublé en cuivre, très-joli bâtiment, qu'on disoit très-fin voilier, et qui par son apparence devoit l'être. Il avoit été construit en Angleterre, armé complétement, et donné en présent à l'Empereur, par un Juif de Mogadore, nommé *Mackin*, qu'on dit fort riche, mais qui n'a pas une très-bonne réputation. Ce Juif a un frère à Londres, qui, m'a-t-on dit, s'arrange de manière à se procurer à crédit, pour des sommes considérables, des marchandises qu'il expédie pour Mogadore. Son frère charge en retour sur le même bâtiment qui les a apportées une cargaison de denrées du pays, généralement pour moins de la moitié de la valeur de celles qui lui ont été consignées, et continue de même d'attraper les bons marchands de Londres, et de les traiter à la façon de Barbarie. Le frère de Londres manque; ses créanciers composent avec lui moyennant tant pour cent. Il recom-

Digitized by Google

mence, obtient dans un endroit ou dans les nouveaux crédits qu'il désire ; encore les marchandises en Barbarie, n ancuns retours, manque de nouveau, seconde composition, et recommence bien principe. L'Empereur voulut, il y que temps, donner une petite leçon à il lui fit saisir marchandises, maisons, en un mot tous les objets de quelque sur lesquels ses officiers purent mettre la sur quoi *Mackin*, afin de se concilier jesté, et de ravoir une partie de ses bie acquis, lui fit présent de ce joli briganti ne peut pas lui avoir coûté beaucoup, devise est : « Les Anglais paient tout *Ingleses lo pagan*). Ces deux bâtimen frégate neuve à Rabat, constituent aujou toutes les forces navales de l'Empereur. xime est d'être en guerre avec toutes les qui n'ont pas fait de traité avec lui, ou qu pas un Consul-général résidant à Tanger lui faire les présens d'usage tous les a jours de ses fêtes, ou pour lui payer suivant les stipulations des traités. D'ap système, il envoie de temps en temps se seurs en mer ; et s'ils trouvent un bâ portant un pavillon dont la nation n'a

un traité de paix avec lui, ils le prennent, l'amènent à Larrache comme bonne prise, et retiennent l'équipage esclave ou prisonnier. Il y a dix-huit mois, ce brigantin *le Swearah* étant en croisière, captura le brick russe dont il vient d'être fait mention, et le conduisit à Larrache. Comme l'empereur de Russie n'avoit point de traité de paix conclu avec sa majesté Maure, et n'avoit pas de consul résidant à Tanger, la cargaison de ce bâtiment fut bientôt déclarée de bonne prise, et vendue comme telle, et ses officiers et l'équipage, au nombre de dix hommes, furent jetés en prison, et souvent forcés de travailler à bord des bâtimens de guerre. Après les avoir retenus de cette manière en captivité pendant près d'un an, l'Empereur voyant qu'aucune puissance chrétienne ne réclamoit ces hommes, et ne sachant qu'en faire, ordonna qu'on les transportât à la prison de Tanger. Ce fut le père Tinaones qui me raconta ce fait, ajoutant qu'il avoit fait pour ces Chrétiens tout ce qu'il avoit pu, pendant qu'ils étoient dans la prison de Larrache, et que leur brigantin avoit coulé dans la rivière, faute de soins.

Continuant notre voyage, nous montâmes es hautes collines qui sont sur la rive droite

de cette rivière : nous y trouvâmes nombre de huttes bâties en pierre et en terre grasse, avec des toits en pointe, recouverts de paille, à la manière des chaumières écossaises et irlandaises. C'étoient les premiers édifices de cette espèce que j'eusse vus en Afrique, et contre la coutume des Maures, ils étoient absolument sans défense. Après avoir marché toute la journée aussi vite qu'il nous fut possible, au travers d'un long bois sur un pays montueux et sablonneux, nous dressâmes notre tente la nuit dans une vallée creuse, près d'un petit douar, où nous nous procurâmes du lait pour notre souper. Il avoit commencé à pleuvoir dans la soirée, et il tomba pendant toute la nuit des torrens de pluie, accompagnés de forts coups de vent, jusqu'à la pointe du jour; mais comme notre tente étoit forte et bien tendue, nous n'en éprouvâmes aucun inconvénient qui en valût la peine.

Le vendredi 19, à la pointe du jour, il cessa de pleuvoir, et nous nous remîmes en route. Après avoir passé plusieurs douars et quelques huttes de la même construction que celles que nous avions vues auprès de Larrache, nous entrâmes dans une vallée profonde,

large d'environ six milles. La pluie avoit trempé la terre de manière à rendre le chemin en quelque sorte impraticable, au point que les mules enfonçant dans la boue jusqu'au ventre, nous fûmes obligés de démonter, et d'aller à pied comme nous pûmes. Cette vallée contient deux petites rivières qui ne sont pas guéables à la haute mer. La petite ville d'*Azila* est située à leur embouchure, à dix milles ou environ à notre gauche. La quantité de pluie qui étoit tombée la nuit d'auparavant les avoit rendues profondes même à basse mer, de sorte qu'en essayant d'en passer une à gué, ma mule fut entraînée par le courant, et je fus forcé de nager. Cependant je tenois la mule par la bride et nous prîmes terre sans accident. Mon soldat et mon muletier voyant que j'avois traversé sain et sauf, se hasardèrent à la fin à passer en différens endroits, et parvinrent à me joindre. Notre route devint alors très-montueuse et boisée, et les nombreux ruisseaux qui serpentoient dans les vallées formées par ces hautes collines, rendoient le chemin très-boueux et glissant.

A trois heures après-midi, nous gagnâmes le sommet d'une montagne d'où je vis distinctement la baie de Tanger, partie du détroit

Digitized by Google

de Gibraltar, et, à ma grande joie, la côte d'Espagne; c'étoit le rivage hospitalier et civilisé de l'Europe. Il est plus facile de concevoir que de décrire les sensations dont cette vue si agréable pénétra mon âme. Elle rappela à mon souvenir les épreuves que j'avois subies, les maux que j'avois endurés, et mes diverses délivrances si prodigieuses. Toutes ces sensations réunies furent plus fortes que moi; elles paralysèrent mes facultés physiques, et m'agitèrent au point qu'il me fut impossible de me tenir ferme, et que je ne tombai pas moins de trois fois de ma mule, dans les cinq à six milles de distance qu'il me restoit à parcourir de cet endroit à Tanger. Comme je n'étois pas encore tombé de ma mule pendant tout le voyage depuis Mogadore jusque là, le soldat qui m'accompagnoit, regarda cet accident comme une chose tout à fait extraordinaire. Il ne vouloit pas me croire quand je lui disois que je n'étois pas malade, et que je pouvois me tenir sur ma mule. Cependant, après m'avoir aidé à remonter une troisième fois, il donna son cheval au muletier, et marcha à côté de ma mule, me soutenant pendant quelque temps. A la fin je me sentis la tête si étourdie et si éblouie par les sensations vives et ré-

Digitized by Google

pétées qui se pressoient sur mon cœur, que e fus obligé de descendre de ma mule, et le marcher à pied l'espace d'environ un nille, jusqu'au moment où nous arrivâmes près de Tanger; alors, à ma prière, il me remonta sur ma mule.

Nous arrivâmes assez tard dans la soirée auprès de la porte de Tanger. Le soldat ayant annoncé à la garde qui j'étois, je us conduit droit dans la ville par-devant e gouverneur, qui donna ordre qu'on me conduisît sous escorte à la maison du consul-général d'Amérique, James Simpson, écuyer, qui me présenta sur-le-champ à son aimable lame et à sa famille, et me pria de regarder a maison comme la mienne. Je m'établis lonc chez lui, et je restai sous son toit hospitalier pendant mon séjour à Tanger. Je is un présent à mon garde et à mon muetier, pour les récompenser de l'attention t de la fidélité qu'ils m'avoient montrées endant tout le voyage; et ayant fait une épêche pour mon ami Willshire, je les envoyai à Mogadore avec sa mule, le 22 nvier 1816.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

Captifs Maures. — De Tanger et des Consuls chrétiens. — Passage à Gibraltar. — Réception de l'Auteur dans cette ville. — Il s'embarque pour l'Amérique. — Observations sur Gibraltar. — Passage de Gibraltar à New-York, dans le navire *le Rapide*. — Il visite sa famille, va dans la ville de Washington, siége du gouvernement, et conclut par quelques remarques sommaires sur l'esclavage.

PENDANT mon séjour à Tanger, on me fit faire connoissance avec M. Green, consul-général d'Angleterre, homme de talent et d'un grand mérite, et d'une famille bien respectable, et avec M. Agrill, consul-général Suédois, qui ne faisoit que d'arriver de Suède. A son arrivée, ce dernier trouva dans la prison de Tanger les gens de l'équipage du brigantin russe, dont j'ai déjà fait mention, et voyant qu'il n'y avoit personne ni pour les réclamer ni pour les racheter,

Digitized by Google

et qu'ils étoient, natifs de la ci-devant Poméranie Suédoise, il les racheta du Sultan pour environ deux mille piastres, qu'il paya de ses propres fonds, et leur procura ainsi la liberté. Je vis le capitaine et la plus grande partie de l'équipage de ce bâtiment, et je causai avec eux. Ils me dirent qu'ils avoient été environ un an en prison à Larrache; qu'on leur avoit volé la plus grande partie de leurs hardes, et qu'ils avoient été menés à Tanger, où M. Agrill avoit eu la charité de les racheter, quoiqu'ils eussent été pris sous pavillon russe, et qu'ils ne dussent point allégeance au gouvernement suédois. M. Agrill les garda dans sa propre maison, en attendant un bâtiment de guerre suédois qui devoit arriver d'un moment à l'autre, et par lequel il avoit le projet de les renvoyer dans leur pays. Le capitaine me dit, que dans le fait, son vaisseau et sa cargaison étoient propriété anglaise, couverte par le pavillon russe, pour éviter d'être pris par les croiseurs américains. J'avois connu précédemment M. Agrill à Saint-Pétersbourg en Russie, où il remplissoit des fonctions publiques. C'est un homme d'un véritable et grand mérite.

La baie de Tanger passe pour être le meil-

Digitized by Google

leur port des Etats maures; le fond y est clair et excellent, et elle pourroit contenir à la fois mille gros bâtimens qui y seroient mouillés en sûreté, étant à couvert de tous les vents, excepté de ceux du nord; encore ceux-ci n'y arrivent-ils que de toute la largeur du détroit, après que les montagnes de la côte d'Espagne en ont déjà brisé la violence. Le meilleur ancrage est par sept brasses et demie d'eau; on le relève en alignant le mât du pavillon portugais qui est le plus à l'ouest et le plus près de l'eau, avec le mât du pavillon américain qui est dans une situation élevée et que l'on peut aisément reconnoître, puisque le pavillon des Etats-Unis y est toujours arboré lorsqu'un bâtiment américain approche de la baie La ville de Tanger est située à l'ouest de la baie et près de son ouverture à deux milles à l'est du cap Spartel, sur la pente d'une colline, et d'où elle s'élève en amphithéâtre. Les maisons sont bâties en pierre et reblanchies; ce qui donne une assez jolie apparence à la ville, quand on la voit de la baie ou du détroit: mais elle est en général mal bâtie; les maisons en sont petites n'ont qu'un étage, avec des toits en terrasses les rues en sont étroites, tortueuses, mal pa

vées, et généralement très-sales. Cependant il se trouve quelques beaux édifices à Tanger, notamment les maisons du consulat d'Espagne, de Suède, de Hollande, de France, de Danemarck et de Portugal. L'ancienne maison du consulat d'Angleterre a été abandonnée à cause de sa mauvaise construction; mais on en bâtit maintenant une qui sera très-élégante: on dit qu'elle a déjà coûté au gouvernement britannique dix mille livres sterling, et qu'elle en coûtera presqu'autant quand elle sera finie et meublée. Le gouvernement américain n'a point de maison consulaire à Tanger. Le consul-général habite une maison qui étoit anciennement attachée à celle du consulat suédois. M. Simpson l'a achetée pour son compte particulier et pour son propre usage, ainsi que pour servir de bureau pour les affaires des Etats-Unis, afin d'économiser des frais de loyer pour son gouvernement. La partie habitable est si petite et si incommode, que lorsque ses enfans viennent le voir, il faut qu'il loue pour eux des appartemens ou chez les Juifs ou dans d'autres maisons. Je crois que tous les gouvernemens qui ont un consul-général résidant à Tanger, excepté celui des Etats-Unis d'Amérique, ont ou bâti ou acheté

Digitized by Google

une maison pour y loger leur représentan
Le fils aîné de M. Simpson et son épou
étoient venus faire une visite à leurs paren
notre consul avoit été forcé de louer po
quelques jours des appartemens dans la maiso
d'un Juif, pour les y loger. Il fut aussi obli
de me procurer une chambre à coucher da
la maison d'un Juif, pour le peu de nuits q
j'avois à rester à Tanger.

Tanger est une ville entourée de murs, bât
irrégulièrement, d'environ un mille de circo
férence, y compris la forteresse qui la domi
et la commande. Elle est bien pourvue d'ea
par un aqueduc couvert, et en général el
est bien approvisionnée. Les batteries so
garnies d'un grand nombre de pièces d'arti
lerie, parmi lesquelles on remarque deu
longs canons de bronze, d'un calibre de qu
torze pouces. Ils sont montés sur affûts,
sont placés dans une batterie voisine de l'e
droit où l'on débarque, en dehors du po
Ces deux énormes pièces ont été fondues pa
les Portugais, et elles m'ont paru avoir,
vue d'œil, environ dix-huit pieds de long.

Tanger fut pris sur les Maures, en l'an 144
par les Portugais, qui le donnèrent au r
d'Angleterre, Charles II, pour la dot

Digitized by Google

Catherine de Portugal sa femme. Les Anglais en restèrent en possession pendant environ vingt ans: mais voyant qu'il étoit sujet à être continuellement attaqué par les Maures, contre la férocité desquels on ne le défendoit qu'avec la plus grande difficulté, ils firent sauter en l'air son beau môle ou bassin, qui en avoit fait auparavant un bon port pour les petits bâtimens, et ils abandonnèrent la place. Ce môle n'a pas été rebâti depuis. Je me promenai dessus à la mer basse. On y voit encore une grande quantité de grosses pierres de taille, posant sur les fondemens qui restent encore presque entiers. A l'est et près du fond de la baie, on voit les ruines d'une ville ancienne, qu'on dit avoir été bâtie par les Romains. A en juger par ses ruines, elle doit avoir été autrefois très-étendue; elle étoit arrosée par une petite rivière qui coule dans la baie près de l'endroit où elle étoit située. Il y a plusieurs forts et batteries du côté est de la baie, ainsi que sur le cap Malibat; mais leurs garnisons sont si mauvaises qu'elles ne seroient pas formidables à leurs ennemis, s'ils venoient pendant le mauvais temps se réfugier dans la baie. Ils n'auroient qu'à se tenir hors de la portée du canon de Tanger. Tous les

Digitized by Google

consuls chrétiens près de l'empereur
Maroc résident à Tanger, où leurs personn
sont protégées par ordre du Sultan. Ceux
Tanger sont :

Pour les Etats-Unis d'Amérique, Jam
Simpson, écuyer ;
Pour la Grande-Bretagne, M. Green ;
Pour la France, M. Sourdeau ;
Pour la Suède, M. Agrill ; (*Agrell*)
Pour l'Espagne, don Orne, vice-consu
Pour le Danemarck, M. Scomboe ;
Pour la Hollande, M. Nijsoin ;
Pour le Portugal, M. Coloso.

Les consuls observent à Tanger une sor
d'étiquette. Chacun d'eux est dans l'usage
célébrer et les fêtes de son souverain, et l
fêtes nationales particulières, et les époqu
mémorables de l'histoire de son pays.
observent aussi l'ancienne coutume de donn
des dîners de cérémonie chacun à son tou
soit à l'arrivée d'un nouveau consul, s
lorsqu'un ancien est rappelé. Ces coutum
sont extrêmement dispendieuses, mais el
sont devenues nécessaires aujourd'hui po
convaincre les Maures du sentiment de
dignité des nations respectives que les cons

Digitized by Google

représentent. Les consuls généraux des puissances chrétiennes auprès de l'empereur de Maroc, sont, généralement parlant, des hommes marquans par leurs talens et leurs connoissances, et ils ont un salaire très-élevé; car, à l'instar des ministres plénipotentiaires étrangers, il ne leur est pas permis de tirer le moindre avantage du commerce. En acceptant cette nomination, ils s'isolent de la société, ils renoncent à tous les agrémens du monde civilisé, et ils vivent non-seulement dans un état d'exil, mais encore dans une inquiétude continuelle, étant toujours au pouvoir de véritables Barbares. Il faut qu'ils tirent tout d'Europe, habillement, meubles, liqueurs et provisions, à l'exception d'un petit nombre d'articles. Ceux qui ont des enfans sont obligés de les envoyer à grands frais au dehors pour faire leur éducation. M. Simpson abandonna, en 1798, un établissement de commerce très-lucratif à Gibraltar, et alla à Tanger, uniquement pour servir notre gouvernement, dans un temps où le Sultan maure étoit dans l'intention de déclarer la guerre à notre commerce. Il parvint à détourner le coup qu'on projetoit de lui porter, et à conclure notre traité actuel avec ce souverain. C'est un homme

d'une réputation sans tache, ses manières sont parfaites, et il a dépensé une très-belle fortune, en outre de ses appointemens de consul au service des Etats-Unis. Il a passé ses plus beaux jours au service de sa patrie adoptive; et selon moi, il mérite, de la part du gouvernement, une pension honorable, qui le mette à même de passer le reste de ses jours, libre des soins, des vexations et des anxiétés qui sont toujours attachées à l'état de consul dans ces contrées barbares. M. Simpson est né en Ecosse, mais c'est un bon Américain par ses principes, et un admirateur enthousiaste de nos excellentes institutions.

Toutes les forces navales de l'empereur de Maroc, ainsi que je l'ai déja fait observer, consistent en deux frégates de trente-deux canons chaque, et le brigantin *le Mogadore* de dix-huit canons. Le seul port qu'il ait pour les mettre à l'abri et en sûreté contre les attaques d'un ennemi, est Larrache, dont ils ne peuvent jamais sortir, et où ils ne peuvent entrer qu'à la pleine mer et dans les hautes marées. Il n'y a point, comme autrefois, de corsaires ni de petits bâtimens armés appartenant à des individus; il n'y a pas même un seul bâtiment marchand appartenant aux Maures.

Pour faire voir quelle valeur le sultan actuel met à ses bâtimens de guerre, je dois dire de quelle manière il en dispose quelquefois. Il y a environ deux ans que le dey de Tripoli envoya en présent à l'empereur de Maroc, une charmante vierge circassienne. Le vieux sultan fut si épris de ses charmes qu'il demanda à l'ambassadeur qui l'avoit amenée de Tripoli, ce qu'il pouvoit envoyer à son ami le Dey en retour d'un semblable joyaux? Je n'ai que du blé, dit-il, votre maître pourra toujours en avoir autant qu'il voudra. Le Dey, mon maître, dit l'ambassadeur, a toujours besoin de blé. Mais, répliqua l'empereur, je voudrois lui envoyer quelque chose de plus précieux; il m'a fait un superbe présent, et je désire ne pas être en arrière avec lui. Votre majesté a des frégates, observa l'ambassadeur: Oui, j'en ai, repartit l'empereur, et cela me fait grand plaisir. Allez à Larrache, et choisissez-en une dans ma marine. Je la ferai équiper complétement, et je l'enverrai sur-le-champ au dey. L'ambassadeur ne se le fit pas dire deux fois; il se rendit sans perdre de temps à Larrache, de crainte que le souverain ne changeât d'idée; il y choisit une belle frégate neuve de trente-deux canons, qui venoit d'être doublée

Digitized by Google

en cuivre jusqu'à ses préceintes. On l'équipa de suite comme on l'avoit promis, et elle fut envoyée à Tripoli, avec l'ambassadeur à bord; elle y arriva heureusement sous escorte d'un bâtiment de guerre anglais. M. Simpson et M. Green m'assurèrent l'un et l'autre que cette anecdote étoit exacte.

L'escadre de l'empereur peut être bloquée en tout temps par une très-petite force. Toute puissance maritime qui sera prévenue à temps de ses intentions hostiles, ne doit pas avoir la moindre crainte de ses gros bâtimens, toujours défectueux soit dans leur équipement, soit dans la qualité de leur équipage, n'ayant point de commerce maritime, et conséquemment point d'école pour former des matelots. Le seul port d'où il pourroit faire quelque mal au commerce des Chrétiens est Tanger. Si le sultan, ou tout autre sultan futur, juge à propos de déclarer la guerre à quelque état maritime, il n'a qu'à envoyer de l'argent à Cadix, à Gilbraltar, ou à Algésiras, y acheter des bateaux à voiles latines et bons marcheurs, les armer et équiper, faire leur équipage sur-le-champ à Tanger, les croiser, et envoyer à l'embouchure du détroit. De cette manière, ils pourroient s'emparer à l'improviste des

bâtimens marchands qui ne seroient point armés, à mesure qu'ils passeroient le détroit, et les conduire dans la baie de Tanger, ou dans tout autre endroit de la côte, où ils pourroient bien vite décharger les marchandises, jeter le bâtiment pris à la côte, et emmener l'équipage en esclavage. Ce n'est que sous ce point de vue que l'empereur de Maroc peut être regardé comme étant à craindre pour les pays commerçans; encore ne pourroit-il jouer ce jeu que fort peu de temps, c'est-à-dire jusqu'à ce que la nation ainsi attaquée pût envoyer une force suffisante pour détruire ces maraudeurs. Cependant il sera toujours d'une bonne politique de rester en paix avec le souverain maure, parce que ses flibustiers, étant aux aguets à la porte de la Méditerranée, pourroient faire beaucoup de mal, et que c'est une chose vraiment affreuse pour un Chrétien que d'être esclave des Maures.

Tanger n'a que très-peu de commerce avec l'Europe, et ce commerce est tout entier dans la main des Juifs. Le gouvernement tire de Tanger et de Tetuan le bétail et les autres provisions fraîches pour la garnison de Gibraltar. Ces approvisionnemens et les autres petits objets de commerce sont transportés à

Gibraltar sur des bateaux de ce port et sur quelques petites embarcations espagnoles. Il y a tout le long de la côte autour du cap Sparte une pêcherie considérable de corail. Lorsque j'étois à Tanger, il y vint deux bateaux espagnols, avec tout le corail qu'ils avoient pêché depuis six mois. Il étoit de la plus belle couleur et d'une qualité excellente. Un des pêcheurs me dit que lorsqu'ils veulent pêcher le corail, ils jetent l'ancre à une grande profondeur, au milieu des rochers, et laissent tomber leurs filets, qui bientôt s'embarrassent entre les branches de corail, et alors ils les tirent à bord. Cet homme me dit qu'ils étoient partis de Tariffa, qu'ils avoient obtenu de l'Alcade de Tanger permission de pêcher sur la côte, à condition qu'ils lui donneroient un tiers du corail qu'ils pêcheroient ; que l'Alcade avoit en conséquence mis un Maure à bord de chacun de leurs bateaux pour les aider à faire de l'eau et des provisions, et leur servir de sauve-garde ; que la totalité du corail qu'il avoit alors à bord devoit être partagée le lendemain, et qu'ils vendroient au plus offrant et dernier enchérisseur la portion qui leur revenoit. M. Simpson me dit depuis que le consul-général de France avoit acheté

Digitized by Google

ce corail pour douze cents piastres. Ils étoient douze pêcheurs qui devoient se partager cette somme.

Le 29 janvier 1816, une petite goelette étant prête à partir pour Gibraltar, je pris congé de M. Simpson et de sa famille, et je me rendis au môle pour m'y embarquer. Ce bâtiment avoit été frété par un certain Juif, nommé Torrel, pour transporter à Gibraltar sa famille qui, ainsi que deux ou trois autres familles de Juifs d'Europe, ne vouloit pas se conformer au costume que les Juifs ont ordre de porter, ni payer le tribut imposé en dernier lieu par le sultan, et qui avoit en conséquence reçu l'ordre de quitter sur-le-champ ses Etats. Ces familles sortirent par une des portes de la ville pour s'embarquer ensemble, et allèrent avec leur bagage aux ruines de l'ancien môle afin d'y prendre le canot qui devoit les mener à bord, étant alors basse mer. Elles étoient accompagnées d'un nombre considérable de Juifs et Juives. Quelques-unes de ces dernières, décemment mises, désiroient les escorter jusqu'au canot, et là prendre congé d'elles. Mais les Maures, capitaines et officiers du port, se mirent sans cérémonie, à les renvoyer en ville à grands coups de

bâton. Ces bâtons qu'ils portent constamment pour en assommer les Juifs, ont environ cinq pieds de long et un pouce de diamètre; ils les appliquèrent d'une manière si impitoyable, et avec tant de cette adresse qui leur est particulière, sur le dos et les épaules de ces misérables créatures, qu'ils étendirent par terre sur la rive plusieurs femmes très-bien vêtues ainsi que plusieurs hommes; et quand ils les eurent étendus de la sorte, ils renouvelèrent leurs coups pour les obliger à se relever, et les firent rentrer en ville, absolument comme si c'eût été des animaux.

Je me rendis à bord de ce bâtiment sur les huit heures du matin, accompagné de M. John Simpson et de son épouse, qui retournoient à Gibraltar, après un petit voyage de plaisance pour voir leurs parens. Nous attendimes trois heures une dépêche que le gouverneur désiroit envoyer à Gibraltar; après quoi nous mîmes à la voile avec une légère brise. La scène d'inhumanité et d'oppression qui venoit de se passer sous mes yeux me fit rendre grâces à Dieu de ne pas être né Juif, et surtout d'être enfin hors d'un pays habité par les plus affreux Barbares.

Nous passâmes le Détroit, qui dans un en-

droit n'a que huit milles de large; et nous arrivâmes le soir sains et saufs dans la baie de Gibraltar; mais comme nous ne remontâmes devant la ville qu'après que les portes de la garnison furent fermées, nous fûmes obligés de passer la nuit, au nombre de quarante personnes, à bord de la goelette. Le 30, de bon matin, nous fûmes visités par un bateau de la Santé, et nous eûmes permission de mettre à terre. Je débarquai sur-le-champ, et je fus reçu par mon ami Sprague avec toutes les marques d'une véritable joie. Il me vit enfin avec plaisir rendu au monde civilisé, et il me traita avec ces attentions délicates que l'amitié la plus vive et la plus tendre peut seule inspirer. Le consul américain n'eut pas moins d'attentions pour moi. Il avoit donné ses soins à mes quatre compagnons d'infortune qui étoient arrivés de Mogadore, par mer, quelques jours avant moi. Une personne de ma connoissance me dit que M. Sprague avoit reçu la lettre de M. Willshire, qui l'informoit de ma captivité, un lundi matin, au moment où il retournoit d'Algésiras, ville d'Espagne, située de l'autre côté de la baie, à environ dix milles de Gibraltar où il passoit ordinairement le dimanche; qu'il avoit ouvert la lettre

Digitized by Google

en présence de M. Henry, consul des États-Unis, d'un M. Kennedy de Baltimore, et de quelques autres Messieurs Américains, et qu'il leur en avoit lu le contenu; que M. Henry avoit proposé qu'on ouvrît une souscription, et qu'on en fît part à tous les consuls de la Méditerranée, afin de percevoir une somme d'argent qu'on enverroit sur-le-champ à Mogadore pour notre libération; que M. Sprague n'avoit fait aucune réponse à cette proposition, mais qu'il avoit envoyé son commis de confiance (le jeune M. Leoch) acheter les deux fusils à deux coups, tandis qu'il écrivoit quelques lignes, à la hâte, à M. Willshire et à moi, ainsi que je l'ai déjà dit; qu'il ne fut pas possible de se procurer dans la ville plus d'un fusil à deux coups, qui fut payé *quatre-vingts piastres*; que M. Sprague le prit avec le sien propre, qui étoit une fort belle arme, et à laquelle il tenoit beaucoup; qu'il monta à cheval, et se rendit en toute diligence à Algésiras, portant ces fusils avec lui; que d'Algésiras il envoya un courrier à Tariffa avec une lettre et les armes en question, ordonnant à son correspondant de les envoyer de suite par un bateau exprès à Tanger, aux soins de M. Willshire, pour être de nouveau envoyées par

Digitized by Google

exprès à Mogadore. On voit peu d'exemples d'une bonté aussi désintéressée, et d'efforts aussi prompts et aussi zélés pour soulager un de ses semblables dans le malheur. Une telle conduite est au-dessus de tout éloge. Ce sont là des exemples d'une bienveillance pure qui font honneur à la nature humaine. Qu'il soit à jamais honoré et chéri, celui qui aura assez de cœur et d'âme pour les imiter!

M. Sprague avoit déjà acquitté les lettres de change que j'avois tirées sur lui à Mogadore pour ma rançon, etc. Ce ne fut pas tout: il me procura encore toutes les provisions et tous les autres articles dont j'avois besoin pour retourner aux Etats-Unis, étant déterminé à revenir dans ma patrie par la première occasion qui se présenteroit. Le navire *le Rapide* de New-York, capitaine Robert Williams, étant prêt à partir pour ce port, je m'y embarquai, accompagné de M. Savage et d'Horace Clark et Burns avoient pris passage auparavant à bord du navire *le Rolla*, capitaine Brown, de Newbury-Port, qui devoit se rendre aux Etats-Unis, après avoir touché à Cadix. Nous partîmes pour notre pays natal le 2 février 1816, avec un bon vent, et le 3 nous avions passé heureusement le Détroit.

Digitized by Google

Comme il est si souvent fait mention de Gibraltar dans ma narration, j'ai pensé qu'une légère description de cette place pourroit intéresser quelques-uns de mes lecteurs.

Gibraltar est situé à l'entrée de la mer Méditerranée, et tient au continent d'Europe par une langue de terre sablonneuse, basse et étroite, qui, n'étant ni en Espagne ni à Gibraltar, est appelée le territoire neutre. Le roc me paroît avoir été anciennement une île, et la plage, ou territoire neutre, avoir été formée par le sable et le gravier qui y ont été portés et déposés, d'un côté par la mer Méditerranée, et de l'autre par la baie de Gibraltar. Le roc a environ deux milles de long du nord au sud, et un mille de large d'est à l'ouest. Il s'élève à partir du sud en falaises escarpées, l'une par-dessus l'autre, pendant environ un demi-mille, qui est sa plus grande hauteur, quoique quelques personnes prétendent qu'elle soit de mille sept cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'autres seulement de quatorze cents. Le sommet s'étend l'espace d'environ un mille au nord, en pointes aiguës et brisées; alors il ne forme plus qu'une falaise presque perpendiculaire en face du territoire neutre, formant un front de toute la largeur

Digitized by Google

du rocher lui-même, et complétement inaccessible. Ce rocher forme la forteresse d'Europe sans contredit la plus inexpugnable. Il est tout couvert de batteries de grosse artillerie qui battent dans toutes les directions, et dans tous les endroits qui pourroient être accessibles; il est défendu encore par des murs très-forts: aussi on peut regarder ce rocher fameux comme imprenable. Le côté ouest du roc, près de sa base, est plus aplati et moins inaccessible. C'est là qu'est bâtie la ville, qui consiste environ en deux mille maisons de pierre, et qui contient, dit-on, trente mille habitans, qui forment, on peut le dire, une masse fort hétérogène. En effet, comme c'est un port libre, où les bâtimens et les sujets de toutes les nations qui sont en paix avec l'Angleterre, peuvent entrer avec leurs marchandises, faire le commerce, et en sortir quand il leur plaît; et comme on y est entièrement exempt de tous droits et impôts, on y trouve des gens de toutes les nations et parlant toutes les langues du monde. La baie est très-spacieuse, et peut contenir un nombre immense de bâtimens qui peuvent y être mouillés en sûreté, excepté dans de forts coups de vent du sud-est. Le gouvernement est depuis un siècle en pos-

Digitized by Google

session de cette clef, ou pour mieux dire, de cette serrure de la mer Méditerranée, dont les Maures et les Espagnols regardent la porte comme leur propriété. Sa garnison est composée de troupes anglaises natives, et doit être en temps de guerre de sept mille hommes. Elle est commandée par un gouverneur militaire, et elle est toujours sous la loi martiale. Les Anglais y ont pratiqué avec des soins infatigables et des travaux immenses, des routes qui parcourent son flanc occidental qui est presque à pic, et ils ont élevé des batteries de grosse artillerie jusqu'à son sommet. Le côté de l'est est à pic et absolument inaccessible. Du côté du nord, en devant du territoire neutre, à quelques centaines de pieds de hauteur, on a pratiqué dans le roc vif des excavations où l'on a placé de la grosse artillerie qu'on pointe par des embrasures en forme de sabords creusés dans le roc; ces batteries commandent le côté de la terre, et, comme on peut bien penser, elles sont à l'épreuve de la bombe. On les distingue en haute et basse galerie, qui l'une et l'autre ont une grande étendue. Parmi ses curiosités naturelles, la grotte ou cave de Saint-Michel est la plus digne de remarque. Elle commence près du

sommet du rocher, et depuis que les Anglais y sont établis, ils n'en ont point encore trouvé le fond, quoiqu'on dise dans le pays qu'on y est descendu autrefois à la profondeur de plusieurs milles, et qu'il y ait chez les Maures une tradition qu'elle forme un passage sous le détroit jusqu'à la côte du royaume de Maroc. Des milliers de singes habitent le sommet et les sinuosités de ce roc pelé, qui pendant la guerre est le grand dépôt du commerce de la Méditerranée.

Après avoir battu la mer pendant plusieurs jours, près du cap Saint-Vincent, luttant contre des vents d'ouest très-violens, nous gouvernâmes au sud jusqu'à ce que nous eussions gagné la latitude de Madère, et je trouvai, en examinant les calculs des officiers qu'ils étoient par leur point en avant, de cinquante milles avant que nous vissions cette île, quoiqu'ils eussent eu de bonnes occasions de prendre hauteur. Cela me confirma dans l'opinion que je m'étois déjà formée sur les courans du golphe. Quand nous eûmes dépassé Madère, nous nous tînmes dans la latitude de vingt-huit à vingt-cinq degrés, et nous naviguâmes avec les vents alizés jusqu'au soixante-dixième degré de longitude. Alors nous rapi-

quâmes au nord, et nous arrivâmes le 20 mars 1816, à New-York, où je fus reçu par mes amis et mes compatriotes avec toute sorte de démonstrations de joie et de commisération. Je m'empressai de me rendre à Middletown, dans la province de Connecticut, pour voir ma famille, que je trouvai en bonne santé. Notre entrevue fut une de ces choses qu'aucun langage ne peut décrire. Je passai une semaine avec eux, nos cœurs battant à l'unisson, et remplis de reconnoissance pour les bontés infinies de Dieu : au bout de ce temps, ce que je devois à mon ami Sprague et au reste de mes compagnons, m'appela au chef-lieu du gouvernement. A mon arrivée à Washington, je fus presenté par l'honorable Samuel W. Dana, sénateur en congrès, à l'honorable James Monroë, secrétaire d'Etat, qui me reçut avec bonté et sensibilité. L'administration fit payer des fonds de la trésorerie ma rançon et celle de mon équipage, montant jusque-là à *dix-huit cent cinquante-deux piastres et quarante-cinq centimes*, et il m'assura qu'il seroit donné sans perdre de temps des ordres pour payer de même ce qui pourroit être demandé pour le reste de l'équipage, si jamais on les trouvoit vivans. Le secrétaire

d'Etat, ainsi que plusieurs membres distingués des deux chambres du Congrés, me conseillèrent de publier un récit des désastres que je venois d'éprouver : c'est ce que je viens de faire avec toute la fidélité possible, et maintenant je vais clore mon travail par quelques remarques rapides.

J'ai passé jusqu'ici ma vie au milieu du tumulte et des inquiétudes attachées à la vie d'un marin et d'un négociant ; mais pleinement convaincu aujourd'hui que les véritables besoins de la nature humaine sont en petit nombre, et qu'il est très-aisé de les satisfaire, je resterai désormais, si Dieu n'en dispose pas autrement, dans mon pays natal. J'ai appris à l'école de l'adversité à me contenter de mon lot, quelques malheurs futurs que j'aie à essuyer, et je m'efforcerai de cultiver les vertus de la charité et de la bienfaisance universelle. J'ai bu largement à la coupe amère des souffrances et du malheur ; j'ai été précipité dans les abîmes les plus profonds de la misère et de la dégradation humaine : mon corps nu et sans abri, exposé au ciel brûlant et aux nuits glaciales du Désert, endurant les douleurs les plus aigues, et gémissant, *malheureux esclave*, sous les coups que m'infligeoit la main de

monstres barbares, qui à la vérité avoient la forme humaine, mais qui étoient aussi méchans et aussi impitoyables que les démons. Cependant, lorsque je me vis au moment d'expirer sous le poids de mes inexprimables souffrances; lorsque déjà un noir désespoir s'étoit emparé de mon âme prête à m'échapper, au milieu des agonies de la plus cruelle de toutes les morts, j'élevai ma voix vers le Tout-Puissant pour implorer sa miséricorde; Dieu eut pitié de moi; il me tendit une main secourable, et m'arracha des bras de la destruction. Sa sagesse et sa miséricorde infinies m'ont rendu depuis aux douceurs et aux avantages de la vie civilisée, aux embrassemens de ma famille, et aux bénédictions de mon pays natal, dont les institutions politiques et morales sont en elles-mêmes les meilleures de toutes celles qui règnent dans les parties civilisées du globe, et assurent à ses habitans la plus grande somme de liberté personnelle, de bonheur et de protection; et cependant, quelque étrange que la chose doive paroître au philanthrope, mes libres et fiers compatriotes retiennent encore un demi-million d'individus de l'espèce humaine dans les liens du plus cruel et du plus

abject esclavage, un demi-million d'hommes qui sont forcés à des travaux pénibles, dont le sang coule sous le fouet de conducteurs mercenaires et inhumains, et qui dans plusieurs cas ont à endurer, outre les horreurs de la faim, la soif, le froid, l'emprisonnement, la nudité, et même la torture! Ceci n'est point un tableau d'imagination : je voudrois, pour l'honneur de la nature humaine, qu'on n'en trouvât l'original nulle part; mais malheureusement j'ai été moi-même témoin de scènes semblables dans différentes parties de mon propre pays, et le seul souvenir m'en glace le sang d'horreur dans ce moment-ci. L'adversité m'a donné quelques nobles leçons. J'ai appris aujourd'hui à regarder avec compassion mes semblables asservis et opprimés, et toute ma vie sera à l'avenir dévouée à leur cause. J'exercerai désormais tout ce qui me reste de facultés à racheter ceux que je verrai esclaves, et à mettre en pièces la verge de l'oppression; et j'espère recevoir pour cette sainte œuvre le concours et l'aide de tout membre pieux, libre et magnanime de la société et de tous les amis de l'humanité sur toute la surface du monde civilisé.

La situation actuelle des esclaves dans notre

Digitized by Google

pays doit causer un degré extraordinair
commisération. L'on pourroit l'améliorer es
iellement sans mettre la sûreté publique
danger, ni même faire le moindre tort
intérêts individuels. Je suis loin de penser
faille que tous les esclaves soient émanc
immédiatement et en même temps. Je n'ig
pas qu'une telle mesure, non-seulement o
sionneroit la ruine d'un grand nombre de
compatriotes qui sont aujourd'hui propriét
d'esclaves, et auxquels cette espèce de
priété a été dévolue par héritage, mais qu
déchaîneroit sur la surface d'un pays lib
heureux, une race d'hommes incapables
livrer aux occupations nécessaires de la
civilisée, de manière à leur assurer une su
tance honnête et aisée. Cependant je form
vœux les plus ardens pour qu'on imagin
plan fondé sur les principes éternels de la
tice et de l'humanité; qui seroit dévelop
mis et vigueur par le gouvernement gén
tel qu'il pût flétrir et extirper graduellem
mais non moins efficacement pour cela, l'
maudit de l'esclavage, à qui l'on a laissé pre
racine dans notre territoire si favorisé d'ail
tandis qu'en même temps il ôteroit aux esc

Digitized by Google

affranchis, ou à ceux qui resteroient en esclavage et à leur postérité, le moyen et le pouvoir de mettre jamais en danger notre tranquillité politique, et notre paix domestique, présente et future.

Digitized by Google

x qui reste
rité, le mo
1 danger n
paix dom

APPENDICE.

Observations sur les vents et les courans, dans
quès parties de l'océan Atlantique, expliquan
causes des nombreux naufrages qui ont eu lie
la côte occidentale d'Afrique. — Indication
mode de voyage à la fameuse ville de Tombu
sur le Niger. — Lettres originales et officielles.

LORSQUE je me vis en sûreté et en route à b
pour aller rejoindre ma famille, mon esprit
plus tranquille qu'il ne l'avoit été depuis
rédemption, et mes pensées se portèrent n
rellement sur les causes qui avoient produi
malheurs qui venoient de m'arriver. En cons
rant la chose autant que mes foibles talens p
voient me le permettre, je me sentis convai
que ce n'étoit pas seulement mon bâtiment
avoit été jeté et naufragé à la côte par les
rans, mais que la plupart des nombreux n
frages que l'on sait avoir eu lieu de temp
autre sur la même côte, ont été occasion
par les mêmes causes naturelles. Pour mi

Digitized by Google

me faire entendre, je commencerai par poser en fait, que les personnes qui sont habituées aux affaires maritimes, et surtout les marins exercés qui ont pendant longues années traversé l'océan Atlantique pour aller soit à Madère, soit aux îles Canaries, soit aux îles du cap Vert, soit aux Indes Occidentales; que ceux qui ont navigué le long de la côte d'Afrique, et de là tournant au sud-est, vers les établissemens qui sont sur la côte de Guinée; et que ceux qui ont été accoutumés à naviguer vers le Continent de l'Amérique du sud, le long de la côte du Brésil, entre cette côte et la côte occidentale d'Afrique, et au nord du cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'équateur; que tous ces navigateurs, dis-je, n'ignorent pas que, lorsqu'ils font voile au sud, partant d'Europe, le long de la côte d'Afrique, et en traversant l'océan Atlantique au nord de la ligne, les vents alizés, ainsi qu'on les appelle, soufflent généralement du nord au nord-est, ou à l'est à partir de la latitude de trente-deux degrés nord, sur la côte d'Afrique; que plus loin à l'ouest, ils ne commencent que dans les latitudes de trente à vingt-six degrés, et que dans cette dernière latitude, près de la côte d'Amérique, ils soufflent

généralement du nord-est, jusque par les vingt-trois degrés de latitude nord, qu'ils tournent plus à l'est, à mesure que l'on gagne le large, et que l'on s'éloigne du continent d'Afrique.

La côte d'Afrique depuis le cap Spartel, par les trente-quatre degrés quarante minutes de latitude nord, jusqu'au cap Blanc, vers les trente-trois degrés, court à peu près sud-ouest, et delà à peu près sud sud-ouest jusqu'à Santa-Cruz de Barbarie, ou Agadeer, le port le plus au sud et à l'ouest de l'empire de Maroc, vers la latitude de trente degrés nord, et les dix degrés de longitude ouest, méridien de Londres. Elle tourne alors brusquement à l'ouest sud-ouest jusqu'au cap Nun, et continue à peu près sur la même ligne sans beaucoup de variations jusqu'au cap Bojador, latitude vingt-six nord, longitude seize ouest.

Le vent souffle perpétuellement sur la totalité de cette côte, soit diagonalement, soit directement.

Selon moi, la raison en est que l'empire de Maroc, à l'ouest de la chaîne des Monts Atlas, est très-sec et très-chaud, n'ayant que peu de rivières, et ces rivières n'ayant que peu d'eau pendant la plus grande partie de l'année. Il ne

Digitized by Google

s'y trouve aucun lac remarquable, si ce n'est un petit lac près de Larrache, pour rafraîchir l'atmosphère; et, excepté pendant l'hiver, il n'y tombe pas de pluie pour humecter cette terre desséchée. Depuis Santa-Cruz, à l'ouest du pays qui formoit autrefois le royaume de Suse, le vent souffle directement sur la côte, par les mêmes causes qui opèrent encore plus fortement. Il varie un peu en suivant le cours de la côte, et de là jusqu'au cap Bojador, et tout le long de la côte du grand Désert jusqu'à la latitude de dix-sept degrés nord. Le vent alizé continue de tourner; et près de la terre, dans le golfe de Guinée, il souffle de l'est.

Le Désert est brûlé pendant près de la moitié de l'année par les rayons d'un soleil vertical. Ici la nature refuse les pluies rafraîchissantes qui tombent dans d'autres régions. La surface plane y réfléchit avec force les rayons brûlans du soleil, tandis qu'il n'y a ni arbres, ni autres objets qui les interceptent et empêchent cette accumulation puissante de chaleur solaire, qui devient en conséquence si excessive pendant le jour, qu'elle calcine comme le feu le plus ardent, et que l'air que vous respirez ressemble à la vapeur suffocante d'un four. Ici le vent cesse pendant le jour, étant consumé à la lettre

et absorbé par le soleil. Toute la surface de ce grand plateau est donc ainsi chauffée et cuite par la chaleur du jour, et lorsque le soleil disparoît de l'horizon, le vent froid ou la brise du large, soufflant de l'ouest ou du nord-ouest, se fait sentir sur le Désert, et y rétablit l'équilibre dans l'atmosphère.

Cette brise du large commence à se faire sentir sur les six heures du soir, et continue d'augmenter graduellement tout le long de la côte jusqu'à quatre heures du matin. A cette heure elle est souvent devenue un gros coup de vent, de manière que les bâtimens qui se trouvent près de la terre, sont fréquemment obligés à minuit d'amener toutes leurs voiles hautes, et de prendre plusieurs ris dans les voiles inférieures avant le matin; alors le vent mollit; il devient modéré, et à midi il est quelquefois tout-à-fait calme. Tout homme qui a l'habitude de la mer sait que les vents chassent un courant devant eux au milieu de l'Océan, tout aussi bien que sur ses rivages, et que ce courant est plus ou moins fort, selon la durée et l'intensité du vent. Sur cette côte, le courant est poussé vers le rivage vent arrière. Il y trouve une résistance insurmontable, qui le rejette au sud. Il porte toujours au sud, à partir de la

latitude de 33' nord, près du cap Blanc; il devient de plus en plus rapide jusqu'à ce qu'il dépasse le cap Bojador, parce qu'il y est de plus en plus comprimé. Alors il se partage ; une partie de ce courant se porte au sud-ouest vers les îles du cap Vert, et l'autre partie continue de se faire sentir tout le long de la côte jusqu'au cap Vert, d'où il se répand vers l'équateur; une partie suit les sinuosités de la côte tout le long du golfe de Guinée.

Les vents réguliers et alizés qui soufflent presque continuellement du sud-est depuis la latitude de trente degrés sud dans l'océan Atlantique jusqu'à l'équateur, et souvent jusqu'au cinquième degré de latitude sud; ces vents de sud-est, dis-je, aident ceux qui soufflent du nord-est à accumuler l'eau dans la région équatoriale, où les deux vents du nord-est et du sud-est se rencontrant, se dirigent alors dans l'est, emportant la masse d'eau sur cette surface vers le continent d'Amérique. Cette masse vient frapper ce continent au nord du cap la Roque, entre le parallèle de six degrés de latitude sud et l'équateur sur la côte du Brésil, où la côte tourne à l'ouest. S'y trouvant comprimée, elle coule avec force tout le

long de cette côte jusqu'à l'embouchure de la grande rivière des Amazones, se joint à son courant, et est emportée avec elle tout le long de la côte de la Guyane hollandaise et française, recevant en chemin toutes les eaux que portent sur ces côtes les vents alizés de l'est et du nord-est, ainsi que toutes les grandes rivières qui coulent du sud au nord, dans le nombre desquelles est l'Orénoque, le plus long des fleuves du continent de l'Amérique du sud, qui porte à l'Océan, dans la saison des pluies, une masse d'eau immense. J'ai remonté cette rivière l'espace de cinq cents milles. Le courant porte si fortement à l'ouest, en certains temps, tout le long de cette côte (qui consiste en grande partie en terres basses, et qui a été formée par les alluvions des rivières qui s'y déchargent, et qui sont dans cette saison aussi chargées de vase que le Mississipi) qu'il est impossible à quelque bâtiment que ce soit de rapiquer au vent ou à l'est. Sa vélocité passe trois milles par heure. Ce grand courant chasse à ouest tout le long de la côte, entre elle et les îles des Indes occidentales. Une grande partie y entre dans le golfe de Paria près de l'île de la Trinité, où il reçoit les eaux de la branche occidentale de l'Orénoque, qui

Digitized by Google

le rendent encore plus fort. C'est là que ces hautes terres qui joignoient autrefois la Trinité au Continent, ont été ouvertes et séparées ou par la force des eaux, ou par un tremblement de terre, ou par quelque autre grande convulsion de la nature. Le courant s'y est depuis frayé plusieurs passages (je crois qu'ils sont au nombre de quatre, car j'écris entièrement de mémoire), au travers de la même montagne, qui est d'une égale hauteur et sur l'île et sur le continent. D'ailleurs, les fragmens de rocher qui ont été arrachés et entraînés par ce terrible courant, ou par cette convulsion de la nature, ne peuvent pas laisser de doute dans l'esprit de l'observateur sur la réalité d'un tel événement. Le passage le plus large n'est pas de plus de deux milles, et le plus étroit n'est que d'un quart de mille. Les Espagnols qui ont été les premiers à explorer et à établir cette partie du pays, ainsi que l'île de la Trinité, ont nommé ces passages *las Boccas del Dragon* (les bouches du Dragon). Cette masse d'eau coule au travers de ces passages avec une telle impétuosité, qu'il est parfois presque impossible pour un bâtiment bon voilier de remonter le courant, même avec un bon vent; et j'ai eu connoissance de plusieurs bâtimens

chargés pour la Trinité, qui ont été obligés d'arriver et d'essayer de gagner les îles sous le vent, et quelquefois même pouvoir à peine aborder à l'île de Saint-Domingue ou à la Jamaïque. Ce courant, ainsi que celui qui passe au nord de la Trinité, se trouve encaissé et forcé contre la côte espagnole de la Terre-Ferme, suivant ses sinuosités autour de la baie d'Honduras jusqu'au cap Catoche. Il est ensuite poussé par les vents alizés qui soufflent constamment du nord-est à l'est, entre ce cap et le cap Saint-Antonio, ou la partie occidentale de l'île de Cube, dans le golfe du Mexique. La ressemblance qui existe dans l'apparence du cap Catoche et du cap Saint-Antonio, l'abaissement des terres des deux côtés, le peu de largeur du Détroit qui les sépare, qui n'est pas de plus de soixante milles, et les sondes qu'on trouve presque partout dans ce Détroit, font penser avec raison que l'île de Cube fut attachée autrefois à cette pointe du Continent, et que les eaux accumulées par les causes précédentes dans la grande baie qui est au sud de Cube se frayèrent un passage à une époque inconnue, par-dessus cette terre basse et sablonneuse, dans le golfe du Mexique.

Comme l'île de Cube s'étend est et ouest

Digitized by Google

sur une longueur de près de sept cents milles; que dans plusieurs endroits elle est très élevée; comme les forts courans dont il a été fait mention coulent le long de ses côtes sud et ouest, et que les vents d'est règnent toujours le long de sa côte méridionale, il y a peu de doute que ces forts vents alizés s'opposant au passage du courant au côté sud de cette vaste péninsule, les ont élevées anciennement à une telle hauteur qu'elles ont été forcées de s[illegible]hercher et de se frayer elles-mêmes un passage. Cette immense masse d'eau, forcée ainsi dans le golfe du Mexique, coule au nord-ouest vers sa lisière nord, et frappe cette lisière à quelques lieues à l'ouest de l'embouchure du fleuve de Mississipi. De là prenant une direction circulaire au sud vers Vera-Cruz, et le long de la côte sud du golfe, elle semble se perdre près de l'endroit où elle entra au cap Catoche. Lorsqu'on navigue dans le golfe du Mexique, on y trouve de toutes parts des tournans d'eau et de forts courans, qui portent les uns d'un côté les autres de l'autre. Comme le golfe est circulaire, il n'y a aucune certitude pour les courans. Dans le cours de l'été ce golfe est sujet à des orages affreux de tonnerre et d'éclairs, et à des trombes qui ont souvent fait périr des

Digitized by Google

âtimens. Les ouragans y sont aussi très-fr
uens, et il éprouve également des calmes q
urent souvent un à deux mois. Cette éto
ante masse d'eau y est jointe par celle
outes les rivières qui se jettent dans le golfe,
urtout par celles qui débouchent dans le M
issipi, le père des fleuves. Ainsi accumulée
levenue beaucoup plus haute dans le golfe
Mexique que dans aucune autre partie
'océan Atlantique, elle se fraye un chem
l'est entre le cap Florida et le nord de l'i
le Cube, jusqu'à ce que, trouvant devant el
le grand banc de Bahama, avec ses nor
breuses cayes et rochers, elle se détourne
se porte au nord le long de la côte de la Fl
ride. Sa vélocité y est telle, que dans la part
la plus étroite, qui n'a que quarante milles
largeur, on s'en est assuré, et j'en ai eu mo
même connoissance, elle est de plus de ci
milles par heure dans certains temps de l'anné
Sortie de cet étroit passage, elle poursuit s
cours au nord, s'étendant un peu à mesu
qu'elle avance, jusqu'à ce qu'elle touche l
sondes en dehors de Savannah et de Charle
town. La côte se retrécit alors sur sa lisiè
occidentale jusqu'a ce qu'elle approche du c
Hatteras, où le courant n'a pas plus de ci

Digitized by Google

quante milles de largeur, et coule souvent presque avec autant de rapidité qu'entre le banc de Bahama et la côte de la Floride. Du cap Hatteras le courant court au nord-est jusqu'aux bas-fonds et aux récifs de l'île de Nantuket et du banc de Georges, où sa vélocité est d'environ deux milles par heure. Ces obstacles lui donnent une direction plus à l'est, jusqu'à ce qu'il atteigne et frappe le grand banc de Terre-Neuve, dans la latitude de quarante-deux degrés nord, ou environ: là, il trouve la résistance du banc qui le détourne à l'est sud-est. Il y a dans cette partie de l'océan un courant qui part perpétuellement du nord, et va au sud-est, le long de la côte orientale de Terre-Neuve. C'est ce courant qui amène de la côte de Labrador et du détroit d'Hudson, les îles de glace que les bâtimens rencontrent si souvent au commencement de l'été sur le grand banc de Terre-Neuve ou dans les environs, et qui ont été funestes à tant de navires et à leurs équipages. La vue de ces îles prouve de manière à n'en pouvoir douter l'existence de ce courant qui, dans sa course, rencontre celui du golfe du Mexique, et tous les deux se joignant ensemble, s'acheminent vers les Açores sur le pied d'un

à deux milles et demi par heure. Ce cou
se fait sentir à tous les bâtimens qui vou
Etats-Unis aux Açores, à Madère et
Canaries, et qui dirigent leur route pa
parallèle des Açores, ce que font en gé
tous les bâtimens expédiés pour ces îles,
que pour la Méditerranée et pour les
d'Espagne et de Portugal. Les bâtimens
vont attaquer les Açores lorsqu'ils sont e
diés pour les ports d'Europe, s'aperçoi
de ce courant jusqu'à ce qu'ils perdent
îles de vue; quand ils remontent au
pour gagner les ports de leur destinatio
nord et dans la partie centrale de l'Europe
ne le sentent plus, et on a cru généralei
en conséquence qu'il se perdoit dans l'O
près des Açores. C'est une erreur; car il
tinue sa marche vers la côte d'Afrique, pa
au nord de Madère, et se dirigeant au sud
et il attaque le continent d'Afrique depu
cap Blanc jusqu'aux vingt-neuf degrés
latitude nord. Quand il approche de
côte, il est de nouveau resserré par les
réguliers qui soufflent le long de cette côt
il se précipite parfois avec une grande
cité contre la côte entre le cap Blanc et
de Lancerotte, celle des îles Canaries qu

la plus au nord et à l'est, attiré, pour ainsi dire, par le vide qu'ont formé les vents réguliers et les courans dont il a été déjà fait mention, et qui ont à un certain point épuisé l'eau sur cette côte. La continuation de ce courant, que les marins appellent le courant du golfe, augmentant en vélocité, rétablit presque à leur ancien niveau les eaux, qui y recommencent leur course vent arrière tout le long de la côte jusque vers l'équateur, de là sur la côte de l'Amérique du sud, puis dans le golfe du Mexique, etc. etc., continuant perpétuellement de parcourir le même cercle autour des deux continens d'Afrique et d'Amérique. Des bâtimens expédiés d'Europe, c'est-à-dire d'Angleterre, de France, de Hollande, etc. pour les Indes occidentales, pour les îles du cap Vert, la côte de Guinée, le Brésil ou les Grandes-Indes, ou pour la côte ouest d'Amérique, portent en général au sud et se dirigent tout le long de la côte de Portugal, jusqu'à ce qu'ils aient passé l'embouchure du détroit de Gibraltar, où, s'ils trouvent du vent de sud, ils sont entraînés vers la côte d'Afrique par un petit courant qui porte vers le Détroit dans lequel entre et se jette perpétuellement une grande masse d'eau de l'Océan, car celle

des rivières qui se déchargent dans la mer Méditerranée ne suffisent pas pour réparer la perte d'eau qui résulte dans cette mer, des évaporations nécessaires pour humecter à un certain point la terre brûlée sur sa côte méridionale, pour y rafraîchir l'atmosphère embrasée, et pour entretenir par des rosées la foible végétation sur la côte pendant la plus grande partie de l'année, où il ne tombe jamais de pluie, si ce n'est quelquefois et bien rarement en hiver, ce qui fait que la surface de la mer Méditerranée est toujours plus basse que celle de l'océan Atlantique adjacent. Les mêmes causes, c'est-à-dire de grandes évaporations, tendent également à diminuer la quantité d'eau dans le grand Océan près de la côte occidentale d'Afrique, et particulièrement de cette partie qui forme le bord du Désert, où il ne tombe jamais que peu ou même point de pluie, et dont la surface plane, durcie presque comme de la pierre par l'ardeur d'un soleil vertical, est rafraîchie à un certain point pendant la nuit par les forts vents et les vapeurs qui viennent de la mer, comme il a été remarqué précédemment. Ces raisons, ainsi que les faits que j'ai exposés, me démontrent d'une manière satisfaisante, qu'en dehors de toute

cette côte, l'eau doit nécessairement incliner vers la terre, contre les principes généraux des courans. S'il pouvoit y avoir des doutes à cet égard, la vérité du fait n'est que trop prouvée par le nombre de bâtimens de toutes nations et de toute grandeur qui se perdent de temps à autre sur ces côtes barbares et inhospitalières, en général près du cap Nun, et quelquefois près du cap Bojador, et même aussi sud que le cap Vert. Les bâtimens d'Europe dont la destination est de l'autre côté des caps méridionaux d'Afrique et d'Amérique, s'arrêtent généralement à Madère ou à Ténériffe pour y prendre des rafraîchissemens. Ils sont souvent obligés de chercher Madère, lorsqu'ils sont parvenus dans sa latitude, et souvent ils s'en estiment à vingt et même à quarante lieues ouest, lors qu'ils l'aperçoivent; tandis que s'ils avoient continué la route qu'ils auroient naturellement été obligés de suivre pour gagner Ténériffe, ils auroient été attirés et *sucés*, s'il l'on peut parler ainsi, par les courans qui existent entre Lancerotte et le cap Causin, et jetés à la côte près du cap Nun, avant de pouvoir soupçonner qu'ils avoient gagné la latitude de cette île, et dans la ferme croyance qu'ils étoient près de la longitude de Ténériffe, et

conséquemment à deux cent cinquante n
de la côte, où dans le fait ils seroient, (
aucun effort humain ne pourroit les empê
ou de périr dans les flots, ou d'être fait
claves par les Bérébères, les Maures ou
Arabes qui habitent ce pays. La plupar
bâtimens marchands font des routes qui doi
les porter en vue des îles Canaries, lorsc
sont destinés pour le sud, ou lorsqu'ils pa
du détroit de Gibraltar. Ils éprouvent en g
ral un courant qui porte au sud après a
passé la latitude du cap Blanco, et ils or
bon vent lorsqu'ils sont près de la côte,
un temps chargé et épais, au point qu'il
est impossible de prendre hauteur : c'es
signe certain qu'ils sont dans le courant fu
qui porte au sud-est, sur lequel flotte
vapeur semblable à celle qu'on obs
sur le courant du golfe, près du conti
d'Amérique. Lorsque ces signes menaçai
présentent, il faut qu'ils gouvernent su
champ et sans hésiter à ouest nord-ouest
au nord-ouest, jusqu'à ce qu'ils gagnent la
gitude de Madère, et qu'ils ne dépassent ja
la latitude de Palma ou celle de Ténér
sans voir une de ces deux îles. L'atmosp
est plus claire dans leur voisinage, et

Digitized by Google

peut les découvrir de soixante à cent milles de distance, lorsque le temps est clair. Je conseille surtout aux capitaines des navires qui sont expédiés pour ces parages, de chercher tous les moyens de reconnoître Madère. Cela ne les dérange que très-peu de leur route, et de là ils seront sûrs de reconnoître Ténériffe ou Palma, en faisant la route naturelle et régulière. A ce moyen, et en prenant les précautions nécessaires contre les courans qui sont au sud de ces îles, ils éviteront les dangers de cette terrible côte, et les souffrances affreuses ou la mort qui attendent les malheureux qui y font naufrage. J'ai appris par une longue expérience, en allant d'Europe ainsi que d'Amérique, aux îles de Madère et des Canaries, à la côte du Brésil, et à l'Amérique du sud en général, de là au nord en passant le long de la côte de la Guiane et de la Terre-Ferme, depuis la rivière des Amazones jusqu'à la baie d'Honduras, par les passages entre la Trinité et la Grande Terre, le cap Catoche et l'île de Cube, dans le golfe du Mexique, dans le fleuve du Mississipi, à l'île de Cube, au travers du détroit de Bahama, le long des côtes de la Floride, et allant de différens ports des Etats-Unis aux îles des Indes occidentales, et dans

soixante i
le temps et
capitaines
r ces parage
de reconnoît
e très-peu de
de reconnoît
la route natur
et en prenant
itre les cour
s éviteront les
t les souffrance
ndent les mal
i appris par
l'Europe ainsi
Madère et des
t à l'Amérique
nord en passa
ne et de la Ter
es Amazones j
es passages entre
, le cap Catoche
olfe du Mexiq
ui, à l'île de Cub
ama, le long des
de différens port
Indes occidenta

presque toutes les parties de l'Eu
appris, dis-je, par ma propre expé
je ne crains pas d'être démenti par au
gateur, que les courans particuliers
fait mention existent en réalité dans
parties de l'Océan. J'ai cherché à en
les causes, et je présente maintenant
celles que je crois en être les véritab
croire que jamais personne n'a pri
peines que je n'en ai pris pour ex
m'assurer des faits sur lesquels cet
est fondée, ayant essayé les courans
fois que j'en ai eu l'occasion dans
rentes parties de l'Atlantique, et
de personnes ont eu de meilleures
La suite déterminera jusqu'à quel
réussi.

Lorsque je pris mon point de
cap Spartel pour me rendre aux îl
Vert, à mon dernier voyage, je
ouest nord-ouest, par le compas, j
que ce cap me restât dans l'est su
distance de dix à douze lieues, pour
au large et dégagé de la côte. Alo
vernai ouest sud-ouest, et pris bien so
de temps en temps arriver ou arrond
un peu à l'ouest. Mon bâtiment é

Digitized by Google

voilier et gouvernoit avec une grande facilité; aussi le peu qu'il dévia de sa route fut à ouest. Nous eûmes constamment un vent favorable et en général de bonnes brises, et nous n'étions qu'à trois jours de distance des îles Canaries au nord. J'avois fréquemment essayé nos boussoles dans notre traversées d'Amérique à Gibraltar, et je les avois trouvées exactes, leur variation n'étant pas plus forte qu'on ne la calcule généralement, c'est-à-dire de près de deux points vers le détroit de Gibraltar. Je fis donc toutes les allouances que je crus nécessaires; et tout bien calculé, ma route auroit dû me porter à l'ouest de Ténériffe: mais j'étois près de la côte, et l'impétuosité du courant étoit telle, faisant au moins deux milles par heure à l'est sud-est, ou deux milles et demi au sud-est, que mon bâtiment fut entraîné à près de deux cents milles hors de sa route, par ce courant extraordinaire qui nous prenoit en flanc, et qui pendant trois jours nous fit dériver en travers, sans nous en apercevoir, sur la côte d'Afrique. Il faut que nous soyons entrés dans le passage qui est entre Lancerotte et Fuerta-Ventura (îles des Canaries qui est la plus à l'est) et la côte d'Afrique, à une telle distance de ces îles que nous ne pûmes même pas les découvrir,

quoique Fuerta-Ventura soit très-élevée.
courant portoit plus au sud, et entraînoi
bâtiment avec une grande rapidité vers
Nun et la côte : mais ma route ayant
loin à l'ouest, je fus porté à l'aide de c
rant, que la configuration de la côte
dans le sud-ouest, jusque par la haute
à peu près, du cap Bojador, avant
pusse supposer que nous pouvions en
près.

Dans le grand nombre de bâtimens
perdent sur cette partie de la côte, tr
descendent aussi bas. Presque tous sont
la côte près du cap Nun, et avant qu'il
sent se croire dans la latitude de Lance
étant entraînés par ce fatal courant, qu
se croient bien loin à l'ouest, et souvent
ils cherchent Ténériffe. Le temps est to
brumeux et extrêmement chargé sur le p
de ce courant. Si les équipages de ces bâ
découvrent, même en plein jour, la ter
le vent à l'ouest de Santa-Cruz de Ba
(car il y a des endroits où elle court p
est et ouest), comme il fait toujours u
violent, et qu'il y a une forte houlle
courant rapide qui tous battent droit en
et un ressac terrible sur le rivage, il est

Digitized by Google

sible même au meilleur voilier d'échapper à sa perte et d'éviter d'être jeté à la côte, où l'équipage n'a que l'alternative de périr misérablement dans les flots, ou de mourir de faim après avoir mis pied à terre, ou d'être massacrés, ou d'être faits esclaves par les féroces habitans de cette côte, la race d'hommes la plus sauvage peut-être qui existe dans l'univers. Ces barbares ne reconnoissent et ne suivent d'autre loi que leur volonté. Leur avarice seule les engage quelquefois à sauver la vie de leurs semblables qu'ils voient plongés dans la plus profonde détresse, en leur faisant espérer qu'ils gagneront quelque chose à revendre leurs captifs, en les faisant travailler, ou bien en recevant un jour leur rançon. Dieu, disent-ils, les ayant fait tomber dans leurs mains pour les récompenser de quelques vertus ou de quelques bonnes actions, ils regardent comme un devoir sacré qu'ils se doivent à eux-mêmes, ainsi qu'à l'Etre Suprême, d'en tirer le meilleur parti possible. C'est un fait connu que depuis l'année 1800, il a péri sur cette côte six bâtimens américains, outre un grand nombre de navires anglais, français, espagnols et portugais, que l'on sait aussi y avoir fait naufrage, et sans doute aussi plus-

leurs autres bâtimens dont on n'a jamais nouvelles. Mais ce n'est jamais que des icains et des Anglais que l'on entend après la première nouvelle de leur nau Les gouvernemens français, espagnol, ugais et italien rachètent rarement, d leurs malheureux sujets naufragés, et il en conséquence condamnés à l'esclava à la misère sans espoir d'être jamais rac Aucune main amie ne leur est tendue po courir leur détresse et pour guérir leurs sures saignantes; aucune voix humain vient adoucir leurs douleurs amères, ju ce qu'épuisés par des souffrances que la p de l'homme se refuse à décrire, ils sont o de se résigner à rendre à Dieu l'âme qu'i avoit donnée, et de se précipiter dans nité avec une sorte de plaisir, la mort un vrai remède à leurs souffrances.

Je ne puis ici omettre d'informer me teurs que, le 1er de janvier 1816, ét Mogadore, j'allai avec M. Willshire fa visite et les complimens d'usage ce jou don Estevan Léonardi, vieillard, d'o génoise, établi depuis bien long-temps à dore. Il y a exercé, depuis nombre d'an

Digitized by Google

m'a-t-on dit, les fonctions de vice-consul de France. Il nous reçut assez froidement, en nous faisant les complimens de la saison, me félicitant vaguement sur le bonheur que j'avois d'être délivré d'esclavage, et me demandant quelques particularités ; après quoi, il nous fit donner un verre de vin pour nous rafraîchir, et me dit que « vers l'année 1810 ou 1811, il avoit reçu du pays de Suse une longue lettre écrite par un Français, qui lui fut apportée par un Arabe. Ce Français lui mandoit dans cette lettre que lui et ses compatriotes, qu'il nommoit, s'étoient échappés quelques semaines auparavant d'une prison de Ténériffe, où ils avoient été détenus long-temps comme prisonniers de guerre ; qu'une nuit ils avoient volé un canot, et qu'ils avoient fait voile pour se tirer des mains des Espagnols qui les avoient traités avec beaucoup de cruauté ; qu'ils s'étoient dirigés à l'est, s'attendant à débarquer sur la côte de Maroc, où ils espéroient pouvoir recouvrer leur liberté, et rentrer en France avec l'aide des consuls français ; qu'ils étoient arrivés sur la côte de Suse, et qu'ils avoient mis pied à terre quelques lieues au-dessous de Santa-Cruz ou Agadet, après avoir eu beaucoup à souffrir ; qu'ils y avoient été pris, faits

esclaves et mis tout nus. La lettre se terminoit en le suppliant de les racheter, et de sauver ainsi la vie à deux infortunés, qui autrement ne tarderoient pas à périr, etc. Mais, dit Leonardi, je n'avois aucun ordre du consul général de débourser de l'argent pour compte de son gouvernement, et en conséquence je persuadai à l'Arabe qui m'avoit apporté la lettre de vouloir rester quelques jours chez moi. C'étoit lui qui étoit le seul propriétaire de ces deux esclaves, et il en demandoit *deux cents piastres* pour les deux. Dans les entrefaites, j'envoyai un exprès à Tanger pour demander au consul général des ordres sur ce que j'avois à faire. Il revint au bout de trente-cinq jours, m'apportant la permission de payer cent piastres par homme, mais pas d'autres frais. L'Arabe resta quinze jours auprès de moi; mais au bout de ce temps il s'en retourna chez lui dégoûté. Il ne pouvoit pas croire que je voulusse sérieusement les racheter, puisque je ne le faisois pas tout de suite. Lorsque mon exprès arriva de Tanger, avec la permission de les racheter, j'envoyai un Juif avec l'argent nécessaire pour leur rançon: mais lorsque ce Juif fut arrivé auprès de leur maître, celui-ci refusa de les donner au premier prix, disant

qu'il avoit découvert qu'ils étoient de forts bons ouvriers, et qu'il en vouloit alors trois cents piastres, ou cent cinquante la pièce. Le Juif me dit qu'il avoit vu ces deux hommes, nus, occupés à un travail pénible, paroissant très-épuisés, très-malheureux et très-abattus. Il auroit bien consenti en racheter un pour cent cinquante piastres, mais il ne voulut pas le faire, n'ayant pas d'ordres pour cela. Lorsque le Juif se disposoit à partir, leur maître lui dit que s'il partoit sans eux, et que si le consul vouloit encore les avoir, alors il falloit qu'il en donnât quatre cents piastres. A l'arrivée du Juif à Mogadore, continua Leonardi, j'expédiai un nouvel exprès pour Tanger, et je reçus la permission de payer les quatre cents piastres, mais en même temps on me prévenoit de bien prendre garde de ne pas faire d'autres frais pour leur compte. J'envoyai donc de nouveau dans le pays de Suse, avec les quatre cents piastres, et j'ordonnai à mon messager d'acheter au moins un esclave, s'il ne pouvoit les ravoir tous deux : mais leur maître dit que jusque-là on n'avoit cessé de le jouer et de le tromper; que si je les voulois, j'eusse à payer cinq cents piastres, et qu'il les escorteroit alors lui-même jusqu'à Swearah,

Digitized by Google

qu'il répondoit de leur sûreté jusqu'à ce qu'ils arrivassent, mais qu'il ne vouloit ni prendre quatre cents piastres, ni les séparer, et ainsi le messager revint à Mogadore sans eux. La négociation avoit déjà duré près d'un an. « J'ai déboursé, ajouta-t-il, environ deux cents piastres de frais, qui seront en pure perte pour moi. Je présume que ces hommes sont morts, car je n'ai plus entendu parler d'eux depuis. » Si ce ne sont pas là ses paroles expresses, c'en est au moins le sens. J'eus de la peine à contenir mon indignation à ce récit : je ne pus m'empêcher de comparer l'indigne conduite de cet homme avec celle de mon noble ami Willshire. Ce vieux Génois est fort riche ; il est garçon et n'a point de famille. A l'entendre parler, c'est un des plus zélés chrétiens et catholiques qu'il y ait dans la Barbarie ; mais c'est un misérable et sordide avare, qui n'a jamais connu le plaisir que donne la conviction intérieure d'avoir fait une bonne action.

Lorsque j'étois à Mogadore, il y arriva, ainsi que je l'ai déjà dit, une goelette de Gibraltar. Elle étoit génoise, mais elle naviguoit sous pavillon anglais, le roi de Sardaigne étant en guerre avec toutes les puissances barbaresques, ou pour mieux dire,

ces puissances étant en guerre avec lui. Le capitaine, les officiers et l'équipage étoient ou génois ou espagnols. Elle avoit été plus de vingt jours à venir de Gibraltar, ayant été portée par le courant au dessous de Santa-Cruz ou Agader. Le capitaine me dit qu'il se seroit perdu inévitablement sur le cap Nun, si Dieu dans sa bonté ne leur avoit pas envoyé un vent de sud, extraordinaire sur cette côte, lorsqu'ils étoient tout près de la terre sans pouvoir s'en relever. Il y avoit trois jours qu'il luttoit en louvoyant contre ces brises du large qui le portoient sur la côte et le tenoient constamment en vue de la terre. Mais quoique son bâtiment fût un fin voilier, et qu'il fût au l'est, il lui étoit impossible de s'élever de la côte ni d'un côté ni de l'autre. Il arriva à Mogadore vers le 1er de décembre 1815, après que le vent eut soufflé du sud très-fort, pendant quatre jours, accompagné de quelque pluie. Ce n'est qu'aux mois de décembre et de janvier qu'on voit quelquefois, quoique rarement, de ces raffales du sud, qui finissent par un orage de vent et de pluie. Ce fut dans cette goelette que mon second et trois hommes de mon équipage allèrent de Mogadore à Gibraltar.

Comme la géographie de la partie de l'A-

Digitized by Google

tique qui est dans les régions de l'équateur, à l'est de cette longue chaîne de montagnes qui borde sa côte occidentale, depuis les dix-huit degrés de latitude nord jusqu'à la rivière du Congo, et à l'ouest des montagnes de la Lune où le Nil prend sa source, a excité beaucoup d'intérêt et donné naissance à un grand nombre d'opinions et de spéculations dans le monde savant, je vais présenter (quoique la chose ne soit pas précisément de mon département) quelques observations sommaires sur la possibilité d'explorer ces contrées inconnues jusqu'ici, espérant qu'elles pourront être utiles par la suite. D'abord, je suis fondé à croire qu'aucune force armée européenne ou d'un pays civilisé, quelque considérable, bien organisée ou bien commandée qu'elle soit, ne pourra jamais pénétrer bien loin par terre dans l'intérieur de ces tristes et sauvages repaires, même en partant des bords de la Méditerranée, ou des rives de l'océan Atlantique; par la raison qu'une armée qui se trouveroit engagée dans une pareille expédition auroit non-seulement à combattre presque à chaque pas des hordes puissantes d'ennemis sauvages, et à endurer les privations, les fatigues et les peines les plus sévères; mais qu'elle auroit encore à lutter contre la

chaleur de ce climat brûlant, qui surpasseroit tout ce que cette armée auroit jamais éprouvé, et les diverses maladies qu'il fait naître. Ces circonstances, prises ensemble, ne pourroient guère manquer de la détruire en totalité dans un court espace de temps, et feroient ainsi échouer le plan militaire le plus hardi et le mieux combiné. La bravoure, l'habileté, la prudence, la hardiesse individuelle, en voyageant sans protection de la manière ordinaire, sont aussi, à mon opinion, au-dessous des moyens de l'homme, et des entreprises semblables doivent toujours échouer. Il seroit peut-être possible de faire quelque chose par l'entremise des voyageurs noirs, natifs de ce pays, qu'on auroit préparés et instruits exprès pour une mission de cette nature, en les faisant partir de différens postes, et par des routes différentes. Mais leur éducation bornée et leurs idées particulières ne pourroient jamais faire espérer rien de bien précieux de leurs recherches. Des bateaux à vapeur fortement construits, bien armés et bien commandés, pourroient remonter le fleuve du Congo (que plusieurs considérations me portent à regarder comme l'embouchure du Niger), et faire à la fois du commerce dans le haut de cette rivière

Digitized by Google

et des découvertes importantes; mais il fau
d'abord que la totalité de leurs officiers,
que tous les hommes employés à bord, fu
accoutumés à de semblables climats, et à
porter les fatigues, les privations et les
frances, et par-dessus tout, qu'ils fussent g
par la plus grande prudence dont les hon
soient susceptibles. Il est une manière
simple et bien aisée de visiter Timbuc
et d'en revenir en sûreté. Il faudroit qu
voyageur qui auroit résolu d'entreprendr
voyage, voulût consentir à devenir escl
et qu'il s'entendît secrètement avec un m
qui seroit bien payé pour cela. Le co
pourroit s'aboucher à cet effet, et conclu
marché avec un des principaux march
qui font le commerce de cette ville dan
caravanes annuelles, et qui ne refuseroit
d'entrer dans le projet moyennant une
récompense.

Je me suis déterminé à publier les le
qui suivent, parce qu'elles sont relativ
mes derniers malheurs, et qu'elles contien
quelques renseignemens sur ceux des gen
mon équipage qui restèrent en esclavage
le grand Désert.

Digitized by Google

William Porter fut racheté par mon inappréciable ami, M. Willshire, et arriva à Mogadore vers le milieu d'octobre 1816. Il débarqua à Boston le 11 décembre suivant, du brigantin *l'Adriano*, de Duxbury, capitaine Motley, venant directement de Mogadore, et il est maintenant avec moi à New-Yorck.

Ces lettres sont des communications privées et amicales ; elles ne furent jamais destinées à être mises au jour par ceux qui les écrivirent; je compte donc sur leur bienveillance et leur amitié, pour excuser la liberté que je prends en les donnant au public.

Mogadore, 10 mars 1816.

Mon cher monsieur et frère,

« La lecture de vos diverses lettres des 21 et 23 janvier, de Tanger, et des 1er et 2 février, de Gibraltar, m'ont donné, et continueront de produire chez moi, aussi long-temps que le soleil éclairera ma carrière, une sérénité d'âme, quelque chose d'inexprimable, que je n'avois jamais senti auparavant ; une espèce de volupté pure et sans mélange, bien différente de ces plaisirs ordinaires de la vie humaine, auxquels il se mêle toujours quelque chose d'a-

mer. En vous sauvant des mains des Arabes je me suis créé un ami, et je suis doublement payé de mes efforts, et d'une action qui n'est que ce qu'un Chrétien doit à un autre, par les expressions gracieuses et accablantes de reconnoissance dont vos lettres sont remplies, et par les prières d'un excellent homme comme vous pour mon bien-être. C'est une récompense sans prix. Vos lettres me seront toujours chères, m'étant adressées par un ami du cœur et je les conserverai parmi mes lettres de famille.

Notre ami, M. Simpson, m'informe que vous avez fait voile, le 2 de ce mois, pour New-Yorck, dans le navire *le Rapid*. Puisse celui qui met un frein à la fureur des flots, le protéger, lui donner une courte et heureuse traversée, et vous accorder le plaisir d'embrasser votre famille et vos amis en bonne santé!

Le 30 janvier, je reçus avis qu'il étoit échoué un bâtiment anglais sur le cap Nun, l'équipage et les passagers consistant en vingt et une personnes. D'après les ordres de M. Green, et les négocians d'ici ayant été mandés à Maroc pour y porter leurs présens annuels, je me rendis dans cette ville de la part des Chrétiens

Digitized by Google

et pour faire une demande à sa majesté impériale. J'ai réussi à obtenir la lettre de sa majesté au gouverneur de Tarudant, par laquelle elle lui ordonne de les acheter. Il arrive malheureusement qu'il existe une haine mortelle entre lui et Sidi Ishem (le Maure qui en a dix-huit en sa possession) ; et j'ai bien peur aujourd'hui que Sidi Ishem, plutôt que de vendre des Chrétiens à quelque prix que ce soit, ne les détruise, ou ne les envoie sur-le-champ dans le Désert. Le moins, c'est qu'il s'écoulera trois mois avant qu'on puisse les racheter ; tandis que si j'avois eu des ordres pour payer leur rançon (trois mille cinq cents piastres), je pourrois les faire tous venir ici dans huit ou dix jours.

Je suis obligé de clore cette lettre sans pouvoir ajouter plusieurs choses dont j'aurois été bien aise de m'entretenir avec vous, parce que M. O' Sullivan est prêt à se rendre à bord, et a l'intention de faire voile cette après-midi.

Je suis avec la plus grande estime, etc. etc.

WILLIAM WILLSHIRE.

P. S. En relisant ce que j'ai écrit, je m'aperçois que j'ai omis de vous parler du reste de votre équipage. Je n'ai point eu de nou-

velles de Sidi Hamet depuis que vous ê
parti d'ici, et je n'ai de même reçu auc
renseignemens sur leur compte. J'espère, a
l'aide de Dieu, ne pas tarder à en recevoir ;
vous en informerai alors aussitôt que possil
Rais bel Cossim, Nahory, Bel Mooden, (
se rappelent à votre souvenir.

W. W.

Mogadore, 14 avril 1816.

Mon cher monsieur,

« J'eus le plaisir de vous écrire quelq
lignes le 10 du mois dernier, par le canal
M. O' Sullivan, et de vous adresser dans
lettre un vocabulaire de la langue arabe.
vous ai envoyé aussi par cette occasion
plumes dont Sidi Hamet vous a fait prése
j'ai pris la liberté d'y en ajouter six autres. J
père qu'elles vous seront remises en bon ét
et qu'elles vous trouveront au sein de vo
intéresante famille, en bonne santé, libre
content.

« Connoissant le très-grand intérêt que v
mettez à avoir des nouvelles de la délivra
ou de la probabilité de la rédemption du re
de vos amis et compagnons d'infortune,

Digitized by Google

prouve le plus grand plaisir de pouvoir vous informer qu'on croit que quatre hommes de votre équipage sont maintenant dans les environs de Widnoon. Il y a deux jours que je reçus un chiffon de papier, signé *William Porter*, daté de cette ville : mais comme ce pauvre homme sait à peine écrire son nom, je n'ai eu aucuns renseignemens par lui : tout ce qu'il m'apprend, c'est que lui, de sa personne est là. C'est seulement par des voyageurs qui arrivent de ce côté, que j'apprends que trois personnes qui se disent Américains, sont dans les environs de Widnoon. J'ai fait passer des ordres de les acheter à cent piastres chaque, si la chose est possible, ou quelques piastres de plus, s'il le faut. C'est la seule marche que je puisse suivre, car on ne me fait mention d'aucune somme. J'aurai réponse dans douze ou quinze jours. Alors je pourrai avoir une idée de ce que cela coûtera probablement, et du temps où il est vraisemblable qu'ils pourront être en liberté. J'ai écrit une lettre consolante et encourageante à William Porter, pour l'assurer que je vais faire tous mes efforts pour venir à son secours.

» L'affaire du brigantin anglais *la Surprise*, dont je vous ai fait part dans ma dernière

dettre, c'est-à-dire pour ce qui regarde le rachat de l'équipage, se trouve aujourd'hui engagée dans une masse de difficultés, la somme que l'on demande pour dix-huit hommes étant de plus de sept mille piastres. Le gouverneur de Tarudant n'est pas porté à payer cette somme pour eux, à moins qu'il ne reçoive des instructions de sa majesté impériale, qui, j'en suis certain, ne consentira jamais à donner un prix aussi exorbitant. Il en résultera que sa majesté contremandera alors ses propres ordres, et qu'il faudra dans ce cas qu'ils soient rachetés avec des fonds anglais. Son excellence le gouverneur reconnoît qu'il n'est pas en son pouvoir de les obtenir de force, vu qu'ils ne sont pas dans la juridiction de l'empereur. Le premier prix d'achat payé par leur propriétaire actuel a été de quatre mille sept cents piastres, sur quoi il demande cinquante pour cent de profit. Ils auroient pu en ce moment être en route pour l'Angleterre, si cette affaire ne m'avoit pas été ôtée des mains par sa majesté et par les ordres du consul général, leur propriétaire me les ayant offerts au prix coûtant, c'est-à-dire pour quatre mille cinq cents piastres, et il se seroit contenté de recevoir pour sa peine un fusil à deux coups,

Digitized by Google

et un peu de thé et de sucre. L'affaire étant entre les mains des *Muzigene* (des marchands) naturels de Suse, est *fontey bezef* (assez mauvaise). Il est maintenant impossible de déterminer combien de temps durera encore la captivité de ces malheureux. J'espère que ces circonstances suffiront pour démontrer la vérité de l'opinion que j'ai si souvent exprimée à ce sujet.

» Je vous serai infiniment obligé de me faire part du succès de votre application à votre gouvernement au sujet de votre captivité, et du pied sur lequel doit être établie à l'avenir la rédemption des citoyens américains en esclavage dans ce pays-ci. Je suis bien empressé d'apprendre votre heureuse arrivée au milieu de vos amis et compatriotes, portant l'intérêt le plus cordial à votre bien-être et votre prospérité future. Je ne pourrai jouir des faveurs de la fortune, si jamais elle a la bonté de me sourire, que je ne sache que mon ami en est également partagé.

» Permettez-moi de vous informer, dans l'espoir que cela pourra vous engager à visiter ce pays-ci, non-seulement pour y faire un commerce profitable, mais encore pour avoir le plaisir de respirer de nouveau les brises

salutaires d
liberté de co
s'améliore.
» Veuille
sincères à
particulier
Je me so
Monsi
« Je ne
tion de vo
février, p
donner des
aux homm
forcé de
avois eu
M. Willh
me donne
un billet
ne lui do
compagn

Digitized by Google

salutaires du lieu où vous recouvrâtes la liberté de corps et d'esprit, que notre marché s'améliore.

» Veuillez présenter mes respects les plus sincères à vos amis et connoissances, et en particulier à M. Savage. »

Je me souscris avec estime et amitié,

Votre très-obéissant serviteur,

WILLIAM WILLSHIRE.

Tanger, 27 avril 1816.

Monsieur,

« Je ne vous ai pas accusé plutôt la réception de votre lettre datée de Gibraltar le 1er février, parce que je désirois pouvoir vous donner des nouvelles satisfaisantes relativement aux hommes dont les circonstances vous ont forcé de vous séparer dans le Désert. Je n'en avois eu jusqu'à présent aucunes nouvelles. M. Willhsire, dans sa lettre du 13 de ce mois, me donne avis qu'il avoit reçu de Widnoon un billet écrit par William Porter, mais qui ne lui donnoit aucuns renseignemens sur ses compagnons d'infortunes, cet homme parois-

sant savoir à peine écrire. M. Willshire ajoute cependant : « J'ai un plaisir infini à vous informer que d'après des avis de quelques-unes de mes connoissances maures, j'ai su qu'il y en avoit trois autres dans le voisinage de Widnoon. »

» M. Willshire avoit déjà pris les mesures nécessaires pour la rédemption des quatre. S'il avoit su le nom des trois autres, il m'en auroit sûrement fait part. J'attends dans quelques jours des nouvelles ultérieures de ce galant homme, par le retour d'un exprès que je lui ai envoyé le 3 du courant. Je dois vous dire en même temps que je crains bien que nous n'ayons des difficultés à éprouver relativement au prix du rachat, à cause de la conduite imprudente, quoique bien naturelle, des passagers qui étoient à bord du brigantin de Glascow (*la Surprise*), en faisant de grandes promesses afin d'accélérer leur émancipation. Ces passagers et cinq matelots étoient déjà malheureusement tombés dans les mains de Sidi Ishem. Il tâchoit d'obtenir possession du reste, et il avoit demandé au gouverneur de Tarudant plus de sept mille piastres pour les dix-sept personnes. S'il n'est pas autorisé par l'empereur à payer cette somme, je suis

ersuadé que les propriétaires du brick le ront, plutôt que de souffrir que leurs parens ontinuent d'être dans la situation déplorable ue vous connoissez si bien. Il importe peu e savoir qui satisfera à cette demande exagérée : cet événement militera pendant quelque temps contre la libération des Chrétiens qui se trouveront dans une situation semblable, au taux ordinaire. Je suis bien mortifié de penser que nous courons le risque de nous trouver probablement bientôt exposés à avoir notre part de conséquences aussi déplorables. » Ma famille est bien sensible à votre souvenir, et me charge de vous présenter ses bons souhaits. »

Je suis avec estime,

Votre très-obéissant serviteur,

JAMES SIMPSON.

Au capitaine James Riley.

Mogadore, 6 mai 1816.

Mon cher monsieur,

« J'eus le plaisir de vous informer le 14 du mois dernier qu'il y avoit quatre hommes de

l'équipage du brigantin *le Commerce* près de Widnoon. J'ai reçu depuis une lettre de William Porter, qui m'a appris qu'Archibald Robbins en étoit un. Il ne fait aucune mention du nom des autres, ni même qu'ils soient dans le voisinage. Il est bien fâcheux que cet homme écrive si mal, que je puis à peine déchiffrer ses lettres.

» J'observe, avec bien de la peine, que Porter fait mention que malheureusement il est mort deux hommes, et qu'ils sont partis pour ces régions dont nul voyageur ne revient; mais *qui*, *quand*, et *où ?* c'est ce qu'il ne dit pas. Je suis toujours porté à croire que les quatre hommes dont je vous ai déjà parlé sont dans le voisinage de Widnoon, ayant reçu plusieurs lettres de ce pays, et dans toutes on me fait mention de quatre Américains qui sont dans les environs. Comme cette circonstance, si elle étoit rendue publique, seroit une source de regrets pour les amis de ces infortunés, je crois qu'il est à propos de ne pas la faire connoître pour le présent, jusqu'à ce que je puisse vous transmettre les noms des deux malheureux qui ont été délivrés des peines et des misères de ce bas monde, pour jouir, j'espère, d'une meilleure existence. J'attends au pre-

dernier jour une réponse de mon ami de Suse, relativement à la somme qu'on demandera pour la rançon de Porter et de Robbins, et des deux autres, s'ils sont encore en vie. Je vous assure que dans toutes mes correspondances et communications au sujet de l'équipage anglais qui est en esclavage, et dont je vous ai déjà parlé, je dirige toujours l'attention de mes amis sur leur libération, et j'espère apprendre bientôt quelque chose de favorable touchant leur délivrance.

» J'ai le plaisir de vous faire passer cette lettre par le navire *le Wanderer* de *Middletow*, capitaine Daniel Hubbard, qui étant votre concitoyen, m'a causé la satisfaction la plus vraie lorsque je l'ai entendu parler de mon ami de la manière la plus flatteuse et la plus agréable à mon cœur. Cela a été pour moi un nouveau motif de me féliciter, et de remercier la Providence d'avoir été assez heureux pour sauver des mains des Barbares un Chrétien et un ami.

» L'équipage du brick anglais est depuis quatre mois en captivité. J'ai employé tous les moyens qui étoient en mon pouvoir pour leur rédemption, mais ils sont devenus inutiles, faute de cette assistance prompte et décisive

que je lui aurois donnée, si les fonds qui étoient en ma possession n'avoient pas été paralysés par la restriction qui m'étoit imposée de m'adresser d'abord en leur faveur à l'empereur de Maroc. Le gouverneur de Tarudant refuse de payer leur rançon, six à sept mille piastres, et il paroît même mettre des obstacles à ma marche, en ne voulant ni compter lui-même cette somme, ni me permettre de la payer.

» Je fais tous les jours, mon cher ami, de nouveaux vœux pour votre bien-être futur, et pour que la Providence divine vous comble de ses bénédictions, et je demeure invariablement, etc. etc. »

WILLIAM WILLSHIRE.

Tanger, 27 mai 1816.

Mon cher monsieur,

« Il y a aujourd'hui un mois que j'eus la satisfaction de vous écrire par duplicata, par voie de Gibraltar et de Cadix.

» Je reçus hier une lettre de M. Willshire, datée du 12 de ce mois, dans laquelle il m'informe qu'il avoit reçu un second billet de

Porter, mais sans aucune nouvelle de ses anciens camarades, si ce n'est que deux de ces infortunés ont payé la dette de la nature. Malheureusement, il ne fait pas mention de leurs noms, et ne dit pas où et quand ils sont morts.

M. Willshire a reçu la confirmation qu'il y a, y compris Porter, quatre hommes de l'équipage *du Commerce* dans le district de Widnoon; c'est là tout ce qui en reste.

» J'ignore si c'est votre ancien maître Sidi Hamet qui les a amenés à Widnoon, ou non; mais je suppose que c'est lui. Cependant il ne rempliroit pas la promesse qu'il vous a faite, puisque M. W. Willshire m'a informé qu'on a demandé cent cinquante piastres pour la rançon de chacun. J'ai résolu de les payer sur-le-champ, et de mettre ces pauvres gens en liberté, persuadé que le gouvernement approuvera ce que j'aurai fait à cet égard, sans attendre des instructions de sa part, ce que je ne pourrois faire sans mettre leur vie en danger.

» L'équipage du brigantin *le Glascow* étoit encore dans les mains de Sidi Ishem. Après plusieurs délais occasionnés par le gouverneur de Tarudant, M. Willshire, sur l'invitation

pressante de MM. Blacks, a pris sur lui de payer la rançon, et il en avoit envoyé partie, montant à cinq mille piastres, dans la pleine confiance que ces gens lui seroient envoyés. Leur rançon et les frais additionnels de la libération de ces esclaves ont surpassé de beaucoup la vôtre en proportion.

» M. Green, en s'adressant à l'empereur, a causé un délai qui a déjà prolongé de plus de trois mois leur misère et leurs souffrances. J'ai éprouvé depuis plusieurs années combien ce mode de libération étoit incertain. Quelque pures que soient les intentions de sa majesté, la peur qu'ont ses serviteurs de dépenser l'argent du Trésor, pour d'autres objets que des objets ostensibles, les arrêtera toujours. »

Je suis, mon cher monsieur, etc. etc.

JAMES SIMPSON.

P. S. M. Willshire me mande qu'outre Porter, le nommé Archibald Robbins est un des trois autres dont on lui a fait mention.

Mogadore, 11 juin 1816.

Mon cher et estimable ami,

« Je vous adresse ce peu de lignes par la

goelette *la Rébecca*, capitaine David Eaton, destinée pour Boston, sur laquelle j'ai chargé deux cent vingt balles de peaux de chèvre.

» J'attends de Widnoon, dans vingt jours ou environ, les quatre hommes qui faisoient autrefois partie de votre équipage. Je ne connois le nom que d'Archibald Robbins et de William Porter. Le 8 de ce mois, j'ai eu le plaisir d'effectuer la délivrance du capitaine, des passagers et de l'équipage (au nombre de dix-sept hommes) du brigantin anglais *la Surprise*, échoué sur la côte de Suse, le 28 décembre dernier, allant de Glascow à la Jamaïque. Le prix de la rançon a été de cinq mille piastres, et avec les présens et autres frais, je calcule que leur libération montera définitivement à plus de sept mille piastres.

» J'attends avec bien de l'anxiété la nouvelle de votre heureuse arrivée dans votre pays : je l'apprendrai avec une bien vive satisfaction. »

Je suis, en grande hâte, mais avec bien de l'estime,

WILLIAM WILLSHIRE.

Département d'Etat, le 24 juin 1816.

Mon cher monsieur,

« Nous venons de recevoir tout-à-l'heure une lettre de M. Simpson, consul général à Tanger, en date du 10 de mai, dans laquelle il dit que M. Willshire lui avoit écrit le 13 d'avril, qu'il avoit reçu un billet de William Porter, un des gens de votre équipage, écrite de Widnoon, et nouvelle d'un Maure, que trois autres de votre équipage étoient arrivés au même endroit. M. Willshire ne savoit pas comment ils avoient pu parvenir jusque-là, et s'ils avoient, ou non, changé de maîtres. Il avoit pris des mesures pour faire savoir à Widnoon qu'il rachèteroit ces hommes. Il est donc à espérer qu'ils seront définitivement rendus à leur pays et à leurs familles, d'autant qu'il a été envoyé à M. Simpson des instructions qui l'autorisent à payer ce qu'il faudra pour cet objet. Comme j'ai pensé que cette nouvelle vous seroit agréable, ainsi qu'aux amis des personnes qui y sont intéressées, je m'empresse de vous en faire part. »

Je suis, etc.

JOHN GRAHAM.

Au capitaine James Riley,

Digitized by Google

Nota. M. John Graham, qui a écrit la lettr ci-contre, est premier commis dans les bu reaux du département d'Etat à Washington.

Tanger, 24 juillet 1816.

Mon cher monsieur,

« Je reçus hier, par voie de Gibraltar et d Tariffa, votre lettre du 28 avril. Depuis m dernière du 27 mai, expédiée par duplicata aux soins de MM. Hall et compagnie d Cadix, je n'ai reçu aucune nouvelle certain ultérieure de vos gens, si ce n'est que M. Wil shire me mande dans sa dernière du 27 d juin, que le maître de Porter n'avoit pas ré pondu à une lettre dans laquelle il l'invitoit amener l'homme à Mogadore.

» J'ai saisi la première occasion d'envoyer M. Willshire huit cents piastres, et je l'ai au torisé à payer dans le pays la somme de cei cinquante piastres par tête, pour la rançon d Porter et des trois autres personnes dont il avo entendu parler. Il m'a accusé réception de c argent, et je suis persuadé que vous croye bien qu'il n'aura pas perdu de temps à l'en ployer à l'objet sacré auquel il est destiné.

» Le 11 de ce mois, j'ai reçu les autoris

Digitized by Google

tions que l'honorable secrétaire d'Etat vous avoit annoncé devoir m'être envoyées, relativement à la rédemption des citoyens des Etats-Unis, du cruel esclavage que les Chrétiens éprouvent, tandis qu'ils sont au pouvoir des Arabes. J'ai bien du plaisir à penser que j'avois prévenu ces ordres dans les instructions que j'avois envoyées à M. Willshire. J'ai néanmoins dépêché un autre exprès avec de nouvelles instructions, afin d'accélérer, autant que possible, l'exécution de cette bonne œuvre.

» Je vous suis infiniment obligé de vos gracieuses offres de service, et je m'en prévaudrai certainement; mais étant extrêmement pressé aujourd'hui, et voulant faire partir cette lettre par le retour du bateau, je vous demande votre indulgence jusqu'à la prochaine occasion.

» Sa majesté impériale, Muley Soliman, arriva ici lundi dernier. Jusqu'à présent nous ne savons pas quel séjour il doit y faire. »

Je suis avec une grande estime,

Mon cher Monsieur, etc. etc.

JAMES SIMPSON.

Au capitaine James Riley.

Digitized by Google

Mogadore, 29 octobre 1816.

Mon bien bon ami,

« J'ai eu l'extrême plaisir de recevoir votre chère lettre du 27 avril (les autres dont vous me parlez ne me sont jamais parvenues), et l'intéressant récit que vous me faites de votre première entrevue avec votre famille et vos amis, a produit dans mon cœur des sensations si douces et si exquises qu'il m'est impossible d'essayer de les dépeindre ; les expressions me manqueroient pour cela. L'intérêt que je prends à votre bonheur me fait regarder les plus petites circonstances comme d'une grande importance. Permettez-moi de vous prier de ne pas laisser passer une occasion sans m'écrire. Je ne trouve point d'expressions pour vous peindre le plaisir que me cause le paragraphe de votre lettre où vous m'informez qu'à la prière générale de madame Riley, de votre famille et de vos amis, vous avez donné à votre fils cadet le nom de William Willshire. Je regarderai toujours ce compliment fait à ma famille comme une des choses les plus honorables que je puisse jamais éprouver dans ma vie. Je ne sais que vous dire. Puisse cet

Digitized by Google

enfant croître et devenir homme, orné de toutes les vertus ; et puisse les bénédictions les plus douces d'une Providence toute-puissante l'accompagner pendant cette vie et le suivre dans une éternité sans fin !

» J'ai maintenant à vous apprendre que j'ai racheté William Porter, le 27 du mois dernier. Le prix de sa rédemption a été de cent soixante-trois piastres. J'ai fait et conclu hier le marché pour la rançon d'Archibald Robbins. S'il n'arrive rien d'extraordinaire, j'attends qu'il sera ici dans seize jours à partir d'aujourd'hui. J'ai aussi nouvelle qu'il y a dans le voisinage de Widnoon deux hommes qui doivent avoir fait partie de votre équipage. J'ignore leurs noms; mais je leur ai envoyé un courrier pour m'apporter de leurs nouvelles, et se procurer de leur écriture, s'il est possible. J'ai aussi entendu parler d'un homme qui est en esclavage bien loin dans le Désert, et j'ai ordonné à mon agent dans le pays de Suse d'envoyer un Maure pour l'acheter, s'il est possible. Je vous apprends avec le plus grand plaisir, que je ne me suis point tenu à quelques piastres de plus ou de moins, M. Simpson ne m'ayant limité qu'au prix moyen qui a été payé pour vous et pour vos compagnons.

» Je vous prie de m'excuser si je ne vous écris pas plus au long par cette occasion, qui est celle du brigantin *l'Adriano*, capitaine Richard Motley, destiné pour Boston. William Porter prend son passage sur ce bâtiment. Cette lettre vous sera envoyée à New-Yorck, ainsi qu'une bride *à la Moresque*, telle que vous la désirez. J'espère que vous n'hésiterez pas à me donner vos ordres dans tous les temps, et sans réserve, et je vous assure que j'aurai le plus grand plaisir à les exécuter. Je compte vous écrire incessamment une longue lettre sur les mœurs et les coutumes de ce pays-ci, et vous envoyer une notice des stations des caravanes qui traversent le Désert de Saharah pour aller à Tombuctoo, plus détaillée que celles que l'on a eues jusqu'à ce jour. »

Je suis bien véritablement, etc. etc.
Mon cher ami,

WILLIAM WILLSHIRE.

Au capitaine James Riley.

Je n'ai pas le temps de relire ce que j'ai écrit. Adieu.

FIN DE L'HISTOIRE DU NAUFRAGE DU CAPITAINE JAMES RILEY.

Digitized by Google

Les pièces suivantes ayant été publiées à Londres à peu près dans le même temps (1817) que l'on y imprimoit la Relation de M. James Riley, nous en avons donné la traduction à la suite du récit de cet infortuné capitaine. — 1818.

Digitized by Google

RELATION

DU NAUFRAGE

DU BRIGANTIN BRITANNIQUE

LA SURPRISE,

DE GLASCOW,

CAPITAINE JOHN WILLIAM ROSS,

Sur la côte de Barbarie,

Le 28 décembre 1815,

Et de la Captivité des passagers et l'équipage parmi les Arabes, jusqu'à rédemption par l'honorable Compa des Marchands de fer de Londres ;

IMPRIMÉE A LONDRES

Par l'ordre et pour l'usage de la Corporation.

Digitized by Google

POUR

ration q

devons c

M. Thom

du 15 févr

tune à la

comme dép

avec défense

en en donn

appliquer l'i

usage que ce

D'employer u

fils de sa fortu

tion des esclav

en Barbarie ; u

de la ville et des

enfans sont élev

sans excéder la s

par an par école

en avoir prélevé

Digitized by Google

INTRODUCTION.

POUR l'instruction des membres de la Corporation qui y ont été agrégés depuis peu, nous devons commencer par leur apprendre que M. Thomas Betton, par son testament, daté du 15 février 1723, légua le restant de sa fortune à la Compagnie des marchands de fer, comme dépôt, et pour être placé à intérêt, avec défense positive d'en diminuer le capital, en en donnant la moindre partie, ou d'en appliquer l'intérêt et les profits à aucun autre usage que celui qui y étoit stipulé; savoir: D'employer une *moitié* desdits intérêts ou profits de sa fortune, annuellement, à la rédemption des esclaves britanniques en Turquie ou en Barbarie; un *quart* aux écoles de charité de la ville et des faubourgs de Londres, où les enfans sont élevés selon l'église d'Angleterre, sans excéder la somme de vingt livres sterling par an par école; et le dernier *quart* (après en avoir prélevé dix livres sterling tous les ans

Digitized by Google

armes illégales des hordes d'Arabes sauvages, ou se soumettre à devenir leur esclave. En effet, dès qu'un bâtiment échoue, quelques Arabes errans, s'échappant de leur douar dans le Désert, pour vaguer çà et là, découvrent du haut des monticules de sable des mâts de navire, et sans même aller le long de la côte, ils retournent vers leur horde, qui est quelquefois à trente ou quarante milles, pour l'informer du naufrage. Ils s'assemblent sur-le-champ, s'arment de poignards, de fusils et de bâtons. Il se passe quelquefois deux ou trois jours avant qu'ils fassent leur apparition sur la côte, où ils attendent la détermination que prendra l'équipage naufragé. Ils savent que ces malheureux n'ont d'autre alternative que de se rendre plutôt que de mourir de faim et de soif, ou de se jeter dans la mer. Dans le premier cas, il s'élève souvent des disputes parmi les Arabes sur la possession des marins. Ils se querellent et se battent à qui aura le capitaine ou le second, parce qu'ils voient qu'il est mieux vêtu que les autres, ou qu'il se découvre à eux de quelque autre manière. Ils vont ensuite à bord du bâtiment, et prennent tout ce qu'ils peuvent en enlever; après quoi, si la mer ne le brise pas, ils y mettent le feu, afin qu'il ne serve pas de balise à

Digitized by Google

d'autres bâtimens qui pourroient avoir le malheur de faire la même route, et qui courroient le même risque. Quelquefois, dans ces naufrages, les pauvres matelots, voyant à quels sauvages ils ont affaire (quoique dans le fait ils soient bien loin d'être aussi sauvages et aussi inhospitaliers que leur extérieur l'indique) se déterminent à faire résistance; et au moyen de fusils, de sabres, de pistolets, et même de canons et pierriers qu'ils descendent à terre, ils font pendant quelque temps une défense inutile, jusqu'à ce qu'à la fin ayant vu une partie d'entr'eux succomber sous la supériorité du nombre, le reste cède et se rend à discrétion.

Tel est, en général, le compte qu'ont rendu de ce qui leur est arrivé, les infortunés que la Compagnie des marchands de fer a été appelée à délivrer d'esclavage, et la relation qui suit fournira une preuve additionnelle de la vérité de cet exposé.

Ainsi donc, jusqu'à ce que la navigation de cette partie de la côte d'Afrique soit mieux connue par les marins, et que le Désert cesse d'être infesté par ces tribus sans loi d'Arabes errans, qui, bien loin d'être à aucun point dans la dépendance du gouvernement de l'empereur de Maroc, bravent au contraire toute espèce

de frein, il doit être évident qu'on ne peut se livrer à aucune espérance de voir l'abolition *complète* de l'esclavage chrétien; et que, conséquemment, il y aura encore à l'avenir de fréquentes occasions d'avoir recours au fonds légué par M. Betton pour la rédemption des captifs britanniques.

Tous les amis de l'humanité n'en doivent pas moins se féliciter sincèrement de ce que la victoire mémorable, remportée le 27 août 1816 sur le dey d'Alger, par l'escadre britannique, sous le commandement de l'amiral lord vicomte Exmouth, a été un premier pas fait vers l'accomplissement d'un objet si désirable.

La Compagnie des marchands de fer, se livrant à la douce espérance que l'esclavage chrétien *pourra*, dans la suite des temps, être complétement aboli, et mettant un juste prix aux services distingués et si méritoires de sa seigneurie, et du brave contr'amiral sir David Milne, en frappant d'une manière terrible le premier coup qui peut faire réaliser cette espérance, quoique à une époque éloignée, a cru de son devoir de solliciter, et a eu le bonheur d'obtenir l'honneur d'ajouter à la liste de la Corporation, deux braves amiraux du carac-

Digitized by Google

tère distingué et éprouvé de sa seigneurie et de son vaillant coadjuteur; et elle se flatte d'avance que, grâce à leur extrême courtoisie, les renseignemens qu'ils pourront communiquer, et les conseils qu'ils voudront bien donner dans toutes les occasions, seront d'un avantage infini à la Compagnie pour l'administration future du fonds de M. Betton.

Présumant qu'il sera agréable à tous les membres de la Corporation de posséder une copie des noms des vaisseaux et autres bâtimens de l'escadre, de ceux des divers commandans, du nombre des esclaves de différentes nations qui ont été libérés, que sa seigneurie a bien voulu communiquer au président et aux syndics de la Corporation, ainsi que des copies des votes présentés par la Compagnie à ces braves amiraux, on saisit cette occasion pour leur procurer cette satisfaction.

PROCÈS-VERBAL

De la séance d'une Cour générale de la Compagnie des marchands de fer, tenue le 28 septembre 1816.

Le président, les syndics et les autres membres de la Corporation, pénétrés, ainsi que le reste de leurs concitoyens, de la plus haute admiration pour la victoire mémorable remportée en dernier lieu devant Alger, par l'escadre commandée par l'amiral lord Exmouth, et prenant en leur particulier en considération les occasions fréquentes que cette Compagnie a eues de traiter avec le gouvernement d'Alger, ainsi qu'avec les autres gouvernemens de la côte de Babarie, pour la rédemption des sujets britanniques détenus en esclavage,

Arrêtent, que les libertés de cette Compagnie qui seront offertes respectueusement à l'amiral le très-honorable lord vicomte Exmouth, dont le succès brillant en combattant, et la grandeur d'âme en négociant, ont com-

Digitized by Google

mandé et obtenu l'abolition de l'esclavage pour toujours, comme base d'un traité avec l'état d'Alger.

M. Thomas Reeve, le président, et messieurs Georges Silk et Charles Stable, syndics, accompagnés du secrétaire, se sont rendus auprès de sa seigneurie, à son arrivée à Londres, en son hôtel, dans la rue S. James, où sa seigneurie les a reçus avec la plus haute politesse. La résolution ci-dessus a été lue ensuite à sa seigneurie, et lui a été dûment présentée. Sa seigneurie, dans un discours de quelque étendue, a reconnu en termes extrêmement flatteurs cette marque d'attention de la Compagnie, donnant à entendre qu'après l'approbation de son souverain, il regardoit les applaudissemens de ses compatriotes comme la récompense la plus agréable qu'un officier pût recevoir pour un acte de devoir public; et pénétré de ce sentiment, il acceptoit avec une vive satisfaction l'honneur qui lui étoit conféré par la Compagnie. En parlant de la dernière victoire navale remportée devant Alger, sa seigneurie exprima avec la plus grande sensibilité combien il se trouvoit heureux d'avoir pu, avec l'aide de la Providence, servir d'instrument à délivrer d'esclavage plus de trois mille per-

Digitized by Google

sonnes, ajoutant que jusqu'au dernier moment de sa vie, ce souvenir lui causeroit la satisfaction la plus vive et la plus éclatante. Sa seigneurie conclut un discours rempli de force et de sensibilité en priant qu'il fût fait à la Compagnie, à sa première séance, un rapport fidèle de reconnoissance pour la faveur signalée qui lui étoit conférée.

Sa seigneurie remarqua, dans l'entrevue ci-dessus, la coïncidence singulière qui se trouvoit dans la prière qui lui étoit faite que le nom de sa seigneurie fût enregistré comme citoyen de Londres, et dans la circonstance qui faisoit qu'il étoit enregistré au nombre des citoyens de Paris, c'est-à-dire l'exécution d'un acte d'humanité ordinaire. Cet acte consistoit en ce que dans le premier combat naval de la guerre de la révolution, M. Moullon, capitaine de la frégate française *la Cléopâtre*, eut le malheur d'être tué; que l'amirauté, refusant de le faire enterrer avec les honneurs militaires, sa seigneurie obtint la permission de lui rendre ce dernier devoir à ses propres frais; acte pour lequel la municipalité de Paris vota à sa seigneurie les libertés et franchises de cette ville.

Suit le procès-verbal d'une autre séance de

la Compagnie des marchands de fer, tenue le 25 octobre 1816, dans laquelle les mêmes libertés et agrégations à la Corporation furent votées au contre-amiral sir David Milne, pour les talens et le courage dont il avoit fait preuve devant Alger, dans la mémorable journée du 27 août, et la réponse de sir David Milne.

—

Digitized by Google

ESCADRE

Sous le commandement de l'amiral lord EXMOUTH, *lors de l'attaque d'Alger, le 27 août 1816.*

	canons.	
Queen Charlotte.....	110	Amiral, lord Exmouth. Capitaine, sir James Brisbane.
Impregnable.....	98	Contre-amiral, sir David Milne. Capitaine, E. Brace.
Superb.....	74	Cap. C. Ekins.
Minden.....	74	W. Paterson.
Albion.....	74	Jn° Coode.
Severn.....	40	L'honorable T. Aylmer.
Granicus.....	36	W. Wise.
Glascow.....	40	L'honorable A. Maitland.
Hebrus.....	36	Ed. Palmer.
Leander.....	50	E. Chetham.
Heron.....	18	G. Bentham.
Mutine.....	18	J. Mould.
Prometheus.....	18	W. Dashwood.
Cordelia et *Britomart.*	10	R. Riddle, W. Sargeant.
Belzebub, Fury, bombardes.		W. Kemphthorn, Ch. Moorsom.
Hecla, Infernal, dito.		W. Popham, l'hon. G. Perceval.

ESCADRE HOLLANDAISE.

	canons.	
Melampus.....	36	Baron vice-am. van de Capellan. Cap. de Man.
Frederica.....	36	Vander Stattan.
Dageraad.....	36	Volders.
Diana.....	36	Zieroogel.
Amstel.....	36	Vanderstart.
Enrdacht.....	22	Wardenburg.

Digitized by Google

ADRE

de l'amiral lord E
Alger, le 27 août

Amiral, lord Exm	
Capitaine, sir Ja	
Contre-amiral, s	
Capitaine, E. Bo	
Cap. C. Elins	
W. Paterson	
Jn° Coode	
L'honorable T. Je	
W. Wise	6
L'honorable A. Ke	10
Ed. Palmer.	6
E. Chetham.	10
G. Bentham	18
J. Mould.	18
W. Dashwood	18
R. Riddle, W. Sq	10
W. Kemphthorn, C.	*des.*
W. Popham, l'hon.	

E HOLLANDAISE

Baron vice-am. van	36
Cap. de Man.	36
Vander Stattan.	36
Volders.	36
Zieroogel.	36
Vanderstart.	36
Wardenburg.	22

ÉTAT

Du nombre des Esclaves délivrés par l'amiral lo
EXMOUTH, *dans les Régences d'Alger, Tu*
et Tripoli, dans l'année 1816.

A ALGER.

Napolitains et Siciliens.....	1110	
Sardes, Génois et Piémontais.	68	
Espagnols.....	226	
Romains.....	174	
Toscans.....	6	
Portugais.....	1	
Grecs.....	7	
Hollandais.....	28	
Anglais.....	18	
Français	2	
Autrichiens.	2	
		1642

A TUNIS.

Napolitains et Siciliens.....	524	
Sardes et Génois	257	
		781

A TRIPOLI.

Napolitains et Siciliens.....	422	
Sardes et Génois	144	
Romains.....	10	
Hambourgeois.....	4	
		580
Total, délivrés.....		3003

Digitized by Google

Le briga
Glascow
les îles de
une riche
montant à t
L'équipag
outre trois
William Blac
compagnie de
leur commis ,
Après avoir
une continuatio
qu'ils furent ar
Madère ; mais i
après avoir quitte
Le 28 décemb

RELATION

DU NAUFRAGE

DU BRIGANTIN BRITANNIQUE

LA SURPRISE.

Le brigantin *la Surprise* fit voile du port de Glascow le 6 décembre 1815, expédié pour les îles de S. Thomas et de la Jamaïque, avec une riche cargaison de marchandises sèches, montant à trente-trois mille livres sterling.

L'équipage consistoit en dix-sept personnes, outre trois passagers, messieurs Hector et William Black, de la maison James Black et compagnie de Glascow, et M. John Rissland, leur commis, faisant en tout vingt personnes.

Après avoir laissé la Clyde, ils éprouvèrent une continuation de gros temps, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés près de la latitude de Madère ; mais ils n'aperçurent aucune terre après avoir quitté le nord-ouest de l'Irlande.

Le 28 décembre, sur les trois heures du

Digitized by Google

matin, étant par la latitude de 27 o 30 nord, le bâtiment toucha sur des rochers, et ne tarda pas à prendre terre. Le grand mât fut coupé, afin d'alléger le bâtiment. Comme on vit qu'il n'y avoit plus moyen de le relever, on ne s'occupa que de la sûreté personnelle de l'équipage et des passagers. On mit les embarcations à la mer; tout l'équipage et les passagers y descendirent, à l'exception de deux hommes qui se noyèrent en essayant d'aller à terre. Quant aux autres, en ramant par-dessus les vagues du ressac, ils eurent bientôt gagné le rivage.

Le bâtiment se trouvant si loin de la route estimée par les officiers, sans qu'on pût en savoir la cause, on fut quelque temps sans pouvoir se faire une idée de la côte sur laquelle on étoit débarqué; mais plusieurs Arabes armés ayant paru quelques heures après, on ne fut que trop clairement convaincu que l'on étoit sur la côte d'Afrique, dans le Désert.

Les souffrances que l'équipage et les passagers eurent à essuyer, et les différentes traverses par lesquelles il leur fallut passer, se trouveront très-minutieusement détaillées dans une espèce de journal, tenu par M. Hector Black, un des passagers.

JOURNAL

DE M. HECTOR BLACK,

Un des passagers du ci-devant Brigantin la Surprise.

—

Le 3 decembre 1815 : — Appareillé de la rivière de la Clyde pour Saint-Thomas, dans le brigantin *la Surprise*; — Rentré le même jour par cause de vents contraires; — Remis à la voile le 6, par la route du Nord; — Eprouvé du mauvais temps et de forts coups de vent pendant une quinzaine de jours, jusqu'à ce que nous eussions gagné le sud.

Le 28 decembre, sur les quatre heures du matin, nous touchâmes sur des rochers, et nous prîmes terre, de fortes vagues déferlant et se brisant par-dessus le bâtiment. Il faisoit alors tout-à-fait obscur; aucune terre en vue. Coupé le grand mât. En tombant par-dessus bord, je fus blessé au cou par un des cordages. Situation affreuse ; à peine l'espoir de nous

Digitized by Google

sauver la vie. — Mis les embarcations à la mer avec beaucoup de difficulté. Deux des matelots, James Sims et Robert Waston, allèrent en dérive dans le petit canot, et se noyèrent. Le canot fut gardé le long de bord pendant près de deux heures, courant le plus grand danger d'être brisé contre le côté du bâtiment et contre les mâtereaux et esparres détachés. A la fin on y mit de l'eau, quelques provisions, etc. et l'on s'embarqua, ramant sur le dos des vagues du ressac. Le jour commençant à poindre, nous aperçûmes devant nous une plage sablonneuse, et nous mîmes bientôt après pied à terre sur la côte, mais ignorant absolument sur quelle terre nous étions. Il fut envoyé des partis en différentes directions pour découvrir une maison ou un habitant, mais sans succès. Un de ces partis, consistant en trois de nos gens, ne revint pas. Le bâtiment s'en allant en débris, la cargaison fut portée par les vagues à la côte. Des caisses de marchandises sèches, mon secrétaire et celui de mon frère, furent jetés sur le bord de la mer. William Black se porta au nord de la plage, et y rencontra deux hommes (des Arabes), ils lui firent des démonstrations d'amitié, et nous donnèrent à entendre qu'ils

nous mèneroient à Santa-Cruz. Ils demandèrent le capitaine, et la première chose qu'ils firent fut de lui prendre sa montre. Ils furent bientôt joints par des hordes d'Arabes qui arrivèrent successivement en foule; alors nous ne pûmes plus avoir de doute que nous ne fussions dans le Désert sur la côte de Barbarie, parmi les Arabes sauvages. Ils se mirent sur-le-champ à briser les caisses et les malles, et à se battre entr'eux pour le pillage. Nous-mêmes nous nous vîmes répartis parmi eux. Mohammed, le principal de ces Arabes, alloit briser mon secrétaire, lorsque je l'ouvris avec la clé que je me trouvai par hasard avoir dans ma poche. Il y saisit avec avidité quelques piastres et quelques petits objets, et laissa la caisse là. J'y pris quelques-uns de mes papiers et les lettres de la maison James Black et compagnie, pensant qu'elles pourroient nous être utiles par la suite. Je sauvai un crayon d'argent, que j'ai encore, et je pus à ce moyen noter les jours de la semaine et du mois. Il flotta à terre du fromage et de la bière en barils (de l'ale); comme il n'y avoit point d'eau, cette bière vint très-à-propos pour en tenir lieu. Nous couchâmes cette nuit-là sur le sable; mais l'inquiétude où nous étions, et le tableau de notre

position ne nous permirent guère de dormir; étant d'ailleurs continuellement troublés par les Sauvages qui venoient nous fouiller pour nous prendre de l'argent, après avoir pris tout ce qu'ils avoient pu trouver dans nos poches, nos mouchoirs, nos redingotes, etc. Tandis qu'ils me fouilloient, je passai ma montre à Walker, qui l'enterra dans le sable où elle est probablement encore.

Le 29 DECEMBRE, je fus emmené dans l'après-midi par un des partis d'Arabes, avec le capitaine Ross et James Walker, le premier lieutenant; nous n'étions pas encore bien éloignés que nous rencontrâmes deux hommes à cheval; l'un d'eux, après avoir dit quelques mots au conducteur, me saisit par le collet; j'appellai Walker à mon secours, et je me dégageai de ses mains; là-dessus, le voleur me coucha en joue; je vis qu'il étoit inutile de faire résistance, et je fus ramené sur la côte à l'endroit du naufrage. J'y vis William Black, et lui parlai. Les deux voleurs furent joints par quatre autres à pied, et trois chameaux. Nous quittâmes la côte avant qu'il fît brun, et nous nous mîmes en route dans l'intérieur du pays; nous arrivâmes auprès de quelques tentes où

nous campâmes. On nous y donna du lait de chameau et de l'eau à boire, et de la chair de chevreau à manger. Nous rencontrâmes à ce campement John Niel, un des trois hommes qui la veille n'étoient pas revenus; il avoit été roué de coups par les Arabes qui l'avoient pris, parce qu'il avoit tenté de s'échapper.

LE 30 DÉCEMBRE, on nous occupa toute la journée, aidés par Niel, à sécher les marchandises qui étoient venues à la côte. Nous ne mangeâmes ni ne bûmes rien jusqu'à la nuit. — Point d'eau.

LE 31 DÉCEMBRE, le parti se mit en marche, se dirigeant au nord-est, au travers des collines de sable; quelques-uns de nos Arabes faisant des excursions à une petite distance, et amenant du butin qui leur étoit remis par d'autres qui arrivoient de la côte. A la nuit, nous dormîmes en plein air, dans le voisinage d'un camp de tentes.

LE 1er JANVIER 1816, nous fûmes de nouveau employés à étendre des marchandises pour les faire sécher; à la nuit, les voleurs nous procurèrent, fort heureusement pour nous,

une vieille tente sous laquelle nous fûmes garantis d'une forte pluie qui tomba toute la nuit. Je me sentis très-abattu par les tristes réflexions que je faisois sur ma malheureuse situation et sur celle de mes compagnons d'infortune, ne sachant ni ce que nous deviendrions, ni ce que ces Sauvages avoient intention de faire de nous, ni quand nous pourrions revoir nos amis et notre pays. Mon esprit se calmoit par la pensée que j'étois sous les yeux d'une Providence à qui rien n'échappe, et qui déjà nous avoit sauvés du sein des flots, et par l'espérance qu'elle nous protégeroit encore au milieu des souffrances que nous allions endurer, et que cet excès de misère pourroit nous conduire à un bien futur. Supportons-la donc, me dis-je, avec patience et courage.

Le 2 JANVIER, nous fîmes peu de chemin; nous dormîmes en plein air sur la terre, cette nuit-là, ainsi que les dix nuits suivantes pendant notre voyage, essuyant quelquefois des rosées si fortes qu'elles ressembloient à une légère pluie; nous en étions tout trempés. Les Arabes, à la couchée, allumèrent un grand feu, s'assirent autour, tuèrent et firent griller un chevreau d'une manière sauvage, et le dé-

vorèrent sans
ment saupoud

Le 3 JANV
mes deux vole
parlant aux di
rencontrions su
nous fîmes hall
le nom étoit Ha
d'une hauteur,
une personne co
lement je reconn
nos gens : mais
lorsque je m'ap
William Black,
pierre pour oreil
il s'éveilla et me
nos sensations m
d'une manière aus
qu'il est impossibl
grand sujet de co
informés par nos
ensemble.

Le 4 JANVIER
marche au milieu
le midi nous arriv
dans un enfoncen

Digitized by Google

vorèrent sans pain, sans sel, sans rien; seulement saupoudré de sable et de cendres.

Le 3 janvier; pendant tout ce jour-là, mes deux voleurs continuèrent d'aller à cheval, parlant aux divers partis d'Arabes que nous rencontrions sur notre route. Dans l'après-midi nous fîmes halte, et le chef de la bande, dont le nom étoit Hamet, me conduisit sur le revers d'une hauteur, où je vis deux Arabes assis, et une personne couchée par terre, qu'à son habillement je reconnus tout de suite pour être un de nos gens: mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je m'aperçus que c'étoit mon frère William Black, qui étoit endormi, ayant une pierre pour oreiller! Je l'appelai par son nom; il s'éveilla et me sauta au cou. Sa surprise et nos sensations mutuelles en nous retrouvant d'une manière aussi inattendue sont des choses qu'il est impossible de décrire. Ce fut aussi un grand sujet de consolation pour nous que d'être informés par nos Arabes que nous voyagerions ensemble.

Le 4 janvier, nous continuâmes notre marche au milieu de collines de sable, et sur le midi nous arrivâmes à un puits ou source dans un enfoncement. Nous avions une soif

excessive, et nous y bûmes copieusement. L'eau de cette source étoit excellente; c'étoit la meilleure que nous eussions goûtée dans notre voyage. Nous mangeâmes quelques morceaux de fromage que j'avois emportés de la côte où la mer les avoit jetés. Nous marchâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivés au pied d'une hauteur roide et escarpée, que nous montâmes avec difficulté. C'est une chose vraiment surprenante de voir comment les chameaux gravissent ces hauteurs. Bien chagrins en ne voyant devant nous aucun changement dans l'aspect du pays; rien qu'un désert d'une étendue incommensurable. Mon parti se sépara de celui de William Black. Point de provisions avec nous. Nous fîmes halte; quelques-uns de nos Arabes s'éloignèrent, et retournèrent avec un peu de farine d'orge qui fut partagée entre nous. Je fis cuire et griller la mienne devant le feu, et je trouvai que c'étoit le mets le plus délicieux que j'eusse jamais goûté: l'appétit et la faim sont certainement les meilleurs cuisiniers du monde.

Le 5 janvier, il ne nous arriva rien de particulier. La même perspective triste et aride devant nous: beaucoup de fatigue; ni eau ni provisions.

Le 6 jan
veau le part
aussi rencont
geoit dans u
chameaux ch
mais le nomb
part et d'autr
Nous passâme
d'un grand no
les trouvâmes
ment, chame
et enfans.

Le 7 janv
jour-là fut trè
milles, ayant
nuit : à la fi
ment d'Arabes
dattes sèches
cœur.

Le 8 jan
route (Willi
encore séparé
parmi une autr
pendant la n
quelques marc
trois d'entr'eu

Digitized by Google

LE 6 JANVIER, nous rencontrâmes de nouveau le parti de William Black; nous fîmes aussi rencontre d'un troisième parti qui voyageoit dans une direction contraire, avec des chameaux chargés. Nos voleurs les attaquèrent; mais le nombre étant à peu près balancé de part et d'autre, il ne s'ensuivit rien de décisif. Nous passâmes la nuit dans une vallée au milieu d'un grand nombre de tentes. Le matin, nous les trouvâmes toutes levées et tout en mouvement, chameaux, chèvres, hommes, femmes et enfans.

LE 7 JANVIER; la route que nous fîmes ce jour-là fut très-longue, à peu près quarante milles, ayant marché jusqu'à la tombée de la nuit : à la fin nous arrivâmes à un campement d'Arabes. On m'y donna une portion de dattes sèches, que je mangeai de bien bon cœur.

LE 8 JANVIER, nous continuâmes notre route (William Black et son parti s'étant encore séparés de nous). Nous fîmes halte parmi une autre tribu de Sauvages et de tentes, pendant la nuit. Mes voleurs échangèrent quelques marchandises contre des dattes, et trois d'entr'eux, avec un des chameaux, se

séparèrent tout-à-fait de nous, à la suite d'une dispute qui eut lieu sur le paiement des dattes.

LE 9 JANVIER, nous rencontrâmes encore William Black, sous la conduite d'un seul Arabe, un bon vieillard, qui nous attendit jusqu'à ce que nous fussions arrivés à lui. Nous passâmes à côté d'un autre parti qui avoit avec lui un de nos matelots, nommé Andrew Bell. Comme j'étois couvert de vermine, je profitai de l'occasion d'une halte qu'on nous fit faire dans la chaleur de la journée pour ôter mes habits, et me débarrasser de la plus grande partie de cette vermine qui me faisoit tant souffrir. C'étoit la première fois que j'osois ôter mes vêtemens, ayant eu assez de peine à les conserver sur moi, surtout mon habit, que les Sauvages essayèrent plusieurs fois de me prendre. Après avoir fait plusieurs tours et détours au milieu de collines et de hauteurs, nous établîmes nos quartiers pour la nuit dans un enfoncement. Nous n'eûmes rien à manger qu'un peu de farine d'orge, dont nous fîmes une espèce de soupe ou bouillie dans une écuelle ou tasse de bois que les Arabes appellent une *gutda* : on y fit bouillir l'eau en jetant dedans des pierres échauffées.

LE 10 JAN
longue route
Désert; nous
la nuit fut to
par le vent et
quelques arbu
mettre à l'abri
aussi près du
ger. Il est ext
aussi bien con
tant de fatigu
Arabes, accou
font pas mêm
pitié, aucun é
tiens, qu'ils reg
comme du bét
Sans l'espoir où
de nous, ils nou

LE 11 JANV
l'usage, avant l
tâmes près d'un
d'argile ou de b
suite avoir été
vîmes passer à
cheval, bien hab
meilleure mine q

Digitized by Google

Le 10 janvier; ce jour-là nous fîmes une longue route, au travers des sables et du Désert; nous ne nous arrêtâmes que lorsque la nuit fut tombée. Nous fûmes transis de froid par le vent et une forte rosée. Nous arrachâmes quelques arbustes et broussailles pour nous mettre à l'abri du vent, et nous nous couchâmes aussi près du feu que nous pûmes. Rien à manger. Il est extraordinaire que nous ayons pu aussi bien conserver notre santé au milieu de tant de fatigues et de privations. Mais les Arabes, accoutumés à cette espèce de vie, n'y font pas même attention. Ils n'ont aucune pitié, aucun égard pour des esclaves chrétiens, qu'ils regardent comme des infidèles, et comme du bétail qu'ils mènent au marché. Sans l'espoir où ils étoient de tirer de l'argent de nous, ils nous auroient certainement tués.

Le 11 janvier, nous partîmes suivant l'usage, avant le soleil levé; nous nous arrêtâmes près d'un bâtiment assez étrange, fait d'argile ou de boue, que nous apprîmes ensuite avoir été autrefois une maison. Nous vîmes passer à côté de nous un homme à cheval, bien habillé et bien armé, et ayant meilleure mine que tous ceux que nous avions

séparèrent tout-à-fait de nous, à [illegible] dispute qui eut lieu sur le [illegible] dattes.

Le 9 janvier, nous [illegible] William Black, sous [illegible] Arabe, un bon vie[illegible] jusqu'à ce que nou[illegible] passâmes à côté d[illegible] lui un de nos r[illegible]urs Comme j'éto[illegible]eds couverts de l'occasi[illegible] dans la c[illegible] habits, [illegible], nous arrivâmes à un douar partie [illegible]abes, consistant environ en deux souff[illegible]es, espèce de village où mes voleurs ôté[illegible]roient. Nous fûmes conduits à la tente le[illegible]amet, suivis de nombre de femmes et d'enfans qui se pressoient autour de nous; et lorsque nous fûmes dans cette tente, nous pouvions à peine y respirer, tant il en vint pour voir les *n'saara* (les chrétiens), et pour tâter nos habits et nos boutons. Dans la nuit, une des filles de la tente voulut m'arracher un bouton; en essayant de le faire, elle me déchira mon habit. Je fus obligé d'en couper deux le lendemain pour qu'elles me laissassent en repos.

LE 13 JANVIER, je fus emmené dans autre tente pour y être exhibé aux nature pays. A mon retour je trouvai William I parti ; peut-être cela fut-il fait à dessein gens ayant pensé que nous étions frères. J horriblement fatigué de questions auxqu je ne pouvois pas répondre, et de vermin je ne pouvois pas eviter.

LE 14 JANVIER, nous fûmes conduits une grande tente, devant deux hommes, quels les Arabes portoient un grand res L'aîné, le chef de cette tribu (Muley A ham), auquel je sus que je venois vendu, me fit entendre plusieurs fois, e parlant, les mots de Mogadore et de co ce qui me donna beaucoup d'espoir courage. Je commençai à croire qu'ils é dans l'intention de me conduire dans ville ; ils me prirent quelques-uns de papiers. Le vieillard me donna un tapis me coucher, et montant à cheval, il me fia aux soins de sa femme (Mabula), qui une femme excellente, et qui me traita a de tout ce dont je pouvois me faire une parmi les Arabes. Je ne fus plus tourmen visites dans cette tente; on me conduisit

ruisseau où je me baignai et lavai ma chemise; ce qui me rafraîchit infiniment. Dans la tente de Muley Abraham, j'eus abondamment à manger deux fois par jour, savoir : de la farine d'orge avec de l'huile d'argane, et de la viande de chèvre bouillie. Mabula me coupa elle-même partie de ma barbe et me fit présent d'une paire de ciseaux.

Le 16 JANVIER, un homme vint pendant la nuit uniquement pour moi, et me fit monter derrière lui sur une mule. Je voyageai environ une heure, accompagné de deux Juifs, montés sur des ânes; je m'arrêtai près des ruines d'une vieille masure, et y couchai, après avoir mangé avec les Juifs des sauterelles séchées

Du 17 JANVIER AU 8 FÉVRIER, 21 JOURS. Nous partîmes le matin; nous rencontrâmes un Maure, monté sur un joli petit cheval. Je compris que ce Maure étoit Sidi Hamet, mon nouveau maître. Il retourna avec moi dans un village appelé Wednoon, où j'eus le plaisir de revoir William Black, avec Bissland et deux des matelots; les trois derniers furent employés à plier des marchandises sauvées du naufrage, mais William Black et moi nous fumes exemptés de cette corvée. On nous dit que

nous serions tous conduits sous peu devant le consul *ingles* à Mogadore. Le premier jour, nous fûmes assez bien traités, mais on nous entassa pour passer la nuit dans un bouge, vrai séjour de la misère la plus repoussante. Nous n'avions rien sur quoi coucher, excepté un sac ou deux, qu'on jetoit quelquefois dans cette belle chambre, qui ressembloit à une misérable étable à vache, remplie de toute sorte d'ordures. On nous donna une couverture pour couvrir cinq de nous, mais on nous la reprit quelque jours après. Quelquefois nous avions très-grand froid, et nous nous trouvions heureux de nous fourrer deux ensemble dans un sac de blé, nous faisant un oreiller d'une pierre ou de quelque chose de plus doux si nous pouvions en trouver. La vermine nous tourmentoit horriblement, quoique notre principale occupation à tous pendant le jour, fût de tâcher d'en diminuer le nombre. Cette maison appartenoit à Sheick Abraham (chef de la tribu Abglala), et à son frère Sidi Baruk, qui y demeuroient tous les deux. Elle étoit fermée de hautes murailles comme une fortification un filet d'eau qui passoit dans la cour nous étoit d'une grande commodité : nous n'avions pour nourriture qu'une ration de blé, qui étoit

peine suffisante pour nous tous. Il nous falloit le moudre et le faire cuire, sans compter qu'une partie de l'opération étoit de le nettoyer et d'en ôter les pierres et les ordures; on nous donnoit aussi un peu d'huile pour mettre dans notre bouillie; mais bientôt on ne nous donna plus que du blé, encore étoit-ce de la plus mauvaise qualité, fort inférieur à celui qu'ils donnoient à leurs chevaux, et ce mauvais blé nous ne le recevions souvent que très-tard. Un esclave espagnol étoit de tablée avec nous. Nous divisions l'écuelle qui nous servoit de plat en six compartimens égaux, au moyen de marques que nous faisions sur le bord, en tirant des lignes sur cette pâte, de manière que chacun eût une part égale à l'autre. S'il arrivoit que quelqu'un de nous en eût plus qu'il n'avoit envie d'en manger, ce qui étoit rarement le cas, il trouvoit facilement à se faire aider. Les Maures ne se servent jamais, pour manger, de couteaux ni de cuillers; nous fûmes obligés de faire aussi usage de nos mains; mais trouvant que cette manière ne s'accommodoit pas bien avec de la bouillie, nous essayâmes de faire des cuillers de bois. Ce jeune Espagnol, nommé Joseph-Philippe Perdoma, étoit un petit mousse qui faisoit partie de l'é-

quipage d'un bâteau pêcheur des îles Canaries; il étoit depuis cinq ans parmi les Arabes, et il nous servoit d'interprète. Nos maîtres Maures nous faisoient un grand nombre de questions, auxquelles nous répondions par le canal de notre petit truchement; mais nous nous aperçûmes par la suite qu'il ne transmettoit pas fidèlement les réponses que nous lui donnions à faire pour nous; ce qui fit croire à ces Maures que nous étions en état de payer une rançon considérable. Cette méprise provenoit ou de ce que l'Espagnol ne connoissoit pas suffisamment la langue maure, ou de son insouciance sur les motifs de ces questions. L'Espagnol couchoit dans le même endroit que nous, outre un Maure et un esclave nègre qui étoient chargés de nous surveiller et de nous garder. Sidi Hamet nous apporta, à différentes fois, de petits morceaux de viande, partie du foie et des entrailles d'un chevreau, mais seulement assez pour y goûter, et rien de plus: quelquefois nous volions aux enfans et aux esclaves nègres des dattes et des carottes, et lorsque nous avions bien faim, nous vendions nos boutons pour des dattes. William Black reçu un jour de son maître un présent de deux drachmes, faisant environ trois pence, avec

cet argent nous achetâmes au marché environ un demi-boisseau de dattes et douze *biscuits* de pain d'orge.

LE 21 JANVIER, on nous apporta du papier, de l'encre, et une plume faite d'un morceau de roseau, afin d'écrire au consul à Mogadore; ce que nous nous empressâmes de faire, lui expliquant notre situation, et lui demandant ses secours; ainsi que de vouloir bien écrire aussitôt à la maison Black et compagnie, pour lui mander les détails de la perte de *la Surprise*, etc.

VERS LE 3 DE FÉVRIER, il arriva un grand chef avec toute sa suite; c'étoit Sidi-Ishem, et un shérif, qui venoient, nous dit-on, traiter pour nous acheter. Ce dernier étoit employé par le consul; mais nous n'en savions rien, et quelques jours après nous fûmes informés que Sidi Ishem avoit conclu le marché. Le capitaine Ross et le reste de l'équipage étoient dans les environs, et le 5, nous nous trouvâmes tous réunis ensemble, au nombre de 17. Nous passâmes toute la nuit entassés dans ce trou obscur, qui avoit environ quatorze pieds carrés.

Le 8 FÉVRIER, nous partîmes de Wednoon,

heureux de penser que nos peines touchoient à leur fin; nous fîmes route jusqu'au coucher du soleil, et nous nous reposâmes la nuit autour d'un feu.

Le 9 février, nous partîmes à la pointe du jour, et fîmes une marche fatigante au travers de gorges affreuses entre des montagnes; j'avois cependant une mule, avec le capitaine Ross derrière moi, et William Black en montoit une autre, ayant derrière lui un homme de l'équipage qui étoit boiteux. Aucune espèce de route, seulement des sentiers; il étoit surprenant de voir comment les mules pouvoient s'y tenir. Il plut sans discontinuer tout le jour; ce que le peu de hardes que nous avions sur nous pour nous garantir du mauvais temps, nous fit trouver très-désagréable. Sidi Ishem avoit plusieurs chameaux chargés de marchandises qu'il avoit achetées à Wednoon. Nous avions toujours été en montant; au coucher du soleil nous arrivâmes au haut d'un précipice singulièrement escarpé, d'où nous vîmes une vallée d'une grande étendue où étoit située la maison de Sidi Ishem. Rien de ce que nous avions vu auparavant ne pouvoit égaler l'apparence terrible de la descente que

nous avions à faire. Je crus qu'il étoit impossible à des bêtes de somme de l'entreprendre sans être précipitées au fond de l'abîme. En effet, les chameaux s'accroupirent, comme s'ils connoissoient l'endroit, et ce ne fut pas sans peine que les chameliers purent les mettre en mouvement. On leur ôta une partie de leur charge qu'on mit sur des mules. J'eus le bonheur de conduire la mienne jusqu'en bas saine et sauve, après avoir craint mille fois de la voir tomber sur moi. L'étroit sentier qui alloit en tournant comme un escalier, étoit battu, et laissoit à peine assez de place à un animal chargé pour y passer. Il étoit en plusieurs endroits taillé dans le rocher. Etant enfin arrivés en sûreté au bas, et nous y étant reposés un peu, nous voyageâmes dans l'obscurité pendant environ deux heures, au bout desquelles nous arrivâmes à Talent, résidence de notre nouveau maître, Sidi Ishem. On alluma aussitôt du feu, et on nous apporta des vivres; nous avions grand besoin de l'un et de l'autre : mais en voyant l'endroit qui nous étoit destiné pour nos nouveaux quartiers, cela ne put que nous inspirer à tous une profonde tristesse. Cet endroit paroissoit avoir été occupé tout récemment par du bétail; il étoit sale à l'extrême,

Digitized by Google

et peut-être même pire que notre repai
Wednoon. Il avoit une entrée sans porte
murs avoient été bâtis en pierres brutes
avoit recrépiés de terre grasse, mais alo
tomboient complétement en ruines. Il y
un mur au milieu de ce bouge, dans sa
gueur, il le coupoit en deux; on l'avoi
pour soutenir le toit qui étoit prêt à tombe
nous. L'appartement intérieur, dont on
chambre d'honneur, fut donné à Wil
Black, à moi, au capitaine Ross, à Bissl
et à notre interprète espagnol. L'autre fut
cupé par les deux officiers et l'équipag
bâtiment. Il nous fut donné une couvert
ou pour mieux dire un vieux tapis bien g
sier pour nous couvrir; et William Bl
Ross et moi, nous fîmes un lit avec la vi
porte pour ne pas nous trouver couchés
terre, et nous n'avions certainement pa
pouce de place de reste. Les matelots n'a
rien pour se couvrir, tinrent du feu bri
toute la nuit, ce qui remplit la place de fu
ce qui, ajouté à la quantité innombrabl
puces et de poux qui nous tourmentoi
rendit notre situation presque insupportab

Du 9 fevrier au 27 mai, nous fûmes

Digitized by Google

bien traités pour notre nourriture pendant les deux ou trois premiers jours, et même quelques jours après. Comme nous nous étions procuré un mouton, des dattes, etc. nous eûmes de temps en temps de la viande pour relever notre bouillie d'orge. Mais Sidi Ishem s'apercevant qu'il nous auroit encore long-temps sur les bras, réduisit notre ration de blé à deux fois par jour. Nous étions obligés de le nettoyer, de le moudre, et de le cuire, avec une mauvaise meule, un vieux tamis, et rien qu'un pot ou marmite pour nous tous. La seule douceur que nous eûmes, fut un ruisseau d'excellente eau dans lequel nous nous lavions le corps et nos malheureuses chemises qui étoient toutes déchirées et pleines de vermine. C'étoit là notre occupation toute la journée. Nous avions aussi la permission de nous promener dans les environs, et d'aller à un mille de distance à un petit village appelé Elinrgh, habité en grande partie par des Juifs. Nous nous y procurions parfois quelque chose à manger, et une tasse de *Mahia* (espèce d'eau-de-vie de figues). Dans le fait, il y avoit un ou deux de ces Juifs qui nous portoient de l'amitié à mon frère et à moi, et qui nous régalèrent quelquefois de ce qu'ils avoient de mieux. Les visites que nous leur faisions

notre nourri arioient un peu la scène, et nous donnoier
miers jours, quelque soulagement momentané ; mais quan
me nous nous retournions dans notre triste cellule, toute
tes, etc. nous nos horreurs de notre situation se représentoie
iande pour re aussitôt à nous. Vers le commencement d'avri
s Sidi Ishem William Black eut une attaque sérieuse d
core long-temps maladie. Elle provenoit d'un rhume violer
ation de blé à que nous ressentîmes tous plus ou moins
ns obligés de occasionné par des pluies qui avoient dur
e le cuire, avec huit jours sans discontinuer, et qui avoie
r tamis, et rien pénétré au travers du toit et du mur de not
nous tous. La prison. Ce fut un temps très-malheureux.
s, fut un ruisseau sentis alors plus que jamais l'horreur de not
nous nous arrivoi position. William Black étoit dans les sou
ses chemises qui frances, sans moyen de lui donner des secour
ines de vermine. Ce et quoique je m'adressasse à Sidi Ishem, il n
e la journée. Nous fit pas même attention. Quelques-uns de n
e nous promener matelots furent aussi attaqués de la fièvre
à un mille de distance guë, en conséquence du vent pluvieux et froi
Elinrgh, habité en pendant lequel notre repaire fut toujours ple
Nous nous y procura de fumée, étant obligés d'y entretenir con
manger, et une tass tamment du feu en dedans, plus pour no
de-vie de figues). D préserver du froid et de l'humidité que po
deux de ces Juifs qu faire notre chétive cuisine.
ié à mon frère et à
quelquefois de ce q
visites que nous

Le 13 février, nous reçûmes une let
de M. Willshire, vice-consul britannique

Digitized by Google

Mogadore, en réponse à la nôtre. Elle étoit d'une nature très-consolante ; il nous y informoit qu'il avoit pris les mesures nécessaires pour effectuer notre rédemption, et qu'il n'hésitoit pas à nous promettre une heureuse délivrance. Nous saisîmes toutes les occasions de lui écrire. Le 10 mars, nous en reçûmes une autre lettre, mais elle étoit bien moins agréable que la dernière. Elle nous apprenoit qu'il étoit survenu des obstacles à notre libération, et il nous recommandoit de la patience. Cette nouvelle rabattit un peu de notre espoir, et nous rendit tristes.

DU 19 FEVRIER au 27 MAI 1816. Environ une quinzaine de jours après avoir reçu cette lettre, nous en reçûmes une troisième, et de temps en temps nous en reçûmes d'autres, dans lesquelles il nous expliquoit ce qu'il avoit fait pour nous, et nous faisoit part des difficultés qu'éprouvoit notre délivrance.

Il paroissoit, suivant le contenu de ces lettres, que M. Wilshire n'étoit pas porté à faire l'avance de l'argent de notre rédemption, sur la foi seule de notre promesse (ce dont nous ne pouvions guère le blâmer, lui étant parfaitement étrangers) ; mais que pour son rembourse-

réponse à la
ent il ne comptoit que sur la Compagnie
e-consolante; l
archands de fer de Londres. Et comme
s les mesures
nstructions de la Compagnie ne l'autorisoi
rédemption, et
s à payer plus de cent livres sterling
mettre une lettre
ersonne (ce qui ne faisoit que le tiers d
toutes les occasi
mme demandée), il en attendoit de n
ous en reçûmes
eaux ordres, ainsi que des nouvelles
bien moins agré
M. Renshaw et compagnie, pour savoi
us apprenoit qu'
os amis de Glascow lui avoient assuré
notre libération
aiement de tous les frais qu'on pouvoit é
de la patience. C
dans le cas de débourser. Dans les entrefait
de notre espér
M. Wilshire s'adressa à l'empereur de Mar
qui eut la bonté d'ordonner gracieusement
gouverneur de Suse (la province dans laqu
RIER au 27 MA
nous nous trouvions), de nous acheter t
de jours après
aux frais du trésor impérial, ce qui ôta à
n reçûmes une
certain point la négociation des mains du cons
aps nous en reçû
Cette nouvelle nous donna beaucoup de jo
il nous expliquoit
nous supposâmes qu'il étoit hors de doute q
, et nous faisoit
nous ne fussions délivrés immédiatement : m
avoit notre délive
quel ne fut pas après notre désappointemen
suivant le conten
notre chagrin, de voir que vraisemblablem
re n'étoit pas par
il ne seroit rien fait ! Sidi Ishem, notre maît
nt de notre rédem
est un homme très-puissant dans le pays, et s
tre promesse (ce
pouvoir y est sans bornes ; il ne paie point
le blâmer, lui de
taxes au gouvernement, et ne redoute nul
; mais que pour nou
ment l'empereur, étant lui-même du sang i

Digitized by Google

périal : son aïeul Muley Ali, ayant été chassé du trône et déposé, et quoique l'empereur d'aujourd'hui, Muley Soliman, tâche d'être toujours en bonne amitié avec Sidi Ishem, celui-ci est en même temps l'objet qu'il craint le plus. Le gouverneur de Tarudant, Sidi Mohammed Argenhage (celui qui avoit ordre de l'empereur de nous acheter) et Sidi Ishem, sont ennemis jurés l'un de l'autre, quoiqu'ils se fassent des démonstrations d'amité, Argenhage, à ce que nous dirent les Juifs, ayant commandé il y a quelques années une expédition hostile contre Sidi Ishem et ses tribus, dont les conséquences furent la démolition de quelques bâtimens très-beaux à Elinrgh, et l'enlèvement d'un butin considérable. Sidi Ishem n'attend qu'une occasion propice pour se venger. Les Juifs qui nous donnèrent ces renseignemens avoient eu aussi eux leurs maisons pillées et démolies.

Sidi Ishem est un bel homme, bien proportionné, d'une stature moyenne, l'air du commandement, vif et passionné à l'extrême; d'un talent naturel extraordinaire, quoiqu'il ne sache ni lire ni écrire. Lorsqu'il est mécontent ses regards sont farouches et terribles; lorsqu'il est content, il est tout-à-fait aimable, gai et même

facétieux. Pendant que nous étions à Talent
se passa un événement bizarre. Une nuit, S
Ishem avoit reçu avis que quelques vole
avoient formé le projet d'enlever ses chamea
Il se mit en embuscade pour les attendre, acc
pagné d'une seule personne, et lorsque
voleurs commençoient à exécuter leur plan
en étendit un roide mort d'un coup de fusil,
qui dispersa les autres. Le coup de fusil n
réveilla, et nous vîmes le héros qui revenoit
champ de bataille tout joyeux et tout fier d
belle campagne. Lorsque nous fûmes infor
de ces circonstances, la conduite de Sidi Isl
ne nous surprit pas beaucoup. Quand on lui
que l'empereur s'étoit déclaré en notre fave
il parut très-mécontent, et dit qu'il ne vou
rien avoir à démêler dans cette affaire ave
gouverneur. Peu de temps après, Argenh
envoya à Talent quelques-uns de ses amis p
traiter de notre rançon; mais Sidi Ishem
mandant une somme beaucoup plus cons
rable que l'autre n'étoit disposé à payer, il
eut naturellement rien de fait, et l'affaire
resta là. Aucune apparence de nous voir b
tôt tirés d'une situation aussi misérable !
pauvres Chrétiens se virent en conséque
condamnés à un traitement pire qu'auparav

Digitized by Google

et il nous fallut alors déployer plus de patience encore et de courage que nous n'en avions eu besoin jusque-là. Un Juif de Mogadore (Manchin) nous témoigna beaucoup d'égards et de bonté ; il nous donna du biscuit, du thé et du sucre, ce qui fut un grand régal pour nous. Nous volions quelquefois des carottes, des ognons et des navets avec lesquels nous assaisonnions notre farine, et dont nous avions aussi coutume de faire une espèce de bouillon. Un jeune veau fut tué par accident par un cheval, et donné aux n'saarahs (Chrétiens). Bienheureusement pour nous, la religion mahométane défend d'en manger, ce qui nous procura de fort bons repas pendant deux jours. Le Nègre Jacques (cuisinier du brigantin) nous apporta aussi une chèvre, et à différentes fois quelques poules et des œufs qu'il recevoit des Maures, pour paiement de ses remèdes et de ses consultations. Cet homme supporta ses malheurs avec beaucoup plus de philosophie qu'aucun de nous ; car véritablement il ne parut jamais triste, abattu, ni malheureux. Il avoit imaginé un plan très-ingénieux, celui de se faire passer pour docteur. Les imbécilles eurent la crédulité de lui accorder leur confiance, et on s'adressa à lui de tous côtés. Il menoit avec lui un vieux

Maure qui parloit quelques mots de mauva
anglais, et qui lui servoit d'interprète. A
moyen, il recevoit de copieuses provision
et quelquefois de l'argent. On amena d'ass
loin un homme qui se mouroit d'hydropisi
pour le mettre entre les mains du docteu
mais comme cet homme étoit sans espoir d'
revenir, il lui glissa malheureusement ent
les mains. Le grand remède de Jacques étc
le sel et l'eau, ce qui, joint à la gravité av
laquelle il tâtoit le pouls, et l'affectation av
laquelle il prétendoit devoir sa science à d
moyens surnaturels, suffisoit pour en impos
à ce peuple crédule et ignorant. Il ordon
pour son pauvre hydropique des soupes
mouton et de volaille, qui lui furent du
ment administrées; mais comme il ne po
voit pas en manger, elles devinrent le rev
nant bon du docteur. Les matelots s'occ
pèrent à faire des cuillers de bois qu'ils ve
dirent aux Juifs d'Elinrgh, en échange
tabac, de mahia, ou de vivres. Nous deme
râmes quelque temps dans cet état désagréab
de suspens, dont les lettres du consul ne te
doient à nous soulager qu'en ce qu'il no
annonçoit qu'il faisoit pour nous tout ce q
étoit en son pouvoir, quoiqu'il ne parût p

Digitized by Google

agir directement dans l'affaire, en raison des ordres de l'empereur. Le gouverneur Argenhage envoya de nouveau un de ses amis pour négocier avec Sidi Ishem, mais sans succès. Ce chef en devint au contraire plus impatient, et il fut tellement irrité de ces délais qu'il menaça que si le consul ne lui envoyoit pas sur-le-champ l'argent, il feroit travailler les Chrétiens comme des esclaves nègres, et il renverroit quelques-uns de nous à Wednoon. Cette menace ne nous alarma pas peu. Tout ce que nous pûmes faire fut d'écrire de nouveau à M. Willshire, ce que nous fîmes aussi fortement que possible, en lui représentant les maux dont nous étions menacés, s'il ne prenoit pas des mesures pour l'empêcher. Notre ami l'Hage sherif étoit alors à Talent, et avoit le projet d'aller lui-même à Mogadore. L'idée nous vint de prier Sidi Ishem de permettre qu'un de nous l'accompagnât, promettant solennellement de retourner avec ou sans l'argent de la rançon. Il y consentit.

Le 24 avril, je partis sur une mule derrière le vieux l'Hage, et j'arrivai le même soir à sa demeure à Tomalint. Sidi Duant, l'ami d'Argenhage, nous accompagnoit, et il conti-

nua sa route à Tarudant à une journée de distance dans l'intérieur, pour in gouverneur de notre intention. Nous dans trois jours la réponse, qui éto gouverneur ne nous permettroit pas Mogadore, et je fus obligé en conséq reprendre la route de Talent. Cepen le plaisir, pendant que j'étois dans l de l'Hage, de recevoir une lettre d qui contenoit la copie d'une lettre que l écrite nos amis de Glascow, pour l qu'ils avoient déposé chez MM. et compagnie de Londres, l'argent rançon ; M. Willshire avoit reçu temps de nouvelles instructions de la gnie des marchands de fer, qui l'au à aller au-delà de la somme qu'elle limitée. Rien n'empêchoit donc alo malheureuse affaire ne fût terminée, l'impossibilité que M. Willshire se mît tandis que l'ordre de l'empereur exis s'il nous achetoit à Sidi Ishem, nou saisis aussitôt par le gouverneur et env majesté impériale. On auroit peut-êtr aisément la permission de l'empere cela auroit entraîné un délai d'au moins jours, et Sidi Ishem n'auroit pas voulu

Digitized by Google

tout ce temps-là. La seule marche à suivre, et que M. Willshire proposoit, fut d'engager le gouverneur Argenhage à nous acheter nominalement, tandis que ce seroit lui qui paieroit notre rançon, ce qu'il nous mandoit qu'il alloit tâcher de faire tout de suite. Nous reçûmes quelques médecines par le courrier qui apporta cette lettre, et l'Hage sherif eut ordre de nous fournir de l'argent et des habillemens. Nous avions grand besoin de ce dernier article, surtout nos pauvres matelots, dont quelques-uns étoient presque nus.

Le 1er mai, W. Black et moi eûmes le plaisir momentané d'être transférés à la maison d'un Juif, nommé Haram Waish, à Elinrgh, où nous restâmes jusqu'à notre départ. Quoique ce fût une maison pauvre et sale, et qui ne manquoit pas de puces, cependant c'étoit un palais en comparaison du trou abominable qu'on nous avoit donné pour habitation à Talent, et nous fûmes très-heureux d'éprouver un aussi grand changement en mieux. Au moins nous y trouvâmes-nous soulagés et débarrassés de certaines choses très-désagréables auxquelles nous avions été exposés auparavant, et qui avoient grandement contribué à notre malaise.

Je n'oublierai jamais les heures longues e
nuyeuses que nous passâmes à Talent ; les
que nous désirions si vivement de voir fini
les nuits pendant lesquelles nous attend
avec tant d'impatience que le jour comme
à poindre. Dans nos nouveaux quartiers,
tâchâmes de passer notre temps d'une mai
satisfaisante ; nous causions toute la jou
avec les Juifs, et la nuit nous dormions c
modément, quoique nous n'eussions qu
natte pour tout lit. William Black eut
rechute sévère de son ancienne maladie
qui lui fit garder la chambre pendant plusi
jours. Cependant je me trouvai plus à pc
de lui procurer ce dont il avoit besoin, et
bonheur encore il passa un médecin juif,
le saigna et le médicamenta. Ce Juif noi
Samuel Aschenasi, étoit natif de Mos
C'étoit un homme très-singulier ; il voyag
accompagné d'une espèce de domestique, n
mé Joseph ; tous deux parloient espagnol
eurent beaucoup de bontés et d'attentions
nous, et nous firent présent de diverses pe
choses qui nous furent très-utiles. Notre
Haram Waish nous fit assister à une de l
fêtes juives. Le même jour que nous parti
pour aller vivre à Elinrgh, l'Hage sherif

Digitized by Google

quitta avec la détermination d'aller à Mogadore; et comme il étoit autorisé par Sidi Ishem à tout arranger avec le consul, nous espérâmes beaucoup du résultat de son voyage. Nous ne fûmes cependant tirés d'inquiétude que vingt-trois jours après : ce temps nous parut bien long.

LE 23 MAI, l'Hage sherif revint, accompagné de Rais bel Cossim, ami du consul, et l'Hage Harriet, ami du gouverneur Argenhage. Ils étoient venus par Tarudant par égard pour le gouverneur, et ils nous apportèrent des lettres de M. Willshire, qui nous donnoient l'agréable nouvelle que nous étions à la veille de jouir des douceurs de la liberté. Le gouverneur avoit consenti à ce que le consul nous rachetât de la manière dont il a déjà été fait mention, et ce dernier avoit conclu le marché avec l'Hage sherif, représentant de Sidi Ishem: mais il falloit qu'en premier lieu nous allassions à Tarudant, pour y être remis au gouverneur, et par le gouverneur transférés au conseil, à condition de rester à Mogadore jusqu'à ce que le bon plaisir de l'empereur fût connu. Cinq mille piastres fut la somme convenue, quoique ce fût moins que Sidi Ishem n'attendoit. On lui compta moitié de l'argent,

Digitized by Google

et on lui remit en même temps un beau fi
chasse, valant trente guinées, quelques
de sucre, du thé, etc. comme présens;
influa puissamment sur la conclusion du
ché. Il fut aussi fait des présens au gouv
Argenhage, et à tous ceux qui avoient é
ployés à cette affaire, car sans présens
fait rien dans ce pays-ci. Nous nous
dâmes alors comme parfaitement libres;
quemment il est inutile de chercher à p
les sensations que nous éprouvâmes à
occasion; nous attendîmes avec anxiété l
de notre départ d'un lieu où nous avions
vé tant de misère et de détresse.

Le 27 mai au matin, nous nous mîme
en route. William Black et moi nous
tâmes sur la même mule, et nous arrivâ
Tomalint dans la soirée. Nous y fûmes bi
cueillis et reçus à la maison de notre ami l
sherif. Le lendemain nous continuâmes
route, et nous couchâmes à un petit villa
la route.

Le 30 mai, à notre arrivée à Tar
nous vîmes un messager du gouverne
venoit à notre rencontre, et qui retourn
la nouvelle que nous étions dans le voi

Digitized by Google

Nous nous arrêtâmes à une petite distance de la ville sur les bords de la rivière de Suse, et nous nous y rafraîchîmes. A notre approche de la ville, il sortit une foule d'habitans qui venoient pour nous voir, et qui ne manquèrent pas de nous trouver des figures fort étranges. On nous envoya aussi un détachement de soldats pour nous conduire dans la ville; accompagnés de quelques-uns des principaux officiers du gouverneur. On nous salua avec des décharges de mousqueterie, et les cavaliers s'empressèrent de nous faire voir leur dextérité. C'étoit le plus grand honneur qu'on pût nous faire, et nous sûmes que le gouverneur nous faisoit cette réception afin de nous donner une preuve de l'amitié qui existoit entre l'empereur et le gouvernement britannique. Nous avions de la peine à passer au travers de la foule immense qui nous entouroit, quoique les soldats fissent tout leur possible pour l'écarter. Les murs et le haut des maisons furent couverts de curieux et de spectateurs jusqu'à ce que nous fussions bien et dûment déposés dans l'intérieur de la résidence du gouverneur. On nous conduisit dans une espèce de jardin ou verger, où l'on avoit dressé quatre tentes, une pour nos amis les Maures, et les trois autres pour

Digitized by Google

les Chrétiens : on y avoit étendu des nattes des tapis, et nous nous y trouvâmes très-co modément. Nous y restâmes quatre jours, p dant lequel temps nous reçûmes du gouverne la plus généreuse hospitalité. Outre le thé, café et nos propres provisions qui nous étoi fournies par Rais bel Cossim, l'agent M. Willshire, son excellence nous envoy un grand nombre de plats de chez lui, mouton rôti et bouilli, de grands bassins ple de miel et de beurre, et de très-bon pain. puis dire qu'il nous tuoit de bontés; car la p part des matelots étoient malades pour av trop mangé, après avoir fait diète si lo temps, ou du moins une si pauvre chère. N trouvâmes heureusement dans le jardin qu ques noix sur l'arbre qui produit de l'huile Caster. Elles nous tinrent lieu de médecine notre fameux docteur nègre, Jack, fut obli pour son compte, d'en prendre une dou dose.

La veille de notre départ, nous eûmes audience du gouverneur, qui nous expri combien il avoit de plaisir à nous voir, n félicita sur notre rédemption, prit nos n par écrit, etc. afin d'en aviser l'empereur

Digitized by Google

après avoir répondu à quelques questions qu'il nous fit, nous eûmes la permission de nous retirer.

Sidi Mohammed Argenhage est un homme d'environ soixante ans, encore fort actif, le teint fort clair, la barbe parfaitement blanche, de l'aisance et de la politesse dans les manières, et véritablement l'air plus gentilhomme et d'un meilleur ton qu'aucun des Maures que nous ayons vus dans le pays. Un de ses fils, Sidi Absolon, est un superbe garçon, âgé de treize à quatorze ans.

Le 3 juin, notre cavalcade partit de Tarudant, accompagnée de la même manière qu'à notre arrivée. On nous fit à notre départ les mêmes honneurs que lors de notre entrée dans la ville. Son excellence en personne, montée sur un cheval très-élégant, voulut nous accompagner jusqu'à une certaine distance. Nos cavaliers ayant trouvé un endroit convenable pour faire leurs manœuvres, nous y fîmes halte pendant quelques momens. Le gouverneur se joignit à eux. Ces manœuvres consistoient à partir au grand galop, à tirer des coups de fusil dans cette position, et à arrêter

Digitized by Google

nsuite leurs chevaux tout court; ce qu'ils font vec infiniment d'adresse. Ces exercices finis, ous prîmes congé du gouverneur et de sa suite vec trois hourras que nous leur donnâmes de bien bon cœur.

Tarudant est une ville entourée de murs occupant une grande étendue de terrain, et peuplée, dit-on, de vingt-cinq mille habitans, parmi lesquels se trouve un grand nombre de Juifs. Les Monts Atlas se terminent à quelques milles au nord-est de la ville: leurs sommets étoient couverts de neige; chose assez singulière, tandis que dans les plaines qui étoient au pied de ces montagnes, la chaleur étoit aussi accablante que celle que j'avois sentie dans les îles des Indes-Occidentales.

La campagne autour de Tarudant, et tout le long de la rivière de Suse jusqu'à Santa-Cruz, a une très-belle apparence, partout où elle est cultivée. Les bords de la rivière sont couverts d'oliviers et d'autres arbres fruitiers de différentes espèces. Sur la route de Talent à Tarudant nous traversâmes des terres d'une fertilité étonnante, et un bois de dattiers qui avoit la plus belle apparence; mais le pays en général,

Digitized by Google

ou au moins les parties du pays par où nous passâmes, ne présentent guère aux yeux d'un Européen qu'un immense désert. Cependant j'ai lieu de croire qu'il n'en est pas de même dans les environs de Maroc, ni dans les autres provinces des Etats de l'empereur.

Le 4 juin, nous arrivâmes à Santa-Cruz ou Agadère, d'où nous fîmes partir un courrier pour Mogadore, ainsi que le consul l'avoit demandé, afin de l'informer que nous étions déjà parvenus jusque là. Santa-Cruz est bâtie sur le sommet d'une colline ou promontoire de la mer; elle est entourée de murs et de fortifications. C'étoit autrefois le principal port et le chef-lieu du commerce de la Barbarie occidentale; mais depuis que le dernier empereur l'a fait fermer, les marchands et les principaux habitans se sont retirés à Mogadore, et depuis lors la ville tombe en ruine.

Le 5 juin, nous continuâmes notre route. Ce jour et le suivant nous fîmes des marches longues et fatigantes, dont la plus grande partie sur des collines et par des passes très-difficiles. Dans un endroit surtout la montée étoit si escarpée et si perpendiculaire, que personne

ne tenteroit de l'escalader à dos de mul excepté les Maures qui sont accoutumés à ce manière de voyager.

Les personnes qui aiment les paysages mantiques et la nature sauvage, ont ici quoi satisfaire leur goût; seulement il y e plus qu'il n'en faut pour un amateur modé On n'y trouve qu'un petit nombre d'endro cultivés pour faire contraste avec l'aridité g nérale des autres parties de la perspective qu a devant les yeux.

Le 7 juin, nous n'étions pas loin de l'e droit où l'on nous avoit dit que le consul voit nous rencontrer: c'étoit une maison plaisance qui appartenoit à notre ami le go verneur Argenhage, où nous arrivâmes v midi. M. Willshire y étoit arrivé une dei heure avant nous, accompagné de M. Fo croft, négociant de Mogadore, des capitai Fleming, Barber et Brockett, et de M. Motle subrécargue d'une goelette américaine. Ce entrevue nous causa un plaisir inexprimab nous étions heureux de nous retrouver avec Chrétiens et des compatriotes; le reste de journée se passa avec la plus grande améni

nos amis faisant tout ce qui étoit en leur pouvoir pour nous réjouir et nous égayer. On nous servit une profusion de plats, l'un après l'autre, *à la moresque*. C'étoient le fils et le gendre du gouverneur qui nous régaloient. A la nuit on nous donna de la musique, et l'on fit danser devant nous les Maures et les Nègres esclaves de la maison.

Le 8 juin, nous partîmes après déjeuner pour Mogadore, accompagnés des maîtres de la maison et de leurs suivans qui ne cessèrent de faire feu que quand ils furent arrivés à une certaine distance; alors ils prirent congé de nous. Nous arrivâmes sains et saufs dans l'après-midi à Mogadore, chez le consul, où, après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous nous mîmes au lit, et goûtâmes un profond sommeil. Un courrier fut expédié sur-le-champ à l'empereur, afin de connoître son bon plaisir, et d'obtenir la permission de partir; mais, à notre grand chagrin, le courrier rapporta de Méquinez une réponse évasive, et nous fûmes en conséquence obligés de rester à Mogadore jusqu'à nouvel ordre. On s'adressa alors au vice-consul-général à Tanger, qui demanda un ordre pour notre départ; nous l'obtînmes, et cette agréable nouvelle nous parvint le 8 de septembre.

Digitized by Google

Nous fûmes cependant obligés d'attendre encore un mois à Mogadore, avant de trouver une occasion pour l'Angleterre, et nous nous embarquâmes le 12 octobre, à bord du brigantin *le Greenwell*, capitaine Hunt, pour Londres, où nous arrivâmes heureusement le 18 novembre dernier, accomgagnés de M. Bissland et de quatre de nos matelots.

FIN DU JOURNAL DE M. HECTOR BLACK.

La nouvelle de cette désastreuse affaire n'arriva à Londres que le 12 de mars. Dès que la Compagnie des marchands de fer eut reçu la première lettre de M. Willshire, elle assembla un comité, et l'on fit partir sans délai par un bâtiment qui s'expédia le 14 mars pour Mogadore, une lettre qui autorisoit l'agent susnommé à effectuer la rançon de l'équipage et des passagers du brigantin *la Surprise*, à moins que l'empereur de Maroc n'ordonnât qu'ils fussent rachetés des fonds de son trésor impérial, ainsi qu'il l'avoit fait dans quelques occasions antérieures.

Digitized by Google

Par une lettre de M. Willshire, en date du 15 mars, la Compagnie eut le plaisir de recevoir l'agréable nouvelle que l'empereur avoit donné des ordres pour leur rédemption.

Cette heureuse attente fut cependant *bientôt* frustrée par l'arrivée de nouvelles de Mogadore qui annonçoient que la rançon de l'équipage et des passagers de *la Surprise* avoit été portée à un prix si extravagant qu'on ne pouvoit pas espérer que sa majesté impériale, qui étoit alors à Fez, se déterminât à la payer. Cette crainte se réalisa pour quelque temps.

A la fin, la Compagnie fut informée par une lettre du 12 juin que la totalité de l'équipage et des passagers avoit été rachetée conformément aux ordres qu'elle avoit donnés originairement, moyennant la somme de cinq mille piastres, pour laquelle il avoit été tiré sur la Compagnie une lettre de change, montant à 1250 livres sterling, qui a été payée depuis; et que le capitaine, les passagers et l'équipage, au nombre de dix-sept personnes, étoient arrivés à Mogadore le 8 juin en bonne santé, après tous les dangers, fatigues et souffrances qu'ils avoient eu à endurer; qu'un individu de

Digitized by Google

l'équipage, un mousse nommé John Feira, re
toit encore entre les mains des Arabes; qu'c
disoit qu'il avoit embrassé le mahométanisme
et le vice-consul exprimoit la crainte qu'il avc
qu'il ne fallût beaucoup de temps, de peine
de dépense pour effectuer sa rédemption, qu
est autorisé de lui procurer.

Voici la copie du certificat, signé des pe
sonnes rachetées, que le consul a envoyé à
Compagnie.

Certificat.

« Nous soussignés, capitaine, officiers, pa
» sagers et équipage du brigantin *la Surpris*
» de Glascow, qui avons fait naufrage s
» la côte ouest de Barbarie, et été faits capti
» par les Maures ou Arabes, le 28 décemb
» dernier, certifions par le présent, que
» somme de cinq mille piastres a été pay
» pour notre rançon par William Willshir
» écuyer, vice-consul britannique, dans cet
» ville, non compris les autres charges
» dépenses relatives à notre libération, do
» le montant n'est pas encore connu.
» Fait et donné sous notre seing, à Mog

Digitized by Google

» dore, ce 12 de juin, l'an de notre Seigneur » 1816. »

Signé J. W. Ross, capitaine; R Millar, second capitaine; James Walker, lieutenant; Hect. Black, William Black, John Bissland, passagers; Al. Dalgleish, charpentier; G. Spence, voilier; H. Mathew, A. Bell, P. Newton, Th. Moreman, Ch. Slomen, J. Neil, matelots, J. Cooke, R. Edgecumbe, novices; J. Lamotte, coq.

Il est à regretter qu'après cette délivrance, Robert Millar, second capitaine, ait eu le malheur de se noyer à environ trente milles du port de Mogadore, le 2 août, dans un canot qui chavira à la mer, et dans lequel étoient le capitaine Ross, et trois matelots qui échappèrent heureusement à cette calamité.

M. Hector Black, M. William Black, M. J. Bissland, et les quatre hommes de l'équipage, Mathew, Bell, Newton et Edgecumbe, arrivèrent ici à bord du *Greenwell*, capitaine Hunt, et parurent à la salle des marchands de fer le 26 novembre dernier, où ils assistèrent

Digitized by Google

à un dîner qui présenta à la Corporati
plus intéressant spectacle. Ces messieurs
que les matelots, firent les remercîmen
donnèrent toutes les marques de recon
sance que leur situation leur inspiroit;
marins, après avoir donné trois acclamat
se retirèrent.

Au mois de décembre, Walker et Sp
arrivèrent en Angleterre, dans la go
l'Elisa et Ann, capitaine Best; Cook arr
peu près dans le même temps dans *l'Isal*
capitaine Cummins. Ils parurent de mê
l'hôtel de la Compagnie, et on leur fou
ainsi qu'aux autres, l'argent et ce do
avoient besoin pour se rendre à leurs des
tions respectives.

La Compagnie apprendra avec pla
qu'avec ces deux derniers, arriva Alexa
Scott, qui fut naufragé en 1810, sur le n
le Montzuma, de Liverpool, et qui depui
étoit toujours resté en esclavage, après
enduré pendant six ans des souffrances in
sous un soleil brûlant. Il n'avoit que qua
ans lorsqu'il fut fait esclave par les Arabes
apparence étoit vraiment déplorable. Il a
au premier coup-d'œil, l'air d'un homm
quarante ans, quoiqu'il n'en eût pas pl

Digitized by Google

vingt : ses paupières brûlées, et sa peau tout en ulcères pour avoir été si long-temps exposée à la chaleur du climat. Deux fois il avoit tenté d'échapper à ses cruels oppresseurs; mais il avoit été repris par leur vigilance. La troisième fois il réussit en se réfugiant à Wednoon, qui étoit en querelle avec les tribus d'Arabes. Il y trouva protection, et fut envoyé au consul, au moyen du fonds de M. Betton, et par le consul envoyé en Angleterre. Il est plus aisé de concevoir que de décrire la reconnoissance de cette pauvre créature pour sa délivrance. Il lui fut fourni l'argent nécessaire pour l'habiller et l'envoyer auprès de ses amis à Liverpool, où il est arrivé en sûreté.

Le reste de l'équipage de *la Surprise* est attendu journellement en Angleterre, dans *l'Union*, capitaine Bowen.

D'après la relation suivante, non-seulement on reconnoîtra, mais on appréciera la nécessité du legs de M. Betton. On dit que ce respectable citoyen avoit été lui-même fait esclave sur la côte de Barbarie. Ainsi ses propres malheurs devinrent un bienfait pour d'autres.

L'existence connue de ce fonds parmi les Arabes, a l'effet non-seulement de faire préserver la vie du pauvre captif, mais elle lui

Digitized by Google

assure en outre un traitement moins rigoureux qu'on ne pourroit craindre qu'il n'en eût éprouvé autrement. La relation de M. Black justifie pleinement cette remarque : car à proportion que leurs oppresseurs ont plus ou moins d'espérance de gain, ainsi monte ou descend le baromètre du traitement de leurs captifs.

Puisse leur émancipation d'une misère momentanée servir de leçon et d'instruction à tous ceux de l'équipage de *la Surprise* qui ont été rachetés, et leur faire tourner sans délai leurs regards vers cette grande rédemption qui seule peut sauver d'un esclavage sans fin !

La Compagnie des marchands de fer, instrumens honorés de la dispensation des bienfaits du testateur, regarde ce soin sacré comme un des devoirs les plus agréables, quoique le plus difficile de ceux qu'elle est tenue de remplir. Elle a toujours eu la plus vive sollicitude de s'en acquitter avec une fidélité rigoureuse, et elle ose se flatter que ses efforts ont été couronnés d'un plein succès.

FIN DU NAUFRAGE DU BRIGANTIN LA SURPRISE.

Digitized by Google

Ex

DANS
braltar
comme
Weath
person
gantin
frique.
trente
mars p
braltar.
de ses m
en escla
Il est
ger nom
apparten
Fisk, et
pagnol d
par ce
Buenos-

Digitized by Google

PIÈCES DIVERSES.

Extrait d'une lettre de Charles-Town du 14 juin 1817.

DANS le brigantin *le Heros*, arrivé de braltar à Boston le 29 mai dernier, est v comme passager M. Archibald Roblins, Weathersfield, dans *le Connecticut*, une personnes qui composoient l'équipage du gantin *le Commerce*, perdu sur la côte d frique. Il avoit été racheté pour deux c trente piastres, et il partit de Mogadore le mars pour se rendre à Tanger et de là à braltar. Il n'apporte aucune nouvelle du r de ses malheureux compagnons qui sont enc en esclavage.

Il est aussi arrivé à bord du *Héros*, un pa ger nommé John Brown de Long-Island appartenoit au corsaire *le Romp*, capit Fisk, et avoit été mis à bord d'un lougre pagnol de la Méditerranée, qui avoit été par ce corsaire, et qui avoit été envoy Buenos-Ayres. Le 23 mai 1816, (environ

Digitized by Google

On d
consul
d'esclav
sibilité,
taine am
fortune,
d'Amériq
des secou
ment, à
pourront
se trouve
du Monde

Digitized by Google

lit que M. William Willshire, le vice-
britannique à Mogadore, qui racheta
age avec tant de générosité et de sen-
et protégea avec tant de soin le capi-
néricain Riley, et ses compagnons d'in-
, a été nommé agent des Etats-Unis
que dans cette ville, afin de donner
urs, pour compte de notre gouverne-
tous ceux de nos compatriotes qui
par la suite éprouver des désastres et
r dans le malheur, dans cette partie

Digitized by Google

jours après avoir été amariné), il fit naufrage sur la côte d'Afrique, et le bâtiment ainsi que sa cargaison, consistant en vin, huile et savon, furent totalement perdus. Il y avoit six personnes à bord. M. Smith, capitaine de prise, fut noyé. Les autres furent faits prisonniers par les Arabes, qui les ont emmenés dans le Désert. Brown, après être resté quelques mois en esclavage, et vendu à différentes tribus, fut à la fin racheté pour deux cent trente piastres, et arriva à Mogadore, d'où il partit le 22 mars, accompagné de T. Davis, de Baltimore, un des hommes de l'équipage de la même prise qui avoit aussi été racheté. Davis s'est embarqué à Gibraltar, à bord du Spark. M. Brown dit qu'il a reçu à Gibraltar une lettre de notre consul général à Tanger, qui l'informoit qu'il avoit été pris des mesures pour racheter George Hall, Américain, et un Espagnol, les deux seules personnes de la prise qui restoient encore en esclavage. Un ci-devant major dans l'armée des Etats-Unis, natif du Kentucky (qui étoit passager à bord du *Romp*, et qui alloit joindre les Patriotes à Buenos-Ayres), avoit été mis à bord de la prise. Il avoit été conduit par les Arabes dans l'intérieur du Désert, où il étoit mort d'inanition trois mois après le naufrage.

Digitized by Google

On dit que M. William Willshire, le vice-consul britannique à Mogadore, qui racheta d'esclavage avec tant de générosité et de sensibilité, et protégea avec tant de soin le capitaine américain Riley, et ses compagnons d'infortune, a été nommé agent des Etats-Unis d'Amérique dans cette ville, afin de donner des secours, pour compte de notre gouvernement, à tous ceux de nos compatriotes qui pourront par la suite éprouver des désastres et se trouver dans le malheur, dans cette partie du Monde.

Mort du Voyageur ROENTGEN.

ROENTGEN, ce voyageur allemand qui avoit formé le projet de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, vient, selon toutes les apparences, de perdre la vie dans cette entreprise. Il partit de Mogadore vers la mi-juillet 1811, dans l'intention de pénétrer jusqu'à Tombuctoo, et même s'il étoit possible, de gagner le cap de Bonne-Espérance. Il étoit accompagné d'un renégat allemand, dont il avoit fait la connoissance à Mogadore, et auquel il accordoit la plus grande confiance. Il avoit pris avec lui deux mules, cinq cents piastres en argent, plusieurs articles de marchandises, et des drogues, afin de pouvoir au besoin passer pour médecin. A son départ de Mogadore, il promit à ses amis qu'il leur donneroit de ses nouvelles par toutes les occasions. Cependant ils n'en ont point encore entendu parler. Trois semaines après son départ, le bruit courut à Mogadore qu'on avoit vu le renégat et un Maure traverser une ri-

vière au nord ; mais comme on pensoit qu'il étoit improbable que M. Roentgen eût pris cette route, on ne fit aucune attention à ce bruit. Sept semaines après qu'il fut parti de Mogadore, la nouvelle y arriva de Maroc, qu'un Maure de la province de Shedura avoit été arrêté à Maroc, cherchant à vendre une montre et divers autres articles qui paroissoient avoir appartenu à un Européen. Ces articles furent envoyés à Mogadore où ils furent identifiés et reconnus pour avoir été la propriété de M. Roentgen. Le Maure étant interrogé, persista à déclarer qu'il avoit trouvé M. Roentgen mort, sous un arbre, son corps en état de putridité, et qu'il avoit pris les articles en question sur sa personne. Quelque temps après, on reçut à Mogadore la nouvelle que le renégat avoit été vu à Azilla, trois cents milles au nord de Mogadore. M. Court, un des amis de M. Roentgen, envoya en conséquence quelqu'un à Azilla ; mais on ne put pas vérifier si la nouvelle étoit vraie ou non. Un mois après, un Juif de Méquinez dit à M. Court qu'il avoit vu le renégat dans cette ville, qu'il lui avoit parlé, et que cet homme paroissoit peu empressé de causer avec lui. M. Court conclut de là qu'il y a peu de doute que M. Roentgen n'ait

été massacré par cet homme. Comme les piastres, les mules, et les divers articles dont elles étoient chargées, étoient un butin suffisant, le misérable avoit bien pu négliger de dépouiller le corps de son bienfaiteur et de son ami des articles que le Maure avoit trouvés sur lui, et qui, comparativement, étoient de peu de valeur. Ce meurtre doit avoir été commis à trois ou quatre journées de Mogadore.

Ceci nous offre d'abondans sujets de réflexion. Parmi tant de personnes à accuser, il semble que c'est un Européen qui a commis le crime. Si cet affreux forfait n'étoit pas connu comme il l'est, si l'on n'en avoit pas, pour ainsi dire, le fil, la tache en seroit restée sur les Maures, et on l'auroit attribué au fanatisme, tandis qu'il paroît au contraire, que les informations furent communiquées, et que l'on agit à Maroc sur les premiers soupçons, avec un empressement qui auroit fait honneur à la nation la plus policée. Il se commet des crimes partout; mais on ne peut pas dire qu'ils excitent partout le même sentiment d'horreur, ni la même vigilance pour en faire l'investigation. Il est bien à regretter qu'une entreprise aussi hardie et aussi judicieuse que celle de M. Roentgen ait eu un résultat aussi malheureux. Il paroît qu'elle

Digitized by Google

avoit été parfaitement bien conçue, et qu'e
n'a échoué que parce qu'il avoit trop fait cc
noître ses ressources, et qu'il s'étoit trop liv
à cette confiance qu'un rusé renégat ne conn
que trop l'art d'obtenir dans une situation se
blable.

Digitized by Google

EXTRAIT

D'une letttre de Sierra-Leone, du 12 mai 1817.

Il vient de nous arriver des nouvelles d'une nature désagréable du capitaine Campbell, commandant une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. Il a été arrêté, il y a quelque temps, à environ deux cents milles en remontant la rivière de Rio-Nunez, par les naturels du pays, à cause de la guerre qui a lieu entre le pays qu'il a le projet de traverser, et celui où il est maintenant. Il a perdu presque toutes ses bêtes, et un grand nombre de son monde; il craint d'être obligé de retourner, vu qu'il est presque impossible maintenant qu'il puisse gagner un lieu favorable pour se garantir des effets de la saison des pluies avant qu'elles commencent. Je crains que toute communication entre le colonel Campbell et Sierra-Leone ne soit coupée par la circonstance suivante. Le colonel Maccarthy, gouverneur de Sierra-Leone, avoit reçu avis que deux navires suppo-

Digitized by Google

sés américains, sous pavillon espagnol, faisoient la traite des esclaves au haut de la rivière de Rio-Nunez, à la ville dont le chef a toujours été considéré comme un ami sincère et déterminé des Anglais et de l'abolition de l'esclavage, et a, jusqu'à présent, servi lui-même à entretenir la correspondance entre nous et l'expédition. C'est un chef puissant et plein de connoissances. Il a été élevé en Angleterre, et l'on peut même dire qu'il est à la solde britannique, c'est-à-dire que de temps et temps il reçoit des présens considérables du gouverneur. Le brigantin de la colonie fut dépêché pour s'assurer du fait. A son arrivée, le capitaine du brigantin ayant reconnu que la chose n'étoit que trop vraie, il fut envoyé à ce chef un message pour requérir s'il étoit nécessaire, son assistance pour s'emparer de ces deux bâtimens (un brick et une goelette, bien armés, et ayant un nombreux équipage) qui sembloient déterminés à faire une resistance opiniâtre. Non-seulement il se refusa à la prière qui lui fut faite, mais il fit dire que si ces bâtimens étoient attaqués, il les protégeroit de toute l'étendue de son pouvoir. Néanmoins ils furent attaqués le même soir et enlevés de la manière la plus brillante. En prenant possession de ces bâtimens qui étoient mouillés

Digitized by Google

le long du bord de la rivière, le commandant du brigantin colonial se trouvant complétement exposé aux attaques des naturels qui l'assaillirent à coups de flèche et de fusil, fut obligé, pour sa propre défense, de tourner contre eux les canons de son bâtiment et de ses prises. Il en résulta que le lendemain matin les deux rives étoient couvertes de morts. Les bâtimens sont arrivés depuis à Sierra-Leone. Cette malheureuse circonstance ayant eu lieu avant que l'expédition fût hors de son territoire, il se vengera sans doute en leur faisant tout le mal possible, au moins nous le craignons ainsi. La colonie de Sierra-Leone s'améliore étonnamment. Il s'élève de tous côtés de nouveaux bâtimens, grâces aux efforts infatigables du gouverneur actuel; mais je vois avec peine que la traite des Noirs se continue toujours autour de nous, aussi fort et même pire que jamais. Nous savons que les Français la font ouvertement au Sénégal et à Gorée. Notre rade est couverte de bâtimens pris en faisant cet horrible commerce.

Le dey de Tripoli a fait présent au prince Régent des restes d'antiquité qu'on peut enle-

Digitized by Google

ver à Lebyda, endroit fameux depuis qu'il est reconnu pour être le site de l'ancienne Carthage. La flûte *le Weymouht*, capitaine Turner, est allée pour y recevoir et porter en Angleterre ces anciens monumens qu'on dit extrêmement curieux, et propres à faire connoître cette capitale jadis si brillante.

On dit que le Dey a offert sa protection, autant que son autorité s'étend, à tout Européen qui voudra entreprendre le voyage de Tripoli à Tombuctoo. Cette protection sera bien foible, le plus grand danger existant après avoir quitté son territoire, la route passant directement au travers du grand Désert, et étant d'autant plus périlleuse qu'il faut traverser une mer de sable, et qu'on y est exposé au manque total d'eau, et aux attaques des Arabes errans.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Des Matières contenues dans le deuxième volume.

CHAPITRE XXV. Motifs de l'Auteur pour demander à son ancien maître la relation de ses Voyages dans le grand Désert, et pour les écrire pendant qu'il étoit à Mogadore. — Relation d'un Voyage de Sidi Hamet à Tombuctoo, au travers du grand Désert, et retour à Widnoon avec une Caravane. pag. . . 1

EXTRAIT de la Description de l'empire de Maroc par James Grey Jackson; écuyer, publiée à Londres en 1814. 65

EXTRAIT de la description de Tombuctoo par Robert Adams, matelot américain qui y fut conduit prisonnier en 1811, et y demeura quatre mois; publiée à Londres en 1817. 112

CHAP. XXVI. Description de la surface du grand Désert, ou Zaharah, de ses habitans, leurs coutumes, mœurs, habillemens, etc. — Description du chameau ou dromadaire d'Arabie. 148

CHAP. XXVII. Description topographique du pays de Suse ou Barbarie méridionale. — Charrue primitive. — Origine de la manière de faire le beurre. — Mouvement populaire qui eut lieu dans les Etats

Digitized by Google

de Maroc, en 1815. — Tribut que les Juifs sont obligés de payer s'ils refusent de se faire mahométans. — Arrivée d'un prêtre juif de Jérusalem ; détails qu'il donne à l'Auteur sur l'état présent de cette ville, sur les moyens qu'on y emploie pour extorquer de l'argent aux Juifs. — Aperçu général sur la situation des Juifs dans toute la Barbarie occidentale. 200

CHAP. XXVIII. Il arrive de nouveaux ordres de l'Empereur. — M. Wilshire est insulté grossièrement par les Maures. — Description de la ville et du port de Swearah ou Mogadore ; ses habitans, son commerce, ses manufactures, etc. 248

CHAP. XXIX. Des Maures et des Arabes de Mauritanie. — Fête de l'expiation. — Revue d'une troupe maure. — Combat simulé. — Du cheval arabe, de son équipement. — Equitation arabe. 267

CHAP. XXX. Comparaison des Arabes actuels et des anciens Juifs. 290

CHAP. XXXI. L'Auteur embarque ses compagnons à bord d'un bâtiment pour Gibraltar, et part lui même pour Tanger, par la route de terre. — Coquinerie du Juif qui l'accompagne. — Portrait d'un grand saint Maure. — Description du pays, des villes de el Ksebbah et de Saffi. 300

CHAP. XXXII. Continuation du Voyage. — Description d'Absèdre. — Nuage de sauterelles. — Description de la sauterelle dévastatrice de l'Afrique. — Maza-

Digitized by Google

gan, Azamore, Darlbelda, Afidallah. — Arrivée à Rabat. — Description de Rabat. 327

CHAP. XXXIII. Description d'une exhibition horrible de deux serpens venimeux. — Départ de Rabat. — Sallé, Mamora, Larrache. — Missionnaires espagnols. — Marine maure. — Arrivée à Tanger. 363

CHAP. XXXIV. Captifs Maures. — De Tanger et des Consuls chrétiens. — Passage à Gibraltar. — Réception de l'Auteur dans cette ville. — Il s'embarque pour l'Amérique. — Observations sur Gibraltar. — Passage de Gibraltar à New-York, dans le navire *le Rapid*. — Il visite sa famille, va dans la ville de Washington, siége du gouvernement, et conclut par quelques remarques sommaires sur l'esclavage. 393

APPENDICE. Observations sur les vents et les courans, dans quelques parties de l'océan Atlantique, expliquant les causes des nombreux naufrages qui ont eu lieu sur la côte occidentale d'Afrique. — Indication d'un mode de voyage à la fameuse ville de Tombuctoo, sur le Niger. — Lettres originales et officielles. 421

RELATION du Naufrage du brigantin britannique *la Surprise*, de Glascow, capitaine John Willliam Ross, sur la côte de Barbarie, le 28 décembre 1815, et de la captivité des passagers et de l'équipage parmi les Arabes, jusqu'à leur rédemption par l'honorable Compagnie des marchands de fer de

Digitized by Google

Londres ; imprimée à Londres par l'ordre et pour l'usage de la Corporation. 475
INTRODUCTION. 477
PROCÈS-VERBAL de la séance d'une Cour générale de la Compagnie des marchands de fer, tenue le 28 septembre 1816. 484
ESCADRE sous le commandement de lord EXMOUTH, lors de l'attaque d'Alger, le 27 août 1816. pag. 489
RELATION du Naufrage du brigantin *la Surprise*, pag. 491
JOURNAL de M. Hector Black, un des passagers du ci-devant brigantin *la Surprise*. 493
PIÉCES DIVERSES. Extrait d'une lettre de Charles-Town, du 14 juin 1817. 543
MORT du voyageur Roentgen. 546
EXTRAIT d'une lettre de Sierra-Leone, du 12 mai 1817. 550

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

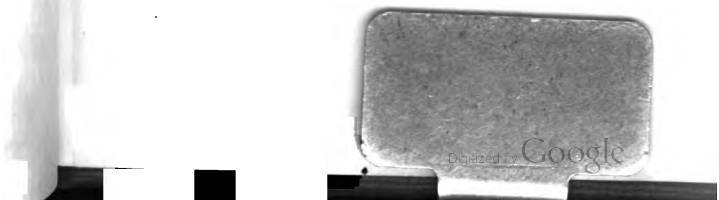
Digitized by Google

LE DES MATIÈRES
rimée à Londres par l'ord
Corporation. . . . . .
. . . . . .
de la séance d'une Cour
des marchands de fer,
6. . . . . .
commandement de lord
d'Alger, le 27 août 1816
naufrage du brigantin
. . . . . .
Hector Black, un des
antin *la Surprise*. . . . . .
. Extrait d'une lettre de
juin 1817. . . . . .
ur Roentgen. . . . . .
ttre de Sierra-Leone, du
. . . . . .

Digitized by Google

Digitized by Google

NOV 15 1948


Digitized by Google